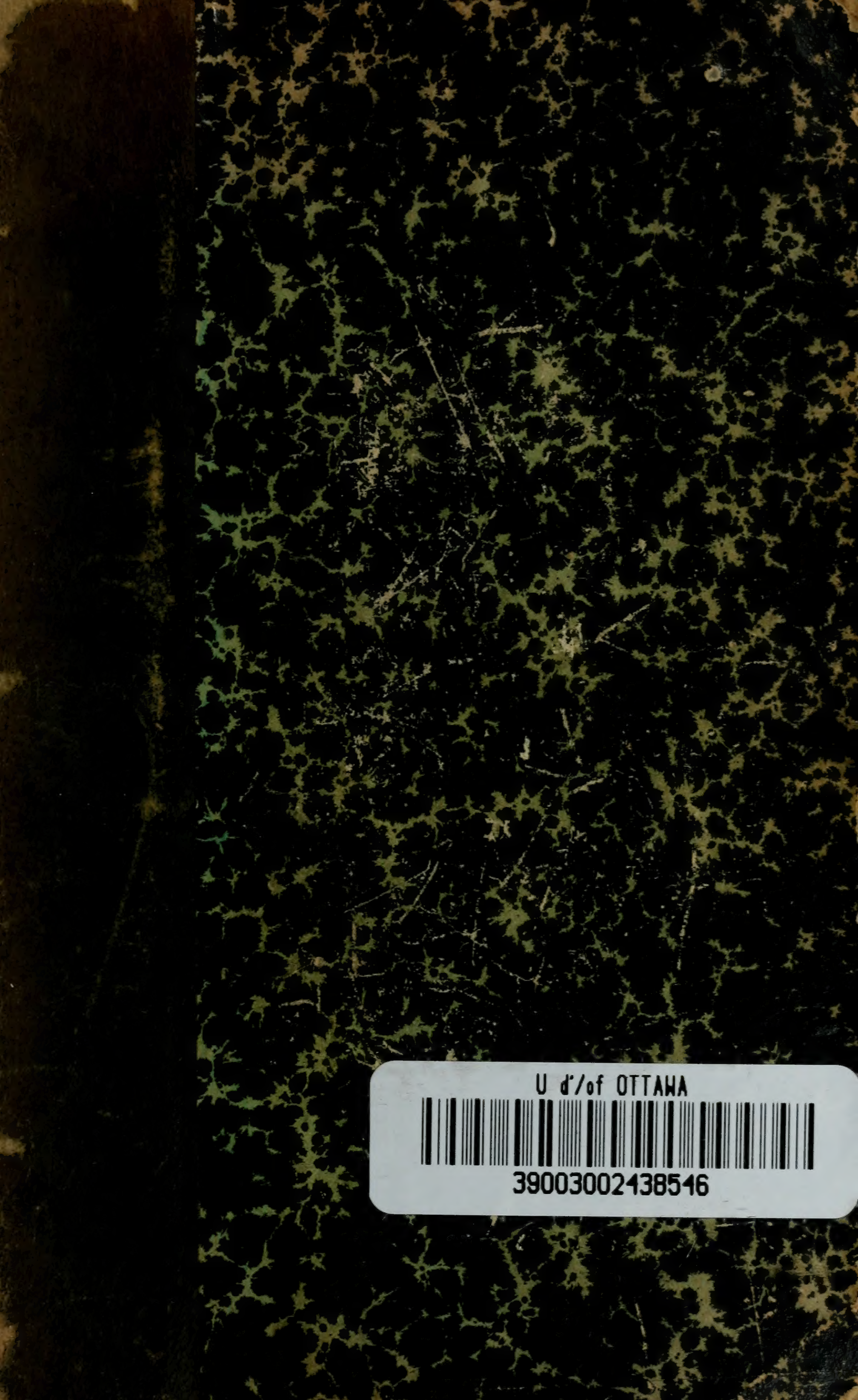
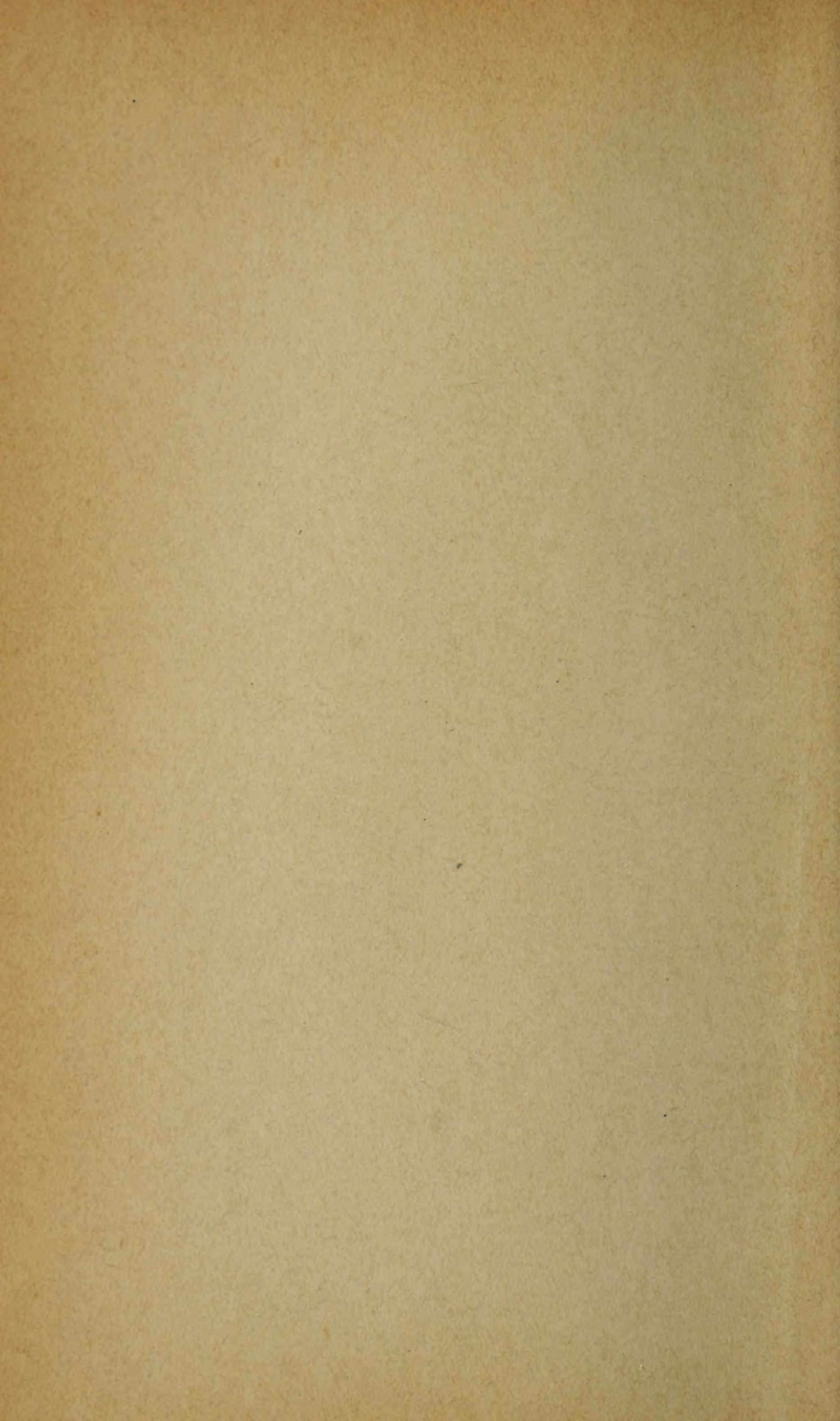

U d'/of OTTAWA
39003002438546






UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS



GRAZIELLA



Cette édition

est publiée par la Société propriétaire

des Œuvres de Lamartine.

A. DE LAMARTINE

GRAZIELLA



PARIS

HACHETTE ET Cie, ÉDITEURS

1907

CHAPITRE PREMIER



GRAZIELLA

CHAPITRE PREMIER

I

A dix-huit ans, ma famille me confia aux soins d'une de mes parentes que des affaires appelaient en Toscane, où elle allait accompagnée de son mari. C'était une occasion de me faire voyager et de m'arracher à cette oisiveté dangereuse de la maison paternelle et des villes de province, où les premières passions de l'âme se corrompent faute d'activité. Je partis avec l'enthousiasme d'un enfant qui va voir se lever le rideau des plus splendides scènes de la nature et de la vie.

Les Alpes, dont je voyais de loin, depuis mon enfance, briller les neiges éternelles, à l'extrémité de l'horizon, du haut de la colline de Milly; la mer, dont les voyageurs et les poëtes avaient jeté dans mon esprit tant d'éclatantes images; le ciel italien,



dont j'avais, pour ainsi dire, aspiré déjà la chaleur et la sérénité dans les pages de *Corinne* et dans les vers de Gœthe :

> Connais-tu cette terre où les myrtes fleurissent ?

les monuments encore debout de cette antiquité romaine, dont mes études toutes fraîches avaient rempli ma pensée ; la liberté enfin ; la distance qui jette un prestige sur les choses éloignées ; les aventures, ces accidents certains des longs voyages, que l'imagination jeune prévoit, combine à plaisir et savoure d'avance ; le changement de langue, de visages, de mœurs, qui semble initier l'intelligence à un monde nouveau, tout cela fascinait mon esprit. Je vécus dans un état constant d'ivresse pendant les longs jours d'attente qui précédèrent le départ. Ce délire, renouvelé chaque jour par les magnificences de la nature en Savoie, en Suisse, sur le lac de Genève, sur les glaciers du Simplon, au lac de Côme, à Milan et à Florence, ne retomba qu'à mon retour.

Les affaires qui avaient conduit ma compagne de voyage à Livourne se prolongeant indéfiniment, on parla de me ramener en France sans avoir vu Rome et Naples. C'était m'arracher mon rêve au moment où j'allais le saisir. Je me révoltai intérieurement contre une pareille idée. J'écrivis à mon père pour lui demander l'autorisation de continuer seul mon voyage en Italie, et, sans attendre la réponse, que je n'espérais guère favorable, je résolus de prévenir la

désobéissance par le fait. « Si la défense arrive, me disais-je, elle arrivera trop tard. Je serai réprimandé, mais je serai pardonné ; je reviendrai, mais j'aurai vu. » Je fis la revue de mes finances très-restreintes ; mais je calculai que j'avais un parent de ma mère établi à Naples, et qu'il ne me refuserait pas quelque argent pour le retour. Je partis, une belle nuit, de Livourne par le courrier de Rome.

J'y passai l'hiver seul dans une petite chambre d'une rue obscure qui débouche sur la place d'Espagne, chez un peintre romain qui me prit en pension dans sa famille. Ma figure, ma jeunesse, mon enthousiasme, mon isolement au milieu d'un pays inconnu, avaient intéressé un de mes compagnons de voyage dans la route de Florence à Rome. Il s'était lié d'une amitié soudaine avec moi. C'était un beau jeune homme à peu près de mon âge. Il paraissait être le fils ou le neveu du fameux chanteur David, alors le premier ténor des théâtres d'Italie. David voyageait aussi avec nous. C'était un homme d'un âge déjà avancé. Il allait chanter pour la dernière fois sur le théâtre Saint-Charles, à Naples.

David me traitait en père, et son jeune compagnon me comblait de prévenances et de bontés. Je répondais à ces avances avec l'abandon et la naïveté de mon âge. Nous n'étions pas encore arrivés à Rome que le beau voyageur et moi nous étions déjà inséparables. Le courrier, dans ce temps-là, ne mettait pas moins de trois jours pour aller de Florence à Rome. Dans les auberges, mon nouvel

ami était mon interprète ; à table, il me servait le premier ; dans la voiture, il me ménageait à côté de lui la meilleure place, et, si je m'endormais, j'étais sûr que ma tête aurait son épaule pour oreiller.

Quand je descendais de la voiture aux longues montées des collines de la Toscane ou de la Sabine, il descendait avec moi, m'expliquait le pays, me nommait les villes, m'indiquait les monuments. Il cueillait même de belles fleurs et achetait de belles figues et de beaux raisins sur la route ; il remplissait de ces fruits mes mains et mon chapeau. David semblait voir avec plaisir l'affection de son compagnon de voyage pour le jeune étranger. Ils se souriaient quelquefois en me regardant d'un air d'intelligence, de finesse et de bonté.

Arrivés à Rome la nuit, je descendis tout naturellement dans la même auberge qu'eux. On me conduisit dans ma chambre ; je ne me réveillai qu'à la voix de mon jeune ami qui frappait à ma porte et qui m'invitait à déjeuner. Je m'habillai à la hâte et je descendis dans la salle où les voyageurs étaient réunis. J'allais serrer la main de mon compagnon de voyage et je le cherchais en vain des yeux parmi les convives, quand un rire général éclata sur tous les visages. Au lieu du fils ou du neveu de David, j'aperçus à côté de lui une charmante figure de jeune fille romaine élégamment vêtue et dont les cheveux noirs, tressés en bandeaux autour du front, étaient rattachés derrière par deux longues épingles d'or à têtes de perles, comme les portent encore les

paysannes de Tivoli. C'était mon ami qui avait repris, en arrivant à Rome, son costume et son sexe.

J'aurais dû m'en douter à la tendresse de son regard et à la grâce de son sourire. Mais je n'avais eu aucun soupçon. « L'habit ne change pas le cœur, me dit en rougissant la belle Romaine; seulement vous ne dormirez plus sur mon épaule, et, au lieu de recevoir de moi des fleurs, c'est vous qui m'en donnerez. Cette aventure vous apprendra à ne pas vous fier aux apparences d'amitié qu'on aura pour vous plus tard ; cela pourrait bien être autre chose. »

La jeune fille était une cantatrice, élève et favorite de David. Le vieux chanteur la conduisait partout avec lui, il l'habillait en homme pour éviter les commentaires sur la route. Il la traitait en père plus qu'en protecteur, et n'était nullement jaloux des douces et innocentes familiarités qu'il avait laissées lui-même s'établir entre nous.

II

David et son élève passèrent quelques semaines à Rome. Le lendemain de notre arrivée, elle reprit ses habits d'homme et me conduisit d'abord à Saint-Pierre, puis au Colisée, à Frascati, à Tivoli, à Albano ; j'évitai ainsi les fatigantes redites de ces démonstrateurs gagés qui dissèquent aux voyageurs le cadavre de Rome, et qui, en jetant leur monotone litanie de noms propres et de dates à travers vos

impressions, obsèdent la pensée et déroutent le sentiment des belles choses. La Camilla n'était pas savante, mais, née à Rome, elle savait d'instinct les beaux sites et les grands aspects dont elle avait été frappée dans son enfance.

Elle me conduisait sans y penser aux meilleures places et aux meilleures heures, pour contempler les restes de la ville antique : le matin, sous les pins aux larges dômes du Monte Pincio ; le soir, sous les grandes ombres des colonnades de Saint-Pierre ; au clair de lune, dans l'enceinte muette du Colisée ; par de belles journées d'automne, à Albano, à Frascati et au temple de la Sibylle tout retentissant et tout ruisselant de la fumée des cascades de Tivoli. Elle était gaie et folâtre comme une statue de l'éternelle Jeunesse au milieu de ces vestiges du temps et de la mort. Elle dansait sur la tombe de Cecilia Metella, et, pendant que je rêvais assis sur une pierre, elle faisait résonner des éclats de sa voix de théâtre les voûtes sinistres du palais de Dioclétien.

Le soir, nous revenions à la ville, notre voiture remplie de fleurs et de débris de statues, rejoindre le vieux David, que ses affaires retenaient à Rome, et qui nous menait finir la journée dans sa loge au théâtre. La cantatrice, plus âgée que moi de quelques années, ne me témoignait pas d'autres sentiments que ceux d'une amitié un peu tendre. J'étais trop timide pour en témoigner d'autres moi-même ; je ne les ressentais même pas, malgré ma jeunesse et sa beauté. Son costume d'homme, sa familiarité toute

virile, le son mâle de sa voix de contralto et la liberté de ses manières me faisaient une telle impression, que je ne voyais en elle qu'un beau jeune homme, un camarade et un ami.

III

Quand Camilla fut partie, je restai absolument seul à Rome, sans aucune lettre de recommandation, sans aucune autre connaissance que les sites, les monuments et les ruines où la Camilla m'avait introduit. Le vieux peintre chez lequel j'étais logé ne sortait jamais de son atelier que pour aller le dimanche à la messe avec sa femme et sa fille, jeune personne de seize ans aussi laborieuse que lui. Leur maison était une espèce de couvent où le travail de l'artiste n'était interrompu que par un frugal repas et par la prière.

Le soir, quand les dernières lueurs du soleil s'éteignaient sur les fenêtres de la chambre haute du pauvre peintre, et que les cloches des monastères voisins sonnaient l'*Ave Maria*, cet adieu harmonieux du jour en Italie, le seul délassement de la famille était de dire ensemble le chapelet et de psalmodier à demi-chant les litanies jusqu'à ce que les voix affaissées par le sommeil s'éteignissent dans un vague et monotone murmure semblable à celui du flot qui s'apaise sur une plage où le vent tombe avec la nuit.

J'aimais cette scène calme et pieuse du soir, où finissait une journée de travail par cet hymne de trois âmes s'élevant au ciel pour se reposer du jour. Cela me reportait au souvenir de la maison paternelle, où notre mère nous réunissait aussi, le soir, pour prier, tantôt dans sa chambre, tantôt dans les allées de sable du petit jardin de Milly, aux dernières lueurs du crépuscule. En retrouvant les mêmes habitudes, les mêmes actes, la même religion, je me sentais presque sous le toit paternel dans cette famille inconnue. Je n'ai jamais vu de vie plus recueillie, plus solitaire, plus laborieuse et plus sanctifiée que celle de la maison du peintre romain.

Le peintre avait un frère. Ce frère ne demeurait pas avec lui. Il enseignait la langue italienne aux étrangers de distinction qui passaient les hivers à Rome. C'était plus qu'un professeur de langues, c'était un lettré romain du premier mérite. Jeune encore, d'une figure superbe, d'un caractère antique, il avait figuré avec éclat dans les tentatives de révolution que les républicains romains avaient faites pour ressusciter la liberté dans leur pays. Il était un des tribuns du peuple, un des *Rienzi* de l'époque. Dans cette courte résurrection de Rome antique suscitée par les Français, étouffée par Mack et par les Napolitains, il avait joué un des premiers rôles, il avait harangué le peuple au Capitole, arboré le drapeau de l'indépendance et occupé un des premiers postes de la république. Poursuivi, persécuté, emprisonné au moment de la réaction, il n'avait dû

son salut qu'à l'arrivée des Français, qui avaient sauvé les républicains, mais qui avaient confisqué la république.

Ce Romain adorait la France révolutionnaire et philosophique ; il abhorrait l'empereur et l'empire. Bonaparte était pour lui, comme pour tous les Italiens libéraux, le César de la liberté. Tout jeune encore, j'avais les mêmes sentiments. Cette conformité d'idées ne tarda pas à se révéler entre nous. En voyant avec quel enthousiasme à la fois juvénile et antique je vibrais aux accents de liberté quand nous lisions ensemble les vers incendiaires du poëte Monti ou les scènes républicaines d'Alfieri, il vit qu'il pouvait s'ouvrir à moi, et je devins moins son élève que son ami.

IV

La preuve que la liberté est l'idéal divin de l'homme, c'est qu'elle est le premier rêve de la jeunesse, et qu'elle ne s'évanouit dans notre âme que quand le cœur se flétrit et que l'esprit s'avilit ou se décourage. Il n'y a pas une âme de vingt ans qui ne soit républicaine. Il n'y a pas un cœur usé qui ne soit servile.

Combien de fois mon maître et moi n'allâmes-nous pas nous asseoir sur la colline de la villa Pamphili, d'où l'on voit Rome, ses dômes, ses ruines, son Tibre qui rampe souillé, silencieux, hon-

teux, sous les arches coupées du Ponte Rotto, d'où l'on entend le murmure plaintif de ses fontaines et les pas presque muets de son peuple marchant en silence dans ses rues désertes! Combien de fois ne versâmes-nous pas des larmes amères sur le sort de ce monde livré à toutes les tyrannies, où la philosophie et la liberté n'avaient semblé vouloir renaître un moment en France et en Italie que pour être souillées, trahies ou opprimées partout! Que d'imprécations à voix basse ne sortaient pas de nos poitrines contre ce tyran de l'esprit humain, contre ce soldat couronné qui ne s'était retrempé dans la révolution que pour y puiser la force de la détruire et pour livrer de nouveau les peuples à tous les préjugés et à toutes les servitudes! C'est de cette époque que datent pour moi l'amour de l'émancipation de l'esprit humain et cette haine intellectuelle contre ce héros du siècle, haine à la fois sentie et raisonnée, que la réflexion et le temps ne font que justifier, malgré les flatteurs de sa mémoire.

V

Ce fut sous l'empire de ces impressions que j'étudiai Rome, son histoire et ses monuments. Je sortais le matin, seul, avant que le mouvement de la ville pût distraire la pensée du contemplateur. J'emportais sous mon bras les historiens, les poëtes, les descripteurs de Rome. J'allais m'asseoir ou

errer sur les ruines désertes du Forum, du Colisée, de la campagne romaine. Je regardais, je lisais, je pensais tour à tour. Je faisais de Rome une étude sérieuse, mais une étude en action. Ce fut mon meilleur cours d'histoire. L'antiquité, au lieu d'être un ennui, devint pour moi un sentiment. Je ne suivais dans cette étude d'autre plan que mon penchant. J'allais au hasard, où mes pas me portaient. Je passais de Rome antique à Rome moderne, du Panthéon au palais de Léon X, de la maison d'Horace, à Tibur, à la maison de Raphaël. Poëtes, peintres, historiens, grands hommes, tout passait confusément devant moi ; je n'arrêtais un moment que ceux qui m'intéressaient davantage ce jour-là.

Vers onze heures, je rentrais dans ma petite cellule de la maison du peintre, pour déjeuner. Je mangeais, sur ma table de travail et tout en lisant, un morceau de pain et de fromage. Je buvais une tasse de lait; puis je travaillais, je notais, j'écrivais jusqu'à l'heure du dîner. La femme et la fille de mon hôte le préparaient elles-mêmes pour nous. Après le repas, je repartais pour d'autres courses et je ne rentrais qu'à la nuit close. Quelques heures de conversation avec la famille du peintre et des lectures prolongées longtemps dans la nuit achevaient ces paisibles journées. Je ne sentais aucun besoin de société. Je jouissais même de mon isolement. Rome et mon âme me suffisaient. Je passai ainsi tout un long hiver, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril suivant, sans un jour de lassitude ou d'ennui. C'est au souvenir de

2

ces impressions que dix ans après j'écrivis des vers sur Tibur.

VI

Maintenant, quand je recherche bien dans ma pensée toutes mes impressions de Rome, je n'en trouve que deux qui effacent, ou qui, du moins, dominent toutes les autres : le Colisée, cet ouvrage du peuple romain ; Saint-Pierre, ce chef-d'œuvre du catholicisme. Le Colisée est la trace gigantesque d'un peuple surhumain, qui élevait, pour son orgueil et ses plaisirs féroces, des monuments capables de contenir toute une nation. Monument rivalisant par la masse et par la durée avec les œuvres mêmes de la nature. Le Tibre aura tari dans ses rives de boue que le Colisée le dominera encore.

Saint-Pierre est l'œuvre d'une pensée, d'une religion, de l'humanité tout entière à une époque du monde. Ce n'est plus là un édifice destiné à contenir un vil peuple. C'est un temple destiné à contenir toute la philosophie, toutes les prières, toute la grandeur, toute la pensée de l'homme. Les murs semblent s'élever et s'agrandir, non plus à la proportion d'un peuple, mais à la proportion de Dieu. Michel-Ange seul a compris le catholicisme et lui a donné dans Saint-Pierre sa plus sublime et sa plus complète expression. Saint-Pierre est véritablement l'apothéose en pierres, la transfiguration monumentale de la religion du Christ.

Les architectes des cathédrales gothiques étaient des barbares sublimes. Michel-Ange seul a été un philosophe dans sa conception. Saint-Pierre, c'est le christianisme philosophique d'où l'architecte divin chasse les ténèbres, et où il fait entrer l'espace, la beauté, la symétrie, la lumière à flots intarissables. La beauté incomparable de Saint-Pierre de Rome, c'est que c'est un temple qui ne semble destiné qu'à revêtir l'idée de Dieu de toute sa splendeur.

Le christianisme périrait que Saint-Pierre resterait encore le temple universel, éternel, rationnel, de la religion quelconque qui succéderait au culte du Christ, pourvu que cette religion fût digne de l'humanité et de Dieu! C'est le temple le plus abstrait que jamais le génie humain, inspiré d'une idée divine, ait construit ici-bas. Quand on y entre, on ne sait pas si l'on entre dans un temple antique ou dans un temple moderne; aucun détail n'offusque l'œil, aucun symbole ne distrait la pensée; les hommes de tous les cultes y entrent avec le même respect. On sent que c'est un temple qui ne peut être habité que par l'idée de Dieu, et que toute autre idée ne remplirait pas.

Changez le prêtre, ôtez l'autel, détachez les tableaux, emportez les statues, rien n'est changé, c'est toujours la maison de Dieu! ou plutôt, Saint-Pierre est à lui seul un grand symbole de ce christianisme éternel qui, possédant en germe dans sa morale et dans sa sainteté les développements successifs de la pensée religieuse de tous les siècles et de tous les

hommes, s'ouvre à la raison à mesure que Dieu la fait luire, communique avec Dieu dans la lumière, s'élargit et s'élève aux proportions de l'esprit humain grandissant sans cesse et recueillant tous les peuples dans l'unité d'adoration, fait de toutes les formes divines un seul Dieu, de toutes les fois un seul culte, et de tous les peuples une seule humanité.

Michel-Ange est le Moïse du catholicisme monumental, tel qu'il sera un jour compris. Il a fait l'arche impérissable des temps futurs, le Panthéon de la raison divinisée.

VII

Enfin, après m'être assouvi de Rome, je voulus voir Naples. C'est le tombeau de Virgile et le berceau du Tasse qui m'y attiraient surtout. Les pays ont toujours été pour moi des hommes. Naples, c'est Virgile et le Tasse. Il me semblait qu'ils avaient vécu hier, et que leur cendre était encore tiède. Je voyais d'avance le Pausilippe et Sorrente, le Vésuve et la mer à travers l'atmosphère de leurs beaux et tendres génies.

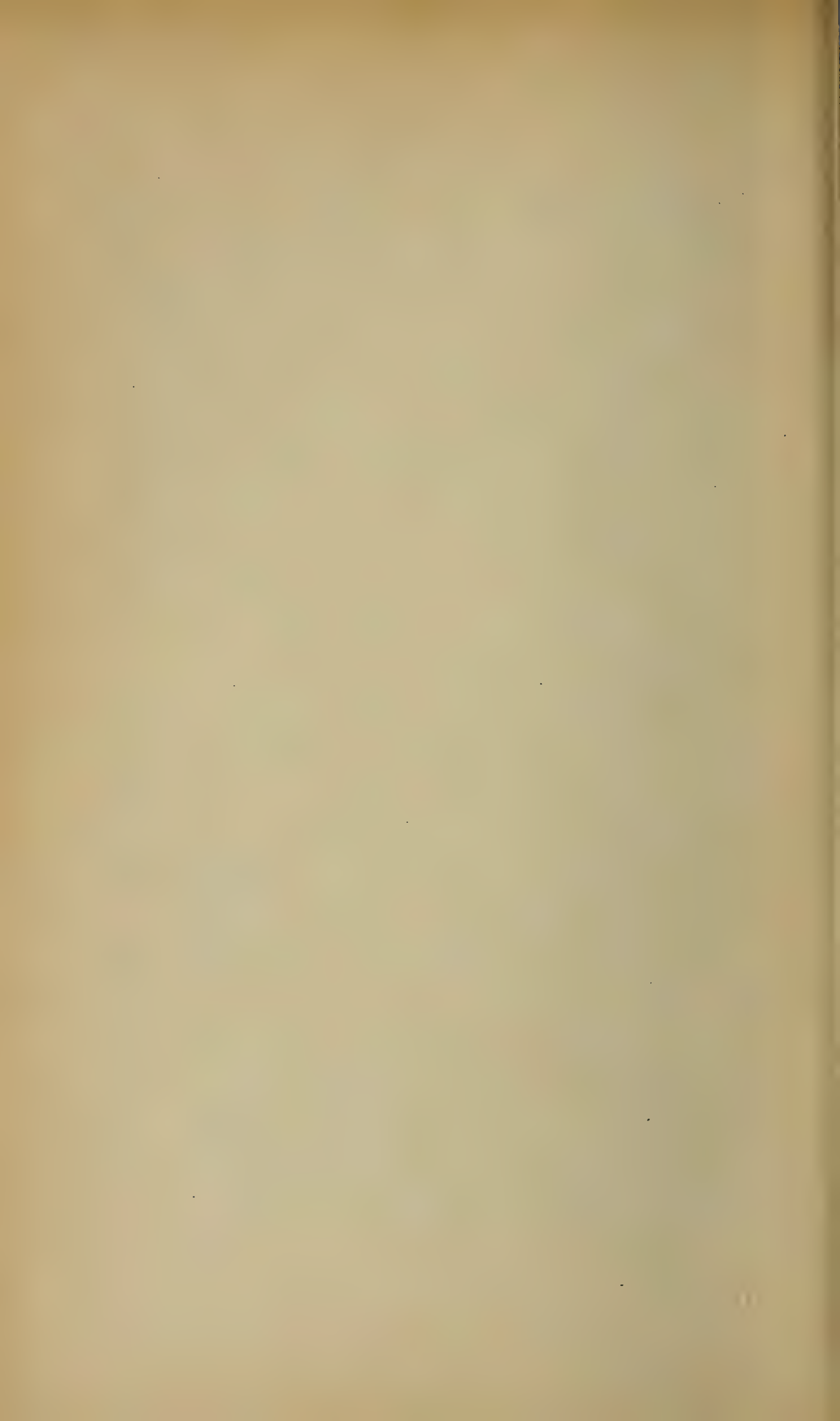
Je partis pour Naples vers les derniers jours de mars. Je voyageais en chaise de poste avec un négociant français qui avait cherché un compagnon de route pour alléger les frais du voyage. A quelque distance de Velletri, nous rencontrâmes la voiture du courrier de Rome à Naples renversée sur les

bords du chemin et criblée de balles. Le courrier, un postillon et deux chevaux avaient été tués. On venait d'emporter les hommes dans une masure voisine. Les dépêches déchirées et les lambeaux de lettres flottaient au vent. Les brigands avaient repris la route des Abruzzes. Des détachements de cavalerie et d'infanterie française, dont les corps étaient campés à Terracine, les poursuivaient parmi les rochers. On entendait le feu des tirailleurs, et on voyait sur tout le flanc de la montagne les petites fumées des coups de fusil. De distance en distance nous rencontrions des postes de troupes françaises et napolitaines échelonnées sur la route. C'est ainsi qu'on entrait alors dans le royaume de Naples.

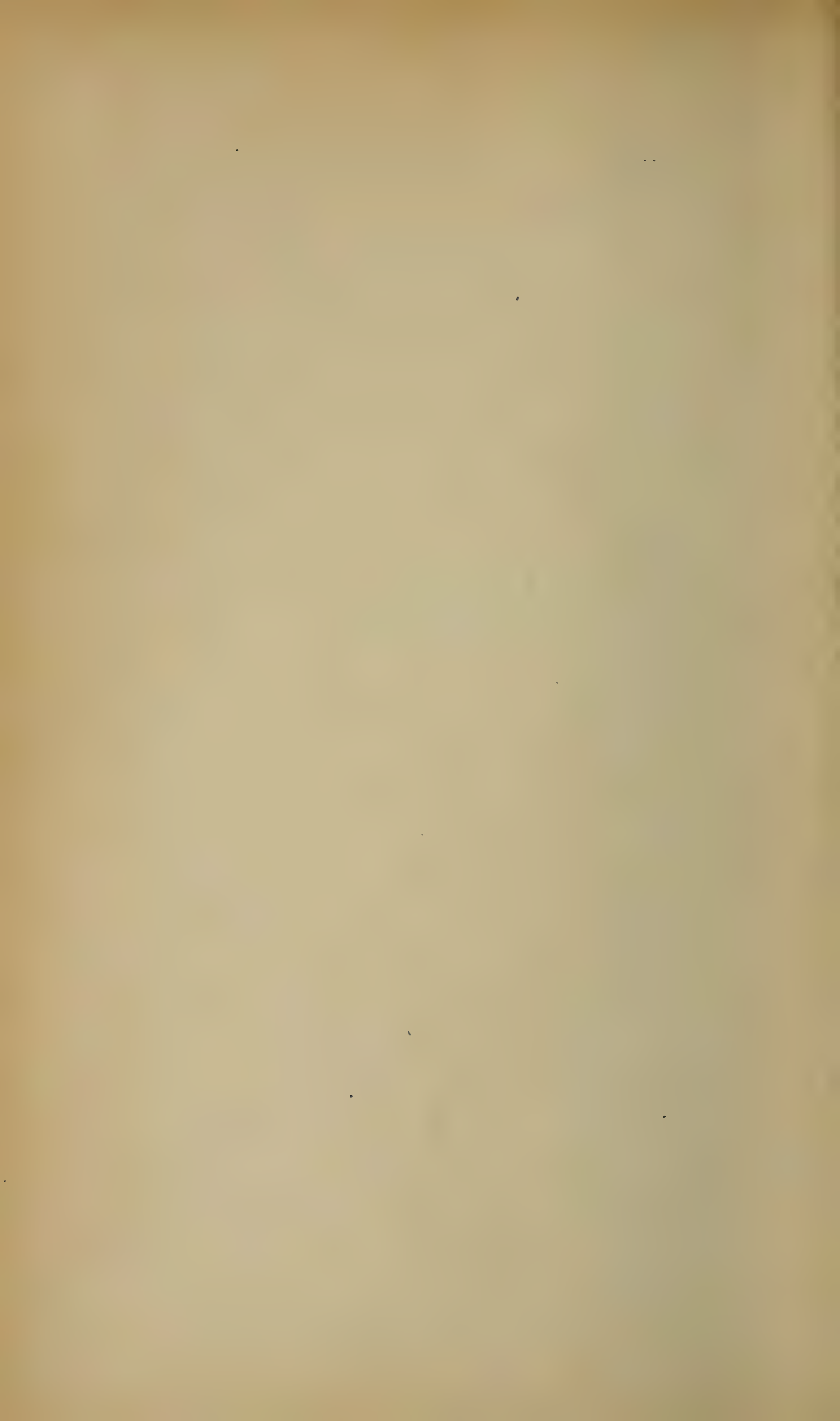
Ce brigandage avait un caractère politique. Murat régnait. Les Calabres résistaient encore; le roi Ferdinand, retiré en Sicile, soutenait de ses subsides les chefs de guérillas dans les montagnes. Le fameux Fra Diavolo combattait à la tête de ces bandes. Leurs exploits étaient des assassinats. Nous ne trouvâmes l'ordre et la sécurité qu'aux environs de Naples.

J'y arrivai le 1er avril. J'y fus rejoint quelques jours plus tard par un jeune homme de mon âge, avec qui je m'étais lié au collége d'une amitié vraiment fraternelle. Il s'appelait Aymon de Virieu. Sa vie et la mienne ont été tellement mêlées depuis son enfance jusqu'à sa mort que nos deux existences font comme partie l'une de l'autre, et que j'ai parlé de lui presque partout où j'ai eu à parler de moi. . . .

. . . .



ÉPISODE



ÉPISODE

I

Je menais à Naples à peu près la même vie contemplative qu'à Rome chez le vieux peintre de la place d'Espagne; seulement, au lieu de passer mes journées à errer parmi les débris de l'antiquité, je les passais à errer ou sur les bords ou sur les flots du golfe de Naples. Je revenais le soir au vieux couvent où, grâce à l'hospitalité du parent de ma mère, j'habitais une petite cellule qui touchait aux toits, et dont le balcon, festonné de pots de fleurs et de plantes grimpantes, ouvrait sur la mer, sur le Vésuve, sur Castellamare et sur Sorrente.

Quand l'horizon du matin était limpide, je voyais briller la maison blanche du Tasse, suspendue comme un nid de cygne au sommet d'une falaise de rocher jaune, coupé à pic par les flots. Cette vue me ravissait. La lueur de cette maison brillait jusqu'au fond de mon âme. C'était comme un éclair de gloire qui étincelait de loin sur ma jeunesse et dans mon obscurité. Je me souvenais de cette scène homérique de la vie de ce grand homme, quand, sorti de prison, poursuivi par l'envie des petits et par la calomnie des grands, bafoué jusque dans son génie, sa seule richesse, il revient à Sorrente chercher un peu de repos, de tendresse ou de pitié, et que, déguisé en

mendiant, il se présente à sa sœur pour tenter son cœur et voir si elle, au moins, reconnaîtra celui qu'elle a tant aimé.

« Elle le reconnaît à l'instant, dit le biographe naïf, malgré sa pâleur maladive, sa barbe blanchissante et son manteau déchiré. Elle se jette dans ses bras avec plus de tendresse et de miséricorde que si elle eût reconnu son frère sous les habits d'or des courtisans de Ferrare. Sa voix est étouffée longtemps par les sanglots; elle presse son frère contre son cœur. Elle lui lave les pieds, elle lui apporte le manteau de son père, elle lui fait préparer un repas de fête. Mais ni l'un ni l'autre ne purent toucher aux mets qu'on avait servis, tant leurs cœurs étaient pleins de larmes; et ils passèrent le jour à pleurer, sans se rien dire, en regardant la mer et en se souvenant de leur enfance. »

II

Un jour, c'était au commencement de l'été, au moment où le golfe de Naples, bordé de ses collines, de ses maisons blanches, de ses rochers tapissés de vignes grimpantes et entourant sa mer plus bleue que son ciel, ressemble à une coupe de vert antique qui blanchit d'écume, et dont le lierre et le pampre festonnent les anses et les bords; c'était la saison où les pêcheurs du Pausilippe, qui suspendent leur cabane à ses rochers et qui étendent leurs filets sur ses petites plages de sable fin, s'éloignent de la terre

avec confiance et vont pêcher la nuit à deux ou trois lieues en mer, jusque sous les falaises de Capri, de Procida, d'Ischia, et au milieu du golfe de Gaëte.

Quelques-uns portent avec eux des torches de résine, qu'ils allument pour tromper le poisson. Le poisson monte à la lueur, croyant que c'est le crépuscule du jour. Un enfant, accroupi sur la proue de la barque, penche en silence la torche inclinée sur la vague, pendant que le pêcheur, plongeant de l'œil au fond de l'eau, cherche à apercevoir sa proie et à l'envelopper de son filet. Ces feux, rouges comme des foyers de fournaise, se reflètent en longs sillons ondoyants sur la nappe de la mer, comme les longues traînées de lueurs qu'y projette le globe de la lune. L'ondoiement des vagues les fait osciller et en prolonge l'éblouissement de lame en lame aussi loin que la première vague les reflète aux vagues qui la suivent.

III

Nous passions souvent, mon ami et moi, des heures entières, assis sur un écueil ou sur les ruines humides du palais de la reine Jeanne, à regarder ces lueurs fantastiques et à envier la vie errante et insouciante de ces pauvres pêcheurs.

Quelques mois de séjour à Naples, la fréquentation habituelle des hommes du peuple pendant nos courses de tous les jours dans la campagne et sur la mer,

nous avaient familiarisés avec leur langue accentuée et sonore, où le geste et le regard tiennent plus de place que le mot. Philosophes par pressentiment et fatigués des agitations vaines de la vie avant de les avoir connues, nous portions souvent envie à ces heureux *lazzaroni* dont la plage et les quais de Naples étaient alors couverts, qui passaient leurs jours à dormir, à l'ombre de leur petite barque, sur le sable, à entendre les vers improvisés de leurs poëtes ambulants, et à danser la *tarantela* avec les jeunes filles de leur caste, le soir, sous quelque treille au bord de la mer. Nous connaissions leurs habitudes, leur caractère et leurs mœurs, beaucoup mieux que celles du monde élégant, où nous n'allions jamais. Cette vie nous plaisait et endormait en nous ces mouvements fiévreux de l'âme, qui usent inutilement l'imagination des jeunes hommes avant l'heure où leur destinée les appelle à agir ou à penser.

Mon ami avait vingt ans; j'en avais dix-huit : nous étions donc tous deux à cet âge où il est permis de confondre les rêves avec les réalités. Nous résolûmes de lier connaissance avec ces pêcheurs et de nous embarquer avec eux pour mener quelques jours la même vie. Ces nuits tièdes et lumineuses passées sous la voile, dans ce berceau ondoyant des lames et sous le ciel profond et étoilé, nous semblaient une des plus mystérieuses voluptés de la nature, qu'il fallait surprendre et connaître, ne fût-ce que pour la raconter.

Libres et sans avoir de compte à rendre de nos

actions et de nos absences à personne, le lendemain nous exécutâmes ce que nous avions rêvé. En parcourant la plage de la Margellina, qui s'étend sous le tombeau de Virgile, au pied du mont Pausilippe, et où les pêcheurs de Naples tirent leurs barques sur le sable et raccommodent leurs filets, nous vîmes un vieillard encore robuste. Il embarquait ses ustensiles de pêche dans son caïque peint de couleurs éclatantes et surmonté à la poupe d'une petite image sculptée de saint François. Un enfant de douze ans, son seul rameur, apportait en ce moment dans la barque deux pains, un fromage de buffle dur, luisant et doré comme les cailloux de la plage, quelques figues et une cruche de terre qui contenait l'eau.

La figure du vieillard et celle de l'enfant nous attirèrent. Nous liâmes conversation. Le pêcheur se prit à sourire quand nous lui proposâmes de nous recevoir pour rameurs et de nous mener en mer avec lui. — « Vous n'avez pas les mains calleuses qu'il faut pour toucher le manche de la rame, nous dit-il. Vos mains blanches sont faites pour toucher des plumes et non du bois : ce serait dommage de les durcir à la mer. — Nous sommes jeunes, répondit mon ami, et nous voulons essayer de tous les métiers avant d'en choisir un. Le vôtre nous plaît parce qu'il se fait sur la mer et sous le ciel. — Vous avez raison, répliqua le vieux batelier, c'est un métier qui rend le cœur content et l'esprit confiant dans la protection des saints. Le pêcheur est sous la garde immédiate du ciel. L'homme ne sait pas d'où viennent le vent et la vague. Le rabot

et la lime sont dans la main de l'ouvrier, la richesse ou la faveur sont dans la main du roi, mais la barque est dans la main de Dieu. »

Cette pieuse philosophie du barcarole nous attacha davantage à l'idée de nous embarquer avec lui. Après une longue résistance il y consentit. Nous convînmes de lui donner chacun deux *carlins* par jour pour lui payer notre apprentissage et notre nourriture.

Ces conventions faites, il envoya l'enfant chercher à la Margellina un surcroît de provisions de pain, de vin, de fromages secs et de fruits. A la tombée du jour, nous l'aidâmes à mettre sa barque à flot et nous partîmes.

IV

La première nuit fut délicieuse. La mer était calme comme un lac encaissé dans les montagnes de la Suisse. A mesure que nous nous éloignions du rivage, nous voyions les langues de feu des fenêtres du palais et des quais de Naples s'ensevelir sous la ligne sombre de l'horizon. Les phares seuls nous montraient la côte. Ils pâlissaient devant la légère colonne de feu qui s'élançait du cratère du Vésuve. Pendant que le pêcheur jetait et tirait le filet, et que l'enfant, à moitié endormi, laissait vaciller sa torche, nous donnions de temps en temps une faible impulsion à la barque, et nous écoutions avec ravissement les gouttes sonores de l'eau, qui ruisselait de nos

rames, tomber harmonieusement dans la mer comme des perles dans un bassin d'argent.

Nous avions doublé depuis longtemps la pointe du Pausilippe, traversé le golfe de Pouzzoles, celui de Baïa, et franchi le canal du golfe de Gaëte, entre le cap Misène et l'île de Procida. Nous étions en pleine mer; le sommeil nous gagnait. Nous nous couchâmes sous nos bancs, à côté de l'enfant.

Le pêcheur étendit sur nous la lourde voile pliée au fond de la barque. Nous nous endormîmes ainsi entre deux lames, bercés par le balancement insensible d'une mer qui faisait à peine incliner le mât. Quand nous nous réveillâmes, il était grand jour. Un soleil étincelant moirait la mer de rubans de feu et se réverbérait sur les maisons blanches d'une côte inconnue. Une légère brise, qui venait de cette terre, faisait palpiter la voile sur nos têtes et nous poussait d'anse en anse et de rocher en rocher. C'était la côte dentelée et à pic de la charmante île d'Ischia, que je devais tant habiter et tant aimer plus tard. Elle m'apparaissait, pour la première fois, nageant dans la lumière, sortant de la mer, se perdant dans le bleu du ciel, et éclose comme d'un rêve de poëte pendant le léger sommeil d'une nuit d'été....

V

L'île d'Ischia, qui sépare le golfe de Gaëte du golfe de Naples, et qu'un étroit canal sépare elle-même

de l'île de Procida, n'est qu'une seule montagne à pic dont la cime blanche et foudroyée plonge ses dents ébréchées dans le ciel. Ses flancs abrupts, creusés de vallons, de ravines, de lits de torrents, sont revêtus du haut en bas de châtaigniers d'un vert sombre. Ses plateaux les plus rapprochés de la mer et inclinés sur les flots portent des chaumières, des villas rustiques et des villages à moitié cachés sous les treilles de vigne. Chacun de ces villages a sa *marine*. On appelle ainsi le petit port où flottent les barques des pêcheurs de l'île et où se balancent quelques mâts de navires à voile latine. Les vergues touchent aux arbres et aux vignes de la côte.

Il n'y a pas une de ces maisons suspendues aux pentes de la montagne, cachée au fond de ses ravins, pyramidant sur un de ses plateaux, projetée sur un de ses caps, adossée à son bois de châtaigniers, ombragée par son groupe de pins, entourée de ses arcades blanches et festonnée de ses treilles pendantes, qui ne fût en songe la demeure idéale d'un poëte ou d'un amant.

Nos yeux ne se lassaient pas de ce spectacle. La côte abondait en poissons. Le pêcheur avait fait une bonne nuit. Nous abordâmes à une des petites anses de l'île pour puiser de l'eau à une source voisine et pour nous reposer sous les rochers. Au soleil baissant, nous revînmes à Naples, couchés sur nos bancs de rameurs. Une voile carrée, placée en travers d'un petit mât sur la proue, dont l'enfant tenait l'écoute, suffisait pour nous faire longer les falaises de Procida

et du cap Misène, et pour faire écumer la surface de la mer sous notre esquif.

Le vieux pêcheur et l'enfant, aidés par nous, tirèrent leur barque sur le sable et emportèrent les paniers de poisson dans la cave de la petite maison qu'ils habitaient sous les rochers de la Margellina.

VI

Les jours suivants, nous reprîmes gaiement notre nouveau métier. Nous écumâmes tour à tour tous les flots de la mer de Naples. Nous suivions le vent avec indifférence partout où il soufflait. Nous visitâmes ainsi l'île de Capri, d'où l'imagination repousse encore l'ombre sinistre de Tibère; Cumes et ses temples, ensevelis sous les lauriers touffus et sous les figuiers sauvages; Baïa et ses plages mornes, qui semblent avoir vieilli et blanchi comme ces Romains dont elles abritaient jadis la jeunesse et les délices; Portici et Pompeia, riants sous la lave et sous la cendre du Vésuve; Castellamare, dont les hautes et noires forêts de lauriers et de châtaigniers sauvages, en se répétant dans la mer, teignent en vert sombre les flots toujours murmurants de la rade. Le vieux batelier connaissait partout quelque famille de pêcheurs comme lui, où nous recevions l'hospitalité quand la mer était grosse et nous empêchait de rentrer à Naples.

Pendant deux mois, nous n'entrâmes pas dans une

auberge. Nous vivions en plein air avec le peuple et de la vie frugale du peuple. Nous nous étions faits peuple nous-mêmes pour être plus près de la nature. Nous avions presque son costume. Nous parlions sa langue, et la simplicité de ses habitudes nous communiquait pour ainsi dire la naïveté de ses sentiments.

Cette transformation, d'ailleurs, nous coûtait peu à mon ami et à moi. Élevés tous deux à la campagne pendant les orages de la révolution, qui avait abattu ou dispersé nos familles, nous avions beaucoup vécu, dans notre enfance, de la vie du paysan : lui, dans les montagnes du Grésivaudan, chez une nourrice qui l'avait recueilli pendant l'emprisonnement de sa mère; moi, sur les collines du Mâconnais, dans la petite demeure rustique où mon père et ma mère avaient recueilli leur nid menacé. Du berger ou du laboureur de nos montagnes au pêcheur du golfe de Naples, il n'y a de différence que le site, la langue et le métier. Le sillon ou la vague inspirent les mêmes pensées aux hommes qui labourent la terre ou l'eau. La nature parle la même langue à ceux qui cohabitent avec elle sur la montagne ou sur la mer.

Nous l'éprouvions. Au milieu de ces hommes simples, nous ne nous trouvions pas dépaysés. Les mêmes instincts sont une parenté entre les hommes. La monotonie même de cette vie nous plaisait en nous endormant. Nous voyions avec peine avancer la fin de l'été et approcher ces jours d'automne et d'hiver après lesquels il faudrait rentrer dans notre patrie. Nos familles, inquiètes, commençaient à nous

rappeler. Nous éloignions autant que nous le pouvions cette idée de départ, et nous aimions à nous figurer que cette vie n'aurait point de terme.

VII

Cependant septembre commençait avec ses pluies et ses tonnerres. La mer était moins douce. Notre métier, plus pénible, devenait quelquefois dangereux. Les brises fraîchissaient, la vague écumait et nous trempait souvent de ses jaillissements. Nous avions acheté sur le môle deux de ces capotes de grosse laine brune que les matelots et les lazzaroni de Naples jettent pendant l'hiver sur leurs épaules. Les manches larges de ces capotes pendent à côté des bras nus. Le capuchon, flottant en arrière ou ramené sur le front, selon le temps, abrite la tête du marin de la pluie et du froid, ou laisse la brise et les rayons du soleil se jouer dans ses cheveux mouillés.

Un jour, nous partîmes de la Margellina par une mer d'huile, que ne ridait aucun souffle, pour aller pêcher des rougets et les premiers thons sur la côte de Cumes, où les courants les jettent dans cette saison. Les brouillards roux du matin flottaient à mi-côte et annonçaient un coup de vent pour le soir. Nous espérions le prévenir et avoir le temps de doubler le cap Misène avant que la mer lourde et dormante fût soulevée.

La pêche était abondante. Nous voulûmes jeter

quelques filets de plus. Le vent nous surprit; il tomba du sommet de l'Epomeo, immense montagne qui domine Ischia, avec le bruit et le poids de la montagne elle-même qui s'écroulerait dans la mer. Il aplanit d'abord tout l'espace liquide autour de nous, comme la herse de fer aplanit la glèbe et nivelle les sillons. Puis la vague, revenue de sa surprise, se gonfla murmurante et creuse, et s'éleva, en peu de minutes, à une telle hauteur, qu'elle nous cachait de temps à autre la côte et les îles.

Nous étions également loin de la terre ferme et d'Ischia, et déjà à demi engagés dans le canal qui sépare le cap Misène de l'île grecque de Procida. Nous n'avions qu'un parti à prendre : nous engager résolûment dans le canal, et, si nous réussissions à le franchir, nous jeter à gauche dans le golfe de Baïa et nous abriter dans ses eaux tranquilles.

Le vieux pêcheur n'hésita pas. Du sommet d'une lame où l'équilibre de la barque nous suspendit un moment dans un tourbillon d'écume, il jeta un regard rapide autour de lui, comme un homme égaré qui monte sur un arbre pour chercher sa route, puis se précipitant au gouvernail : « A vos rames, enfants! s'écria-t-il; il faut que nous voguions au cap plus vite que le vent; s'il nous y devance, nous sommes perdus! » Nous obéîmes comme le corps obéit à l'instinct.

Les yeux fixés sur ses yeux pour y chercher le rapide indice de sa direction, nous nous penchâmes sur nos avirons, et tantôt gravissant péniblement le

flanc des lames montantes, tantôt nous précipitant avec leur écume au fond des lames descendantes, nous cherchions à activer notre ascension ou à ralentir notre chute par la résistance de nos rames dans l'eau. Huit ou dix vagues de plus en plus énormes nous jetèrent dans le plus étroit du canal. Mais le vent nous avait devancés, comme l'avait dit le pilote, et, en s'engouffrant entre le cap et la pointe de l'île, il avait acquis une telle force, qu'il soulevait la mer avec les bouillonnements d'une lave furieuse, et que la vague, ne trouvant pas d'espace pour fuir assez vite devant l'ouragan qui la poussait, s'amoncelait sur elle-même, retombait, ruisselait, s'éparpillait dans tous les sens comme une mer folle, et, cherchant à fuir sans pouvoir s'échapper du canal, se heurtait avec des coups terribles contre les rochers à pic du cap Misène et y élevait une colonne d'écume dont la poussière était renvoyée jusque sur nous.

VIII

Tenter de franchir ce passage avec une barque aussi fragile, et qu'un seul jet d'écume pouvait remplir et engloutir, c'était insensé. Le pêcheur jeta sur le cap éclairé par sa colonne d'écume un regard que je n'oublierai jamais, puis faisant le signe de la croix : « Passer est impossible, s'écria-t-il; reculer dans la grande mer, encore plus. Il ne nous reste qu'un parti : aborder à Procida ou périr. »

Tout novices que nous fussions dans la pratique de la mer, nous sentions la difficulté d'une pareille manœuvre par un coup de vent. En nous dirigeant vers le cap, le vent nous prenait en poupe, nous chassait devant lui; nous suivions la mer qui fuyait avec nous, et les vagues, en nous élevant sur leur sommet, nous relevaient avec elles. Elles avaient donc moins de chance de nous ensevelir dans les abîmes qu'elles creusaient. Mais pour aborder à Procida, dont nous apercevions les feux du soir briller à notre droite, il fallait prendre obliquement les lames et nous glisser, pour ainsi dire, dans leurs vallées vers la côte, en présentant le flanc à la vague et les minces bords de la barque au vent. Cependant, la nécessité ne nous permettait pas d'hésiter. Le pêcheur, nous faisant signe de relever nos rames, profita de l'intervalle d'une lame à une autre pour virer de bord. Nous mîmes le cap sur Procida, et nous voguâmes comme un brin d'herbe marine qu'une vague jette à l'autre vague et que le flot reprend au flot.

IX

Nous avancions peu; la nuit était tombée. La poussière, l'écume, les nuages que le vent roulait en lambeaux déchirés sur le canal en redoublaient l'obscurité. Le vieillard avait ordonné à l'enfant d'allumer une de ses torches de résine, soit pour éclairer un peu sa manœuvre dans les profondeurs de la mer,

soit pour indiquer aux marins de Procida qu'une barque était en perdition dans le canal, et pour leur demander non leur secours, mais leurs prières.

C'était un spectacle sublime et sinistre que celui de ce pauvre enfant accroché d'une main au petit mât qui surmontait la proue, et de l'autre élevant au-dessus de sa tête cette torche de feu rouge, dont la flamme et la fumée se tordaient sous le vent et lui brûlaient les doigts et les cheveux. Cette étincelle flottante, apparaissant au sommet des lames et disparaissant dans leur profondeur, toujours prête à s'éteindre et toujours rallumée, était comme le symbole de ces quatre vies d'hommes qui luttaient entre le salut et la mort dans les ombres et dans les angoisses de cette nuit.

X

Trois heures, dont les minutes ont la durée des pensées qui les mesurent, s'écoulèrent ainsi. La lune se leva, et, comme c'est l'habitude, le vent plus furieux se leva avec elle. Si nous avions eu la moindre voile, il nous eût chavirés vingt fois. Quoique les bords très-bas de la barque donnassent peu de prise à l'ouragan, il y avait des moments où il semblait déraciner notre quille des flots, et où il nous faisait tournoyer comme une feuille sèche arrachée à l'arbre.

Nous embarquions beaucoup d'eau : nous ne pouvions suffire à la vider aussi vite qu'elle nous enva-

hissait. Il y avait des moments où nous sentions les planches s'affaisser sous nous comme un cercueil qui descend dans la fosse. Le poids de l'eau rendait la barque moins obéissante et pouvait la rendre plus lente à se relever une fois entre deux lames. Une seule seconde de retard, et tout était fini.

Le vieillard, sans pouvoir parler, nous fit signe, les larmes aux yeux, de jeter à la mer tout ce qui encombrait le fond de la barque. Les jarres d'eau, les paniers de poissons, les deux grosses voiles, l'ancre de fer, les cordages, jusqu'à ses paquets de lourdes hardes, nos capotes même de grosse laine trempées d'eau, tout passa par-dessus le bord. Le pauvre nautonier regarda un moment surnager toute sa richesse. La barque se releva et courut légèrement sur la crête des vagues, comme un coursier qu'on a déchargé.

Nous entrâmes insensiblement dans une mer plus douce, un peu abritée par la pointe occidentale de Procida. Le vent faiblit, la flamme de la torche se redressa, la lune ouvrit une grande percée bleue entre les nuages; les lames, en s'allongeant, s'aplanirent et cessèrent d'écumer sur nos têtes. Peu à peu la mer fut courte et clapoteuse comme dans une anse presque tranquille, et l'ombre noire de la falaise de Procida nous coupa la ligne de l'horizon. Nous étions dans les eaux du milieu de l'île.

XI

La mer était trop grosse à la pointe pour en chercher le port. Il fallut nous résoudre à aborder l'île par ses flancs et au milieu de ses écueils. « N'ayons plus d'inquiétude, enfants, nous dit le pêcheur en reconnaissant le rivage à la clarté de la torche, la Madone nous a sauvés. Nous tenons la terre et nous coucherons cette nuit dans ma maison. » Nous crûmes qu'il avait perdu l'esprit, car nous ne lui connaissions d'autre demeure que sa cave sombre de la Margellina, et, pour y revenir avant la nuit, il fallait se rejeter dans le canal, doubler le cap et affronter de nouveau la mer mugissante à laquelle nous venions d'échapper.

Mais lui souriait de notre air d'étonnement, et comprenant nos pensées dans nos yeux : « Soyez tranquilles, jeunes gens, reprit-il, nous y arriverons sans qu'une seule vague nous mouille ». Puis il nous expliqua qu'il était de Procida ; qu'il possédait encore sur cette côte de l'île la cabane et le jardin de son père, et qu'en ce moment même sa femme âgée avec sa petite fille, sœur de Beppino, notre jeune mousse, et deux autres petits enfants, étaient dans sa maison, pour y sécher les figues et pour y vendanger les treilles dont ils vendaient les raisins à Naples. « Encore quelques coups de rame, ajouta-t-il, et nous boirons de l'eau de la source, qui est plus limpide que le vin d'Ischia. »

Ces mots nous rendirent courage; nous ramâmes encore pendant l'espace d'environ une lieue le long de la côte droite et écumeuse de Procida. De temps en temps, l'enfant élevait et secouait sa torche. Elle jetait sa lueur sinistre sur les rochers, et nous montrait partout une muraille inabordable. Enfin, au tournant d'une pointe de granit qui s'avançait en forme de bastion dans la mer, nous vîmes la falaise fléchir et se creuser un peu comme une brèche dans un mur d'enceinte; un coup de gouvernail nous fit virer droit à la côte, trois dernières lames jetèrent notre barque harassée entre deux écueils, où l'écume bouillonnait sur un bas-fond.

XII

La proue, en touchant la roche, rendit un son sec et éclatant comme le craquement d'une planche qui tombe à faux et qui se brise. Nous sautâmes dans la mer, nous amarrâmes de notre mieux la barque avec un reste de cordage, et nous suivîmes le vieillard et l'enfant qui marchaient devant nous.

Nous gravîmes contre le flanc de la falaise une espèce de rampe étroite où le ciseau avait creusé dans le rocher des degrés inégaux, tout glissants de la poussière de la mer. Cet escalier de roc vif, qui manquait quelquefois sous les pieds, était remplacé par quelques marches artificielles qu'on avait formées en enfonçant par la pointe de longues perches dans

les trous de la muraille, et en jetant sur ce plancher tremblant des planches goudronnées de vieilles barques ou des fagots de branches de châtaignier garnies de leurs feuilles sèches.

Après avoir monté ainsi lentement environ quatre ou cinq cents marches, nous nous trouvâmes dans une petite cour suspendue qu'entourait un parapet de pierres grises. Au fond de la cour s'ouvraient deux arches sombres qui semblaient devoir conduire à un cellier. Au-dessus de ces arches massives, deux arcades arrondies et surbaissées portaient un toit en terrasse, dont les bords étaient garnis de pots de romarin et de basilic. Sous les arcades, on apercevait une galerie rustique où brillaient, comme des lustres d'or, aux clartés de la lune, des régimes de maïs suspendus.

Une porte en planches mal jointes ouvrait sur cette galerie. A droite, le terrain, sur lequel la maisonnette était inégalement assise, s'élevait jusqu'à la hauteur du plain-pied de la galerie. Un gros figuier et quelques ceps tortueux de vigne se penchaient de là sur l'angle de la maison, en confondant leurs feuilles et leurs fruits sous les ouvertures de la galerie et en jetant deux ou trois festons serpentants sur le mur d'appui des arcades. Leurs branches grillaient à demi deux fenêtres basses qui s'ouvraient sur cette espèce de jardin; et, si ce n'eût été ces fenêtres, on eût pu prendre la maison massive, carrée et basse, pour un des rochers gris de cette côte, ou pour un de ces blocs de lave refroidie que le châtaignier,

le lierre et la vigne pressent et ensevelissent de leurs rameaux, et où le vigneron de Castellamare ou de Sorrente creuse une grotte fermée d'une porte pour conserver son vin à côté du cep qui l'a porté.

Essoufflés par la montée longue et rapide que nous venions de faire et par le poids de nos rames que nous portions sur nos épaules, nous nous arrêtâmes un moment, le vieillard et nous, pour reprendre haleine dans cette cour. Mais l'enfant, jetant sa rame sur un tas de broussailles et gravissant légèrement l'escalier, se mit à frapper à l'une des fenêtres avec sa torche encore allumée, en appelant d'une voix joyeuse sa grand'mère et sa sœur : « Ma mère! ma sœur! *Madre! Sorellina!* criait-il, *Gaetana! Graziella!* réveillez-vous; ouvrez, c'est le père, c'est moi; ce sont des étrangers avec nous. »

Nous entendîmes une voix mal éveillée, mais claire et douce, qui jetait confusément quelques exclamations de surprise du fond de la maison. Puis le battant d'une des fenêtres s'ouvrit à demi, poussé par un bras nu et blanc qui sortait d'une manche flottante, et nous vîmes, à la lueur de la torche que l'enfant élevait vers la fenêtre en se dressant sur la pointe des pieds, une ravissante figure de jeune fille apparaître entre les volets plus ouverts.

Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, Graziella n'avait eu ni la pensée ni le temps de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre, dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs

la moitié tombait sur une de ses joues ; l'autre moitié se tordait autour de son cou, puis, emportée de l'autre côté de son épaule par le vent qui soufflait avec force, frappait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage comme l'aile d'un corbeau battue du vent.

Du revers de ses deux mains, la jeune fille se frottait les yeux en élevant ses coudes et en dilatant ses épaules avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil. Sa chemise, nouée autour du cou, ne laissait apercevoir qu'une taille élevée et mince où se modelaient à peine sous la toile les premières ondulations de la jeunesse. Ses yeux, ovales et grands, étaient de cette couleur indécise entre le noir foncé et le bleu de mer, qui adoucit le rayonnement par l'humidité du regard et qui mêle à proportions égales dans des yeux de femme la tendresse de l'âme avec l'énergie de la passion, teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. Les joues étaient pleines, arrondies, d'un contour ferme, mais d'un teint un peu pâle et un peu bruni par le climat, non de cette pâleur maladive du Nord, mais de cette blancheur saine du Midi qui ressemble à la couleur du marbre exposé depuis des siècles à l'air et aux flots. La bouche, dont les lèvres étaient plus ouvertes et plus épaisses que celles des femmes de nos climats, avait les plis de la candeur et de la bonté. Les dents courtes, mais éclatantes,

brillaient aux lueurs flottantes de la torche comme des écailles de nacre aux bords de la mer sous la moire de l'eau frappée du soleil.

Tandis qu'elle parlait à son petit frère, ses paroles vives, un peu âpres et accentuées, dont la moitié était emportée par la brise, résonnaient comme une musique à nos oreilles. Sa physionomie, aussi mobile que les lueurs de la torche qui l'éclairait, passa en une minute de la surprise à l'effroi, de l'effroi à la gaieté, de la tendresse au rire; puis elle nous aperçut derrière le tronc du gros figuier, elle se retira confuse de la fenêtre, sa main abandonna le volet qui battit librement la muraille; elle ne prit que le temps d'éveiller sa grand'mère et de s'habiller à demi, elle vint nous ouvrir la porte sous les arcades et embrasser, tout émue, son grand-père et son frère.

XIII

La vieille mère parut bientôt tenant à la main une lampe de terre rouge, qui éclairait son visage maigre et pâle et ses cheveux aussi blancs que les écheveaux de laine qui floconnaient sur la table autour de sa quenouille. Elle baisa la main de son mari et le front de l'enfant. Tout le récit que contiennent ces lignes fut échangé en quelques mots et en quelques gestes entre les membres de cette pauvre famille. Nous n'entendions pas tout. Nous nous tenions un peu à l'écart pour ne pas gêner l'épanchement de cœur de

nos hôtes. Ils étaient pauvres; nous étions étrangers : nous leur devions le respect. Notre attitude réservée à la dernière place et près de la porte le leur témoignait silencieusement.

Graziella jetait de temps en temps un regard étonné et comme du fond d'un rêve sur nous. Quand le père eut fini de raconter, la vieille mère tomba à genoux près du foyer; Graziella, montant sur la terrasse, rapporta une branche de romarin et quelques fleurs d'oranger à larges étoiles blanches; elle prit une chaise, elle attacha le bouquet avec de longues épingles, tirées de ses cheveux, devant une petite statue enfumée de la Vierge placée au-dessus de la porte et devant laquelle brûlait une lampe. Nous comprîmes que c'était une action de grâces à sa divine protectrice pour avoir sauvé son grand-père et son frère, et nous prîmes notre part de sa reconnaissance.

XIV

L'intérieur de la maison était aussi nu et aussi semblable au rocher que le dehors. Il n'y avait que les murs sans enduit, blanchis seulement d'un peu de chaux. Les lézards réveillés par la lueur glissaient et bruissaient dans les interstices des pierres et sous les feuilles de fougère qui servaient de lits aux enfants. Les nids d'hirondelles, dont on voyait sortir les petites têtes noires et briller les yeux inquiets,

étaient suspendus aux solives couvertes d'écorce qui formaient le toit. Graziella et sa grand'mère couchaient ensemble dans la seconde chambre sur un lit unique, recouvert de morceaux de voiles. Des paniers de fruits et un bât de mulet jonchaient le plancher.

Le pêcheur se tourna vers nous avec une espèce de honte, en nous montrant de sa main la pauvreté de sa demeure ; puis il nous conduisit sur la terrasse, place d'honneur dans l'Orient et dans le midi de l'Italie. Aidé de l'enfant et de Graziella, il fit une espèce de hangar en appuyant une des extrémités de nos rames sur le mur du parapet de la terrasse, l'autre extrémité sur le plancher. Il couvrit cet abri d'une douzaine de fagots de châtaignier fraîchement coupés dans la montagne; il étendit quelques bottes de fougère sous ce hangar; il nous apporta deux morceaux de pain, de l'eau fraîche et des figues, et il nous invita à dormir.

Les fatigues et les émotions du jour nous rendirent le sommeil soudain et profond. Quand nous nous réveillâmes, les hirondelles criaient déjà autour de notre couche en rasant la terrasse, pour y dérober les miettes de notre souper; et le soleil, déjà haut dans le ciel, échauffait comme un four les fagots de feuilles qui nous servaient de toit.

Nous restâmes longtemps étendus sur notre fougère, dans cet état de demi-sommeil qui laisse l'homme moral sentir et penser avant que l'homme des sens ait le courage de se lever et d'agir. Nous échangions quelques paroles inarticulées, qu'interrompaient de

longs silences et qui retombaient dans les rêves. La pêche de la veille, la barque balancée sous nos pieds, la mer furieuse, les rochers inaccessibles, la figure de Graziella entre deux volets, aux clartés de la résine : toutes ces images se croisaient, se brouillaient, se confondaient en nous.

Nous fûmes tirés de cette somnolence par les sanglots et les reproches de la vieille grand'mère, qui parlait à son mari dans la maison. La cheminée, dont l'ouverture perçait la terrasse, apportait la voix et quelques paroles jusqu'à nous. La pauvre femme se lamentait sur la perte des jarres, de l'ancre, des cordages presque neufs, et surtout des deux belles voiles filées par elle, tissues de son propre chanvre, et que nous avions eu la barbarie de jeter à la mer pour sauver nos vies.

« Qu'avais-tu à faire, disait-elle au vieillard atterré et muet, de prendre ces deux étrangers, ces deux Français avec toi ? Ne savais-tu pas que ce sont des païens (*pagani*) et qu'ils portent le malheur et l'impiété avec eux ? Les saints t'ont puni. Ils nous ont ravi notre richesse ; remercie-les encore de ce qu'ils ne nous ont pas ravi notre âme. »

Le pauvre homme ne savait que répondre. Mais Graziella, avec l'autorité et l'impatience d'une enfant à qui sa grand'mère permettait tout, se révolta contre l'injustice de ces reproches, et prenant le parti du vieillard :

« Qu'est-ce qui vous a dit que ces étrangers sont des païens ? répondit-elle à sa grand'mère. Est-ce

que les païens ont un air si compatissant pour les pauvres gens? Est-ce que les païens font le signe de la croix comme nous devant l'image des saints? Eh bien, je vous dis qu'hier, quand vous êtes tombée à genoux pour remercier Dieu, et quand j'ai attaché le bouquet à l'image de la Madone, je les ai vus baisser la tête comme s'ils priaient, faire le signe de la croix sur leur poitrine, et que même j'ai vu une larme briller dans les yeux du plus jeune et tomber sur sa main. — C'était une goutte de l'eau de mer qui tombait de ses cheveux, reprit aigrement la vieille femme. — Et moi, je vous dis que c'était une larme, répliqua avec colère Graziella. Le vent qui soufflait avait bien eu le temps de sécher leurs cheveux depuis le rivage jusqu'au sommet de la côte. Mais le vent ne sèche pas le cœur. Eh bien, je vous le répète, ils avaient de l'eau dans les yeux. » Nous comprîmes que nous avions une protectrice toute-puissante dans la maison, car la grand'mère ne répondit pas et ne murmura plus.

XV

Nous nous hâtâmes de descendre pour remercier la pauvre famille de l'hospitalité que nous avions reçue. Nous trouvâmes le pêcheur, la vieillé mère, Beppo, Graziella et jusqu'aux petits enfants, qui se disposaient à descendre vers la côte pour visiter la barque abandonnée la veille, et voir si elle était

suffisamment amarrée contre le gros temps, car la tempête continuait encore. Nous descendîmes avec eux, le front baissé, timides comme des hôtes qui ont été l'occasion d'un malheur dans une famille, et qui ne sont pas sûrs des sentiments qu'on y a pour eux.

Le pêcheur et sa femme nous précédaient de quelques marches ; Graziella, tenant un de ses petits frères par la main et portant l'autre sur le bras, venait après. Nous suivions derrière, en silence. Au dernier détour d'une des rampes, d'où l'on voit les écueils que l'arête d'un rocher nous empêchait d'apercevoir encore, nous entendîmes un cri de douleur s'échapper à la fois de la bouche du pêcheur et de celle de sa femme. Nous les vîmes élever leurs bras nus au ciel, se tordre les mains comme dans les convulsions du désespoir, se frapper du poing le front et les yeux et s'arracher des touffes de cheveux blancs, que le vent emportait en tournoyant contre les rochers.

Graziella et les petits enfants mêlèrent bientôt leurs voix à ces cris. Tous se précipitèrent comme des insensés en franchissant les derniers degrés de la rampe vers les écueils, s'avancèrent jusque dans les franges d'écume que les vagues immenses chassaient à terre, et tombèrent sur la plage, les uns à genoux, les autres à la renverse, la vieille femme le visage dans ses mains et la tête dans le sable humide.

Nous contemplions cette scène de désespoir du haut du dernier petit promontoire, sans avoir la force

d'avancer ni de reculer. La barque, amarrée au rocher, mais qui n'avait point d'ancre à la poupe pour la contenir, avait été soulevée pendant la nuit par les lames et mise en pièces contre les pointes des écueils qui devaient la protéger. La moitié du pauvre esquif tenait encore par la corde au roc où nous l'avions fixé la veille. Il se débattait avec un bruit sinistre comme des voix d'hommes en perdition qui s'éteignent dans un gémissement rauque et désespéré.

Les autres parties de la coque, la poupe, le mât, les membrures, les planches peintes, étaient semées çà et là sur la grève, semblables aux membres des cadavres déchirés par les loups après un combat. Quand nous arrivâmes sur la plage, le vieux pêcheur était occupé à courir d'un de ces débris à l'autre. Il les relevait, il les regardait d'un œil sec, puis il les laissait retomber à ses pieds pour aller plus loin. Graziella pleurait, assise à terre, la tête dans son tablier. Les enfants, leurs jambes nues dans la mer, couraient en criant après les débris des planches, qu'ils s'efforçaient de diriger vers le rivage.

Quant à la vieille femme, elle ne cessait de gémir et de parler en gémissant. Nous ne saisissions que des accents confus et des lambeaux de plaintes qui déchiraient l'air et qui fendaient le cœur : « O mer féroce! mer sourde! mer pire que les démons de l'enfer! mer sans cœur et sans honneur! » criait-elle avec des vocabulaires d'injures, en montrant le poing fermé aux flots, « pourquoi ne nous as-tu pas pris nous-mêmes? nous tous? puisque tu nous as pris

notre gagne-pain ? Tiens ! tiens ! tiens ! prends-moi du moins en morceaux, puisque tu ne m'as prise tout entière ! »

Et en disant ces mots elle se levait sur son séant, elle jetait, avec des lambeaux de sa robe, des touffes de ses cheveux dans la mer. Elle frappait la vague du geste, elle piétinait dans l'écume ; puis, passant alternativement de la colère à la plainte et des convulsions à l'attendrissement, elle se rasseyait dans le sable, appuyait son front dans ses mains, et regardait en pleurant les planches disjointes battre l'écueil. « Pauvre barque ! » criait-elle, comme si ces débris eussent été les membres d'un être chéri à peine privé de sentiment, « est-ce là le sort que nous te devions ? Ne devions-nous pas périr avec toi ? Périr ensemble, comme nous avions vécu ? Là ! en morceaux, en débris, en poussière, criant, morte encore, sur l'écueil où tu nous as appelés toute la nuit, et où nous devions te secourir ! Qu'est-ce que tu penses de nous ? Tu nous avais si bien servis, et nous t'avons trahie, abandonnée, perdue ! Perdue, là, si près de la maison, à portée de la voix de ton maître ! jetée à la côte comme le cadavre d'un chien fidèle que la vague rejette aux pieds du maître qui l'a noyé ! »

Puis ses larmes étouffaient sa voix ; puis elle reprenait une à une toute l'énumération des qualités de sa barque, et tout l'argent qu'elle leur avait coûté, et tous les souvenirs qui se rattachaient pour elle à ce pauvre débris flottant. « Était-ce pour cela, disait-

elle, que nous l'avions fait si bien radouber et si bien peindre après la dernière pêche du thon ? Était-ce pour cela que mon pauvre fils, avant de mourir et de me laisser ces trois enfants, sans père ni mère, l'avait bâtie avec tant de soins et d'amour, presque tout entière de ses propres mains ? Quand je venais prendre les paniers dans la cale, je reconnaissais les coups de sa hache dans le bois, et je les baisais en mémoire de lui. Ce sont les requins et les crabes de la mer qui les baiseront maintenant ! Pendant les soirs d'hiver, il avait sculpté lui-même avec son couteau l'image de saint François sur une planche, et il l'avait fixée à la proue pour la protéger contre le mauvais temps. O saint impitoyable ! Comment s'est-il montré reconnaissant ? Qu'a-t-il fait de mon fils, de sa femme et de la barque qu'il nous avait laissée après lui pour gagner la vie de ses pauvres enfants ? Comment s'est-il protégé lui-même, et où est-elle, son image, jouet des flots ? »

« Mère ! mère ! » s'écria un des enfants en ramassant sur la grève, entre deux rochers, un éclat du bateau laissé à sec par une lame, « voilà le saint ! » La pauvre femme oublia toute sa colère et tous ses blasphèmes, s'élança, les pieds dans l'eau, vers l'enfant, prit le morceau de planche sculpté par son fils, et le colla sur ses lèvres en le couvrant de larmes. Puis elle alla se rasseoir et ne dit plus rien.

XVI

Nous aidâmes Beppo et le vieillard à recueillir un à un tous les morceaux de la barque. Nous tirâmes la quille mutilée plus avant sur la plage. Nous fîmes un monceau de ces débris, dont quelques planches et les ferrures pouvaient servir encore à ces pauvres gens; nous roulâmes par-dessus de grosses pierres, afin que les vagues, si elles montaient, ne dispersassent pas ces chers restes de l'esquif, et nous remontâmes, tristes et bien loin derrière nos hôtes, à la maison. L'absence de bateau et l'état de la mer ne nous permettaient pas de partir.

Après avoir pris, les yeux baissés et sans dire un mot, un morceau de pain et du lait de chèvre que Graziella nous apporta près de la fontaine, sous le figuier, nous laissâmes la maison à son deuil, et nous allâmes nous promener dans la haute treille de vignes et sous les oliviers du plateau élevé de l'île.

XVII

Nous nous parlions à peine, mon ami et moi, mais nous avions la même pensée et nous prenions par instinct tous les sentiers qui tendaient à la pointe orientale de l'île et qui devaient nous mener à la ville prochaine de Procida. Quelques chevriers et quelques jeunes filles au costume grec, que nous ren-

contrâmes portant des cruches d'huile sur leurs têtes, nous remirent plusieurs fois dans le vrai chemin. Nous arrivâmes enfin à la ville après une heure de marche.

« Voilà une triste aventure, me dit enfin mon ami. — Il faut la changer en joie pour ces bonnes gens, lui répondis-je. — J'y pensais, reprit-il en faisant sonner dans sa ceinture de cuir bon nombre de sequins d'or. — Et moi aussi ; mais je n'ai que cinq ou six sequins dans ma bourse. Cependant j'ai été de moitié dans le malheur, il faut que je sois de moitié aussi dans la réparation. — Je suis le plus riche des deux, dit mon ami ; j'ai un crédit chez un banquier de Naples. J'avancerai tout. Nous réglerons nos comptes en France. »

XVIII

En parlant ainsi, nous descendions légèrement les rues en pente de Procida. Nous arrivâmes bientôt sur la *marine*. C'est ainsi qu'on appelle la plage voisine de la rade ou du port dans l'archipel et sur les côtes d'Italie. La plage était couverte de barques d'Ischia, de Procida et de Naples, que la tempête de la veille avait forcées de chercher un abri dans ses eaux. Les marins et les pêcheurs dormaient au soleil, au bruit décroissant des vagues, ou causaient par groupes assis sur le môle. A notre costume et au bonnet de laine rouge qui recouvrait nos cheveux, ils

nous prirent pour de jeunes matelots de Toscane ou de Gênes qu'un des bricks qui portent l'huile ou le vin d'Ischia avait débarqués à Procida.

Nous parcourûmes la *marine* en cherchant de l'œil une barque solide et bien gréée, qui pût être facilement manœuvrée par deux hommes, et dont la proportion et les formes se rapprochassent le plus possible de celle que nous avions perdue. Nous n'eûmes pas de peine à la trouver. Elle appartenait à un riche pêcheur de l'île, qui en possédait plusieurs autres. Celle-là n'avait encore que quelques mois de service. Nous allâmes chez le propriétaire, dont les enfants du port nous indiquèrent la maison.

Cet homme était gai, sensible et bon. Il fut touché du récit que nous lui fîmes du désastre de la nuit et de la désolation de son pauvre compatriote de Procida. Il n'en perdit pas une piastre sur le prix de son embarcation ; mais il n'en exagéra point la valeur, et le marché fut conclu pour trente-deux sequins d'or que mon ami lui paya comptant. Moyennant cette somme, le bateau et un gréement tout neuf, voiles, jarres, cordages, ancre de fer, tout fut à nous.

Nous complétâmes même l'équipement en achetant dans une boutique du port deux capotes de laine rousse, une pour le vieillard, l'autre pour l'enfant ; nous y joignîmes des filets de diverses espèces, des paniers à poisson et quelques ustensiles grossiers de ménage à l'usage des femmes. Nous convînmes avec le marchand de barques que nous lui payerions le lendemain trois sequins de plus si l'embarcation

était conduite le jour même au point de la côte que nous lui désignâmes. Comme la bourrasque baissait et que la terre élevée de l'île abritait un peu la mer du vent de ce côté, il s'y engagea, et nous repartîmes par terre pour la maison d'Andréa.

XIX

Nous fîmes la route lentement, nous asseyant sous tous les arbres, à l'ombre de toutes les treilles, causant, rêvant, marchandant à toutes les jeunes *Procitanes* les paniers de figues, de nèfles, de raisins qu'elles portaient, et donnant aux heures le temps de couler. Quand, du haut d'un promontoire, nous aperçûmes notre embarcation qui se glissait furtivement sous l'ombre de la côte, nous pressâmes le pas pour arriver en même temps que les rameurs.

On n'entendait ni pas ni voix dans la petite maison et dans la vigne qui l'entourait. Deux beaux pigeons aux larges pattes emplumées et aux ailes blanches tigrées de noir, becquetant des grains de maïs sur le mur en parapet de la terrasse, étaient le seul signe de vie qui animât la maison. Nous montâmes sans bruit sur le toit; nous y trouvâmes la famille profondément endormie. Tous, excepté les enfants, dont les jolies têtes reposaient à côté l'une de l'autre sur le bras de Graziella, sommeillaient dans l'attitude de l'affaissement produit par la douleur.

La vieille mère avait la tête sur ses genoux, et son

haleine assoupie semblait sangloter encore. Le père était étendu sur le dos, les bras en croix, en plein soleil. Les hirondelles rasaient ses cheveux gris dans leur vol. Les mouches couvraient son front en sueur. Deux sillons creux et serpentant jusqu'à sa bouche attestaient que la force de l'homme s'était brisée en lui et qu'il s'était assoupi dans les larmes.

Ce spectacle nous fendit le cœur. La pensée du bonheur que nous allions rendre à ces pauvres gens nous consola. Nous les éveillâmes. Nous jetâmes aux pieds de Graziella et de ses petits frères, sur le plancher du toit, les pains frais, le fromage, les salaisons, les raisins, les oranges, les figues, dont nous nous étions chargés en route. La jeune fille et les enfants n'osaient se lever au milieu de cette pluie d'abondance qui tombait comme du ciel autour d'eux. Le père nous remerciait pour sa famille. La grand'-mère regardait tout cela d'un œil terne. L'expression de sa physionomie se rapprochait plus de la colère que de l'indifférence.

« Allons, Andréa, dit mon ami au vieillard, l'homme ne doit pas pleurer deux fois ce qu'il peut racheter avec du travail et du courage. Il y a des planches dans les forêts et des voiles dans le chanvre qui pousse. Il n'y a que la vie de l'homme que le chagrin use qui ne repousse pas. Un jour de larmes consume plus de forces qu'un an de travail. Descendez avec nous, avec votre femme et vos enfants. Nous sommes vos matelots ; nous vous aiderons à remonter ce soir, dans la cour, les débris de votre naufrage. Vous en

ferez des clôtures, des lits, des tables, des meubles pour la famille. Cela vous fera plaisir un jour de dormir tranquille dans votre vieillesse au milieu de ces planches, qui vous ont si longtemps bercé sur les flots. — Qu'elles puissent seulement nous faire des cercueils! » murmura sourdement la grand'mère.

XX

Cependant ils se levèrent et nous suivirent tous en descendant lentement les degrés de la côte; mais on voyait que l'aspect de la mer et le son des lames leur faisaient mal. Je n'essayerai pas de décrire la surprise et la joie de ces pauvres gens quand, du haut du dernier palier de la rampe, ils aperçurent la belle embarcation neuve, brillante au soleil et tirée à sec sur le sable à côté des débris de l'ancienne, et que mon ami leur dit: « Elle est à vous! » Ils tombèrent tous comme foudroyés de la même joie à genoux, chacun sur le degré où il se trouvait, pour remercier Dieu, avant de trouver des paroles pour nous remercier nous-mêmes. Mais leur bonheur nous remerciait assez.

Ils se relevèrent à la voix de mon ami qui les appelait. Ils coururent sur ses pas vers la barque. Ils en firent d'abord à distance et respectueusement le tour, comme s'ils eussent craint qu'elle n'eût quelque chose de fantastique et qu'elle ne s'évanouît comme un prodige. Puis ils s'en approchèrent de

plus près, puis ils la touchèrent en portant ensuite à leur front et à leurs lèvres la main qui l'avait touchée. Enfin ils poussèrent des exclamations d'admiration et de joie, et, se prenant les mains en chaîne, depuis la vieille femme jusqu'aux petits enfants, ils dansèrent autour de la coque.

XXI

Beppo fut le premier qui y monta. Debout sur le petit faux-pont de la proue, il tirait un à un de la cale tout le gréement dont nous l'avions remplie : l'ancre, les cordages, les jarres à quatre anses, les belles voiles neuves, les paniers, les capotes aux larges manches; il faisait sonner l'ancre, il élevait les rames au-dessus de sa tête, il dépliait la toile, il froissait entre ses doigts le rude duvet des manteaux, il montrait toutes ces richesses à son grand-père, à sa grand'mère, à sa sœur, avec des cris et des trépignements de bonheur. Le père, la mère, Graziella, pleuraient en regardant tour à tour la barque et nous.

Les marins qui avaient amené l'embarcation, cachés derrière les rochers, pleuraient aussi. Tout le monde nous bénissait. Graziella, le front baissé et plus sérieuse dans sa reconnaissance, s'approcha de sa grand'mère, et je l'entendis murmurer en nous montrant du doigt : « Vous disiez que c'étaient des païens; et quand je vous disais, moi, que ce pouvaient bien

être plutôt des anges! Qui est-ce qui avait raison? »

La vieille femme se jeta à nos pieds et nous demanda pardon de ses soupçons. Depuis cette heure, elle nous aima presque autant qu'elle aimait sa petite-fille ou Beppo.

XXII

Nous congédiâmes les marins de Procida, après leur avoir payé les trois sequins convenus. Nous nous chargeâmes chacun d'un des objets de gréement qui encombraient la cale. Nous rapportâmes à la maison, au lieu des débris de sa fortune, toutes ces richesses de l'heureuse famille. Le soir, après souper, à la clarté de la lampe, Beppo détacha du chevet du lit de sa grand'mère le morceau de planche brisée où la figure de saint François avait été sculptée par son père; il l'équarrit avec une scie; il la nettoya avec son couteau; il la polit et la peignit à neuf. Il se proposait de l'incruster le lendemain sur l'extrémité intérieure de la proue, afin qu'il y eût dans la nouvelle barque quelque chose de l'ancienne. C'est ainsi que les peuples de l'antiquité, quand ils élevaient un temple sur l'emplacement d'un autre temple, avaient soin d'introduire dans la construction du nouvel édifice les matériaux, ou une colonne au moins, de l'ancien, afin qu'il y eût quelque chose de vieux et de sacré dans le moderne, et que le souvenir lui-même fruste et grossier eût son culte et son prestige

pour le cœur parmi les chefs-d'œuvre du sanctuaire nouveau. L'homme est partout l'homme. Sa nature sensible a toujours les mêmes instincts, qu'il s'agisse du Parthénon, de Saint-Pierre de Rome ou d'une pauvre barque de pêcheur sur un écueil de Procida.

XXIII

Cette nuit fut peut-être la plus heureuse de toutes les nuits que la Providence eût destinées à cette maison depuis qu'elle est sortie du rocher et jusqu'à ce qu'elle retombe en poussière. Nous dormîmes aux coups de vent dans les oliviers, au bruit des lames sur la côte et aux lueurs rasantes de la lune sur notre terrasse. A notre réveil, le ciel était balayé comme un cristal poli, la mer foncée et tigrée d'écume comme si l'eau eût sué de vitesse et de lassitude. Mais le vent, plus furieux, mugissait toujours. La poussière blanche que les vagues accumulaient sur la pointe du cap Misène s'élevait encore plus haut que la veille. Elle noyait toute la côte de Cumes dans un flux et un reflux de brume lumineuse qui ne cessait de monter et de retomber. On n'apercevait aucune voile sur le golfe de Gaëte ni sur celui de Baïa. Les hirondelles de mer fouettaient l'écume de leurs ailes blanches, seul oiseau qui ait son élément dans la tempête et qui crie de joie pendant les naufrages, comme ces habitants maudits de la Baie des Trépassés qui attendent leur proie des navires en perdition.

Nous éprouvions, sans nous le dire, une joie secrète d'être ainsi emprisonnés par le gros temps dans la maison et dans la vigne du batelier. Cela nous donnait le temps de savourer notre situation et de jouir du bonheur de cette pauvre famille à laquelle nous nous attachions comme des enfants.

Le vent et la grosse mer nous y retinrent neuf jours entiers. Nous aurions désiré, moi surtout, que la tempête ne finît jamais et qu'une nécessité involontaire et fatale nous fît passer des années où nous nous trouvions si captifs et si heureux. Nos journées s'écoulaient pourtant bien insensibles et bien uniformes. Rien ne prouve mieux combien peu de chose suffit au bonheur quand le cœur est jeune et jouit de tout. C'est ainsi que les aliments les plus simples soutiennent et renouvellent la vie du corps quand l'appétit les assaisonne et que les organes sont neufs et sains...

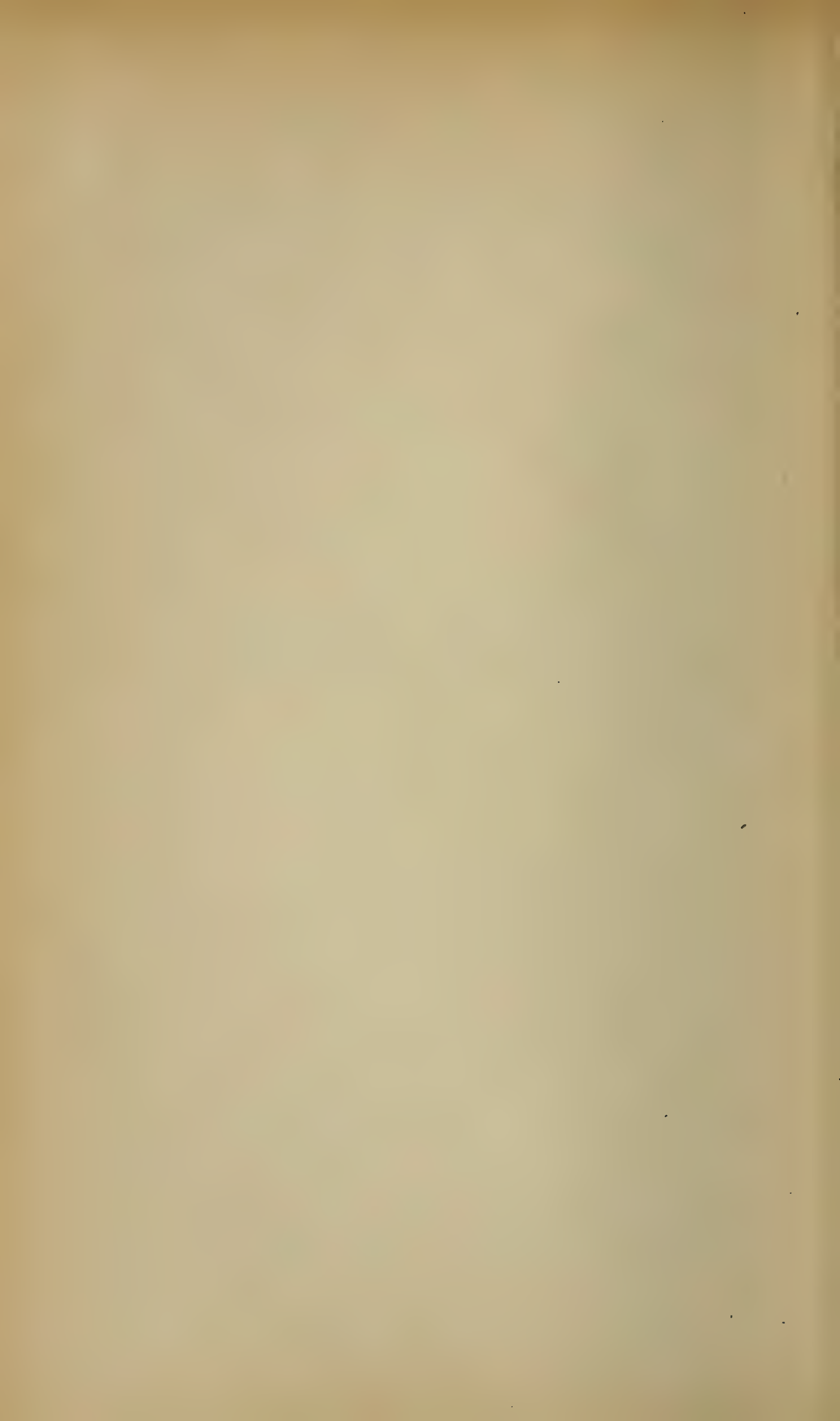
XXIV

Nous éveiller au cri des hirondelles qui effleuraient notre toit de feuilles sur la terrasse où nous avions dormi; écouter la voix enfantine de Graziella, qui chantait à demi-voix dans la vigne, de peur de troubler le sommeil des deux étrangers; descendre rapidement à la plage pour nous plonger dans la mer et nager quelques minutes dans une petite calanque, dont le sable fin brillait à travers la transparence

d'une eau profonde, et où le mouvement et l'écume de la haute mer ne pénétraient pas; remonter lentement à la maison en séchant et en réchauffant au soleil nos cheveux et nos épaules trempés par le bain; déjeuner dans la vigne d'un morceau de pain et de fromage de buffle, que la jeune fille nous apportait et rompait avec nous; boire l'eau claire et rafraîchie de la source, puisée par elle dans une petite jarre de terre oblongue qu'elle penchait en rougissant sur son bras, pendant que nos lèvres se collaient à l'orifice; aider ensuite la famille dans les mille petits travaux rustiques de la maison et du jardin; relever les pans de murs de clôture qui entouraient la vigne et qui supportaient les terrasses; déraciner de grosses pierres, qui avaient roulé, l'hiver, du haut de ces murs sur les jeunes plants de vigne, et qui empiétaient sur le peu de culture qu'on pouvait pratiquer entre les ceps; apporter dans le cellier les grosses courges jaunes dont une seule était la charge d'un homme; couper ensuite leurs filaments qui couvraient la terre de leurs larges feuilles et qui embarrassaient les pas dans leurs réseaux; tracer entre chaque rangée de ceps, sous les treilles hautes, une petite rigole dans la terre sèche, pour que l'eau de la pluie s'y rassemblât d'elle-même et les abreuvât plus longtemps; creuser, pour le même usage, des espèces de puits en entonnoir au pied des figuiers et des citronniers : telles étaient nos occupations matinales, jusqu'à l'heure où le soleil dardait d'aplomb sur le toit, sur le jardin, sur la cour, et nous forçait à cher-

cher l'abri des treilles. La transparence et le reflet des feuilles de vigne y teignaient les ombres flottantes d'une couleur chaude et un peu dorée.

CHAPITRE DEUXIÈME



CHAPITRE DEUXIÈME

I

Graziella alors rentrait à la maison pour filer auprès de sa grand'mère ou pour préparer le repas du milieu du jour. Quant au vieux pêcheur et à Beppo, ils passaient les journées entières au bord de la mer à arrimer la barque neuve, à y faire les perfectionnements que leur passion pour leur nouvelle propriété leur inspirait, et à essayer les filets à l'abri des écueils. Ils nous rapportaient toujours, pour le repas de midi, quelques crabes ou quelques anguilles de mer, aux écailles plus luisantes que le plomb fraîchement fondu. La mère les faisait frire dans l'huile des oliviers. La famille conservait cette huile, selon l'usage du pays, au fond d'un petit puits creusé dans le rocher tout près de la maison, et fermé d'une grosse pierre où l'on avait scellé un anneau de fer. Quelques concombres frits de même et découpés en lanières dans la poêle, quelques coquillages frais, semblables à des moules, et qu'on appelle *frutti di mare*, fruits de mer, composaient pour nous ce frugal dîner, le principal et le plus succulent repas de la journée. Des raisins muscats aux longues grappes jaunes, cueillis le matin par Graziella, conservés sur

leur tige et sous leurs feuilles, et servis sur des corbeilles plates d'osier tressé, formaient le dessert. Une tige ou deux de fenouil vert et cru trempé dans le poivre, et dont l'odeur d'anis parfume les lèvres et relève le cœur, nous tenaient lieu de liqueurs et de café, selon l'usage des marins et des paysans de Naples. Après le dîner nous allions chercher, mon ami et moi, quelque abri ombragé et frais au sommet de la falaise, en vue de la mer et de la côte de Baïa, et nous y passions, à regarder, à rêver et à lire, les heures brûlantes du jour, jusque vers quatre ou cinq heures après midi.

II

Nous n'avions sauvé des flots que trois volumes dépareillés, parce que ceux-là ne se trouvaient pas dans notre valise de marins, quand nous la jetâmes à la mer : c'était un petit volume italien d'Ugo Foscolo, intitulé : *Lettres de Jacopo Ortis*, espèce de Werther, moitié politique, moitié romanesque, où la passion de la liberté de son pays se mêle dans le cœur d'un jeune Italien à sa passion pour une belle Vénitienne. Le double enthousiasme, nourri par ce double feu de l'amant et du citoyen, allume dans l'âme d'Ortis une fièvre dont l'accès, trop fort pour un homme sensible et maladif, produit enfin le suicide. Ce livre, copie littérale mais coloriée et lumineuse du *Werther* de Gœthe, était alors entre les mains de tous les jeunes

hommes qui nourrissaient, comme nous, dans leur âme, ce double rêve de ceux qui sont dignes de rêver quelque chose de grand : l'amour et la liberté.

III

La police de Bonaparte et de Murat proscrivait en vain l'auteur et le livre. L'auteur avait pour asile le cœur de tous les patriotes italiens et de tous les libéraux de l'Europe. Le livre avait pour sanctuaire la poitrine des jeunes gens comme nous ; nous l'y cachions pour en aspirer les maximes. Des deux autres volumes que nous avions sauvés, l'un était *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre, ce manuel de l'amour naïf ; livre qui semble une page de l'enfance du monde arrachée à l'histoire du cœur humain et conservée toute pure et toute trempée de larmes contagieuses pour les yeux de seize ans.

L'autre était un volume de Tacite, pages tachées de débauche, de honte et de sang, mais où la vertu stoïque prend le burin et l'apparente impassibilité de l'histoire pour inspirer à ceux qui la comprennent la haine de la tyrannie, la puissance des grands dévouements et la soif des généreuses morts.

Ces trois livres se trouvaient par hasard correspondre aux trois sentiments qui faisaient dès lors, comme par pressentiment, vibrer nos jeunes âmes : l'amour, l'enthousiasme pour l'affranchissement de l'Italie et de la France, et enfin la passion pour l'ac-

tion politique et pour le mouvement des grandes choses dont Tacite nous présentait l'image et pour lesquelles il trempait nos âmes de bonne heure dans le sang de son pinceau et dans le feu de la vertu antique. Nous lisions haut et tour à tour, tantôt admirant, tantôt pleurant, tantôt rêvant. Nous entrecoupions ces lectures de longs silences et de quelques exclamations échangées, qui étaient pour nous le commentaire irréfléchi de nos impressions, et que le vent emportait avec nos rêves.

IV

Nous nous placions nous-mêmes par la pensée dans quelques-unes de ces situations fictives ou réelles que le poëte ou l'historien venait de raconter pour nous. Nous nous faisions un idéal d'amant ou de citoyen, de vie cachée ou de vie publique, de félicité ou de vertu. Nous nous plaisions à combiner ces grandes circonstances, ces merveilleux hasards des temps de révolution, où les hommes les plus obscurs sont révélés à la foule par le génie et appelés, comme par leurs noms, à combattre la tyrannie et à sauver les nations ; puis, victimes de l'instabilité et de l'ingratitude des peuples, condamnés à mourir sur l'échafaud, en face du temps qui les méconnaît et de la postérité qui les venge.

Il n'y avait pas de rôle, quelque héroïque qu'il fût, qui n'eût trouvé nos âmes au niveau des situations.

Nous nous préparions à tout, et si la fortune, un jour, ne réalisait pas ces grandes épreuves où nous nous précipitions en idée, nous nous vengions d'avance en la méprisant. Nous avions en nous-mêmes cette consolation des âmes fortes : que si notre vie restait inutile, vulgaire et obscure, c'était la fortune qui nous manquerait, ce n'était pas nous qui aurions manqué à la fortune !

V

Quand le soleil baissait, nous faisions de longues courses à travers l'île. Nous la traversions dans tous les sens. Nous allions à la ville acheter le pain ou les légumes qui manquaient au jardin d'Andréa. Quelquefois nous rapportions un peu de tabac, cet *opium* du marin, qui l'anime en mer et qui le console à terre. Nous rentrions à la nuit tombante, les poches et les mains pleines de nos modestes munificences. La famille se rassemblait, le soir, sur le toit qu'on appelle à Naples l'*astrico*, pour attendre les heures du sommeil. Rien de si pittoresque, dans les belles nuits de ce climat, que la scène de l'*astrico* au clair de la lune.

A la campagne, la maison basse et carrée ressemble à un piédestal antique, qui porte des groupes vivants et des statues animées. Tous les habitants de la maison y montent, s'y meuvent ou s'y assoient dans des attitudes diverses ; la clarté de la lune ou les lueurs de

la lampe projettent et dessinent ces profils sur le fond bleu du firmament. On y voit la vieille mère filer, le père fumer sa pipe de terre cuite à la tige de roseau, les jeunes garçons s'accouder sur le rebord et chanter en longues notes traînantes ces airs marins ou champêtres dont l'accent prolongé ou vibrant a quelque chose de la plainte du bois torturé par les vagues ou de la vibration stridente de la cigale au soleil; les jeunes filles enfin, avec leurs robes courtes, les pieds nus, leurs soubrevestes vertes et galonnées d'or ou de soie, et leurs longs cheveux noirs flottants sur leurs épaules, enveloppés d'un mouchoir noué sur la nuque, à gros nœuds, pour préserver leur chevelure de la poussière.

Elles y dansent souvent seules ou avec leurs sœurs; l'une tient une guitare, l'autre élève sur sa tête un tambour de basque entouré de sonnettes de cuivre. Ces deux instruments, l'un plaintif et léger, l'autre monotone et sourd, s'accordent merveilleusement pour rendre presque sans art les deux notes alternatives du cœur de l'homme : la tristesse et la joie. On les entend pendant les nuits d'été sur presque tous les toits des îles ou de la campagne de Naples, même sur les barques; ce concert aérien, qui poursuit l'oreille de site en site, depuis la mer jusqu'aux montagnes, ressemble aux bourdonnements d'un insecte de plus, que la chaleur fait naître et bourdonner sous ce beau ciel. Ce pauvre insecte, c'est l'homme! qui chante quelques jours devant Dieu sa jeunesse et ses amours, et puis qui se tait pour l'éternité. Je n'ai

jamais pu entendre ces notes répandues dans l'air, du haut des *astricos*, sans m'arrêter et sans me sentir le cœur serré, prêt à éclater de joie intérieure ou de mélancolie plus forte que moi.

VI

Telles étaient aussi les attitudes, les musiques et les voix sur la terrasse du toit d'Andréa. Graziella jouait de la guitare, et Beppino, faisant rebondir ses doigts d'enfant sur le petit tambour qui avait servi autrefois à l'endormir dans son berceau, accompagnait sa sœur. Bien que les instruments fussent gais et que les attitudes fussent celles de la joie, les airs étaient tristes, les notes lentes et rares allaient profondément pincer les fibres endormies du cœur. Il en est ainsi de la musique partout où elle n'est pas un vain jeu de l'oreille, mais un gémissement harmonieux des passions qui sort de l'âme par la voix. Tous ses accents sont des soupirs, toutes ses notes roulent des pleurs avec le son. On ne peut jamais frapper un peu fort sur le cœur de l'homme sans qu'il en sorte des larmes, tant la nature est pleine, au fond, de tristesse! et tant ce qui la remue en fait monter de lie à nos lèvres et de nuages à nos yeux!...

VII

Même quand la jeune fille, sollicitée par nous, se levait modestement pour danser la tarentelle aux sons du tambourin frappé par son frère, et qu'emportée par le mouvement tourbillonnant de cette danse nationale, elle tournoyait sur elle-même, les bras gracieusement élevés, imitant avec ses doigts le claquement des castagnettes et précipitant les pas de ses pieds nus, comme des gouttes de pluie sur la terrasse; oui, même alors, il y avait dans l'air, dans les attitudes, dans la frénésie même de ce délire en action, quelque chose de sérieux et de triste, comme si toute joie n'eût été qu'une démence passagère, et comme si, pour saisir un éclair de bonheur, la jeunesse et la beauté même avaient besoin de s'étourdir jusqu'au vertige et de s'enivrer de mouvement jusqu'à la folie!

VIII

Plus souvent nous nous entretenions gravement avec nos hôtes; nous leur faisions raconter leur vie, leurs traditions ou leurs souvenirs de famille. Chaque famille est une histoire et même un poëme pour qui sait la feuilleter. Celle-ci avait aussi sa noblesse, sa richesse, son prestige dans le lointain.

L'aïcul d'Andréa était un négociant grec de l'île

d'Égine. Persécuté pour sa religion par le pacha d'Athènes, il avait embarqué une nuit sa femme, ses filles, ses fils, sa fortune, dans un des navires qu'il possédait pour le commerce. Il s'était réfugié à Procida où il avait des correspondants et où la population était grecque comme lui. Il y avait acheté de grands biens dont il ne restait plus de vestiges que la petite métairie où nous étions, et le nom des ancêtres gravé sur quelques tombeaux dans le cimetière de la ville. Les filles étaient mortes religieuses dans le monastère de l'île. Les fils avaient perdu toute la fortune dans les tempêtes qui avaient englouti leurs navires. La famille était tombée en décadence. Elle avait échangé jusqu'à son beau nom grec contre un nom obscur de pêcheur de Procida. « Quand une maison s'écroule, on finit par en balayer jusqu'à la dernière pierre », nous disait Andréa. « De tout ce que mon aïeul possédait sous le ciel, il ne reste rien que mes deux rames, la barque que vous m'avez rendue, cette cabane qui ne peut pas nourrir ses maîtres, et la grâce de Dieu. »

IX

La mère et la jeune fille nous demandaient de leur dire, à notre tour, qui nous étions, où était notre pays, que faisaient nos parents; si nous avions notre père, notre mère, des frères, des sœurs, une maison, des figuiers, des vignes; pourquoi nous avions quitté

tout cela si jeunes, pour venir ramer, lire, écrire, rêver au soleil et coucher sur la terre dans le golfe de Naples. Nous avions beau dire, nous ne pouvions jamais leur faire comprendre que c'était pour regarder le ciel et la mer, pour évaporer notre âme au soleil, pour sentir fermenter en nous notre jeunesse et pour recueillir des impressions, des sentiments, des idées que nous écririons peut-être ensuite en vers, comme ceux qu'ils voyaient écrits dans nos livres, ou comme ceux que les improvisateurs de Naples récitaient, le dimanche soir, aux marins, sur le Môle ou à la Margellina.

« Vous voulez vous moquer de moi, nous disait Graziella en éclatant de rire, vous des poëtes! mais vous n'avez pas les cheveux hérissés et les yeux hagards de ceux qu'on appelle de ce nom sur les quais de la marine! Vous des poëtes! et vous ne savez pas même pincer une note sur la guitare. Avec quoi donc accompagnerez-vous les chansons que vous ferez? »

Puis elle secouait la tête en faisant la moue avec ses lèvres et en s'impatientant de ce que nous ne voulions pas dire la vérité.

X

Quelquefois un vilain soupçon traversait son âme et jetait du doute et une ombre de crainte dans son regard. Mais cela ne durait pas. Nous l'entendions

dire tout bas à sa grand'mère : « Non, cela n'est pas possible, ce ne sont pas des réfugiés chassés de leur pays pour une mauvaise action. Ils sont trop jeunes et trop bons pour connaître le mal. » Nous nous amusions alors à lui faire le récit de quelques forfaits bien sinistres, dont nous nous déclarions les auteurs. Le contraste de nos fronts calmes et limpides, de nos yeux sereins, de nos lèvres souriantes et de nos cœurs ouverts, avec les crimes fantastiques que nous supposions avoir commis, la faisait rire aux éclats ainsi que son frère, et dissipait vite toute possibilité de défiance.

XI

Graziella nous demandait souvent qu'est-ce que nous lisions donc tout le jour dans nos livres. Elle croyait que c'étaient des prières, car elle n'avait jamais vu de livres qu'à l'église dans la main des fidèles qui savaient lire et qui suivaient les paroles saintes du prêtre. Elle nous croyait très pieux, puisque nous passions des journées entières à balbutier des paroles mystérieuses. Seulement elle s'étonnait que nous ne nous fissions pas prêtres ou ermites dans un séminaire de Naples ou dans quelque monastère des îles. Pour la détromper, nous essayâmes de lire deux ou trois fois, en les traduisant en langue vulgaire du pays, des passages de Foscolo et quelques beaux fragments de notre Tacite.

Nous pensions que ces soupirs patriotiques de l'exilé italien et ces grandes tragédies de Rome impériale feraient une forte impression sur notre naïf auditoire ; car le peuple a de la patrie dans les instincts, de l'héroïsme dans le sentiment et du drame dans le coup d'œil. Ce qu'il retient, ce sont surtout les grandes chutes et les belles morts. Mais nous nous aperçûmes vite que ces déclamations et ces scènes si puissantes sur nous n'avaient point d'effet sur ces âmes simples. Le sentiment de la liberté politique, cette aspiration des hommes de loisir, ne descend pas si bas dans le peuple.

Ces pauvres pêcheurs ne comprenaient pas pourquoi Ortis se désespérait et se tuait, puisqu'il pouvait jouir de toutes les vraies voluptés de la vie : se promener sans rien faire, voir le soleil, aimer sa maîtresse et prier Dieu sur les rives vertes et grasses de la Brenta. « Pourquoi se tourmenter ainsi, » disaient-ils, « pour des idées qui ne pénètrent pas jusqu'au cœur ? Que lui importe que ce soient les Autrichiens ou les Français qui règnent à Milan ? C'est un fou de se faire tant de chagrin pour de telles choses. » Et ils n'écoutaient plus.

XII

Quant à Tacite, ils l'entendaient moins encore. L'empire ou la république, ces hommes qui s'entretuaient, les uns pour régner, les autres pour ne pas

survivre à la servitude, ces crimes pour le trône, ces vertus pour la gloire, ces morts pour la postérité les laissaient froids. Ces orages de l'histoire éclataient trop au-dessus de leurs têtes pour qu'ils en fussent affectés. C'étaient pour eux comme des tonnerres hors de portée sur la montagne, qu'on laisse rouler sans s'en inquiéter, parce qu'ils ne tombent que sur les cimes, et qu'ils n'ébranlent pas la voile du pêcheur ni la maison du métayer.

Tacite n'est populaire que pour les politiques ou pour les philosophes; c'est le Platon de l'histoire. Sa sensibilité est trop raffinée pour le vulgaire. Pour le comprendre, il faut avoir vécu dans les tumultes de la place publique ou dans les mystérieuses intrigues des palais. Otez la liberté, l'ambition et la gloire à ces scènes, qu'y reste-t-il? Ce sont les trois grands acteurs de ses drames. Or, ces trois passions sont inconnues au peuple, parce que ce sont des passions de l'esprit et qu'il n'a que les passions du cœur. Nous nous en aperçûmes à la froideur et à l'étonnement que ces fragments répandaient autour de nous.

Nous essayâmes alors, un soir, de leur lire *Paul et Virginie*. Ce fut moi qui le traduisis en lisant, parce que j'avais tant l'habitude de le lire que je le savais, pour ainsi dire, par cœur. Familiarisé par un plus long séjour en Italie avec la langue, les expressions ne me coûtaient rien à trouver et coulaient de mes lèvres comme une langue maternelle. A peine cette lecture eut-elle commencé, que les physio-

nomies de notre petit auditoire changèrent et prirent une expression d'attention et de recueillement, indice certain de l'émotion du cœur. Nous avions rencontré la note qui vibre à l'unisson dans l'âme de tous les hommes, de tous les âges et de toutes les conditions, la note sensible, la note universelle, celle qui renferme dans un seul son l'éternelle vérité de l'art : la nature, l'amour et Dieu.

XIII

Je n'avais encore lu que quelques pages, et déjà vieillards, jeune fille, enfant, tout avait changé d'attitude. Le pêcheur, le coude sur son genou et l'oreille penchée de mon côté, oubliait d'aspirer la fumée de sa pipe. La vieille grand'mère, assise en face de moi, tenait ses deux mains jointes sous son menton, avec le geste des pauvres femmes qui écoutent la parole de Dieu, accroupies sur le pavé des temples. Beppo était descendu du mur de la terrasse, où il était assis tout à l'heure. Il avait placé, sans bruit, sa guitare sur le plancher. Il posait sa main à plat sur le manche, de peur que le vent ne fît résonner ses cordes. Graziella, qui se tenait ordinairement un peu loin, se rapprochait insensiblement de moi, comme si elle eût été fascinée par une puissance d'attraction cachée dans le livre.

Adossée au mur de la terrasse, au pied duquel j'étais étendu moi-même, elle se rapprochait de plus

en plus de mon côté, appuyée sur sa main gauche, qui portait à terre, dans l'attitude du gladiateur blessé. Elle regardait avec de grands yeux bien ouverts tantôt le livre, tantôt mes lèvres, d'où coulait le récit; tantôt le vide entre mes lèvres et le livre, comme si elle eût cherché du regard l'invisible esprit qui me l'interprétait. J'entendais son souffle inégal s'interrompre ou se précipiter, suivant les palpitations du drame, comme l'haleine essoufflée de quelqu'un qui gravit une montagne et qui se repose pour respirer de temps en temps. Avant que je fusse arrivé au milieu de l'histoire, la pauvre enfant avait oublié sa réserve un peu sauvage avec moi. Je sentais la chaleur de sa respiration sur mes mains. Ses cheveux frissonnaient sur mon front. Deux ou trois larmes brûlantes, tombées de ses joues, tachaient les pages tout près de mes doigts.

XIV

Excepté ma voix lente et monotone, qui traduisait littéralement à cette famille de pècheurs ce poëme du cœur, on n'entendait aucun bruit que les coups sourds et éloignés de la mer, qui battait la côte là-bas sous nos pieds. Ce bruit même était en harmonie avec la lecture. C'était comme le dénoûment pressenti de l'histoire, qui grondait d'avance dans l'air au commencement et pendant le cours du récit. Plus ce récit se déroulait, plus il semblait attacher

nos simples auditeurs. Quand j'hésitais, par hasard, à trouver l'expression juste pour rendre le mot français, Graziella, qui depuis quelque temps tenait la la lampe abritée contre le vent par son tablier, l'approchait tout près des pages et brûlait presque le livre dans son impatience, comme si elle eût pensé que la lumière du feu allait faire jaillir le sens intellectuel à mes yeux et éclore plus vite les paroles sur mes lèvres. Je repoussais en souriant la lampe de la main sans détourner mon regard de la page, et je sentais mes doigts tout chauds de ses pleurs.

XV

Quand je fus arrivé au moment où Virginie, rappelée en France par sa tante, sent, pour ainsi dire, le déchirement de son être en deux, et s'efforce de consoler Paul sous les bananiers, en lui parlant de retour et en lui montrant la mer qui va l'emporter, je fermai le volume et je remis la lecture au lendemain.

Ce fut un coup au cœur de ces pauvres gens. Graziella se mit à genoux devant moi, puis devant mon ami, pour nous supplier d'achever l'histoire. Mais ce fut en vain. Nous voulions prolonger l'intérêt pour elle, le charme de l'épreuve pour nous. Elle arracha alors le livre de mes mains. Elle l'ouvrit, comme si elle eût pu, à force de volonté, en comprendre les caractères. Elle lui parla, elle l'embrassa. Elle le

remit respectueusement sur mes genoux, en joignant les mains et en me regardant en suppliante.

Sa physionomie si sereine et si souriante dans le calme, mais un peu austère, avait pris tout à coup dans la passion et dans l'attendrissement sympathique de ce récit quelque chose de l'animation, du désordre et du pathétique du drame. On eût dit qu'une révolution subite avait changé ce beau marbre en chair et en larmes. La jeune fille sentait son âme, jusque-là dormante, se révéler à elle dans l'âme de Virginie. Elle semblait avoir mûri de six ans dans cette demi-heure. Les teintes orageuses de la passion marbraient son front, le blanc azuré de ses yeux et de ses joues. C'était comme une eau calme et abritée où le soleil, le vent et l'ombre seraient venus à lutter tout à coup pour la première fois. Nous ne pouvions nous lasser de la regarder dans cette attitude. Elle, qui jusque-là ne nous avait inspiré que de l'enjouement, nous inspira presque du respect. Mais ce fut en vain qu'elle nous conjura de continuer; nous ne voulûmes pas user notre puissance en une seule fois, et ses belles larmes nous plaisaient trop à faire couler pour en tarir la source en un jour. Elle se retira en boudant et éteignit la lampe avec colère.

XVI

Le lendemain, quand je la revis sous les treilles et que je voulus lui parler, elle se détourna comme

quelqu'un qui cache ses larmes et refusa de me répondre. On voyait à ses yeux bordés d'un léger cercle noir, à la pâleur plus mate de ses joues et à une légère et gracieuse dépression des coins de sa bouche, qu'elle n'avait pas dormi, et que son cœur était encore gros des chagrins imaginaires de la veillée. Merveilleuse puissance d'un livre qui agit sur le cœur d'une enfant illettrée et d'une famille ignorante avec toute la force d'une réalité, et dont la lecture est un événement dans la vie du cœur !

C'est que de même que je traduisais le poëme, le poëme avait traduit la nature, et que ces événements si simples, le berceau de ces deux enfants aux pieds de deux pauvres mères, leurs amours innocents, leur séparation cruelle, ce retour trompé par la mort, ce naufrage et ces deux tombeaux, n'enfermant qu'un seul cœur, sous les bananiers, sont des choses que tout le monde sent et comprend, depuis le palais jusqu'à la cabane du pêcheur. Les poëtes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans le cœur, et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un siècle, et pour devenir aussi populaires que l'amour et aussi sympathiques que le sentiment. Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible dans l'art. Celui qui sait attendrir sait tout. Il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et dans toutes les bibliothèques de l'univers. L'homme est comme l'arbre qu'on secoue pour en faire tomber

ses fruits : on n'ébranle jamais l'homme sans qu'il en tombe des pleurs.

XVII

Tout le jour, la maison fut triste comme s'il était arrivé un événement douloureux dans l'humble famille. On se réunit pour prendre les repas, sans presque se parler. On se sépara. On se retrouva sans sourire. On voyait que Graziella n'avait point le cœur à ce qu'elle faisait en s'occupant dans le jardin ou sur le toit. Elle regardait souvent si le soleil baissait, et, de cette journée, il était visible qu'elle n'attendait que le soir.

Quand le soir fut venu et que nous eûmes repris tous nos places ordinaires sur l'*astrico*, je rouvris le livre et j'achevai la lecture au milieu des sanglots. Père, mère, enfants, mon ami, moi-même, tous participaient à l'émotion générale. Le son morne et grave de ma voix se pliait, à mon insu, à la tristesse des aventures et à la gravité des paroles. Elles semblaient, à la fin du récit, venir de loin et tomber de haut dans l'âme avec l'accent creux d'une poitrine vide où le cœur ne bat plus et qui ne participe plus aux choses de la terre que par la tristesse, la religion et le souvenir.

XVIII

Il nous fut impossible de prononcer de vaines paroles après ce récit. Graziella resta immobile et sans geste, dans l'attitude où elle était en écoutant, comme si elle écoutait encore. Le silence, cet applaudissement des impressions durables et vraies, ne fut interrompu par personne. Chacun respectait dans les autres les pensées qu'il sentait en soi-même. La lampe presque consumée s'éteignit insensiblement sans qu'aucun de nous y portât la main pour la ranimer. La famille se leva et se retira furtivement. Nous restâmes seuls, mon ami et moi, confondus de la toute-puissance de la vérité, de la simplicité et du sentiment sur tous les hommes, sur tous les âges et sur tous les pays.

Peut-être une autre émotion remuait-elle déjà aussi le fond de notre cœur. La ravissante image de Graziella transfigurée par ses larmes, initiée à la douleur par l'amour, flottait dans nos rêves avec la céleste création de Virginie. Ces deux noms et ces deux enfants, confondus dans des apparitions errantes, enchantèrent ou attristèrent notre sommeil agité jusqu'au matin. Le soir de ce jour et les deux jours qui suivirent, il fallut relire deux fois à la jeune fille le même récit. Nous l'aurions relu cent fois de suite qu'elle ne se serait pas lassée de le demander encore. C'est le caractère des imaginations du Midi, rêveuses et profondes, de ne pas chercher la variété dans la

poésie ou dans la musique; la musique et la poésie ne sont, pour ainsi dire, que les thèmes sur lesquels chacun brode ses propres sentiments; on s'y nourrit, sans satiété, comme le peuple, du même récit et du même air pendant des siècles. La nature elle-même, cette musique et cette poésie suprême, qu'a-t-elle autre chose que deux ou trois paroles et deux ou trois notes, toujours les mêmes, avec lesquelles elle attriste ou enchante les hommes, depuis le premier soupir jusqu'au dernier?

XIX

Au lever du soleil, le neuvième jour, le vent de l'équinoxe tomba enfin, et, en peu d'heures, la mer redevint une mer d'été. Les montagnes mêmes de la côte de Naples, ainsi que les eaux et le ciel, semblaient nager dans un fluide plus limpide et plus bleu que pendant les mois des grandes chaleurs, comme si la mer, le firmament et les montagnes eussent déjà senti ce premier frisson de l'hiver, qui cristallise l'air et le fait étinceler comme l'eau figée des glaciers. Les feuilles jaunies de la vigne et les feuilles brunies des figuiers commençaient à tomber et à joncher la cour. Les raisins étaient cueillis. Les figues séchées sur l'*astrico* au soleil étaient emballées dans des paniers grossiers d'herbes marines tressées en nattes par les femmes. La barque était pressée d'essayer la mer, et le vieux pêcheur de ramener sa famille à la Margel-

lina. On nettoya la maison et le toit, on couvrit la source d'une grosse pierre, pour que les feuilles séchées et les eaux d'hiver n'en corrompissent pas le bassin. On épuisa d'huile le petit puits creusé dans la roche. On mit l'huile dans des jarres; les enfants les descendirent à la mer en passant de petits bâtons dans les anses. On fit un paquet entouré de cordes du matelas et des couvertures du lit. On alluma une dernière fois la lampe sous l'image abandonnée du foyer. On fit une dernière prière devant la Madone, pour lui recommander la maison, le figuier, la vigne que l'on quittait ainsi pour plusieurs mois. Puis l'on ferma la porte. On cacha la clef au fond d'une fente de rocher recouverte de lierre, pour que le pêcheur, s'il revenait pendant l'hiver, sût où la trouver et qu'il pût visiter son toit. Nous descendîmes ensuite à la mer, aidant la pauvre famille à emporter et à embarquer l'huile, les pains et les fruits.

CHAPITRE TROISIÈME



CHAPITRE TROISIÈME

I

Notre retour à Naples, en longeant le fond du golfe de Baïa et les pentes sinueuses du Pausilippe, fut une véritable fête pour la jeune fille, pour les enfants, pour nous, un triomphe pour Andréa. Nous rentrâmes à la Margellina à nuit close et en chantant. Les vieux amis et les voisins du pêcheur ne se lassaient pas d'admirer sa nouvelle barque. Ils l'aidèrent à la décharger et à la tirer à terre. Comme nous lui avions défendu de dire à qui il la devait, on fit peu d'attention à nous.

Après avoir tiré l'embarcation sur la grève, et porté les paniers de figues et de raisins au-dessus de la cave d'Andréa, près du seuil de trois chambres basses habitées par la vieille mère, les petits enfants et Graziella, nous nous retirâmes inaperçus. Nous traversâmes, non sans serrement de cœur, le tumulte bruyant des rues populeuses de Naples, et nous rentrâmes dans nos logements.

II

Nous nous proposions, après quelques jours de repos à Naples, de reprendre la même vie avec le pêcheur toutes les fois que la mer le permettrait. Nous nous étions si bien accoutumés à la simplicité de nos costumes et à la nudité de la barque depuis trois mois, que le lit, les meubles de nos chambres et nos habits de ville nous semblaient un luxe gênant et fastidieux. Nous espérions bien ne les reprendre que pour peu de jours. Mais le lendemain, en allant chercher à la poste nos lettres arriérées, mon ami en trouva une de sa mère. Elle rappelait son fils sans retard en France pour assister au mariage de sa sœur. Son beau-frère devait venir au-devant de lui jusqu'à Rome. D'après les dates, il devait déjà y être arrivé. Il n'y avait pas à atermoyer : il fallait partir.

J'aurais dû partir avec lui. Je ne sais quel attrait d'isolement et d'aventure me retenait. La vie du marin, la cabane du pêcheur, l'image de Graziella y étaient peut-être bien pour quelque chose, mais confusément. Le vertige de la liberté, l'orgueil de me suffire à moi-même à trois cents lieues de mon pays, la passion du vague et de l'inconnu, cette perspective aérienne des jeunes imaginations, y étaient pour davantage.

Nous nous séparâmes avec un mâle attendrissement. Il me promit de venir me rejoindre aussitôt qu'il aurait satisfait à ses devoirs de fils et de frère.

Il me prêta cinquante louis pour combler le vide que ces six mois avaient fait dans ma bourse, et il partit.

III

Ce départ, l'absence de cet ami, qui était pour moi ce qu'un frère plus âgé est à un frère presque enfant, me laissèrent dans un isolement que toutes les heures m'approfondissaient et dans lequel je me sentais enfoncer comme dans un abîme. Toutes mes pensées, tous mes sentiments, toutes mes paroles, qui s'évaporaient autrefois en les échangeant avec lui, me restaient dans l'âme, s'y corrompaient, s'y attristaient et me retombaient sur le cœur comme un poids que je ne pouvais plus soulever. Ce bruit où rien ne m'intéressait, cette foule où personne ne savait mon nom, cette chambre où aucun regard ne me répondait, cette vie d'auberge où l'on coudoie sans cesse des inconnus, où l'on s'assied à une table muette à côté d'hommes toujours nouveaux et toujours indifférents; ces livres qu'on a lus cent fois, et dont les caractères immobiles vous redisent toujours les mêmes mots dans la même phrase et à la même place; tout cela qui m'avait semblé si délicieux à Rome et à Naples, avant nos excursions et notre vie vagabonde et errante de l'été, me semblait maintenant une mort lente. Je me noyais le cœur de mélancolie.

Je traînai quelques jours cette tristesse de rue en

rue, de théâtre en théâtre, de lecture en lecture, sans pouvoir la secouer; puis enfin elle finit par me vaincre. Je tombai malade, de ce qu'on appelle le mal du pays. Ma tête était lourde; mes jambes ne pouvaient me porter. J'étais pâle et défait. Je ne mangeais plus. Le silence m'attristait; le bruit me faisait mal; je passais les nuits sans sommeil et les jours couché sur mon lit, sans avoir ni l'envie ni même la force de me lever. Le vieux parent de ma mère, le seul qui pût s'intéresser à moi, était allé passer plusieurs mois à trente lieues de Naples dans les Abruzzes, où il voulait établir des manufactures. Je demandai un médecin; il vint, me regarda, me tâta le pouls et me dit que je n'avais aucun mal. La vérité c'est que j'avais un mal auquel sa médecine n'avait pas de remède, un mal d'âme et d'imagination. Il s'en alla. Je ne le revis plus.

IV

Cependant je me sentis si mal le lendemain que je cherchai dans ma mémoire de qui je pourrais attendre quelque secours et quelque pitié si je venais à ne pas me relever. L'image de la pauvre famille du pêcheur de la Margellina, au milieu de laquelle je vivais encore en souvenir, me revint naturellement à l'esprit. J'envoyai un enfant qui me servait chercher Andréa et lui dire que le plus jeune des deux étrangers était malade et demandait à le voir.

Quand l'enfant porta son message, Andréa était en mer avec Beppino; la grand'mère était occupée à vendre les poissons sur les quais de Chiaja. Graziella seule était à la maison avec ses petits frères. Elle prit à peine le temps de les confier à une voisine, de se vêtir de ses habits les plus neufs de Procitane, et elle suivit l'enfant qui lui montra la rue, le vieux couvent, et la précéda sur l'escalier.

J'entendis frapper doucement à la porte de ma chambre. La porte s'ouvrit comme poussée par une main invisible : j'aperçus Graziella. Elle jeta un cri de pitié en me voyant. Elle fit quelques pas en s'élançant vers mon lit; puis, se retenant et s'arrêtant debout, les mains entrelacées et pendantes sur son tablier, la tête penchée sur l'épaule gauche dans l'attitude de la Pitié : « Comme il est pâle, se dit-elle tout bas; et comment si peu de jours ont-ils pu lui changer à ce point le visage! Et où est l'autre? » dit-elle en se retournant et en cherchant des yeux mon compagnon ordinaire dans la chambre. « Il est parti, lui dis-je, et je suis seul et inconnu à Naples. — Parti? dit-elle. En vous laissant seul et malade ainsi? Il ne vous aimait donc pas! Ah! si j'avais été à sa place, je ne serais pas partie, moi; et pourtant je ne suis pas votre frère, et je ne vous connais que depuis le jour de la tempête! »

V

Je lui expliquai que je n'étais pas malade quand mon ami m'avait quitté. « Mais comment », reprit-elle vivement et avec un ton de reproche moitié tendre, moitié calme, « n'avez-vous pas pensé que vous aviez d'autres amis à la Margellina ? Ah ! je le vois, » ajouta-t-elle tristement et en regardant ses manches et le bas de sa robe, « c'est que nous sommes de pauvres gens et que nous vous aurions fait honte en entrant dans cette belle maison. C'est égal, » poursuivit-elle en s'essuyant les yeux, qu'elle n'avait pas cessé de tenir attachés sur mon front et sur mes bras affaissés, « quand même on nous eût méprisés, nous serions toujours venus. »

« — Pauvre Graziella, répondis-je en souriant, Dieu me garde du jour où j'aurai honte de ceux qui m'aiment ! »

VI

Elle s'assit sur une chaise au pied de mon lit, et nous causâmes un peu.

Le son de sa voix, la sérénité de ses yeux, l'abandon confiant et calme de son attitude, la naïveté de sa physionomie, l'accent à la fois saccadé et plaintif de ces femmes des îles, qui rappelle, comme dans l'Orient, le ton soumis de l'esclave dans les palpita-

tions mêmes de l'amour, la mémoire enfin des belles journées de la cabane passées au soleil avec elle ; ces soleils de Procida qui me semblaient encore ruisseler de son front, de son corps et de ses pieds dans ma chambre morne; tout cela, pendant que je la regardais et que je l'écoutais, m'enlevait tellement à ma langueur et à ma souffrance, que je me crus subitement guéri. Il me semblait qu'aussitôt qu'elle serait sortie j'allais me lever et marcher. Cependant je me sentais si bien par sa présence que je prolongeais la conversation tant que je pouvais, et que je la retenais sous mille prétextes, de peur qu'elle ne s'en allât trop vite en emportant le bien-être que je ressentais.

Elle me servit une partie du jour sans crainte, sans réserve affectée, sans fausse pudeur, comme une sœur qui sert son frère, sans penser qu'il est un homme. Elle alla m'acheter des oranges. Elle en mordait l'écorce avec ses belles dents pour en enlever la peau et pour en faire jaillir le jus dans mon verre en les pressant avec ses doigts. Elle détacha de son cou une petite médaille d'argent qui pendait par un cordon noir et se cachait dans sa poitrine. Elle l'attacha avec une épingle au rideau blanc de mon lit. Elle m'assura que je serais bientôt guéri par la vertu de la sainte image. Puis, le jour commençant à baisser, elle me quitta, non sans revenir vingt fois de la porte à mon lit pour s'informer de ce que je pourrais désirer encore et pour me faire des recommandations plus vives de prier bien dévotement l'image avant de m'endormir.



VII

Soit vertu de l'image et des prières qu'elle lui fit sans doute elle-même, soit influence calmante de cette apparition de tendresse et d'intérêt que j'avais eue sous les traits de Graziella, soit que la distraction charmante que sa présence et son entretien m'avaient donnée eût caressé et apaisé l'agacement maladif de tout mon être, à peine fut-elle sortie que je m'endormis d'un sommeil tranquille et profond.

Le lendemain, à mon réveil, en apercevant les écorces d'oranges qui jonchaient le plancher de ma chambre, la chaise de Graziella tournée encore vers mon lit, comme si elle l'avait laissée et comme si elle allait s'y rasseoir encore; la petite médaille pendue à mon rideau par le collier de soie noire, et toutes ces traces de cette présence et de ces soins de femme qui me manquaient depuis si longtemps, il me sembla, d'abord mal éveillé, que ma mère ou une de mes sœurs était entrée le soir dans ma chambre. Ce ne fut qu'en ouvrant tout à fait les yeux et en rappelant mes pensées une à une que la figure de Graziella m'apparut telle que je l'avais vue la veille.

Le soleil était si pur, le repos avait si bien fortifié mes membres, la solitude de ma chambre me pesait tant sur le cœur, le besoin d'entendre de nouveau le son d'une voix connue me pressait si fort, que je me levai aussitôt, tout faible et tout chancelant que j'étais; je mangeai le reste des oranges; je montai dans un

corricolo de place et je me fis conduire instinctivement du côté de la Margellina.

VIII

Arrivé près de la petite maison basse d'Andréa, je montai l'escalier qui menait à la plate-forme au-dessus de la cave, et sur laquelle s'ouvraient les chambres de la famille. Je trouvai sur l'*astrico* Graziella, la grand'mère, le vieux pêcheur, Beppino et les enfants. Ils se disposaient à sortir au même moment, dans leurs plus beaux habits, pour venir me voir. Chacun d'eux portait, dans un panier ou dans un mouchoir, ou à la main, un présent de ce que ces pauvres gens avaient imaginé devoir être plus agréable ou plus salutaire à un malade : celui-ci une fiasque de vin blanc doré d'Ischia, fermée, en guise de liége, par un bouchon de romarin et d'herbes aromatiques qui parfument le vase; celle-là des figues sèches, celle-ci des nèfles, les petits enfants des oranges. Le cœur de Graziella avait passé dans tous les membres de la famille.

IX

Ils jetèrent un cri de surprise en me voyant apparaître encore pâle et faible, mais debout et souriant devant eux. Graziella laissa rouler de joie à terre les

oranges qu'elle tenait dans son tablier, et, se frappant les mains l'une contre l'autre, elle courut à moi : « Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-elle, que l'image vous guérirait si elle couchait seulement une nuit sur votre lit. Vous avais-je trompé ? » Je voulus lui rendre l'image, et je la pris dans mon sein, où je l'avais mise en sortant. « Baisez-la avant », me dit-elle. Je la baisai, et un peu aussi le bout de ses doigts, qu'elle avait tendus pour me la reprendre. « Je vous la rendrai si vous retombez malade, » ajouta-t-elle en la remettant à son cou et en la glissant dans son sein; « elle servira à deux. »

Nous nous assîmes sur la terrasse, au soleil du matin. Ils avaient tous l'air aussi joyeux que s'ils eussent recouvré un frère ou un enfant de retour après un long voyage. Le temps, qui est nécessaire à la formation des amitiés intimes dans les hautes classes, ne l'est pas dans les classes inférieures. Les cœurs s'ouvrent sans défiance, ils se soudent tout de suite, parce qu'il n'y a pas d'intérêt soupçonné sous les sentiments. Il se forme plus de liaison et de parenté d'âme en huit jours parmi les hommes de la nature qu'en dix ans parmi les hommes de la société. Cette famille et moi nous étions déjà parents.

Nous nous informâmes réciproquement de ce qui nous était survenu de bien ou de mal depuis que nous nous étions séparés. La pauvre maison était en veine de bonheur. La barque était bénie. Les filets étaient heureux. La pêche n'avait jamais autant rendu. La

grand'mère ne suffisait pas au soin de vendre les poissons au peuple devant sa porte; Beppino, fier et fort, valait un marin de vingt ans, quoiqu'il n'en eût que douze. Graziella enfin apprenait un état bien au-dessus de l'humble profession de sa famille. Son salaire, déjà haut pour le travail d'une jeune fille, et qui monterait davantage encore avec son talent, suffirait pour habiller et nourrir ses petits frères, et pour lui faire une dot à elle-même quand elle serait en âge et en idée de faire l'amour.

C'étaient les expressions de ses parents. Elle était *corailleuse*, c'est-à-dire elle apprenait à travailler le corail. Le commerce et la manufacture du corail formaient alors la principale richesse de l'industrie des villes de la côte d'Italie. Un des oncles de Graziella, frère de la mère qu'elle avait perdue, était contremaître dans la principale fabrique de corail de Naples. Riche pour son état, et dirigeant de nombreux ouvriers des deux sexes, qui ne pouvaient suffire aux demandes de cet objet de luxe par toute l'Europe, il avait pensé à sa nièce, et il était venu peu de jours avant l'enrôler parmi ses ouvrières. Il lui avait apporté le corail, les outils, et lui avait donné les premières leçons de son art très-simple. Les autres ouvrières travaillaient en commun à la manufacture.

Graziella, dans l'absence continuelle et forcée de sa grand'mère et du pêcheur étant la gardienne unique des enfants, exerçait son métier à la maison. Son oncle, qui ne pouvait pas s'absenter souvent, envoyait depuis quelque temps à la jeune fille son fils aîné,

cousin de Graziella, jeune homme de vingt ans, sage, modeste, rangé, ouvrier d'élite, mais simple d'esprit, rachitique et un peu contrefait dans sa taille. Il venait le soir, après la fermeture de la fabrique, examiner le travail de sa cousine, la perfectionner dans le maniement des outils et lui donner aussi les premières leçons de lecture, d'écriture et de calcul. « Espérons », me dit tout bas la grand'mère pendant que Graziella détournait les yeux, « que cela tournera au profit des deux, et que le maître deviendra le serviteur de sa fiancée. » Je vis qu'il y avait une pensée d'orgueil et d'ambition pour sa petite-fille dans l'esprit de la vieille femme. Mais Graziella ne s'en doutait pas.

X

La jeune fille me mena par la main dans sa chambre, pour me faire admirer les petits ouvrages de corail qu'elle avait déjà tournés et polis. Ils étaient proprement rangés sur du coton dans de petits cartons sur le pied de son lit. Elle voulut en façonner un morceau devant moi. Je faisais tourner la roue du petit tour avec le bout de mon pied, en face d'elle, pendant qu'elle présentait la branche rouge de corail à la scie circulaire qui la coupait en grinçant. Elle arrondissait ensuite ces morceaux, en les tenant du bout des doigts, et en les usant contre la meule.

La poussière rose couvrait ses mains, et, volant

quelquefois jusqu'à son visage, saupoudrait ses joues et ses lèvres d'un léger fard, qui faisait paraître ses yeux plus bleus et plus resplendissants. Puis elle s'essuya en riant et secoua ses cheveux noirs, dont la poussière me couvrit à mon tour. « N'est-ce pas, dit-elle, que c'est un bel état pour une fille de la mer comme moi ? Nous lui devons tout, à la mer : depuis la barque de mon grand-père et le pain que nous mangeons jusqu'à ces colliers et à ces pendants d'oreilles dont je me parerai peut-être un jour, quand j'en aurai tant poli et tant façonné pour de plus riches et de plus belles que moi. »

La matinée se passa ainsi à causer, à folâtrer, à travailler, sans que l'idée me vînt de m'en aller. Je partageai, à midi, le repas de la famille. Le soleil, le grand air, le contentement d'esprit, la frugalité de la table, qui ne portait que du pain, un peu de poisson frit et des fruits conservés dans la cave, m'avaient rendu l'appétit et les forces. J'aidai le père, après midi, à raccommoder les mailles d'un vieux filet étendu sur l'*astrico*.

Graziella, dont nous entendions le pied cadencé faisant tourner la meule, le bruit du rouet de la grand'mère et les voix des enfants qui jouaient avec les oranges sur le seuil de la maison, accompagnaient mélodieusement notre travail. Graziella sortait de temps en temps pour secouer ses cheveux sur le balcon, nous échangions un regard, un mot amical, un sourire. Je me sentais heureux, sans savoir de quoi, jusqu'au fond de l'âme. J'aurais voulu être

une des plantes d'aloès enracinées dans les clôtures du jardin, ou un des lézards qui se chauffaient au soleil auprès de nous sur la terrasse et qui habitaient avec cette pauvre famille les fentes du mur de la maison.

XI

Mais mon âme et mon visage s'assombrissaient à mesure que baissait le jour. Je devenais triste en pensant qu'il fallait regagner ma chambre de voyageur. Graziella s'en aperçut la première. Elle alla dire quelques mots tout bas à l'oreille de sa grand'-mère.

« Pourquoi nous quitter ainsi? dit la vieille femme, comme si elle eût parlé à un de ses enfants. N'étions-nous pas bien ensemble à Procida? Ne sommes-nous pas les mêmes à Naples? Vous avez l'air d'un oiseau qui a perdu sa mère et qui rôde en criant autour de tous les nids. Venez habiter le nôtre, si vous le trouvez assez bon pour un *monsieur* comme vous. La maison n'a que trois chambres, mais Beppino couche dans la barque. Celle des enfants suffira bien à Graziella, pourvu qu'elle puisse travailler le jour dans celle où vous dormirez. Prenez la sienne, et attendez ici le retour de votre ami. Car un jeune homme bon et triste comme vous, seul dans les rues de Naples, cela fait de la peine à penser. »

Le pêcheur, Beppino, les petits enfants même, qui

aimaient déjà l'étranger, se réjouirent de l'idée de la bonne femme. Ils insistèrent vivement, et tous ensemble, pour me faire accepter son offre. Graziella ne dit rien, mais elle attendait, avec une anxiété visible, voilée par une distraction feinte, ma réponse aux insistances de ses parents. Elle frappait du pied, par un mouvement convulsif et involontaire, à toutes les raisons de discrétion que je donnais pour ne pas accepter.

Je levai à la fin les yeux sur elle. Je vis qu'elle avait le blanc des yeux plus humide et plus brillant qu'à l'ordinaire, et qu'elle froissait entre ses doigts et brisait une à une les branches d'une plante de basilic qui végétait dans un pot de terre sur le balcon. Je compris ce geste mieux que de longs discours. J'acceptai la communauté de vie qu'on m'offrait. Graziella battit des mains et sauta de joie en courant, sans se retourner, dans sa chambre, comme si elle eût voulu me prendre au mot, sans me laisser le temps de me rétracter.

XII

Graziella appela Beppino. En un instant, son frère et elle emportèrent, dans la chambre des enfants, son lit, ses pauvres meubles, son petit miroir entouré de bois peint, la lampe de cuivre, les deux ou trois images de la Vierge qui pendaient aux murs attachées par des épingles, la table et le petit tour où elle tra-

vaillait le corail. Ils puisèrent de l'eau dans le puits, en répandirent avec la paume de la main sur le plancher, balayèrent avec soin la poudre de corail sur la muraille et sur les dalles; ils placèrent sur l'appui de la fenêtre les deux pots les plus verts et les plus odorants de baume et de réséda qu'ils purent trouver sur l'*astrico*. Ils n'auraient pas préparé et poli avec plus de soin la chambre des noces si Beppo eût dû amener le soir sa fiancée dans la maison de son père. Je les aidais en riant à ce badinage.

Quand tout fut prêt, j'emmenai Beppino et le pêcheur avec moi pour acheter et rapporter le peu de meubles qui m'étaient nécessaires. J'achetai un petit lit de fer complet, une table de bois blanc, deux chaises de jonc, une petite brasière en cuivre où l'on brûle, les soirs d'hiver, pour se chauffer, les noyaux enflammés d'olives; ma malle, que j'envoyai prendre dans ma cellule, contenait tout le reste. Je ne voulais pas perdre une nuit de cette vie heureuse qui me rendait comme une famille. Le soir même, je couchai dans mon nouveau logement. Je ne me réveillai qu'au cri joyeux des hirondelles, qui entraient dans ma chambre par une vitre cassée de la fenêtre, et à la voix de Graziella, qui chantait dans la chambre à côté en accompagnant son chant du mouvement cadencé de son tour.

XIII

J'ouvris la fenêtre qui donnait sur de petits jardins de pêcheurs et de blanchisseuses encaissés dans le rocher du mont Pausilippe et dans la place de la Margellina.

Quelques blocs de grès brun avaient roulé jusque dans ces jardins et tout près de la maison. De gros figuiers, qui poussaient à demi écrasés sous ces rochers, les saisissaient de leurs bras tortueux et blancs et les recouvraient de leurs larges feuilles immobiles. On ne voyait, de ce côté de la maison, dans ces jardins du pauvre peuple, que quelques puits surmontés d'une large roue, qu'un âne faisait tourner, pour arroser, par des rigoles de fenouil, les choux maigres et les navets ; des femmes séchant le linge sur des cordes tendues de citronnier en citronnier; des petits enfants en chemise jouant ou pleurant sur les terrasses de deux ou trois maisonnettes blanches éparses dans les jardins. Cette vue si bornée, si vulgaire et si livide des faubourgs d'une grande ville me parut délicieuse en comparaison des façades hautes des rues profondément encaissées et de la foule bruyante des quartiers que je venais de quitter. Je respirais de l'air pur, au lieu de la poussière, du feu, de la fumée de cette atmosphère humaine que je venais de respirer. J'entendais le braiment des ânes, le chant du coq, le bruissement des feuilles, le gémissement alternatif de la mer, au lieu de ces roule-

ments de voitures, de ces cris aigus du peuple et de ce tonnerre incessant de tous les bruits stridents qui ne laissent dans les rues des grandes villes aucune trêve à l'oreille et aucun apaisement à la pensée.

Je ne pouvais m'arracher de mon lit, où je savourais délicieusement ce soleil, ces bruits champêtres, ces vols d'oiseaux, ce repos à peine ridé de la pensée ; et puis, en regardant la nudité des murs, le vide de la chambre, l'absence des meubles, je me réjouissais en pensant que cette pauvre maison du moins m'aimait, et qu'il n'y a ni tapis, ni tentures, ni rideaux de soie qui vaillent un peu d'attachement. Tout l'or du monde n'achèterait pas un seul battement de cœur ni un seul rayon de tendresse dans le regard à des indifférents.

Ces pensées me berçaient doucement dans mon demi-sommeil ; je me sentais renaître à la santé et à la paix. Beppino entra plusieurs fois dans ma chambre pour savoir si je n'avais besoin de rien. Il m'apporta sur mon lit du pain et des raisins que je mangeai en jetant des grains et des miettes aux hirondelles. Il était près de midi. Le soleil entrait à pleins rayons dans ma chambre avec sa douce tiédeur d'automne quand je me levai. Je convins avec le pêcheur et sa femme du taux d'une petite pension que je donnerais par mois, pour le loyer de ma cellule, et pour ajouter quelque chose à la dépense du ménage. C'était bien peu, ces braves gens trouvaient que c'était trop. On voyait bien que, loin de chercher à

gagner sur moi, ils souffraient intérieurement de ce que leur pauvreté et la frugalité trop restreinte de leur vie ne leur permettaient pas de m'offrir une hospitalité dont ils eussent été plus fiers si elle ne m'avait rien coûté. On ajouta deux pains à ceux qu'on achetait chaque matin pour la famille, un peu de poisson bouilli ou frit à dîner, du laitage et des fruits secs pour le soir, de l'huile pour ma lampe, de la braise pour les jours froids : ce fut tout. Quelques *grains* de cuivre, petite monnaie du peuple à Naples, suffisaient par jour à ma dépense. Je n'ai jamais mieux compris combien le bonheur était indépendant du luxe, et combien on en achète davantage avec un denier de cuivre qu'avec une bourse d'or, quand on sait le trouver où Dieu l'a caché.

XIV

Je vécus ainsi pendant les derniers mois de l'automne et pendant les premiers mois de l'hiver. L'éclat et la sérénité de ces mois de Naples les font confondre avec ceux qui les ont précédés. Rien ne troublait la monotone tranquillité de notre vie. Le vieillard et son petit-fils ne s'aventuraient plus en pleine mer à cause des coups de vent fréquents de cette saison. Ils continuaient à pêcher le long de la côte, et leur poisson vendu sur la *marine* par la mère fournissait amplement à leur vie sans besoin.

Graziella se perfectionnait dans son art ; elle gran-

dissait et embellissait encore dans la vie plus douce et plus sédentaire qu'elle menait depuis qu'elle travaillait au corail. Son salaire, que son oncle lui apportait le dimanche, lui permettait non-seulement de tenir ses petits frères plus propres et mieux vêtus et de les envoyer à l'école, mais encore de donner à sa grand'mère et de se donner à elle-même quelques parties de costumes plus riches et plus élégants, particuliers aux femmes de leur île : des mouchoirs de soie rouge pour pendre derrière la tête en long triangle sur les épaules ; des souliers sans talon, qui n'emboîtent que les doigts du pied, brodés de paillettes d'argent ; des soubrevestes de soie rayée de noir et de vert : ces vestes galonnées sur les coutures flottent ouvertes sur les hanches, elles laissent apercevoir par devant la finesse de la taille et les contours du cou orné de colliers ; enfin de larges boucles d'oreilles ciselées où les fils d'or s'entrelacent avec de la poussière de perles. Les plus pauvres femmes des îles grecques portent ces parures et ces ornements. Aucune détresse ne les forcerait à s'en défaire. Dans les climats où le sentiment de la beauté est plus vif que sous notre ciel et où la vie n'est que l'amour, la parure n'est pas un luxe aux yeux de la femme : elle est sa première et presque sa seule nécessité.

XV

Quand, le dimanche ou les jours de fête, Graziella ainsi vêtue sortait de sa chambre sur la terrasse, avec quelques fleurs de grenades rouges ou de lauriers-roses sur le côté de la tête dans ses cheveux noirs; quand, en écoutant le son des cloches de la chapelle voisine, elle passait et repassait devant ma fenêtre comme un paon qui se moire au soleil sur le toit; quand elle traînait languissamment ses pieds emprisonnés dans ses babouches émaillées en les regardant, et puis qu'elle relevait sa tête avec un ondoiement habituel du cou pour faire flotter le mouchoir de soie et ses cheveux sur ses épaules; quand elle s'apercevait que je la regardais, elle rougissait un peu, comme si elle eût été honteuse d'être si belle; il y avait des moments où le nouvel éclat de sa beauté me frappait tellement que je croyais la voir pour la première fois, et que ma familiarité ordinaire avec elle se changeait en une sorte de timidité et d'éblouissement.

Mais elle cherchait si peu à éblouir, et son instinct naturel de parure était si exempt de tout orgueil et de toute coquetterie, qu'aussitôt après les saintes cérémonies, elle se hâtait de se dépouiller de ses riches parures et de revêtir la simple veste de gros drap vert, la robe d'indienne rayée de rouge et de noir, et de remettre à ses pieds les pantoufles au talon de bois blanc, qui résonnaient tout le jour sur

la terrasse comme les babouches retentissantes des femmes esclaves de l'Orient.

Quand ses jeunes amies ne venaient pas la chercher ou que son cousin ne l'accompagnait pas à l'église, c'était souvent moi qui la conduisais et qui l'attendais, assis sur les marches du péristyle. A sa sortie, j'entendais avec une sorte d'orgueil personnel, comme si elle eût été ma sœur ou ma fiancée, les murmures d'admiration que sa gracieuse figure excitait parmi ses compagnes et parmi les jeunes marins des quais de la Margellina. Mais elle n'entendait rien, et, ne voyant que moi dans la foule, me souriait du haut de la première marche, faisait son dernier signe de croix avec ses doigts trempés d'eau bénite et descendait modestement, les yeux baissés, les degrés au bas desquels je l'attendais.

C'est ainsi que, les jours de fête, je la menais le matin et le soir aux églises, seul et pieux divertissement qu'elle connût et qu'elle aimât. J'avais soin, ces jours-là, de rapprocher le plus possible mon costume de celui des jeunes marins de l'île, afin que ma présence n'étonnât personne et qu'on me prît pour le frère ou pour un parent de la jeune fille que j'accompagnais.

Les autres jours elle ne sortait pas. Quant à moi, j'avais repris peu à peu ma vie d'étude et mes habitudes solitaires, distraites seulement par la douce amitié de Graziella et par mon adoption dans sa famille. Je lisais les historiens, les poëtes de toutes les langues. J'écrivais quelquefois ; j'essayais, tantôt

en italien, tantôt en français, d'épancher en prose ou en vers ces premiers bouillonnements de l'âme, qui semblent peser sur le cœur jusqu'à ce que la parole les ait soulagés en les exprimant.

Il semble que la parole soit la seule prédestination de l'homme et qu'il ait été créé pour enfanter des pensées, comme l'arbre pour enfanter son fruit. L'homme se tourmente jusqu'à ce qu'il ait produit au dehors ce qui le travaille au dedans. Sa parole écrite est comme un miroir dont il a besoin pour se connaître lui-même et pour s'assurer qu'il existe. Tant qu'il ne s'est pas vu dans ses œuvres, il ne se sent pas complètement vivant. L'esprit a sa puberté comme le corps.

J'étais à cet âge où l'âme a besoin de se nourrir et de se multiplier par la parole. Mais, comme il arrive toujours, l'instinct se produisit en moi avant la force. Dès que j'avais écrit, j'étais mécontent de mon œuvre et je la rejetais avec dégoût. Combien le vent et les vagues de la mer de Naples n'ont-ils pas emporté et englouti, le matin, de lambeaux de mes sentiments et de mes pensées de la nuit, déchirés le jour et s'envolant sans regret loin de moi !

XVI

Quelquefois Graziella, me voyant plus longtemps enfermé et plus silencieux qu'à l'ordinaire, entrait furtivement dans ma chambre pour m'arracher à mes

lectures obstinées ou à mes occupations. Elle s'avançait sans bruit derrière ma chaise, elle se levait sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus mes épaules, sans le comprendre, ce que je lisais ou ce que j'écrivais; puis, par un mouvement subit, elle m'enlevait le livre ou m'arrachait la plume des doigts en se sauvant. Je la poursuivais sur la terrasse, je me fâchais un peu : elle riait. Je lui pardonnais; mais elle me grondait sérieusement, comme aurait pu faire une mère.

« Qu'est-ce que dit donc si longtemps aujourd'hui à vos yeux ce livre? murmurait-elle avec une impatience moitié sérieuse, moitié badine. Est-ce que ces lignes noires sur ce vilain vieux papier n'auront jamais fini de vous parler? Est-ce que vous ne savez pas assez d'histoires pour nous en raconter tous les dimanches et tous les soirs de l'année, comme celle qui m'a tant fait pleurer à Procida? Et à qui écrivez-vous toute la nuit ces longues lettres que vous jetez le matin au vent de mer? Ne voyez-vous pas que vous vous faites mal et que vous êtes tout pâle et tout distrait quand vous avez écrit ou lu si longtemps? Est-ce qu'il n'est pas plus doux de parler avec moi, qui vous regarde, que de parler des jours entiers avec ces mots ou avec ces ombres qui ne vous écoutent pas? Dieu! que n'ai-je autant d'esprit que ces feuilles de papier! Je vous parlerais tout le jour, je vous dirais tout ce que vous me demanderiez, moi, et vous n'auriez pas besoin d'user ainsi vos yeux et de brûler toute l'huile de votre lampe. »

Alors elle me cachait mon livre et mes plumes. Elle m'apportait ma veste et mon bonnet de marin. Elle me forçait de sortir pour me distraire.

Je lui obéissais en murmurant, mais en l'aimant.



CHAPITRE QUATRIÈME



CHAPITRE QUATRIÈME

I

J'allais faire de longues courses à travers la ville, sur les quais, dans la campagne; mais ces courses solitaires n'étaient pas tristes comme les premiers jours de mon retour à Naples. Je jouissais seul, mais je jouissais délicieusement des spectacles de la ville, de la côte, du ciel et des eaux. Le sentiment momentané de mon isolement ne m'accablait plus; il me recueillait en moi-même et concentrait les forces de mon cœur et de ma pensée. Je savais que des yeux et des pensées amies me suivaient dans cette foule ou dans ces déserts, et qu'au retour j'étais attendu par des cœurs pleins de moi.

Je n'étais plus comme l'oiseau qui crie autour des nids étrangers, suivant l'expression de la vieille femme, j'étais comme l'oiseau qui s'essaye à voler à de longues distances de la branche qui le porte, mais qui sait la route pour y revenir. Toute mon affection pour mon ami absent avait reflué sur Graziella. Ce sentiment avait même quelque chose de plus vif, de plus mordant, de plus attendri que celui qui m'attachait à lui. Il me semblait que je devais l'un à l'habitude et aux circonstances, mais que l'autre était né

de moi-même, et que je l'avais conquis par mon propre choix.

Ce n'était pas de l'amour, je n'en avais ni l'agitation, ni la jalousie, ni la préoccupation passionnée ; c'était un repos délicieux du cœur, au lieu d'être une fièvre douce de l'âme et des sens. Je ne pensais ni à aimer autrement ni à être aimé davantage. Je ne savais pas si elle était un camarade, un ami, une sœur ou autre chose pour moi ; je savais seulement que j'étais heureux avec elle et elle heureuse avec moi.

Je ne désirais rien de plus, rien autrement. Je n'étais pas à cet âge où l'on s'analyse à soi-même ce qu'on éprouve, pour se donner une vaine définition de son bonheur. Il me suffisait d'être calme, attaché et heureux, sans savoir de quoi ni pourquoi. La vie en commun, la pensée à deux, resserraient chaque jour l'innocente et douce familiarité entre nous, elle aussi pure dans son abandon que j'étais calme dans mon insouciance.

II

Depuis trois mois que j'étais de la famille, que j'habitais le même toit, que je faisais, pour ainsi dire, partie de sa pensée, Graziella s'était si bien habituée à me regarder comme inséparable de son cœur, qu'elle ne s'apercevait peut-être pas elle-même de toute la place que j'y tenais. Elle n'avait avec moi aucune de ces craintes, de ces réserves, de ces pudeurs, qui

s'interposent dans les relations d'une jeune fille et d'un jeune homme et qui souvent font naître l'amour des précautions mêmes que l'on prend pour s'en préserver. Elle ne se doutait pas et je me doutais à peine moi-même que ses pures grâces d'enfant, écloses maintenant à quelques soleils de plus, dans tout l'éclat d'une maturité précoce, faisaient de sa beauté naïve une puissance pour elle, une admiration pour tous et un danger pour moi. Elle ne prenait aucun souci de la cacher ou de la parer à mes yeux. Elle n'y pensait pas plus qu'une sœur ne pense si elle est belle ou laide aux yeux de son frère. Elle ne mettait pas une fleur de plus ou de moins pour moi dans ses cheveux. Elle n'en chaussait pas plus souvent ses pieds nus quand elle habillait le matin ses petits frères sur la terrasse au soleil, ou qu'elle aidait sa grand'-mère à balayer les feuilles sèches tombées la nuit sur le toit. Elle entrait à toute heure dans ma chambre, toujours ouverte, et s'asseyait aussi innocemment que Beppino sur la chaise au pied de mon lit.

Je passais moi-même, les jours de pluie, des heures entières seul avec elle dans la chambre à côté, où elle dormait avec les petits enfants, et où elle travaillait le corail. Je l'aidais, en causant et en jouant, à son métier qu'elle m'apprenait. Moins adroit mais plus fort qu'elle, je réussissais mieux à dégrossir les morceaux. Nous faisions ainsi double ouvrage, et dans un jour elle en gagnait deux.

Le soir, au contraire, quand les enfants et la famille étaient couchés, c'était elle qui devenait l'écolière et

moi le maître. Je lui apprenais à lire et à écrire en lui faisant épeler les lettres sur mes livres et en lui tenant la main pour lui enseigner à les tracer. Son cousin ne pouvant pas venir tous les jours, c'était moi qui le remplaçais. Soit que ce jeune homme, contrefait et boiteux, n'inspirât pas à sa cousine assez d'attrait et de respect, malgré sa douceur, sa patience et la gravité de ses manières; soit qu'elle eût elle-même trop de distractions pendant ses leçons, elle faisait beaucoup moins de progrès avec lui qu'avec moi. La moitié de la soirée d'étude se passait à badiner, à rire, à contrefaire le pédagogue. Le pauvre jeune homme était trop épris de son élève et trop timide devant elle pour la gronder. Il faisait tout ce qu'elle voulait pour que les beaux sourcils de la jeune fille ne prissent pas un pli d'humeur, et pour que ses lèvres ne lui fissent pas leur petite moue. Souvent l'heure consacrée à lire se passait pour lui à éplucher des grains de corail, à dévider des écheveaux de laine sur le bois de la quenouille de la grand'mère, ou à raccommoder des mailles au filet de Beppo. Tout lui était bon, pourvu qu'au départ Graziella lui sourît avec complaisance et lui dît *addio* d'un son de voix qui voulût dire : A revoir!

III

Quand c'était avec moi, au contraire, la leçon était sérieuse. Elle se prolongeait souvent jusqu'à ce que

nos yeux fussent lourds de sommeil. On voyait, à sa tête penchée, à son cou tendu, à l'immobilité attentive de son attitude et de sa physionomie, que la pauvre enfant faisait tous ses efforts pour réussir. Elle appuyait son coude sur mon épaule pour lire dans le livre où mon doigt traçait la ligne et lui indiquait le mot à prononcer. Quand elle écrivait, je tenais ses doigts dans ma main pour guider à demi sa plume.

Si elle faisait une faute, je la grondais d'un air sévère et fâché; elle ne répondait pas et ne s'impatientait que contre elle-même. Je la voyais quelquefois prête à pleurer; j'adoucissais alors la voix et je l'encourageais à recommencer. Si elle avait bien lu et bien écrit, au contraire, on voyait qu'elle cherchait d'elle-même sa récompense dans mon applaudissement. Elle se retournait vers moi en rougissant et avec des rayons de joie orgueilleuse sur le front et dans les yeux, plus fière du plaisir qu'elle me donnait que du petit triomphe de son succès.

Je la récompensais en lui lisant quelques pages de *Paul et Virginie*, qu'elle préférait à tout; ou quelques belles strophes du Tasse, quand il décrit la vie champêtre des bergers chez lesquels Herminie habite, ou qu'il chante les plaintes ou le désespoir des deux amants. La musique de ces vers la faisait pleurer et rêver longtemps encore après que j'avais cessé de lire. La poésie n'a pas d'écho plus sonore et plus prolongé que le cœur de la jeunesse où l'amour va naître. Elle est comme le pressentiment de toutes les passions. Plus tard, elle en est comme le souvenir et le deuil.

Elle fait pleurer ainsi aux deux époques extrêmes de la vie : jeunes, d'espérances, et vieux, de regrets.

IV

Les familiarités charmantes de ces longues et douces soirées à la lueur de la lampe, à la tiède chaleur du brasier d'olives sous nos pieds, n'amenaient jamais entre nous d'autres pensées ni d'autres intimités que ces intimités d'enfants. Nous étions défendus, moi par mon insouciance presque froide, elle par sa candeur et sa pureté. Nous nous séparions aussi tranquilles que nous nous étions réunis, et un moment après ces longs entretiens nous dormions sous le même toit, à quelques pas l'un de l'autre, comme deux enfants qui ont joué ensemble le soir et qui ne rêvent rien au delà de leurs simples amusements. Ce calme des sentiments qui s'ignorent et qui se nourrissent d'eux-mêmes aurait duré des années, sans une circonstance qui changea tout et qui nous révéla à nous-mêmes la nature d'une amitié qui nous suffisait pour être si heureux.

V

Cecco, c'était le nom du cousin de Graziella, continuait à venir plus assidûment de jour en jour passer les soirs d'hiver dans la famille du *marinaro*.

Bien que la jeune fille ne lui donnât aucune marque de préférence et qu'il fût même l'objet habituel de ses badinages et un peu le jouet de sa cousine, il était si doux, si patient et si humble devant elle, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'être touchée de ses complaisances et de lui sourire quelquefois avec bonté. C'était assez pour lui. Il était de cette nature de cœurs faibles, mais aimants, qui, se sentant déshérités par la nature des qualités qui font qu'on est aimé, se contentent d'aimer sans retour, et qui se dévouent comme des esclaves volontaires au service, sinon au bonheur de la femme à laquelle ils assujettissent leur cœur. Ce ne sont pas les plus nobles, mais ce sont les plus touchantes natures d'attachement. On les plaint, mais on les admire. Aimer pour être aimé, c'est de l'homme; mais aimer pour aimer, c'est presque de l'ange.

VI

Sous les traits les plus disgracieux, il y avait quelque chose d'angélique dans l'amour du pauvre Cecco. Aussi, bien loin d'être humilié ou jaloux des familiarités et des préférences dont j'étais à ses yeux l'objet de la part de Graziella, il m'aimait parce qu'elle m'aimait. Dans l'affection de sa cousine il ne demandait pas la première place ou la place unique, mais la seconde ou la dernière : tout lui suffisait. Pour lui plaire un moment, pour en obtenir un

regard de complaisance, un geste, un mot gracieux, il serait venu me chercher au fond de la France et me ramener à celle qui me préférait à lui. Je crois même qu'il m'eût haï si j'avais fait de la peine à sa cousine.

Son orgueil était en elle comme son amour. Peut-être aussi, froid à l'intérieur, réfléchi, sensé et méthodique, tel que Dieu et son infirmité l'avaient fait, calculait-il instinctivement que mon empire sur les penchants de sa cousine ne serait pas éternel; qu'une circonstance quelconque, mais inévitable, nous séparerait; que j'étais étranger, d'un pays lointain, d'une condition et d'une fortune évidemment incompatibles avec celles de la fille d'un marinier de Procida; qu'un jour ou l'autre l'intimité entre sa cousine et moi se romprait comme elle s'était formée; qu'elle lui resterait alors seule, abandonnée, désolée; que ce désespoir même fléchirait son cœur et le lui donnerait brisé, mais tout entier. Ce rôle de consolateur et d'ami était le seul auquel il pût prétendre. Mais son père avait une autre pensée pour lui.

VII

Le père, connaissant l'attachement de Cecco pour sa nièce, venait la voir de temps en temps. Touché de sa beauté, de sa sagesse, émerveillé des progrès rapides qu'elle faisait dans la pratique de son art, dans la lecture et dans l'écriture; pensant d'ailleurs

que les disgrâces de la nature ne permettraient pas à Cecco d'aspirer à d'autres tendresses qu'à des tendresses de convenance et de famille, il avait résolu de marier son fils à sa nièce. Sa fortune faite, et assez considérable pour un ouvrier, lui permettait de regarder sa demande comme une faveur à laquelle Andréa, sa femme et la jeune fille ne penseraient même pas à résister. Soit qu'il eût parlé de son projet à Cecco, soit qu'il eût caché sa pensée pour lui faire une surprise de son bonheur, il résolut de s'expliquer.

VIII

La veille de Noël, je rentrai plus tard que de coutume pour prendre ma place au souper de famille. Je m'aperçus de quelque froideur et de quelque trouble dans la physionomie évidemment contrainte d'Andréa et de sa femme. Levant les yeux sur Graziella, je vis qu'elle avait pleuré. La sérénité et la gaieté étaient si habituelles sur son visage que cette expression inaccoutumée de tristesse la couvrait comme d'un voile matériel. On eût dit que l'ombre de ses pensées et de son cœur s'était répandue sur ses traits. Je restai pétrifié et muet, n'osant interroger ces pauvres gens ni parler à Graziella, de peur que le seul son de ma voix ne fît éclater son cœur qu'elle paraissait à peine contenir.

Contre son habitude, elle ne me regardait pas.

Elle portait d'une main distraite les morceaux de pain à sa bouche et faisait semblant de manger par contenance; mais elle ne pouvait pas. Elle jetait le pain sous la table. Avant la fin du repas taciturne, elle prit le prétexte de mener coucher les enfants; elle les entraîna dans leur chambre; elle s'y renferma sans dire adieu ni à ses parents ni à moi, et nous laissa seuls.

Quand elle fut sortie, je demandai au père et à la mère quelle était la cause du sérieux de leurs pensées et de la tristesse de leur enfant. Alors ils me racontèrent que le père de Cecco était venu dans la journée à la maison; qu'il avait demandé leur petite-fille en mariage pour son fils; que c'était un bien grand bonheur et une haute fortune pour la famille; que Cecco aurait du bien; que Graziella, qui était si bonne, prendrait avec elle et élèverait ses deux petits frères comme ses propres enfants; que leurs vieux jours à eux-mêmes seraient ainsi assurés contre la misère; qu'ils avaient consenti avec reconnaissance à ce mariage; qu'ils en avaient parlé à Graziella; qu'elle n'avait rien répondu, par timidité et par modestie de jeune fille; que son silence et ses larmes étaient l'effet de sa surprise et de son émotion, mais que cela passerait comme une mouche sur une fleur; enfin qu'entre le père de Cecco et eux il avait été convenu qu'on ferait les fiançailles après les fêtes de Noël.

IX

Ils parlaient encore que depuis longtemps je n'entendais déjà plus. Je ne m'étais jamais rendu compte à moi-même de l'attachement que j'avais pour Graziella. Je ne savais pas comment je l'aimais ; si c'était de l'intimité pure, de l'amitié, de l'amour, de l'habitude ou de tous ces sentiments réunis que se composait mon inclination pour elle. Mais l'idée de voir ainsi soudainement changées toutes ces douces relations de vie et de cœur qui s'étaient établies et comme cimentées à notre insu entre elle et moi ; la pensée qu'on allait me la prendre pour la donner tout à coup à un autre ; que, de ma compagne et de ma sœur qu'elle était à présent, elle allait me devenir étrangère et indifférente ; qu'elle ne serait plus là ; que je ne la verrais plus à toute heure, que je n'entendrais plus sa voix m'appeler ; que je ne lirais plus dans ses yeux ce rayon toujours levé sur moi de lumière caressante et de tendresse, qui m'éclairait doucement le cœur et qui me rappelait ma mère et mes sœurs ; le vide et la nuit profonde que je me figurais tout à coup autour de moi, là, le lendemain du jour où son mari l'aurait emmenée dans une autre maison ; cette chambre où elle ne dormirait plus ; la mienne où elle n'entrerait plus ; cette table où je ne la verrais plus assise ; cette terrasse où je n'entendrais plus le bruit de ses pieds nus ou de sa voix le matin à mon réveil ; ces églises où je ne la conduirais plus les dimanches ;

cette barque où sa place resterait vide, et où je ne causerais plus qu'avec le vent et les flots; les images pressées de toutes ces douces habitudes de notre vie passée, qui me remontaient à la fois dans la pensée et qui s'évanouissaient tout à coup pour me laisser comme dans un abîme de solitude et de néant; tout cela me fit sentir pour la première fois ce qu'était pour moi la société de cette jeune fille et me montra trop qu'amour ou amitié, le sentiment qui m'attachait à elle était plus fort que je ne le croyais, et que le charme, inconnu à moi-même, de ma vie sauvage à Naples ce n'était ni la mer, ni la barque, ni l'humble chambre dans la maison, ni le pêcheur, ni sa femme, ni Beppo, ni les enfants, c'était un seul être, et que, cet être disparu de la maison, tout disparaissait à la fois. Elle de moins dans ma vie présente, et il n'y avait plus rien. Je le sentis : ce sentiment confus jusque-là, et que je ne m'étais jamais confessé, me frappa d'un tel coup que tout mon cœur en tressaillit, et que j'éprouvai quelque chose de l'infini de l'amour par l'infini de la tristesse dans laquelle mon cœur se sentit tout à coup submergé.

X

Je rentrai en silence dans ma chambre. Je me jetai tout habillé sur mon lit. J'essayai de lire, d'écrire, de penser, de me distraire par quelque travail d'esprit pénible et capable de dominer mon agitation. Tout

fut inutile. L'agitation intérieure était si forte que je ne pus avoir deux pensées et que l'accablement même de mes forces ne put pas amener le sommeil. Jamais l'image de Graziella ne m'avait apparu jusque-là aussi ravissante et aussi obstinée devant les yeux. J'en jouissais comme de quelque chose qu'on voit tous les jours et dont on ne sent la douceur qu'en la perdant. Sa beauté même n'était rien pour moi jusqu'à ce jour ; je confondais l'impression que j'en ressentais avec l'effet de l'amitié que j'éprouvais pour elle et de celle que sa physionomie exprimait pour moi. Je ne savais pas qu'il y eût tant d'admiration dans mon attachement ; je ne soupçonnais pas la moindre passion dans sa tendresse.

Je ne me rendis pas bien compte de tout cela, même dans les longues circonvolutions de mon cœur pendant l'insomnie de cette nuit. Tout était confus dans ma douleur comme dans mes sensations. J'étais comme un homme étourdi d'un coup soudain qui ne sait pas encore bien d'où il souffre, mais qui souffre de partout.

Je quittai mon lit avant qu'aucun bruit se fît entendre dans la maison. Je ne sais quel instinct me portait à m'éloigner pendant quelque temps, comme si ma présence eût dû troubler dans un pareil moment le sanctuaire de cette famille dont le sort s'agitait ainsi devant un étranger.

Je sortis en avertissant Beppo que je ne reviendrais pas de quelques jours. Je pris au hasard la direction que me tracèrent mes premiers pas. Je

suivis les longs quais de Naples, la côte de Resina, de Portici, le pied du Vésuve. Je pris des guides à Torre del Greco; je couchai sur une pierre à la porte de l'ermitage de San Salvatore, aux confins où la nature habitée finit et où la région du feu commence. Comme le volcan était depuis quelque temps en ébullition et lançait à chaque secousse des nuages de cendre et de pierres que nous entendions rouler la nuit jusque dans le ravin de lave qui est au pied de l'ermitage, mes guides refusèrent de m'accompagner plus loin. Je montai seul; je gravis péniblement le dernier cône en enfonçant mes pieds et mes mains dans une cendre épaisse et brûlante qui s'éboulait sous le poids de l'homme. Le volcan grondait et tonnait par moments. Les pierres calcinées et encore rouges pleuvaient çà et là autour de moi en s'éteignant dans la cendre. Rien ne m'arrêta. Je parvins jusqu'au rebord extrême du cratère. Je m'assis. Je vis lever le soleil sur le golfe, sur la campagne et sur la ville éblouissante de Naples. Je fus insensible et froid à ce spectacle que tant de voyageurs viennent admirer de mille lieues. Je ne cherchais dans cette immensité de lumière, de mers, de côtes et d'édifices frappés du soleil qu'un petit point blanc au milieu du vert sombre des arbres, à l'extrémité de la colline du Pausilippe où je croyais distinguer la chaumière d'Andréa. L'homme a beau regarder et embrasser l'espace, la nature entière ne se compose pour lui que de deux ou trois points sensibles auxquels toute son âme aboutit. Otez de la vie le cœur qui vous

aime : qu'y reste-t-il ? Il en est de même de la nature. Effacez-en le site et la maison que vos pensées cherchent ou que vos souvenirs peuplent, ce n'est plus qu'un vide éclatant où le regard se plonge sans trouver ni fond ni repos. Faut-il s'étonner après cela que les plus sublimes scènes de la création soient contemplées d'un œil si divers par les voyageurs ? C'est que chacun porte avec soi son point de vue. Un nuage sur l'âme couvre et décolore plus la terre qu'un nuage sur l'horizon. Le spectacle est dans le spectateur. Je l'éprouvai.

XI

Je regardai tout ; je ne vis rien. En vain je descendis comme un insensé, en me retenant aux pointes de laves refroidies, jusqu'au fond du cratère. En vain je franchis des crevasses profondes d'où la fumée et les flammes rampantes m'étouffaient et me brûlaient. En vain je contemplai les grands champs de soufre et de sel cristallisés qui ressemblaient à des glaciers coloriés par ces haleines du feu. Je restai aussi froid à l'admiration qu'au danger. Mon âme était ailleurs ; je voulais en vain la rappeler.

Je redescendis le soir à l'ermitage. Je congédiai mes guides ; je revins à travers les vignes de Pompeia. Je passai un jour entier à me promener dans les rues désertes de la ville engloutie. Ce tombeau, ouvert après deux mille ans et rendant au soleil ses

rues, ses monuments, ses arts, me laissa aussi insensible que le Vésuve. L'âme de toute cette cendre a été balayée depuis tant de siècles par le vent de Dieu qu'elle ne me parlait plus au cœur. Je foulais sous mes pieds cette poussière d'hommes dans les rues de ce qui fut leur ville avec autant d'indifférence que des amas de coquillages vides roulés par la mer sur ses bords. Le temps est une grande mer qui déborde, comme l'autre mer, de nos débris. On ne peut pas pleurer sur tous. A chaque homme ses douleurs, à chaque siècle sa pitié ; c'est bien assez.

En quittant Pompeia, je m'enfonçai dans les gorges boisées des montagnes de Castellamare et de Sorrente. J'y vécus quelques jours, allant d'un village à l'autre, et me faisant guider par les chevriers aux sites les plus renommés de leurs montagnes. On me prenait pour un peintre qui étudiait des points de vue, parce que j'écrivais de temps en temps quelques notes sur un petit livre de dessins que mon ami m'avait laissé. Je n'étais qu'une âme errante qui divaguait çà et là dans la campagne pour user les jours. Tout me manquait. Je me manquais à moi-même.

Je ne pus continuer plus longtemps. Quand les fêtes de Noël furent passées, et ce premier jour de l'année aussi dont les hommes ont fait une fête comme pour séduire et fléchir le temps avec des joies et des couronnes, comme un hôte sévère qu'on veut attendrir, je me hâtai de rentrer à Naples. J'y rentrai la nuit et en hésitant, partagé entre l'impatience de revoir Graziella et la terreur d'apprendre que je ne

la verrais plus. Je m'arrêtai vingt fois; je m'assis sur le rebord des barques en approchant de la Margellina.

Je rencontrai Beppo à quelques pas de la maison. Il jeta un cri de joie en me voyant, et il me sauta au cou comme un jeune frère. Il m'emmena vers sa barque et me raconta ce qui s'était passé en mon absence.

Tout était bien changé dans la maison. Graziella ne faisait plus que pleurer depuis que j'étais parti. Elle ne se mettait plus à table pour le repas. Elle ne travaillait plus au corail. Elle passait tous ses jours enfermée dans sa chambre sans vouloir répondre quand on l'appelait, et toutes ses nuits à se promener sur la terrasse. On disait dans le voisinage qu'elle était folle ou qu'elle était tombée *innamorata*. Mais lui savait bien que ce n'était pas vrai.

Tout le mal venait, disait l'enfant, de ce qu'on voulait la fiancer à Cecco et qu'elle ne le voulait pas. Beppino avait tout vu et tout entendu. Le père de Cecco venait tous les jours demander une réponse à son grand-père et à sa grand'mère. Ceux-ci ne cessaient de tourmenter Graziella pour qu'elle donnât enfin son consentement. Elle ne voulait pas en entendre parler; elle disait qu'elle se sauverait plutôt à Genève. C'est pour le peuple catholique de Naples une expression analogue à celle-ci : « Je me ferais plutôt renégat. » C'est une menace pire que celle du suicide : c'est le suicide éternel de l'âme. Andréa et sa femme, qui adoraient Graziella, se désespéraient à la fois de sa résistance et de la perte

de leurs espérances d'établissement pour elle. Ils la conjuraient par leurs cheveux blancs ; ils lui parlaient de leur vieillesse, de leur misère, de l'avenir des deux enfants. Alors Graziella s'attendrissait. Elle recevait un peu mieux le pauvre Cecco, qui venait de temps en temps s'asseoir humblement le soir à la porte de la chambre de sa cousine et jouer avec les petits. Il lui disait bonjour et adieu à travers la porte ; mais il était rare qu'elle lui répondît un seul mot. Il s'en allait mécontent mais résigné, et revenait le lendemain toujours le même. « Ma sœur a bien tort, disait Beppino. Cecco l'aime tant et il est si bon ! Elle serait bien heureuse ! — Enfin ce soir, ajouta-t-il, elle s'est laissé vaincre par les prières de mon grand-père et de ma grand'mère et par les larmes de Cecco. Elle a entr'ouvert un peu la porte ; elle lui a tendu la main ; il a passé une bague à son doigt et elle a promis qu'elle se laisserait fiancer demain. Mais qui sait si demain elle n'aura pas un nouveau caprice ? Elle qui était si douce et si gaie ! Mon Dieu ! qu'elle a changé ! Vous ne la reconnaîtriez plus !... »

XII

Beppino se coucha dans la barque. Instruit ainsi par lui de ce qui s'était passé, j'entrai dans la maison.

Andréa et sa femme étaient seuls sur l'*astrico*. Ils me revirent avec amitié et me comblèrent de

reproches tendres sur mon absence si prolongée. Ils me racontèrent leurs peines et leurs espérances touchant Graziella. « Si vous aviez été là, me dit Andréa, vous qu'elle aime tant et à qui elle ne dit jamais non, vous nous auriez bien aidés. Que nous sommes contents de vous revoir ! C'est demain que se font les fiançailles ; vous y serez ; votre présence nous a toujours porté bonheur. »

Je sentis un frisson courir sur tout mon corps à ces paroles de ces pauvres gens. Quelque chose me disait que leur malheur viendrait de moi. Je brûlais et je tremblais de revoir Graziella. J'affectai de parler haut à ses parents, de passer et de repasser devant sa porte comme quelqu'un qui ne veut pas appeler, mais qui désire être entendu. Elle resta sourde, muette, et ne parut pas. J'entrai dans ma chambre et je me couchai. Un certain calme que produit toujours dans l'âme agitée la cessation du doute et la certitude de quoi que ce soit, même du malheur, s'empara enfin de mon esprit. Je tombai sur mon lit comme un poids mort et sans mouvement. La lassitude des pensées et des membres me jeta promptement dans des rêves confus, puis dans l'anéantissement du sommeil.

XIII

Deux ou trois fois dans la nuit, je me réveillai à demi. C'était une de ces nuits d'hiver plus rares,

mais plus sinistres qu'ailleurs, dans les climats chauds et au bord de la mer. Les éclairs jaillissaient sans interruption à travers les fentes de mes volets, comme les clignements d'un œil de feu sur les murs de ma chambre. Le vent hurlait comme des meutes de chiens affamés. Les coups sourds d'une lourde mer sur la grève de la Margellina faisaient retentir toute la rive, comme si on y avait jeté des blocs de rocher.

Ma porte tremblait et battait au souffle du vent. Deux ou trois fois il me sembla qu'elle s'ouvrait, qu'elle se refermait d'elle-même et que j'entendais des cris étouffés et des sanglots humains dans les sifflements et dans les plaintes de la tempête. Je crus même une fois avoir entendu résonner des paroles et prononcer mon nom par une voix en détresse qui aurait appelé au secours ! Je me levai sur mon séant; je n'entendis plus rien : je crus que la tempête, la fièvre et les rêves m'absorbaient dans leurs illusions ; je retombai dans l'assoupissement.

Le matin, la tempête avait fait place au plus pur soleil. Je fus réveillé par des gémissements véritables et par des cris de désespoir du pauvre pêcheur et de sa femme qui se lamentaient sur le seuil de la porte de Graziella. La pauvre petite s'était enfuie pendant la nuit. Elle avait réveillé et embrassé les enfants en leur faisant signe de se taire. Elle avait laissé sur son lit tous ses plus beaux habits et ses boucles d'oreilles, ses colliers, le peu d'argent qu'elle possédait.

Le père tenait à la main un morceau de papier taché de quelques gouttes d'eau qu'on avait trouvé attaché par une épingle sur le lit. Il y avait cinq ou six lignes qu'il me priait, éperdu, de lire. Je pris le papier. Il ne contenait que ces mots écrits en tremblant dans l'accès de la fièvre, et que j'avais peine à lire : « J'ai trop promis... une voix me dit que c'est plus fort que moi... J'embrasse vos pieds, pardonnez-moi. J'aime mieux me faire religieuse. Consolez Cecco et le *Monsieur*... Je prierai Dieu pour lui et pour les petits. Donnez-leur tout ce que j'ai. Rendez la bague à Cecco... »

A la lecture de ces lignes, toute la famille fondit de nouveau en larmes. Les petits enfants, encore tout nus, entendant que leur sœur était partie pour toujours, mêlaient leurs cris aux gémissements des deux vieillards et couraient dans toute la maison en appelant Graziella !

XIV

Le billet tomba de mes mains. En voulant le ramasser, je vis à terre, sous ma porte, une fleur de grenade que j'avais admirée le dernier dimanche dans les cheveux de la jeune fille et la petite médaille de dévotion qu'elle portait toujours dans son sein et qu'elle avait attachée quelques mois avant à mon rideau pendant ma maladie. Je ne doutai plus que ma porte ne se fût en effet ouverte et refermée pendant

la nuit; que les paroles et les sanglots étouffés que j'avais cru entendre et que j'avais pris pour les plaintes du vent ne fussent les adieux et les sanglots de la pauvre enfant. Une place sèche sur le seuil extérieur de l'entrée de ma chambre, au milieu des traces de pluie qui tachaient tout le reste de la terrasse, attestait que la jeune fille s'était assise là pendant l'orage, qu'elle avait passé sa dernière heure à se plaindre et à pleurer, couchée ou agenouillée sur cette pierre. Je ramassai la fleur de grenade et la médaille et je les cachai dans mon sein.

Les pauvres gens, au milieu de leur désespoir, étaient touchés de me voir pleurer comme eux. Je fis ce que je pus pour les consoler. Il fut convenu que s'ils retrouvaient leur fille, on ne lui parlerait plus de Cecco. Cecco lui-même, que Beppo était allé chercher, fut le premier à se sacrifier à la paix de la maison et au retour de sa cousine. Tout désespéré qu'il fût, on voyait qu'il était heureux de ce que son nom était prononcé avec tendresse dans le billet, et qu'il trouvait une sorte de consolation dans les adieux mêmes qui faisaient son désespoir.

« Elle a pensé à moi pourtant, » disait-il, et il s'essuyait les yeux. Il fut à l'instant convenu entre nous que nous n'aurions pas un instant de repos avant d'avoir trouvé les traces de la fugitive.

Le père et Cecco sortirent à la hâte pour aller s'informer dans les innombrables monastères de femmes de la ville Beppo et la grand'mère coururent chez toutes les jeunes amies de Graziella qu'ils

soupçonnèrent d'avoir reçu quelques confidences de ses pensées et de sa fuite. Moi, étranger, je me chargeai de visiter les quais, les ports de Naples et les portes de la ville pour interroger les gardes, les capitaines de navire, les mariniers, et pour savoir si aucun d'eux n'avait vu une jeune Procitane sortir de la ville et s'embarquer le matin.

La matinée se passa dans de vaines recherches. Nous rentrâmes tous silencieux et mornes à la maison pour nous raconter mutuellement nos démarches et pour nous consulter de nouveau. Personne, excepté les enfants, n'eut la force de porter un morceau de pain à la bouche. Andréa et sa femme s'assirent découragés sur le seuil de la chambre de Graziella. Beppino et Cecco retournèrent errer sans espoir dans les rues et dans les églises, que l'on rouvre le soir à Naples pour les litanies et les bénédictions.

XV

Je sortis seul après eux et je pris tristement et au hasard la route qui mène à la grotte du Pausilippe. Je franchis la grotte ; j'allai jusqu'au bord de la mer qui baigne la petite île de Nisida.

Du bord de la mer mes yeux se portèrent sur Procida, qu'on voit blanchir de là comme une écaille de tortue sur le bleu des vagues. Ma pensée se reporta naturellement sur cette île et sur ces jours

de fête que j'y avais passés avec Graziella. Une inspiration m'y guidait. Je me souvins que la jeune fille avait là une amie presque de son âge, fille d'un pauvre habitant des chaumières voisines ; que cette jeune fille portait un costume particulier qui n'était pas celui de ses compagnes. Un jour que je l'interrogeais sur les motifs de cette différence dans ses habits, elle m'avait répondu qu'elle était religieuse, bien qu'elle demeurât libre chez ses parents dans une espèce d'état intermédiaire entre le cloître et la vie de famille. Elle me fit voir l'église de son monastère. Il y en avait plusieurs dans l'île, ainsi qu'à Ischia et dans les villages de la campagne de Naples

La pensée me vint que Graziella, voulant se vouer à Dieu, serait peut-être allée se confier à cette amie et lui demander de lui ouvrir les portes de son monastère. Je ne m'étais pas donné le temps de réfléchir, et j'étais déjà marchant à grands pas sur la route de Pouzzolles, ville la plus rapprochée de Procida où l'on trouve des barques.

J'arrivai à Pouzzolles en moins d'une heure. Je courus au port ; je payai double deux rameurs pour les déterminer à me jeter à Procida malgré la mer forte et la nuit tombante. Ils mirent leur barque à flot. Je saisis une paire de rames avec eux. Nous doublâmes avec peine le cap Misène. Deux heures après j'abordais l'île et je gravissais tout seul, tout essoufflé et tout tremblant, au milieu des ténèbres et aux coups du vent d'hiver, les degrés de la longue rampe qui conduisait à la cabane d'Andréa.

XVI

« Si Graziella est dans l'île, me disais-je, elle sera venue d'abord là, par l'instinct naturel qui pousse l'oiseau vers son nid et l'enfant vers la maison de son père. Si elle n'y est plus, quelques traces me diront qu'elle y a passé. Ces traces me conduiront peut-être où elle est. Si je n'y trouve ni elle ni traces d'elle, tout est perdu : les portes de quelque sépulcre vivant se seront à jamais refermées sur sa jeunesse. »

Agité de ce doute terrible, je touchais au dernier degré. Je savais dans quelle fente de rocher la vieille mère, en partant, avait caché la clef de la maison. J'écartai le lierre et j'y plongeai la main. Mes doigts y cherchaient à tâtons la clef, tout crispés de peur d'y sentir le froid du fer qui ne m'eût plus laissé d'espérance.....

La clef n'y était pas. Je poussai un cri étouffé de joie et j'entrai à pas muets dans la cour. La porte, les volets étaient fermés ; une légère lueur qui s'échappait par les fentes de la fenêtre et qui flottait sur les feuilles du figuier trahissait une lampe allumée dans la demeure. Qui eût pu trouver la clef, ouvrir la porte, allumer la lampe, si ce n'était l'enfant de la maison ? Je ne doutai pas que Graziella ne fût à deux pas de moi, et je tombai à genoux sur la dernière marche de l'escalier pour remercier l'ange qui m'avait guidé jusqu'à elle.

XVII

Aucun bruit ne sortait de la maison. Je collai mon oreille au seuil, je crus entendre le faible bruit d'une respiration et comme des sanglots au fond de la seconde chambre. Je fis trembler légèrement la porte comme si elle eût été seulement ébranlée sur ses gonds par le vent, afin d'appeler peu à peu l'attention de Graziella et pour que le son soudain et inattendu d'une voix humaine ne la tuât pas en l'appelant. La respiration s'arrêta. J'appelai alors Graziella, à demi voix et avec l'accent le plus calme et le plus tendre que je pus trouver dans mon cœur. Un faible cri me répondit du fond de la maison.

J'appelai de nouveau en la conjurant d'ouvrir à son ami, à son frère qui venait seul, la nuit, à travers la tempête et guidé par son bon ange, la chercher, la découvrir, l'arracher à son désespoir, lui apporter le pardon de sa famille, le sien, et la ramener à son devoir, à son bonheur, à sa pauvre grand'mère, à ses chers petits enfants!

« Dieu! c'est lui! c'est mon nom! c'est sa voix! » s'écria-t-elle sourdement.

Je l'appelai plus tendrement Graziellina, de ce nom de caresse que je lui donnais quelquefois quand nous badinions ensemble.

« Oh! c'est bien lui, dit-elle. Je ne me trompe pas, mon Dieu! c'est lui! »

Je l'entendis se soulever sur les feuilles sèches

qui bruissaient à chacun de ses mouvements, faire un pas pour venir m'ouvrir, puis retomber de faiblesse ou d'émotion sans pouvoir aller plus avant.

XVIII

Je n'hésitai plus; je donnai un coup d'épaule de toutes les forces de mon impatience et de mon inquiétude à la vieille porte, la serrure céda et se détacha sous l'effort, et je me précipitai dans la maison.

La petite lampe rallumée devant la Madone par Graziella l'éclairait d'une faible lueur. Je courus au fond de la seconde chambre où j'avais entendu sa voix et sa chute, et où je la croyais évanouie. Elle ne l'était pas. Seulement sa faiblesse avait trahi son effort; elle était retombée sur le tas de bruyère sèche qui lui servait de lit, et joignait les mains en me regardant. Ses yeux animés par la fièvre, ouverts par l'étonnement et alanguis par l'amour, brillaient fixes comme deux étoiles dont les lueurs tombent du ciel, et qui semblent vous regarder.

Sa tête, qu'elle cherchait à relever, retombait de faiblesse sur les feuilles, renversée en arrière et comme si le cou était brisé. Elle était pâle comme l'agonie, excepté sur les pommettes des joues teintes de quelques vives roses. Sa belle peau était marbrée de taches de larmes et de la poussière qui s'y était attachée. Son vêtement noir se confondait avec la couleur brune des feuilles répandues à terre et sur

lesquelles elle était couchée. Ses pieds nus, blancs comme le marbre, dépassaient de toute leur longueur le tas de fougères et reposaient sur la pierre. Des frissons couraient sur tous ses membres et faisaient claquer ses dents comme des castagnettes dans une main d'enfant. Le mouchoir rouge qui enveloppait ordinairement les longues tresses noires de ses beaux cheveux était détaché et étendu comme un demi-voile sur son front jusqu'au bord de ses yeux. On voyait qu'elle s'en était servi pour ensevelir son visage et ses larmes dans l'ombre comme dans l'immobilité anticipée d'un linceul, et qu'elle ne l'avait relevé qu'en entendant ma voix et en se plaçant sur son séant pour venir m'ouvrir.

XIX

Je me jetai à genoux à côté de la bruyère ; je pris ses deux mains glacées dans les miennes ; je les portai à mes lèvres pour les réchauffer sous mon haleine; quelques larmes de mes yeux y tombèrent. Je compris, au serrement convulsif de ses doigts, qu'elle avait senti cette pluie du cœur et qu'elle m'en remerciait. J'ôtai ma capote de marin. Je la jetai sur ses pieds nus. Je les enveloppai dans les plis de la laine.

Elle me laissait faire en me suivant seulement des yeux avec une expression d'heureux délire, mais sans pouvoir encore s'aider elle-même d'aucun mouvement, comme un enfant qui se laisse emmailloter et retour-

ner dans son berceau. Je jetai ensuite deux ou trois fagots de bruyère dans le foyer de la première chambre pour réchauffer un peu l'air. Je les allumai à la flamme de la lampe, et je revins m'asseoir à terre à côté du lit de feuilles.

« Que je me sens bien ! » me dit-elle en parlant tout bas, d'un ton doux, égal et monotone, comme si sa poitrine eût perdu à la fois toute vibration et tout accent et n'eût plus conservé qu'une seule note dans la voix. « J'ai voulu en vain me le cacher à moi-même, j'ai voulu en vain te le cacher toujours, à toi. Je peux mourir, mais je ne peux pas aimer un autre que toi. Ils ont voulu me donner un fiancé, c'est toi qui es le fiancé de mon âme ! Je ne me donnerai pas à un autre sur la terre, car je me suis donnée en secret à toi ! Toi sur la terre, ou Dieu dans le ciel ! c'est le vœu que j'ai fait le premier jour où j'ai compris que mon cœur était malade de toi. Je sais bien que je ne suis qu'une pauvre fille indigne de toucher seulement tes pieds par sa pensée. Aussi je ne t'ai jamais demandé de m'aimer. Je ne te demanderai jamais si tu m'aimes. Mais moi, je t'aime, je t'aime, je t'aime ! » Et elle semblait concentrer toute son âme dans ces trois mots. « Et maintenant, méprise-moi, raille-moi, foule-moi aux pieds ! Moque-toi de moi, si tu veux, comme d'une folle qui rêve qu'elle est reine dans ses haillons. Livre-moi à la risée de tout le monde ! Oui, je leur dirai moi-même : « Oui, je l'aime ! et si vous aviez « été à ma place, vous auriez fait comme moi, vous « seriez mortes ou vous l'auriez aimé ! »

XX

Je tenais les yeux baissés, n'osant les relever sur elle, de peur que mon regard ne lui en dît trop ou trop peu pour tant de délire. Cependant je relevai, à ces mots, mon front collé sur ses mains, et je balbutiai quelques paroles.

Elle me mit le doigt sur les lèvres. « Laisse-moi tout dire : maintenant je suis contente ; je n'ai plus de doute, Dieu s'est expliqué. Écoute :

« Hier, quand je me suis sauvée de la maison après avoir passé toute la nuit à combattre et à pleurer à ta porte ; quand je suis arrivée ici à travers la tempête, j'y suis venue croyant ne plus te revoir jamais, et comme une morte qui marcherait d'elle-même à la tombe. Je devais me faire religieuse demain, aussitôt le jour venu. Quand je suis arrivée la nuit à l'île et que je suis allée frapper au monastère, il était trop tard, la porte était fermée. On a refusé de m'ouvrir. Je suis venue ici pour passer la nuit et baiser les murs de la maison de mon père avant d'entrer dans la maison de Dieu et dans le tombeau de mon cœur. J'ai écrit par un enfant à une amie de venir me chercher demain. J'ai pris la clef. J'ai allumé la lampe devant la Madone. Je me suis mise à genoux et j'ai fait un vœu, un dernier vœu, un vœu d'espérance jusque dans le désespoir. Car tu sauras, si jamais tu aimes, qu'il reste toujours une dernière lueur de feu au fond de l'âme, même quand on croit que tout est éteint.

« Sainte protectrice, lui ai-je dit, envoyez-moi un
« signe de ma vocation pour m'assurer que l'amour
« ne me trompe pas et que je donne véritablement à
« Dieu une vie qui ne doit appartenir qu'à lui seul!

« Voici ma dernière nuit commencée parmi les
« vivants. Nul ne sait où je la passe. Demain peut-
« être on viendra me chercher ici quand je n'y serai
« déjà plus. Si c'est l'amie que j'ai envoyé avertir qui
« vient la première, ce sera signe que je dois accom-
« plir mon dessein, et je la suivrai pour jamais au
« monastère.

« Mais si c'était lui qui parût avant elle!... lui,
« qui vînt, guidé par mon ange, me découvrir et
« m'arrêter au bord de mon autre vie!... Oh! alors,
« ce sera signe que vous ne voulez pas de moi, et que
« je dois retourner avec lui pour l'aimer le reste de
« mes jours!

« Faites que ce soit lui! ai-je ajouté. Faites ce
« miracle de plus, si c'est votre dessein et celui de
« Dieu! Pour l'obtenir, je vous fais un don, le seul
« que je puisse faire, moi qui n'ai rien. Voici mes
« cheveux, mes pauvres et longs cheveux qu'il aime
« et qu'il dénoua si souvent en riant pour les voir
« flotter au vent sur mes épaules. Prenez-les, je vous
« les donne, je vais les couper moi-même pour vous
« prouver que je ne me réserve rien, et que ma tête
« subit d'avance le ciseau qui les couperait demain
« en me séparant du monde. »

A ces mots, elle écarta de la main gauche le mou-
choir de soie qui lui couvrait la tête, et prenant de

l'autre le long écheveau de ses cheveux coupés et couchés à côté d'elle sur le lit de feuilles, elle me les montra en les déroulant. « La Madone a fait le miracle! » reprit-elle avec une voix plus forte et avec un accent intime de joie. « Elle t'a envoyé! J'irai où tu voudras. Mes cheveux sont à elle. Ma vie est à toi! »

Je me précipitai sur les tresses coupées de ses beaux cheveux noirs, qui me restèrent dans les mains comme une branche morte détachée de l'arbre. Je les couvris de baisers muets, je les pressai contre mon cœur, je les arrosai de larmes comme si c'eût été une partie d'elle-même que j'ensevelissais morte dans la terre. Puis, reportant les yeux sur elle, je vis sa charmante tête qu'elle relevait toute dépouillée, mais comme parée et embellie de son sacrifice, resplendir de joie et d'amour au milieu des tronçons noirs et inégaux de ses cheveux déchirés plutôt que coupés par les ciseaux. Elle m'apparut comme la statue mutilée de la Jeunesse dont les mutilations même du temps relèvent la grâce et la beauté en ajoutant l'attendrissement à l'admiration. Cette profanation d'elle-même, ce suicide de sa beauté pour l'amour de moi, me portèrent au cœur un coup dont le retentissement ébranla tout mon être et me précipita le front contre terre à ses pieds. Je pressentis ce que c'était qu'aimer, et je pris ce pressentiment pour de l'amour!

XXI

Hélas ! ce n'était pas le complet amour, ce n'en était en moi que l'ombre. Mais j'étais trop enfant et trop naïf encore pour ne pas m'y tromper moi-même. Je crus que je l'adorais comme tant d'innocence, de beauté et d'amour méritaient d'être adorés d'un amant. Je le lui dis avec cet accent sincère que donne l'émotion et avec cette passion contenue que donnent la solitude, la nuit, le désespoir, les larmes. Elle le crut, parce qu'elle avait besoin de le croire pour vivre et parce qu'elle avait assez de passion elle-même dans son âme pour couvrir l'insuffisance de mille autres cœurs.

La nuit entière se passa ainsi dans l'entretien confiant, mais naïf et pur, de deux êtres qui se dévoilent innocemment leur tendresse et qui voudraient que la nuit et le silence fussent éternels pour que rien d'étranger à eux ne vînt s'interposer entre la bouche et le cœur. Sa piété et ma réserve timide, l'attendrissement même de nos âmes, éloignaient de nous tout autre danger. Le voile de nos larmes était sur nous. Il n'y a rien de si loin de la volupté que l'attendrissement. Abuser d'une pareille intimité, c'eût été profaner deux âmes.

Je tenais ses deux mains dans les miennes. Je les sentais se ranimer à la vie. J'allais lui chercher de l'eau fraîche pour boire dans le creux de ma main ou pour essuyer son front et ses joues. Je rallumais le

feu en y jetant quelques branches; puis je revenais m'asseoir sur la pierre à côté du fagot de myrte où reposait sa tête pour entendre et pour entendre encore les confidences délicieuses de son amour; comment il était né en elle à son insu, sous les apparences d'une pure et douce amitié de sœur; comment elle s'était d'abord alarmée, puis rassurée; à quel signe elle avait enfin reconnu qu'elle m'aimait; combien de marques secrètes de préférence elle m'avait données à mon insu; quel jour elle croyait s'être trahie; quel autre elle avait cru s'apercevoir que je la payais de retour; les heures, les gestes, les sourires, les mots échappés et retenus, les révélations ou les nuages involontaires de nos visages pendant ces six mois. Sa mémoire avait tout conservé; elle lui rappelait tout, comme l'herbe des montagnes du Midi, à laquelle le vent a mis le feu pendant l'été, conserve l'empreinte de l'incendie à toutes les places où la flamme a passé.

XX

Elle y ajoutait ces mystérieuses superstitions du sentiment qui donnent un sens et un prix aux plus insignifiantes circonstances. Elle levait, pour ainsi dire, un à un tous les voiles de son âme devant moi. Elle se montrait comme à Dieu, dans toute la nudité de sa candeur, de son enfance, de son abandon. L'âme n'a qu'une fois dans la vie de ces moments où elle se verse tout entière dans une autre âme avec

ce murmure intarissable des lèvres qui ne peuvent suffire à son amoureux épanchement, et qui finissent par balbutier des sons inarticulés et confus comme des baisers d'enfant qui s'endort.

Je ne me lassais pas moi-même d'écouter, de gémir et de frissonner tour à tour. Bien que mon cœur, trop léger et trop vert encore de jeunesse, ne fût ni assez mûr ni assez fécond pour produire de lui-même de si brûlantes et de si divines émotions, ces émotions faisaient, en tombant dans le mien, une impression si neuve et si délicieuse, qu'en les sentant je croyais les éprouver. Erreur ! j'étais la glace et elle était le feu. En le reflétant, je croyais le produire. N'importe ; ce rayonnement, répercuté de l'un à l'autre, semblait appartenir à tous les deux et nous envelopper de l'atmosphère du même sentiment.

XXIII

Ainsi s'écoula cette longue nuit d'hiver. Cette nuit n'eut pour elle et pour moi que la durée du premier soupir qui dit qu'on aime. Il nous sembla, quand le jour parut, qu'il venait interrompre ce mot à peine commencé.

Le soleil était cependant déjà haut sur l'horizon quand ses rayons glissèrent entre les volets fermés et pâlirent la lueur de la lampe. Au moment où j'ouvris la porte, je vis toute la famille du pêcheur qui montait en courant l'escalier.

La jeune religieuse de Procida, amie de Graziella, à qui elle avait envoyé son message la veille et confié le dessein d'entrer le lendemain au monastère, soupçonnant quelque désespoir de cœur, avait envoyé la nuit un de ses frères à Naples pour avertir les parents de la résolution de Graziella. Informés ainsi de leur enfant retrouvée, ils arrivaient en hâte, tout joyeux et tout repentants, pour l'arrêter sur le bord de son désespoir et la ramener libre et pardonnée avec eux.

La grand'mère se jeta à genoux près du lit en poussant de ses deux bras les deux petits enfants qu'elle avait amenés pour l'attendrir, et en se couvrant de leurs corps comme d'un bouclier contre les reproches de sa petite-fille. Les enfants se jetèrent tout en cris et tout en pleurs dans les bras de leur sœur. En se levant pour les caresser et pour embrasser sa grand'mère, le mouchoir qui couvrait la tête de Graziella tomba et laissa voir sa tête dépouillée de sa chevelure. A la vue de ces outrages à sa beauté dont ils comprirent trop le sens, ils frémirent. Les sanglots éclatèrent de nouveau dans la maison. La religieuse qui venait d'entrer calma et consola tout le monde; elle ramassa les tresses coupées du front de Graziella, elle les fit toucher à l'image de la Madone en les pliant dans un mouchoir de soie blanc, et les remit dans le tablier de la grand'mère. « Gardez-les, lui dit-elle, pour les lui montrer de temps en temps, dans son bonheur ou dans ses peines, et pour lui rappeler, quand elle appartiendra à celui qu'elle

aime, que les prémices de son cœur doivent appartenir toujours à Dieu, comme les prémices de sa beauté lui appartiennent dans cette chevelure. »

XXIV

Le soir, nous revînmes tous ensemble à Naples. Le zèle que j'avais montré pour retrouver et sauver Graziella dans cette circonstance avait redoublé l'affection de la vieille femme et du pêcheur pour moi. Aucun d'eux ne soupçonnait la nature de mon intérêt pour elle et de son attachement pour moi. On attribuait toute sa répugnance à la difformité de Cecco. On espérait vaincre cette répugnance par la raison et le temps. On promit à Graziella de ne plus la presser pour le mariage. Cecco lui-même supplia son père de ne plus en parler; il demandait, par son humilité, par son attitude et par ses regards, pardon à sa cousine d'avoir été l'occasion de sa peine. Le calme rentra dans la maison.

XXV

Rien ne jetait plus aucune ombre sur le visage de Graziella ni sur mon bonheur, si ce n'est la pensée que ce bonheur serait tôt ou tard interrompu par mon retour dans mon pays. Quand on venait à prononcer le nom de la France, la pauvre fille pâlissait

comme si elle eût vu le fantôme de la mort. Un jour, en rentrant dans ma chambre, je trouvai tous mes habits de ville déchirés et jetés en pièces sur le plancher. « Pardonne-moi, me dit Graziella en se jetant à genoux à mes pieds, et en levant vers moi son visage décomposé; c'est moi qui ai fait ce *malheur*. Oh! ne me gronde pas! Tout ce qui me rappelle que tu dois quitter un jour ces habits de marin me fait trop de mal! Il me semble que tu dépouilleras ton cœur d'aujourd'hui pour en prendre un autre quand tu mettras tes habits d'autrefois! »

Excepté ces petits orages qui n'éclataient que de la chaleur de sa tendresse et qui s'apaisaient sous quelques larmes de nos yeux, trois mois s'écoulèrent ainsi dans une félicité imaginaire que la moindre réalité devait briser en nous touchant. Notre Éden était sur un nuage.

Et c'est ainsi que je connus l'amour : par une larme dans des yeux d'enfant.

XVI

Que nous étions heureux ensemble lorsque nous pouvions oublier complètement qu'il existait un autre monde au delà de nous, un autre monde que cette maisonnette au penchant du Pausilippe; cette terrasse au soleil, cette petite chambre où nous travaillions en jouant la moitié du jour; cette barque couchée dans son lit de sable sur la grève, et cette belle mer dont

le vent humide et sonore nous apportait la fraîcheur et les mélodies des eaux !

Mais, hélas! il y avait des heures où nous nous prenions à penser que le monde ne finissait pas là, et qu'un jour se lèverait et ne nous retrouverait plus ensemble sous le même rayon de lune ou de soleil. J'ai tort de tant accuser la sécheresse de mon cœur alors en le comparant à ce qu'il a ressenti depuis. Au fond, je commençais à aimer Graziella mille fois plus que je ne me l'avouais à moi-même. Si je ne l'avais pas aimée autant, la trace qu'elle laissa pour toute ma vie dans mon âme n'aurait pas été si profonde et si douloureuse, et sa mémoire ne se serait pas incorporée à moi si délicieusement et si tristement, son image ne serait pas si présente et si éclatante dans mon souvenir. Bien que mon cœur fût du sable alors, cette fleur de mer s'y enracinait pour plus d'une saison comme les lis miraculeux de la petite plage s'enracinent sur les grèves de l'île d'Ischia.

XXVII

Et quel œil assez privé de rayons, quel cœur assez éteint en naissant ne l'aurait pas aimée? Sa beauté semblait se développer du soir au matin avec son amour. Elle ne grandissait plus, mais elle s'accomplissait dans toutes ses grâces. Grâces, hier d'enfant, aujourd'hui de jeune fille éclose. Ses formes sveltes se transformaient à vue d'œil en contours plus suaves

et plus arrondis par l'adolescence. Sa stature prenait de l'aplomb sans rien perdre de son élasticité. Ses beaux pieds nus ne foulaient plus si légèrement le sol de terre battue. Elle les traînait avec cette indolence et cette langueur que semble imprimer à tout le corps le poids des premières pensées amoureuses de la femme.

Ses cheveux repoussaient avec la sève forte et touffue des plantes marines sous les vagues tièdes du printemps. Je m'amusais souvent à en mesurer la croissance en les étirant roulés autour de mon doigt sur la taille galonnée de sa soubreveste verte. Sa peau blanchissait et se colorait à la fois des mêmes teintes dont la poudre rose du corail saupoudrait tous les jours le bout de ses doigts. Ses yeux grandissaient et s'ouvraient de jour en jour davantage comme pour embrasser un horizon qui lui aurait apparu tout à coup. C'était l'étonnement de la vie quand Galatée sent une première palpitation sous le marbre. Elle avait involontairement avec moi des pudeurs et des timidités d'attitude, de regards, de gestes, qu'elle n'avait jamais eues auparavant. Je m'en apercevais, et j'étais souvent tout muet et tout tremblant moi-même auprès d'elle. On aurait dit que nous étions deux coupables, et nous n'étions que deux enfants trop heureux.

Et cependant depuis quelque temps un fond de tristesse se cachait ou se révélait sous ce bonheur. Nous ne savions pas bien pourquoi. Mais la destinée le savait, elle. C'était le sentiment de la brièveté du temps qui nous restait à passer ensemble.

XXVIII

Souvent Graziella, au lieu de reprendre joyeusement son ouvrage après avoir habillé et peigné ses petits frères, restait assise au pied du mur d'appui de la terrasse, à l'ombre des grosses feuilles d'un figuier qui montait d'en bas jusque sur le rebord du mur. Elle demeurait là immobile, le regard perdu, pendant des demi-journées entières. Quand sa grand'mère lui demandait si elle était malade, elle répondait qu'elle n'avait aucun mal, mais qu'elle était lasse avant d'avoir travaillé. Elle n'aimait pas qu'on l'interrogeât alors. Elle détournait le visage de tout le monde, excepté de moi. Mais moi, elle me regardait longtemps sans me rien dire. Quelquefois ses lèvres remuaient comme si elle avait parlé, mais elle balbutiait des mots que personne n'entendait. On voyait de petits frissons, tantôt blancs, tantôt roses, courir sur la peau de ses joues et la rider comme la nappe d'eau dormante touchée par le premier pressentiment des vents du matin. Mais, quand je m'asseyais à côté d'elle, que je lui prenais la main, que je chatouillais légèrement les longs cils de ses yeux fermés avec l'aile de ma plume ou avec l'extrémité d'une tige de romarin, alors elle oubliait tout, elle se mettait à rire et à causer comme autrefois. Seulement elle semblait triste après avoir ri et badiné avec moi.

Je lui disais quelquefois : « Graziella, qu'est-ce que tu regardes donc ainsi là-bas, là-bas au bout

de la mer pendant des heures entières ? Est-ce que tu y vois quelque chose que nous n'y voyons pas, nous ? » — « J'y vois la France derrière des montagnes de glace, » me répondit-elle. — « Et qu'est-ce que tu vois donc de si beau en France ? » ajoutais-je. — « J'y vois quelqu'un qui te ressemble, » répliquait-elle, « quelqu'un qui marche, marche, marche, sur une longue route blanche qui ne finit pas. Il marche sans se retourner, toujours, toujours devant lui, et j'attends des heures entières, espérant toujours qu'il se retournera pour revenir sur ses pas. Mais il ne se retourne pas ! » Et puis elle se mettait le visage dans son tablier, et j'avais beau l'appeler des noms les plus caressants, elle ne relevait plus son beau front.

Je rentrais alors bien triste moi-même dans ma chambre. J'essayais de lire pour me distraire, mais je voyais toujours sa figure entre mes yeux et la page. Il me semblait que les mots prenaient une voix et qu'ils soupiraient comme nos cœurs. Je finissais souvent aussi par pleurer tout seul, mais j'avais honte de ma mélancolie et je ne disais jamais à Graziella que j'avais pleuré. J'avais bien tort, une larme de moi lui aurait fait tant de bien !

XXIX

Je me souviens de la scène qui lui fit le plus de peine au cœur et dont elle ne se remit jamais complètement.

Elle s'était depuis longtemps liée d'amitié avec

deux ou trois jeunes filles à peu près de son âge. Ces jeunes filles habitaient une des maisonnettes dans les jardins. Elles repassaient et raccommodaient les robes d'une maison d'éducation de jeunes Françaises. Le roi Murat avait établi cette maison à Naples pour les filles de ses ministres et de ses généraux. Ces jeunes Procitanes causaient souvent d'en bas en faisant leur ouvrage avec Graziella, qui les regardait par-dessus le mur d'appui de la terrasse. Elles lui montraient les belles dentelles, les belles soies, les beaux chapeaux, les beaux souliers, les rubans, les châles qu'elles apportaient ou qu'elles remportaient pour les jeunes élèves de ce couvent. C'étaient des cris d'étonnement et d'admiration qui ne finissaient pas. Quelquefois les petites ouvrières venaient prendre Graziella pour la conduire à la messe ou aux vêpres en musique dans la petite chapelle du Pausilippe. J'allais au-devant d'elles quand le jour tombait et que les tintements répétés de la cloche m'avertissaient que le prêtre allait donner la bénédiction. Nous revenions en folâtrant sur la grève de la mer, en nous avançant sur la trace de la lame quand elle se retirait, et en nous sauvant devant la vague quand elle revenait avec un bourrelet d'écume sur nos pieds. Dieu ! que Graziella était jolie alors, quand, tremblant de mouiller ses belles pantoufles brodées de paillettes d'or, elle courait, les bras tendus en avant, vers moi, comme pour se réfugier sur mon cœur contre le flot jaloux de la retenir ou de lui lécher du moins les pieds !

XXX

Je voyais depuis quelque temps qu'elle me cachait je ne sais quoi de ses pensées. Elle avait des entretiens secrets avec ses jeunes amies les ouvrières. C'était comme un petit complot auquel on ne m'admettait pas.

Un soir, je lisais dans ma chambre, à la lueur d'une petite lampe de terre rouge. Ma porte sur la terrasse était ouverte pour laisser entrer la brise de mer. J'entendis du bruit, de longs chuchotements de jeunes filles, des rires étouffés, puis de petites plaintes, des mots d'humeur, puis de nouveaux éclats de voix interrompus par de longs silences dans la chambre de Graziella et des enfants. Je n'y fis pas grande attention d'abord.

Cependant l'affectation même qu'on mettait à étouffer les chuchotements et l'espèce de mystère qu'ils supposaient entre les jeunes filles excitèrent ma curiosité. Je posai mon livre, je pris ma lampe de terre dans la main gauche, je l'abritai de la main droite contre les bouffées du vent pour qu'elle ne s'éteignît pas. Je traversai à pas muets la terrasse, en assourdissant mes pas sur les dalles. Je collai mon oreille contre la porte de Graziella. J'entendis un bruit de pas qui allaient et venaient dans la chambre, des froissements d'étoffes qu'on pliait et qu'on dépliait, le cliquetis des dés, des aiguilles, des ciseaux de femmes qui ajustaient des rubans,

qui épinglaient des fichus, et ces babillages, ces bourdonnements de fraîches voix que j'avais souvent entendus dans la maison de ma mère quand mes sœurs s'habillaient pour le bal.

Il n'y avait point de fête au Pausilippe pour le lendemain. Graziella n'avait jamais songé à relever sa beauté par la toilette. Il n'y avait pas même un miroir dans sa chambre. Elle se regardait dans le seau d'eau du puits de la terrasse, ou plutôt elle ne se regardait que dans mes yeux.

Ma curiosité ne résista pas à ce mystère. Je poussai la porte du genou. La porte céda. Je parus, ma lampe à la main, sur le seuil.

Les jeunes ouvrières jetèrent un cri et s'échappèrent en volée d'oiseaux, se réfugiant, comme si on les avait surprises en crime, dans les coins de la chambre. Elles tenaient encore à la main les objets de conviction. L'une le fil, l'autre les ciseaux, celle-ci les fleurs, celle-là les rubans. Mais Graziella, placée au milieu de la chambre sur un petit escabeau en bois, et comme pétrifiée par mon apparition inattendue, n'avait pas pu s'échapper. Elle était rouge comme une grenade. Elle baissait les yeux, elle n'osait pas me regarder, à peine respirer. Tout le monde se taisait, dans l'attente de ce que j'allais dire. Je ne disais rien moi-même. J'étais absorbé dans la surprise et dans la contemplation muette de ce que je voyais.

Graziella avait dépouillé ses vêtements de lourde laine, sa soubreveste galonnée à la mode de Procida,

qui s'entr'ouvre sur la poitrine pour laisser la respiration à la jeune fille et la source de vie à l'enfant, ses pantoufles à paillettes d'or et au talon de bois dans lesquelles jouaient ordinairement ses pieds nus, les longues épingles à boules de cuivre qui enroulaient transversalement sur le sommet de sa tête ses cheveux noirs, comme une vergue enroule la voile sur la barque. Ses boucles d'oreilles larges comme des bracelets étaient jetées confusément sur son lit avec ses habits du matin.

A la place de ce pittoresque costume grec qui sied à la pauvreté comme à la richesse, qui laisse, par la robe tombante à mi-jambes, par l'échancrure du corsage et par l'entaille des manches, la liberté et la souplesse à toutes les formes du corps de la femme, les jeunes amies de Graziella l'avaient revêtue, à sa prière, des habits et des parures d'une demoiselle française à peu près de sa taille et de son âge dans le couvent. Elle avait une robe de soie moirée, une ceinture rose, un fichu blanc, une coiffe ornée de fleurs artificielles, des souliers de satin bleu, des bas à mailles de soie qui laissaient voir la couleur de chair sur les chevilles arrondies de ses pieds.

Elle restait dans ce costume sous lequel je venais de la surprendre aussi confondue que si elle eût été surprise dans sa nudité par un regard d'homme. Je la regardais moi-même sans pouvoir en détacher mes yeux, mais sans qu'un geste, une exclamation, un sourire pussent lui révéler l'impression que j'éprouvais de son travestissement. Une larme m'était montée

du cœur. J'avais tout de suite et trop bien compris la pensée de la pauvre enfant. Honteuse de la différence de condition entre elle et moi, elle avait voulu éprouver si un rapprochement dans le costume rapprocherait à mes yeux nos destinées. Elle avait tenté cette épreuve à mon insu, avec l'aide de ses amies, espérant m'apparaître tout à coup ainsi plus belle et plus de mon espèce qu'elle ne croyait l'être sous les simples habits de son île et de son état. Elle s'était trop trompée. Elle commençait à s'en apercevoir à mon silence. Sa figure prenait une expression d'impatience désespérée et presque de larmes qui me révélait son dessein caché, son crime et sa déception.

Elle était bien belle ainsi cependant. Sa pensée devait l'embellir mille fois plus à mes yeux. Mais sa beauté ressemblait presque à une torture. C'était comme une figure de ces jeunes vierges du Corrége clouées au poteau sur le bûcher de leur martyre et se tordant dans leurs liens pour échapper aux regards qui profanent leur pudicité. Hélas ! c'était un martyre aussi pour la pauvre Graziella. Mais ce n'était pas, comme on eût pu croire en la voyant, le martyre de la vanité. C'était le martyre de son amour.

Les habillements de la jeune pensionnaire française du couvent dont on l'avait vêtue, coupés sans doute pour la taille maigre et pour les bras et les épaules grêles d'une enfant cloîtrée de treize à quatorze ans, s'étaient rencontrés trop étroits pour la stature découplée et pour les épaules arrondies et fortement nouées au corps de cette belle fille du soleil et de la

mer. La robe éclatait de partout sur les épaules, sur le sein, autour de la ceinture, comme une écorce de sycomore qui se déchire sur les branches de l'arbre aux fortes sèves du printemps. Les jeunes couturières avaient eu beau épingler çà et là la robe et le fichu, la nature avait rompu l'étoffe à chaque mouvement. On voyait en plusieurs endroits, à travers les déchirures de la soie, le nu du cou ou des bras éclater sous les reprises. La grosse toile de la chemise passait à travers les efforts de la robe et du fichu et contrastait par sa rudesse avec l'élégance de la soie. Les bras, mal contenus par une manche étroite et courte, sortaient comme le papillon rose de la chrysalide qu'il fait gonfler et crever. Ses pieds, accoutumés à être nus ou à s'emboîter dans de larges babouches grecques, tordaient le satin des souliers qui semblaient l'emprisonner dans des entraves de cordons noués comme des sandales autour de ses jambes. Ses cheveux, mal relevés et mal contenus par le réseau de dentelles et de fausses fleurs, soulevaient comme d'eux-mêmes tout cet édifice de coiffure et donnaient au visage charmant, qu'on avait voulu en vain défigurer ainsi, une expression d'effronterie dans la parure et de honte modeste dans la physionomie qui faisaient le plus étrange et le plus délicieux contraste.

Son attitude était aussi embarrassée que son visage. Elle n'osait faire un mouvement, de peur de laisser tomber les fleurs de son front ou de froisser son ajustement. Elle ne pouvait marcher, tant sa chaussure enclavait ses pieds et donnait de char-

mante gaucherie à ses pas. On eût dit l'Ève naïve de cette mer du soleil prise au piége de sa première coquetterie.

XXXI

Le silence dura un moment ainsi dans la chambre. A la fin, plus peiné que réjoui de cette profanation de la nature, je m'avançai vers elle en faisant des lèvres une moue un peu moqueuse, et en la regardant avec une légère expression de reproche et de douce raillerie, faisant semblant de la reconnaître avec peine sous cet attirail de toilette. « Comment, lui dis-je, c'est toi, Graziella? Oh! qui est-ce qui aurait jamais reconnu la belle *Procitane* dans cette poupée de Paris? Allons donc, continuai-je un peu rudement, n'as-tu pas honte de défigurer ainsi ce que Dieu a fait si charmant sous son costume naturel? Tu auras beau faire, va! tu ne seras jamais qu'une fille des vagues au pied marin et coiffée par les rayons de ton beau ciel. Il faut t'y résigner et en remercier Dieu. Ces plumes de l'oiseau de cage ne s'adapteront jamais bien à l'hirondelle de mer. »

Ce mot la perça jusqu'au cœur. Elle ne comprit pas ce qu'il y avait dans mon esprit de préférence passionnée et d'adoration pour l'hirondelle de mer. Elle crut que je la défiais de ressembler jamais à une beauté de ma race et de mon pays. Elle pensa que tous ses efforts pour se faire plus belle à cause de moi

et pour tromper mes yeux sur son humble condition étaient perdus. Elle fondit tout à coup en pleurs, et s'asseyant sur son lit, le visage caché dans ses doigts, elle pria, d'un ton boudeur, ses jeunes amies de venir la débarrasser de son odieuse parure. « Je savais bien, dit-elle en gémissant, que je n'étais qu'une pauvre Procitane. Mais je croyais qu'en changeant d'habits je ne te ferais pas tant de honte un jour si je te suivais dans ton pays. Je vois bien qu'il faut rester ce que je suis et mourir où je suis née. Mais tu n'aurais pas dû me le reprocher. »

A ces mots, elle arracha avec dépit les fleurs, le bonnet, le fichu, et, les jetant d'un geste de colère loin d'elle, elle les foula aux pieds en leur adressant des paroles de reproche, comme sa grand'mère avait fait aux planches de la barque après le naufrage. Puis, se précipitant vers moi, elle souffla la lampe dans ma main pour que je ne la visse pas plus longtemps dans ce costume qui m'avait déplu.

Je sentis que j'avais eu tort de badiner trop rudement avec elle, et que le badinage était sérieux. Je lui demandai pardon. Je lui dis que je ne l'avais grondée ainsi que parce que je la trouvais mille fois plus ravissante en Procitane qu'en Française. C'était vrai. Mais le coup était porté. Elle ne m'écoutait plus; elle sanglotait.

Ses amies la déshabillèrent; je ne la revis plus que le lendemain. Elle avait repris ses habits d'insulaire. Mais ses yeux étaient rouges des larmes que ce badinage lui avait coûté toute la nuit!

XXXII

Vers le même temps, elle commença à se défier des lettres que je recevais de France, soupçonnant bien que ces lettres me rappelaient. Elle n'osait pas me les dérober, tant elle était probe et incapable de tromper, même pour sa vie. Mais elle les retenait quelquefois neuf jours, et les attachait avec une de ses épingles dorées derrière l'image en papier de la Madone suspendue au mur à côté de son lit. Elle pensait que la Sainte Vierge, attendrie par beaucoup de neuvaines en faveur de notre amour, changerait miraculeusement le contenu des lettres, et transformerait les ordres de retour en invitation à rester près d'elle. Aucune de ces pieuses petites fraudes ne m'échappait, et toutes me la rendaient plus chère. Mais l'heure approchait.

XXXIII

Un soir des derniers jours du mois de mai, on frappa violemment à la porte. Toute la famille dormait. J'allai ouvrir. C'était mon ami V... « Je viens te chercher, me dit-il. Voici une lettre de ta mère. Tu n'y résisteras pas. Les chevaux sont commandés pour minuit. Il est onze heures. Partons, ou tu ne partiras jamais. Ta mère en mourra. Tu sais combien ta famille la rend responsable de toutes tes fautes.

Elle s'est tant sacrifiée pour toi; sacrifie-toi un moment pour elle. Je te jure que je reviendrai avec toi passer l'hiver et toute une autre longue année ici. Mais il faut faire acte de présence dans ta famille et d'obéissance aux ordres de ta mère. »

Je sentis que j'étais perdu.

« Attends-moi là, » lui dis-je.

Je rentrai dans ma chambre, je jetai à la hâte mes vêtements dans ma valise. J'écrivis à Graziella, je lui dis tout ce que la tendresse pouvait exprimer d'un cœur de dix-huit ans et tout ce que la raison pouvait commander à un fils dévoué à sa mère, Je lui jurais, comme je me le jurais à moi-même, qu'avant que le quatrième mois fût écoulé je serais auprès d'elle et que je ne la quitterais presque plus. Je confiais l'incertitude de notre destinée future à la Providence et à l'amour. Je lui laissais ma bourse pour aider ses vieux parents pendant mon absence. La lettre fermée, je m'approchai à pas muets. Je me mis à genoux sur le seuil de la porte de sa chambre. Je baisai la pierre et le bois; je glissai le billet dans la chambre par-dessous la porte. Je dévorai le sanglot intérieur qui m'étouffait.

Mon ami me passa la main sous le bras, me releva et m'entraîna. A ce moment, Graziella, que ce bruit inusité avait alarmée sans doute, ouvrit la porte. La lune éclairait la terrasse. La pauvre enfant reconnut mon ami. Elle vit ma valise qu'un domestique emportait sur ses épaules. Elle tendit les bras, jeta un cri de terreur et tomba inanimée sur la terrasse.

Nous nous élançâmes vers elle. Nous la reportâmes sans connaissance sur son lit. Toute la famille accourut. On lui jeta de l'eau sur le visage. On l'appela de toutes les voix qui lui étaient les plus chères. Elle ne revint au sentiment qu'à ma voix. « Tu le vois, me dit mon ami, elle vit; le coup est porté. De plus longs adieux ne seraient que des contre-coups plus terribles. » Il décolla les deux bras glacés de la jeune fille de mon cou et m'arracha de la maison. Une heure après, nous roulions dans le silence et dans la nuit sur la route de Rome.

XXXIV

J'avais laissé plusieurs adresses à Graziella dans la lettre que je lui avais écrite. Je trouvai une première lettre d'elle à Milan. Elle me disait qu'elle était bien de corps, mais malade de cœur; que cependant elle se confiait à ma parole et m'attendrait avec sécurité vers le mois de novembre.

Arrivé à Lyon, j'en trouvai une seconde plus sereine encore et plus confiante. La lettre contenait quelques feuilles de l'œillet rouge qui croissait dans un vase de terre sur le petit mur d'appui de la terrasse, tout près de ma chambre, et dont elle plaçait une fleur dans ses cheveux le dimanche. Était-ce pour m'envoyer quelque chose qui l'eût touchée ? Était-ce un tendre reproche déguisé sous un symbole et pour me rappeler qu'elle avait sacrifié ses cheveux pour moi ?

Elle me disait qu'elle « avait eu la fièvre; que le cœur lui faisait mal; mais qu'elle allait mieux de jour en jour; qu'on l'avait envoyée, pour changer d'air et pour se remettre tout à fait, chez une de ses cousines, sœur de Cecco, dans une maison du Vomero, colline élevée et saine qui domine Naples ».

Je restai ensuite plus de trois mois sans recevoir aucune lettre. Je pensais tous les jours à Graziella. Je devais repartir pour l'Italie au commencement du prochain hiver. Son image triste et charmante m'y apparaissait comme un regret, et quelquefois aussi comme un tendre reproche. J'étais à cet âge ingrat où la légèreté et l'imitation font une mauvaise honte au jeune homme de ses meilleurs sentiments; âge cruel où les plus beaux dons de Dieu, l'amour pur, les affections naïves, tombent sur le sable et sont emportés en fleur par le vent du monde. Cette vanité mauvaise et ironique de mes amis combattait souvent en moi la tendresse cachée et vivante au fond de mon cœur. Je n'aurais pas osé avouer sans rougir et sans m'exposer aux railleries quels étaient le nom et la condition de l'objet de mes regrets et de mes tristesses. Graziella n'était pas oubliée, mais elle était voilée dans ma vie. Cet amour, qui enchantait mon cœur, humiliait mon respect humain. Son souvenir, que je nourrissais seulement en moi dans la solitude, dans le monde me poursuivait presque comme un remords. Combien je rougis aujourd'hui d'avoir rougi alors! et qu'un seul des rayons de joie ou une des gouttes de larmes de ses chastes yeux valait plus que

tous ces regards, toutes ces agaceries et tous ces sourires auxquels j'étais prêt à sacrifier son image! Ah! l'homme trop jeune est incapable d'aimer! Il ne sait le prix de rien! Il ne connaît le vrai bonheur qu'après l'avoir perdu! Il y a plus de sève folle et d'ombre flottante dans les jeunes plants de la forêt; il y a plus de feu dans le vieux cœur du chêne.

L'amour vrai est le fruit mûr de la vie. A dix-huit ans, on ne le connaît pas, on l'imagine. Dans la nature végétale, quand le fruit vient, les feuilles tombent; il en est peut-être ainsi dans la nature humaine. Je l'ai souvent pensé depuis que j'ai compté des cheveux blanchissants sur ma tête. Je me suis reproché de n'avoir pas connu alors le prix de cette fleur d'amour. Je n'étais que vanité. La vanité est le plus sot et le plus cruel des vices, car elle fait rougir du bonheur!...

XXXV

Un soir des premiers jours de novembre, on me remit, au retour d'un bal, un billet et un paquet qu'un voyageur venant de Naples avait apportés pour moi de la poste en changeant de chevaux à Mâcon. Le voyageur inconnu me disait que, chargé pour moi d'un message important par un de ses amis, directeur d'une fabrique de corail de Naples, il s'acquittait en passant de sa commission; mais que les nouvelles qu'il m'apportait étant tristes et funèbres, il ne de-

mandait pas à me voir; il me priait seulement de lui accuser réception du paquet à Paris.

J'ouvris en tremblant le paquet. Il renfermait, sous la première enveloppe, une dernière lettre de Graziella, qui ne contenait que ces mots : « Le docteur dit que je mourrai avant trois jours. Je veux te dire adieu avant de perdre mes forces. Oh! si tu étais là, je vivrais! Mais c'est la volonté de Dieu. Je te parlerai bientôt et toujours du haut du ciel. Aime mon âme! Elle sera avec toi toute ta vie. Je te laisse mes cheveux, coupés une nuit pour toi. Consacre-les à Dieu dans une chapelle de ton pays pour que quelque chose de moi soit auprès de toi! »

XXXVI

Je restai anéanti, sa lettre dans les mains, jusqu'au jour. Ce n'est qu'alors que j'eus la force d'ouvrir la seconde enveloppe. Toute sa belle chevelure y était, telle que la nuit où elle me l'avait montrée dans la cabane. Elle était encore mêlée avec quelques-unes des feuilles de bruyère qui s'y étaient attachées cette nuit-là. Je fis ce qu'elle avait ordonné dans son dernier vœu. Une ombre de sa mort se répandit dès ce jour-là sur mon visage et sur ma jeunesse.

Douze ans plus tard je revins à Naples. Je cherchai ses traces. Il n'y en avait plus ni à la Margellina ni à Procida. La petite maison sur la falaise de l'île était tombée en ruine. Elle n'offrait plus qu'un monceau

de pierres grises au-dessus d'un cellier où les chevriers abritaient leurs chèvres pendant les pluies. Le temps efface vite sur la terre, mais il n'efface jamais les traces d'un premier amour dans le cœur qui l'a traversé.

Pauvre Graziella! Bien des jours ont passé depuis ces jours. J'ai aimé, j'ai été aimé. D'autres rayons de beauté et de tendresse ont illuminé ma sombre route. D'autres âmes se sont ouvertes à moi pour me révéler dans des cœurs de femmes les plus mystérieux trésors de beauté, de sainteté, de pureté que Dieu ait animés sur cette terre, afin de nous faire comprendre, pressentir et désirer le ciel. Mais rien n'a terni ta première apparition dans mon cœur. Plus j'ai vécu, plus je me suis rapproché de toi par la pensée. Ton souvenir est comme ces feux de la barque de ton père, que la distance dégage de toute fumée et qui brillent d'autant plus qu'ils s'éloignent davantage de nous. Je ne sais pas où dort ta dépouille mortelle, ni si quelqu'un te pleure encore dans ton pays; mais ton véritable sépulcre est dans mon âme. C'est là que tu es recueillie et ensevelie tout entière. Ton nom ne me frappe jamais en vain. J'aime la langue où il est prononcé. Il y a toujours au fond de mon cœur une larme qui filtre goutte à goutte et qui tombe en secret sur ta mémoire pour la rafraîchir et pour l'embaumer en moi. (1829.)

XXXVII

Un jour de l'année 1830, étant entré dans une église de Paris le soir, j'y vis apporter le cercueil, couvert d'un drap blanc, d'une jeune fille. Ce cercueil me rappela Graziella. Je me cachai sous l'ombre d'un pilier. Je songeai à Procida, et je pleurai longtemps.

Mes larmes se séchèrent ; mais les nuages qui avaient traversé ma pensée pendant cette tristesse d'une sépulture ne s'évanouirent pas. Je rentrai silencieux dans ma chambre. Je déroulai les souvenirs qui sont retracés dans cette longue note, et j'écrivis d'une seule haleine et en pleurant les vers intitulés *le Premier Regret*. C'est la note, affaiblie par vingt ans de distance, d'un sentiment qui fit jaillir la première source de mon cœur. Mais on y sent encore l'émotion d'une fibre intime qui a été blessée et qui ne guérira jamais bien.

Voici ces strophes, baume d'une blessure, rosée d'un cœur, parfum d'une fleur sépulcrale. Il n'y manquait que le nom de Graziella. Je l'y encadrerais dans une strophe, s'il y avait ici-bas un cristal assez pur pour renfermer cette larme, ce souvenir, ce nom !



LE PREMIER REGRET



LE PREMIER REGRET

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
    Aux pieds distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété !
Quelquefois cependant le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans ! c'est bien tôt pour mourir ! »
Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
    Je veux rêver et non pleurer !

Dit : « Elle avait seize ans ! » — Oui, seize ans ! et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant !
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant !
Moi seul je la revois, telle que la pensée
Dans l'âme où rien ne meurt, vivante l'a laissée,
Vivante ! comme à l'heure où les yeux sur les miens,
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
Me montrait dans le ciel la lune épanouie,
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,
Et l'écume argentée, et me disait : « Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi ?
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte, et ces chants sur les vagues,
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues !
Pourquoi, comme ce soir, n'ai-je jamais rêvé ?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé ?
Et toi, fils du matin, dis, à ces nuits si belles
Les nuits de ton pays sans moi ressemblaient-elles ? »
Puis, regardant sa mère, assise auprès de nous,
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Que son œil était pur et sa lèvre candide !
Que son œil inondait mon regard de clarté !
Le beau lac de Némi, qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité !
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées,
Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli ;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli ;
Tout folâtrait en elle : et ce jeune sourire,
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant !
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage !
Son pas insouciant, indécis, balancé,
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir ; et sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Mon image en son cœur se grava la première,
Comme dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière ;
Elle ne regarda plus rien après ce jour ;
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour !
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme, et je faisais partie

De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux.
Elle ne pensait plus au temps, à la distance;
L'heure seule absorbait toute son existence;
Avant moi cette vie était sans souvenir,
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir!
Elle se confiait à la douce nature
Qui souriait sur nous, à la prière pure
Qu'elle allait, le cœur plein de joie et non de pleurs,
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs :
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas : « Prie avec moi !
Car je ne comprends pas le ciel même sans Toi! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
    Je veux rêver et non pleurer!

Voyez dans son bassin l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir!
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
Orne sans le ternir le liquide miroir,
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à grands flocons y tombe et la ternit,

Comme si le vautour, ennemi de sa race,
De sa mort sur les flots avait semé la trace,
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté !

Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme ;
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir.
Elle n'attendait pas un second avenir ;
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance ;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur ;
Dans sa première larme elle noya son cœur !
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir, pour dormir, met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi, mais bien avant le soir !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile,
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords ;
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie !... excepté ma pensée,
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus,

Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes !
Elle fut la première, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur !

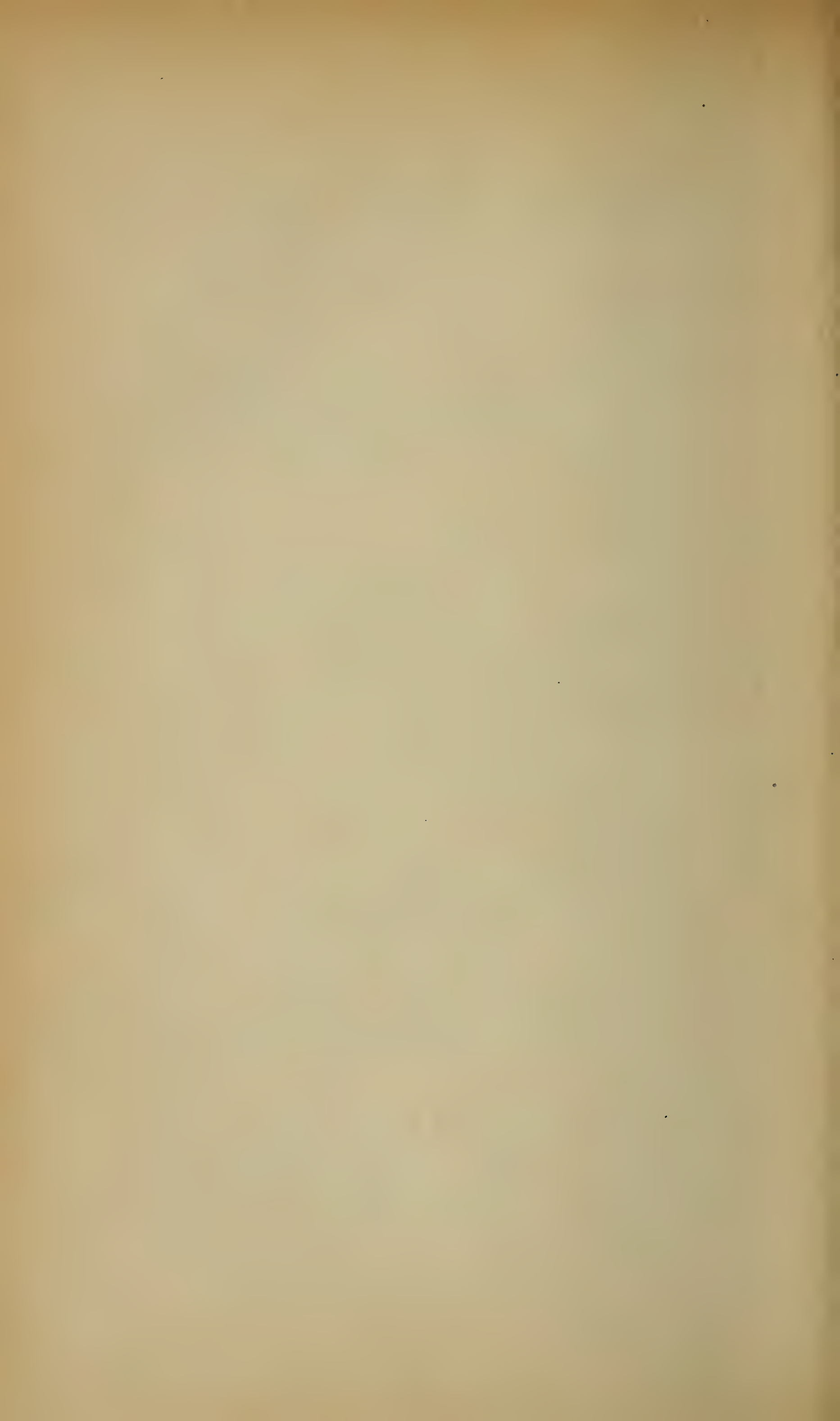
Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées ?
Je veux rêver et non pleurer !

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature ;
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage ;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage ;
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés.
Une fleur au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux ; mais le vent qui l'assiège
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie avant qu'elle ait charmé le cœur !
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie !
Oh ! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir ?

Remontez, remontez à ces heures passées !
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer !
Allez où va mon âme ! allez, ô mes pensées !
Mon cœur est plein, je veux pleurer !

C'est ainsi que j'expiai par ces larmes écrites la dureté et l'ingratitude de mon cœur de dix-huit ans. Je ne puis jamais relire ces vers sans adorer cette fraîche image que rouleront éternellement pour moi les vagues transparentes et plaintives du golfe de Naples... et sans me haïr moi-même! Mais les âmes pardonnent là-haut. La sienne m'a pardonné. Pardonnez-moi aussi, vous!! J'ai pleuré.

FIN



TABLE



IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie



PARIS

57, RUE DE SEINE, 57



RAPHAËL

Cette édition

est publiée par la Société propriétaire

des Œuvres de Lamartine.

A. DE LAMARTINE

RAPHAËL

PAGES

DE LA VINGTIÈME ANNÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1904



PROLOGUE

Le vrai nom de l'ami qui a écrit ces pages n'était pas Raphaël. Nous le lui donnions souvent par badinage, ses autres amis et moi, parce qu'il ressemblait beaucoup, dans son adolescence, à un portrait de Raphaël enfant, qu'on voit à Rome dans la galerie *Barberini*, à Florence dans le palais *Pitti*, et à Paris dans le Musée du Louvre. Nous lui donnions aussi ce nom parce que cet enfant avait pour trait distinctif de son caractère un sentiment si vif du beau dans la nature et dans l'art, que son âme n'était, pour ainsi dire, qu'une transparence de la beauté matérielle ou idéale éparse dans les œuvres de Dieu et des hommes. Cela tenait à une sensibilité si exquise qu'elle en était presque maladive en lui, avant que le temps l'eût un peu émoussée; nous disions, en faisant allusion à ce sentiment de nostalgie qu'on appelle le mal du pays, qu'il avait le mal du ciel! Il en convenait en souriant avec nous.

Cette passion du beau le rendait malheureux; dans une autre condition, elle aurait pu le rendre illustre. S'il eût tenu un pinceau, il aurait peint des Vierges de Foligno; s'il eût manié le ciseau, il aurait sculpté la Psyché de Canova; s'il eût connu la langue dans laquelle on écrit les sons, il aurait noté les plaintes aériennes du vent de mer dans les fibres des pins d'Italie, ou les haleines d'une jeune fille endormie qui rêve à celui qu'elle ne veut pas nommer. S'il eût été poëte, il aurait écrit les apostrophes de Job à Jéhovah, les stances d'Herminie du Tasse, la conversation de Roméo et de Juliette au clair de lune, de Shakspeare, le portrait d'Haydée de lord Byron.

Il n'aimait pas moins le bien que le beau, mais il n'aimait pas la vertu parce qu'elle était sainte, il l'aimait surtout parce qu'elle était belle. Sans aucune ambition dans le caractère, il en aurait eu dans l'imagination. S'il eût vécu dans ces républiques antiques où l'homme se développait tout entier dans la liberté, comme le corps se développe sans ligature dans l'air libre et en plein soleil, il aurait aspiré à tous les sommets comme César, il aurait parlé comme Démosthène, il serait mort comme Caton.

Mais sa destinée humiliée, ingrate et obscure, le retenait malgré lui dans l'oisiveté et dans la contemplation. Il avait des ailes à ouvrir, et point d'air autour de lui pour les porter. Il mourut jeune et dévorant l'espace de l'œil, mais sans l'avoir parcouru. Son monde à lui fut son rêve. Qu'il se réalise au moins dans son ciel!

Connaissez-vous ce portrait de Raphaël enfant, dont je vous parlais tout à l'heure? C'est une figure de seize ans, un peu pâle, un peu plombée par le soleil de Rome, mais où fleurit cependant encore sur les joues le duvet de l'enfance. Un rayon rasant de lumière semble y jouer dans le velours de la peau. Le coude du jeune homme est appuyé sur une table; l'avant-bras redressé pour porter la tête qui se repose dans la paume de la main; les doigts admirablement modelés impriment un léger sillon blanc au menton et à la joue. La bouche est fine, mélancolique, rêveuse; le nez est mince entre les deux yeux et légèrement nuancé d'une teinte un peu bleuâtre, comme si la délicatesse de la peau y laissait transparaître l'azur des veines; les yeux d'une couleur de ciel foncé pareille au ciel des Apennins avant l'aurore; ils regardent devant eux, mais avec une légère inflexion vers le ciel, comme s'ils regardaient toujours plus haut que nature. Ils sont imbibés de lumière jusqu'au fond, mais un peu humides des rayons délayés dans la rosée ou dans les larmes. Le front est une voûte à peine cintrée; on y voit frémir sous l'épiderme fin les muscles du clavier de la pensée; les tempes réfléchissent; l'oreille écoute. Des cheveux noirs, coupés inégalement pour la première fois par les ciseaux inhabiles d'un compagnon d'atelier ou d'une sœur, jettent quelques ombres sur la joue et sur la main. Un petit bonnet plat de velours noir couvre le sommet des cheveux et tombe sur le front. Quand on passe devant ce portrait, on pense et on s'attriste sans savoir de quoi. C'est le génie enfant rêvant sur le seuil de sa destinée avant d'y entrer. C'est une âme à la porte de la vie. Que deviendra-t-elle? Eh bien, ajoutez six ans à l'âge de cet enfant qui rêve; accentuez ces traits, hâlez ce teint, plissez ce front, massez ces cheveux, ternissez un peu ce regard, attristez ces lèvres, grandissez cette taille, donnez plus de relief à ces muscles; changez ce costume de l'Italie du temps de Léon X contre le costume sombre et uniforme d'un jeune homme élevé dans la simplicité des champs, qui ne demande à ses vêtements que de le vêtir avec décence; conservez une certaine langueur pensive ou souffrante à toute l'attitude, et vous aurez le portrait parfaitement reconnaissable de Raphaël à vingt ans.

Sa famille était pauvre, quoique ancienne dans les montagnes du Forez, où elle avait sa souche. Son père avait déposé l'épée

pour la charrue, comme les gentilshommes espagnols. Il avait pour toute dignité l'honneur qui les vaut toutes. Sa mère était une femme encore jeune, belle, qui aurait pu passer pour sa sœur, tant elle lui ressemblait. Elle avait été élevée dans le luxe et dans les élégances d'une capitale. Elle n'en avait conservé que ce parfum de langage et de manières qui ne s'évapore plus, comme l'odeur des pastilles de rose du sérail du cristal où elles ont été conservées.

Une fois reléguée dans ces montagnes entre un mari que l'amour lui avait donné et des enfants dans lesquels toutes ses complaisances et tous ses orgueils de mère avaient passé, elle n'avait plus rien regretté. Elle avait fermé le beau livre de sa jeunesse à ces trois mots : Dieu, son mari, ses enfants. Elle avait une prédilection surtout pour Raphaël. Elle aurait voulu lui faire la destinée d'un roi; hélas! elle n'avait que son cœur pour le soulever. La destinée s'écroulait toujours et souvent jusqu'au fondement de leur petite fortune et de ses rêves.

Deux saints vieillards. poursuivis par la persécution, quelque temps après la Terreur, pour je ne sais quelles opinions religieuses qui tenaient du mysticisme et qui annonçaient un renouvellement du siècle, étaient venus se réfugier dans ces montagnes. Ils reçurent asile dans sa maison. Ils aimèrent Raphaël, que sa mère élevait alors sur ses genoux. Ils lui annoncèrent je ne sais quoi, ils lui marquèrent une étoile; ils dirent à la mère : « Suivez du cœur ce fils! » Une mère aime tant à croire! Elle se le reprocha parce qu'elle était très pieuse; mais elle les crut. Cette crédulité la soutint dans beaucoup d'épreuves, mais la jeta dans des efforts au-dessus de ses forces pour élever Raphaël, et finalement la trompa.

Je connus Raphaël dès l'âge de douze ans. Après sa mère j'étais ce qu'il aimait le plus. Nos études finies, nous nous retrouvâmes à Paris, puis à Rome. Il y avait été emmené par un parent de son père pour copier avec lui des manuscrits à la bibliothèque du Vatican. Il y avait pris la passion de la langue et du génie de l'Italie. Il parlait mieux l'italien que sa propre langue. Il improvisait quelquefois, le soir, sous les pins de la villa Pamphili, en présence du soleil couchant et des ossements de Rome épars dans la plaine, des stances qui me faisaient pleurer. Mais il n'écrivait rien. — « Raphaël, lui disais-je quelquefois, pourquoi n'écris-tu pas?

— Bah! me disait-il, est-ce que le vent écrit ce qu'il chante dans ces feuilles sonores sur nos têtes? Est-ce que la mer écrit les gémissements de ses grèves? Rien n'est beau de ce qui est écrit; ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais. L'instrument est de chair; la note est de feu. Qu'y

veux-tu faire? Entre ce qu'on sent et ce qu'on exprime, ajoutait-il avec tristesse, il y a la même distance qu'entre l'âme et les vingt-quatre lettres d'un alphabet, c'est-à-dire l'infini. Veux-tu rendre sur une flûte de roseau l'harmonie des sphères? »

Je le quittai pour le retrouver encore à Paris. Il cherchait en vain alors, par les relations de sa mère, à se faire une situation active qui le déchargeât du poids de son âme et de l'oppression de sa destinée. Les jeunes gens de notre âge le recherchaient, les femmes le regardaient avec complaisance passer dans les rues. Il n'allait jamais dans les salons. Il n'aimait de toutes les femmes que sa mère.

Tout à coup nous le perdîmes de vue pendant trois ans; nous sûmes ensuite qu'on l'avait vu en Suisse, en Allemagne et en Savoie; puis en hiver passant une partie de ses nuits sur un pont et sur un quai de Paris. Son extérieur trahissait un extrême dénûment. Ce ne fut que bien des années après que nous en apprîmes davantage. Quoique absent, nous pensions toujours à lui. Il était de ces natures qui vous défient d'oublier.

Enfin le hasard nous réunit douze ans plus tard. Voici comment : J'avais fait un héritage dans sa province, j'y allai pour vendre une terre. Je m'informai de Raphaël. On me dit qu'il avait perdu son père, sa mère et sa femme à quelques années d'intervalle; que des malheurs de fortune l'avaient frappé après ces malheurs de cœur, et qu'il ne lui restait du petit domaine de ses pères que le manoir composé d'une vieille tour carrée à moitié démantelée sur les bords d'un ravin, le jardin, le verger, le pré dans le ravin et cinq ou six arpents de mauvaise terre. Il les labourait lui-même avec deux vaches maigres; il ne se distinguait plus des paysans, ses voisins, que par les livres qu'il portait dans son champ et qu'il tenait souvent dans une main en tenant de l'autre le manche de la charrue. Mais, depuis quelques semaines, on ne l'avait plus vu sortir de sa masure. On pensait qu'il était peut-être reparti pour un de ces longs voyages qui duraient des années. « Ce serait dommage, ajoutait-on; tout le monde l'aime dans le voisinage. Quoique pauvre, il fait autant de bien qu'un riche. Il y a bien de beaux *draps* dans le pays qui sont faits de la laine de ses moutons. Il apprend, le soir, à écrire, à lire, à dessiner aux petits enfants des hameaux voisins. Il les chauffe à son feu, il leur donne son pain, et pourtant Dieu sait s'il en a de reste quand les récoltes sont mauvaises comme cette année. »

C'était ainsi qu'on me parlait de Raphaël. Je voulus voir au moins la demeure de mon ancien ami. Je me fis conduire jusqu'au pied du mamelon, au sommet duquel s'élevait sa tour noirâtre flanquée de quelques étables basses du milieu d'un

bouquet de buis et de noisetiers. Je passai, sur un tronc d'arbre, le torrent presque sec qui roulait dans le fond du ravin. Je montai par un sentier de pierres roulantes ; deux vaches et trois moutons paissaient sur les flancs brûlés du mamelon, sous la garde d'un vieux serviteur presque aveugle qui récitait son chapelet, assis sur un ancien écusson sculpté, tombé du cintre de la porte.

Il me dit que Raphaël n'était point parti, mais qu'il était malade depuis deux mois, et qu'il voyait bien qu'il ne sortirait plus de la tour que pour aller au cimetière ; il me montra ce cimetière de sa main décharnée sur la colline opposée. « Peut-on voir Raphaël ? lui dis-je. — Oh ! oui, dit le vieillard ; montez les degrés et tirez la ficelle du loquet de la grande salle, à gauche. Vous le trouverez étendu sur son lit, aussi doux qu'un ange, — aussi simple qu'un enfant ! » ajouta-t-il en s'essuyant les yeux du revers de la main.

Je montai la rampe roide, longue et ébréchée d'un escalier extérieur. Les degrés qui rampaient contre le mur de la tour se terminaient à un palier recouvert d'une charpente et d'un petit toit dont les tuiles jonchaient les dalles de l'escalier. Je tirai la corde de la porte à gauche et j'entrai. Je n'oublierai jamais ce spectacle. La chambre était vaste. Elle occupait tout l'espace contenu entre les murs de la tour. Elle était éclairée de deux grandes fenêtres à croisillons de pierre, dont les vitres poudreuses et brisées étaient enchâssées dans des losanges de plomb. Le plafond était formé de grosses poutres noircies par la fumée ; le sol pavé de briques ; une cheminée haute, dont les jambages étaient de bois grossièrement cannelé, laissait pendre à une crémaillère une marmite pleine de pommes de terre, sous laquelle fumait une branche qui brûlait par le bout. Il n'y avait d'autres meubles dans la chambre que deux hauts fauteuils à dossier en bois moulé recouverts d'une étoffe cendrée dont il était impossible de distinguer la couleur primitive ; une grande table dont une moitié était couverte d'une nappe de chanvre écru qui enveloppait le pain, l'autre moitié de papiers et de livres jetés pêle-mêle ; et enfin un lit à colonnes vermoulues avec des rideaux de serge bleue rattachés autour des colonnes, pour laisser entrer l'air de la fenêtre ouverte et jouer les rayons du soleil sur la couverture du lit.

Un homme jeune encore, mais exténué par la consomption et par la misère, était assis sur son séant, au bord de ce lit, occupé, au moment où j'ouvris la porte, à émietter des morceaux de pain à une nuée de petites hirondelles et de passereaux qui tourbillonnaient à ses pieds, sur le plancher.

Les oiseaux s'envolèrent au bruit de mes pas, et allèrent se

percher sur la corniche de la salle, sur les colonnes et sur les rebords du ciel de lit. Je reconnus Raphaël à travers sa pâleur et sa maigreur. Sa figure, en perdant de sa jeunesse, n'avait rien perdu de son caractère ; elle n'avait fait que changer de beauté. C'était maintenant celle de la mort. Rembrandt n'aurait pas cherché le type d'un autre Christ au Jardin. Ses cheveux noirs roulaient en boucles sur ses épaules comme ceux d'un laboureur après la sueur du jour. Sa barbe était longue, mais plantée avec une symétrie naturelle qui laissait découvrir la coupe gracieuse des lèvres, la proéminence des joues, les arcades des yeux, l'effilure du nez, la concavité pensive des tempes, la blancheur de la peau. Sa chemise ouverte sur la poitrine montrait un torse décharné mais musculeux, qui aurait rendu de la majesté à sa stature, si sa faiblesse lui avait permis de se redresser.

Il me reconnut du premier coup d'œil, fit un pas en ouvrant les bras pour venir m'embrasser, et retomba sur le bord du lit. J'allai à lui. Nous pleurâmes d'abord, et puis nous causâmes. Il me raconta toute sa vie, toujours tronquée par la fortune ou par la mort au moment où il croyait en cueillir la fleur ou le fruit ; la perte de son père, celle de sa mère, celle de sa femme et de son enfant ; puis ses revers de fortune, la vente forcée du domaine paternel, et enfin sa retraite dans ce débris du toit de sa famille, où il n'avait pour compagnon que le vieux bouvier qui le servait sans gages, pour l'amour du nom de la maison ; puis enfin sa maladie de langueur qui l'emporterait, disait-il, avec les feuilles d'automne et qui le coucherait au cimetière de son village à côté de ceux qu'il avait aimés. Sa sensibilité d'imagination se révélait jusque dans la mort. On voyait qu'il la communiquait en idée au gazon et aux mousses qui fleuriraient sur son tombeau !

« Sais-tu ce qui m'afflige le plus ? me dit-il en me montrant du doigt la frange de petits oiseaux perchés sur la corniche du lit : c'est de penser qu'au printemps prochain ces pauvres petits, dont j'ai fait mes derniers amis, me chercheront en vain dans ma tour, et qu'ils ne trouveront plus de vitre cassée pour rentrer dans la chambre, ni brins de laine de mon matelas sur le plancher pour faire leur nid. Mais la nourrice à qui je laisse mon petit bien aura soin d'eux tant qu'elle vivra, reprit-il comme pour se consoler lui-même, et après elle… eh bien… Dieu !…

Aux petits des oiseaux il donne la pâture. »

Il s'attendrit en parlant de ces petites bêtes. On voyait que sa tendresse d'âme, repoussée ou sevrée des hommes, s'était

réfugiée dans les animaux. — « Passes-tu quelque temps dans nos montagnes ? me dit-il. — Oui, lui répondis-je. — Eh bien, tant mieux, reprit-il, tu me fermeras les yeux et tu auras soin qu'on creuse ma fosse le plus près possible de celle de ma mère, de ma femme et de mon enfant. »

Il me pria ensuite d'approcher de lui un grand coffre de bois sculpté qui était enfoui sous un sac de maïs dans un coin de la chambre. Je mis le coffre sur son lit. Il en tira une grande quantité de papiers qu'il déchira en silence pendant une demi-heure, et dont il pria sa nourrice de balayer devant lui les débris au feu. Il y avait une quantité de vers dans toutes les langues, et des pages innombrables de fragments séparés par des dates comme des souvenirs. — « Pourquoi brûler tout cela ? lui dis-je avec timidité ; l'homme n'a-t-il pas un héritage moral à laisser aussi bien qu'un héritage matériel à ceux qui vivent après lui ? Tu brûles peut-être là des pensées ou des sentiments qui vivifieraient une âme ?...

— Laisse-moi faire, me dit-il, il y a assez de larmes dans ce monde : il n'y a pas besoin d'en laisser des gouttes de plus sur le cœur de l'homme. Ce sont là, ajouta-t-il en me montrant ces vers, les plumes-folles de ma pensée ; elle a mué depuis, elle a pris ses ailes d'éternité !... » Et il continua à déchirer et à brûler pendant que je regardais la campagne aride par les vitraux cassés d'une fenêtre.

A la fin, il me rappela vers le lit. — « Tiens, me dit-il, sauve seulement ce petit manuscrit, je n'ai pas le courage de le brûler. Après ma mort, la nourrice en ferait des cornets pour ses graines. Je ne veux pas que le nom dont il est plein soit profané. Emporte-le, garde-le jusqu'à ce que tu apprennes que je suis mort. Après moi, tu le brûleras ou tu le garderas jusqu'à ta vieillesse pour te souvenir quelquefois de moi en le parcourant. »

Je pris le rouleau, je le cachai sous mon habit, et je sortis en me promettant de revenir le lendemain et tous les jours, pour adoucir la fin de Raphaël par les soins et par les entretiens d'un ami. Je rencontrai en descendant, le long de l'escalier, une vingtaine de petits enfants qui montaient, leurs sabots à la main, pour venir prendre les leçons qu'il leur donnait jusque sur son lit de mort ; un peu plus loin, le curé du village, qui venait passer le soir avec lui. Je saluai le prêtre avec respect. Il vit mes yeux rouges et me rendit un salut de triste intelligence.

Le lendemain, je revins à la tour. Raphaël s'était éteint dans la nuit. La cloche du village voisin commençait à sonner le glas de la sépulture. Les femmes et les petits enfants sortaient des portes de leur maison et pleuraient en regardant du côté de la tour. On voyait dans un petit champ vert auprès de l'église

deux hommes qui piochaient la terre et qui creusaient une fosse au pied d'une croix!...

J'approchai de la porte : une nuée d'hirondelles voltigeaient et criaient autour des fenêtres ouvertes, entrant et sortant sans cesse comme si on eût ravagé leurs nids.

Je compris plus tard en lisant ces pages pourquoi il s'entourait de ces oiseaux et quel souvenir ils lui rappelaient jusqu'à la mort.

RAPHAËL

I

Il y a des sites, des climats, des saisons, des heures, des circonstances extérieures tellement en harmonie avec certaines impressions du cœur, que la nature semble faire partie de l'âme et l'âme de la nature, et que si vous séparez la scène du drame et le drame de la scène, la scène se décolore et le sentiment s'évanouit. Otez les falaises de Bretagne à René, les savanes du désert à Atala, les brumes de la Souabe à Werther, les vagues imbibées de soleil et les mornes suants de chaleur à Paul et Virginie, vous ne comprendrez ni Chateaubriand, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Gœthe. Les lieux et les choses se tiennent par un lien intime, car la nature est une dans le cœur de l'homme comme dans ses yeux. Nous sommes fils de la terre. C'est la même vie qui coule dans sa sève et dans notre sang. Tout ce que la terre, notre mère, semble éprouver et dire aux yeux dans ses formes, dans ses aspects, dans sa physionomie, dans sa mélancolie, ou dans sa splendeur, a son retentissement en nous. On ne peut bien comprendre un sentiment que dans les lieux où il fut conçu.

II

A l'entrée de la Savoie, labyrinthe naturel de profondes vallées qui descendent comme autant de lits de torrents du Simplon, du Saint-Bernard et du mont Cenis vers la Suisse et vers la France, une grande vallée plus large et moins encaissée se détache à Chambéry du nœud des Alpes et se creuse son lit de verdure, de rivières et de lacs vers Genève et vers Annecy, entre le mont du Chat et les montagnes murales des Beauges.

A gauche, le mont du Chat dresse, pendant deux lieues, contre le ciel une ligne haute, sombre, uniforme, sans ondulations à son sommet. On dirait un rempart immense nivelé par le cordeau. A peine à son extrémité orientale, deux ou trois dents aiguës de rocher gris interrompent la monotonie géométrique de sa forme et rappellent au regard que ce n'est pas une main d'homme, mais la main de Dieu qui a pu jouer avec ces masses. Vers Chambéry les pieds du mont du Chat s'étendent avec une certaine mollesse dans la plaine. Ils forment, en descendant, quelques marches et quelques coteaux revêtus de sapins, de noyers, de châtaigniers enlacés de vignes grimpantes. A travers cette végétation touffue et presque sauvage, on voit blanchir de loin en loin des maisons de campagne, surgir les hauts clochers de pauvres villages, ou noircir les vieilles tours des châteaux crénelés d'un autre âge. Plus bas, la plaine, qui fut autrefois un vaste lac, conserve le creux, les rives dentelées, les caps avancés de son ancienne forme. Seulement on y voit ondoyer au lieu des eaux les

vagues vertes ou jaunes des peupliers, des prairies, des moissons. Quelques plateaux un peu plus élevés et qui furent autrefois des îles se renflent au milieu de cette vallée marécageuse. Ils portent des maisons couvertes de chaume et noyées sous les branches. Au delà de ce bassin desséché, le mont du Chat, plus nu, plus raide et plus âpre, plonge à pic ses pieds de roche dans l'eau d'un lac plus bleu que le firmament où il plonge sa tête. Ce lac, d'environ six lieues de longueur sur une largeur qui varie d'une à trois lieues, est profondément encaissé du côté de la France. Du côté de la Savoie, au contraire, il s'insinue sans obstacle dans des anses et dans de petits golfes entre des coteaux couverts de bois, de treillis, de vignes hautes, de figuiers, qui trempent leurs feuilles dans ses eaux. Il va mourir à perte de vue au pied des rochers de Châtillon; ces rochers s'ouvrent pour laisser s'écouler ce trop-plein du lac dans le Rhône. L'abbaye de Haute-Combe, tombeau des princes de la maison de Savoie, s'élève sur un contre-fort de granit au nord, et jette l'ombre de ses vastes cloîtres sur les eaux du lac. Abrité tout le jour du soleil par la muraille du mont du Chat, cet édifice rappelle, par l'obscurité qui l'environne, la nuit éternelle dont il est le seuil pour ces princes descendus du trône dans ses caveaux. Seulement, le soir, un rayon du soleil couchant le frappe et se réverbère un moment sur ses murs comme pour montrer le port de la vie aux hommes, à la fin du jour. Quelques barques de pêcheurs sans voiles glissent silencieusement sur les eaux profondes sous les falaises de la montagne. La vétusté de leurs bordages les fait confondre par leur couleur avec la teinte sombre des rochers. Des aigles

aux plumes grisâtres planent sans cesse au-dessus des rochers et des barques, comme pour disputer leur proie aux filets ou pour fondre sur les oiseaux pêcheurs qui suivent le sillage de ces bateaux le long du bord.

III

La petite ville d'Aix, en Savoie, toute fumante, toute bruissante et tout odorante des ruisseaux de ses eaux chaudes et sulfureuses, est assise par étages sur un large et rapide coteau de vignes, de prés, de vergers, à quelque distance. Une longue avenue de peupliers séculaires, semblable à ces allées d'ifs à perte de vue qui conduisent, en Turquie, aux sites des tombeaux, rattache la ville au lac. A droite et à gauche de cette route, des prairies et des champs traversés par les lits rocailleux et souvent à sec des torrents des montagnes, sont ombragés de noyers gigantesques aux rameaux desquels les vignes, robustes comme les lianes d'Amérique, suspendent leurs pampres et leurs raisins. On aperçoit de loin, à travers les échappées de vue, sous ces noyers et sous ces vignes, le lac bleu qui étincelle ou qui pâlit selon les nuages et les heures du jour.

Quand j'arrivai à Aix, la foule en était déjà partie. Les hôtels et les salons où se pressent pendant l'été les étrangers et les oisifs dans ces lieux de réunion étaient tous fermés. Il ne restait plus que quelques pauvres infirmes assis au soleil, au seuil des portes des auberges les plus indigentes, et quelques malades sans espoir traînant leurs pas languissants, aux heures

chaudes du milieu du jour, sur les feuilles sèches qui tombaient la nuit des peupliers.

IV

L'automne était doux, mais précoce. C'était la saison où les feuilles frappées le matin par la gelée et colorées un moment de teintes roses pleuvent à grande pluie des vignes, des cerisiers et des châtaigniers. Les brouillards s'étendaient jusqu'à midi comme de larges inondations nocturnes dans tous les lits des vallées, ne laissant au-dessus d'eux que les cimes à demi noyées des plus hauts peupliers dans la plaine, les coteaux élevés comme des îles, et les dents des montagnes comme des caps ou comme des écueils sur un océan. Les coups de vent tièdes du midi balayaient toute cette écume de la terre quand le soleil était monté haut dans le ciel. Ces vents engouffrés dans les gorges de ces montagnes et froissés par ces rochers, ces eaux et ces arbres, avaient des murmures sonores, tristes, mélodieux, puissants ou imperceptibles, qui semblaient parcourir en quelques minutes toute la gamme des joies, des forces ou des mélancolies de la nature. L'âme en était remuée jusqu'au fond. Puis ils s'évanouissaient comme les conversations d'esprits célestes qui ont passé et qui s'éloignent. Des silences comme l'oreille n'en perçoit jamais ailleurs leur succédaient et assoupissaient en vous jusqu'au bruit de la respiration. Le ciel reprenait sa sérénité presque italienne. Les Alpes se noyaient dans un firmament sans nombre et sans fond; les gouttes des brouillards du matin tombaient en retentissant sur les feuilles mortes ou brillaient en étincelles sur les prés. Ces heures étaient

courtes. Les ombres bleues et fraîches du soir glissaient rapidement, dépliées en linceul sur ces horizons qui avaient à peine joui de leurs derniers soleils. La nature semblait mourir, mais comme meurent la jeunesse et la beauté, dans toute sa grâce et dans toute sa sérénité.

Un tel pays, une telle saison, une telle nature, une telle jeunesse et une telle langueur de toutes choses autour de moi était une merveilleuse consonnance avec ma propre langueur. Elle l'accroissait en la charmant. Je me plongeais dans des abîmes de tristesse. Mais cette tristesse était vivante, assez pleine de pensées, d'impressions, de communications intimes avec l'infini, de clair-obscur dans mon âme, pour que je ne désirasse pas m'y soustraire. Maladie de l'homme, mais maladie dont le sentiment même est un attrait au lieu d'être une douleur, et où la mort ressemble à un voluptueux évanouissement dans l'infini. J'étais résolu à m'y livrer désormais tout entier, à me séquestrer de toute société qui pouvait m'en distraire, et à m'envelopper de silence, de solitude et de froideur, au milieu du monde que je rencontrerais là; mon isolement d'esprit était un linceul à travers lequel je ne voulais plus voir les hommes, mais seulement la nature et Dieu.

En passant à Chambéry, j'avais vu mon ami Louis de***. Je l'avais trouvé dans les mêmes dispositions où j'étais moi-même : lèvre détournée avec dégoût de l'amertume de la vie, génie inconnu, âme repliée sur elle-même, corps fatigué par la pensée. Louis m'avait indiqué une maison isolée et tranquille, dans le haut de la ville d'Aix, où l'on recevait les malades en pension. Cette maison, tenue par un bon vieux médecin

retiré et par sa femme, ne se rattachait à la ville que par un étroit sentier. Ce chemin y montait entre les ruisseaux des fontaines chaudes. Le derrière de la maison donnait sur un jardin entouré de portiques, de treilles. Au delà, des prés en pente et des futaies de châtaigniers et de noyers conduisaient aux montagnes par des pelouses et par des ravins où l'on était sûr de ne rencontrer que des chèvres. Louis m'avait promis de venir s'établir avec moi à Aix, aussitôt qu'il aurait arrangé quelques affaires qui le retenaient à Chambéry, après la mort de sa mère. Sa présence devait m'être douce, car son âme et la mienne se comprenaient par leur désenchantement. Souffrir de même, c'est bien mieux que jouir de même. La douleur a bien d'autres étreintes que le bonheur pour resserrer deux cœurs. Louis était en ce moment le seul être dont le contact ne me fût pas douloureux. Je l'attendais sans impatience.

V

Je fus reçu avec grâce et bonté dans la maison du vieux médecin. On me donna une chambre dont la fenêtre ouvrait sur le jardin et sur la campagne. Presque toutes les autres chambres étaient vides. La longue table d'hôte tenue par la famille était déserte aussi. Elle ne réunissait plus à l'heure des repas que les gens de la maison et trois ou quatre malades attardés de Chambéry et de Turin. Ces malades arrivaient aux bains après la foule pour y trouver les logements moins chers et une vie économique conforme à leur pauvreté. Il n'y avait là personne avec qui je pusse m'entretenir ou contracter quelque familiarité

de hasard. Le vieux médecin et sa femme le sentaient bien. Aussi s'excusaient-ils sur la saison trop tardive ou sur les convives repartis trop tôt. Ils parlaient seulement avec un enthousiasme visible et avec un respect tendre et compatissant d'une jeune femme étrangère retenue aux bains par une langueur qu'on craignait de voir dégénérer en consomption lente. Elle occupait seule, avec une femme de chambre, depuis quelques mois, l'appartement le plus retiré de leur maison. Elle ne descendait jamais dans la salle commune. Elle prenait ses repas dans sa chambre, on ne l'apercevait jamais qu'à sa fenêtre sur le jardin, à travers les rideaux des vignes, ou sur l'escalier quand elle revenait de se promener sur un âne dans les chalets des montagnes.

J'avais compassion de cette jeune femme ainsi reléguée comme moi, seule dans un pays étranger ; malade, puisqu'elle y cherchait la santé ; triste sans doute, puisqu'elle y évitait le bruit et les regards même de la foule. Mais je ne désirais nullement la voir, quelque admiration qu'on témoignât autour de moi pour sa grâce et sa beauté. Le cœur plein de cendre, lassé de misérables et précaires attachements dont aucun, excepté celui de la pauvre Antonine, n'avait été recueilli avec une sérieuse piété dans mon souvenir ; honteux et repentant de liaisons légères et désordonnées ; l'âme ulcérée par mes fautes, desséchée et aride par le dégoût de vulgaires enivrements ; timide et réservé de caractère et d'attitude, n'ayant rien de cette confiance en soi-même qui porte certains hommes à tenter des rencontres et des familiarités aventureuses, je ne songeais ni à voir ni à être vu. Je songeais encore moins à aimer. Je jouissais au contraire avec un âpre et faux

orgueil d'avoir étouffé pour jamais cette puérilité dans mon cœur, et de me suffire à moi seul pour souffrir ou pour sentir ici-bas. Quant au bonheur, je n'y croyais plus.

VI

Je passais mes jours dans ma chambre avec quelques livres que mon ami m'envoyait de Chambéry. L'après-midi je parcourais seul les sites sauvages et alpestres des montagnes qui encadrent, du côté de l'Italie, la vallée d'Aix. Je revenais harassé de fatigue, le soir ; je m'asseyais à la table du souper, je rentrais dans ma chambre, je m'accoudais pendant des heures entières à ma fenêtre. Je contemplais ce firmament qui attire les pensées de l'âme, de même que l'abîme attire celui qui s'y penche, comme s'il avait des secrets à lui révéler. Je m'endormais dans cette mer de pensées, sur laquelle je ne cherchais aucun bord. Je me réveillais aux rayons du soleil, au murmure des fontaines chaudes, pour me plonger dans le bain, et pour reprendre après le déjeuner les mêmes courses et les mêmes mélancolies que la veille.

Quelquefois, le soir, en me penchant à ma fenêtre sur le jardin, j'apercevais une autre fenêtre ouverte, éclairée par une lumière, à quelques pas de la mienne, et une figure de femme accoudée comme moi, qui écartait avec la main, de son front, les longues tresses noires de cheveux, pour regarder aussi le jardin resplendissant de lune, les montagnes et le firmament. Je ne distinguais dans ce clair-obscur qu'un profil pur, pâle, transparent, encadré dans des ondes noires d'une chevelure lisse et collée aux tempes. Cette figure se

dessinait sur le fond lumineux de la fenêtre éclairée par la lampe de la chambre. J'avais entendu aussi par moments le son d'une voix de femme disant quelques mots ou donnant quelques ordres dans son intérieur. L'accent légèrement étranger quoique pur, la vibration un peu fébrile, languissante, douce et cependant prodigieusement sonore de cette voix dont j'entendais l'âme sans entendre les paroles, m'avaient ému. Cette voix restait comme un écho prolongé dans mon oreille longtemps après que ma fenêtre était refermée. Je n'en avais jamais entendu qui lui ressemblât, même en Italie. Elle résonnait entre les dents à demi fermées, comme ces petites lyres de métal que les enfants des îles de l'Archipel font résonner sur leurs lèvres, le soir, au bord de la mer. C'était un tintement plus qu'une voix. Je l'avais observé sans penser que cette voix tinterait si profond et à jamais dans ma vie. Je n'y songeais plus le lendemain.

Un jour cependant, en rentrant avant le soir, par la petite porte du jardin sous les treilles, je vis de plus près l'étrangère qui se réchauffait aux tièdes rayons du soleil, assise sur un banc du jardin contre un mur exposé au couchant. Elle n'avait pas entendu le bruit de la porte que j'avais refermée derrière moi ; elle se croyait seule. Je pus la contempler longtemps sans être vu. Il n'y avait entre elle et moi que la distance d'une vingtaine de pas et le rideau d'une treille dégarnie de pampres par les premiers froids. L'ombre des dernières feuilles de vigne luttait seule sur son visage avec les rayons de soleil qu'elle semblait y faire flotter. Sa taille paraissait plus grande que nature, comme celle de ces baigneuses en marbre tout enveloppées de draperie, dont on admire la stature sans bien discerner

les formes. Elle était enveloppée de même d'une robe à plis lâches et dénoués ; les draperies d'un châle blanc collées au corps ne laissaient voir que ses deux mains, aux doigts un peu maigres et effilés qui se croisaient sur ses genoux. Elle y roulait négligemment un de ces œillets rouges sauvages qui fleurissent dans les montagnes sous la neige, et qu'on appelle l'*œillet poëte*, je ne sais pourquoi. Un pan de son châle relevé en capuchon couvrait le haut de sa tête pour garantir ses cheveux de l'humidité du soir. Affaissée languissamment sur elle-même, le cou penché sur l'épaule gauche, les paupières fermées par de longs cils noirs contre l'éblouissement du soleil, les traits pétrifiés, le teint pâle, la physionomie plongée dans une pensée muette, tout la faisait ressembler à une statue de la mort, mais de la mort qui attire et qui enlève l'âme au sentiment des angoisses humaines, et qui l'emporte dans les régions de la lumière et de l'amour sous les rayons de l'heureuse et éternelle vie. Le bruit de mes pas sur les feuilles mortes lui fit rouvrir les yeux. Ces yeux étaient couleur de mer claire ou de lapis veiné de brun, fendus en losange, un peu fermés par l'affaissement de la paupière, et bordés par la nature de cette frange foncée de cils noirs et longs que les femmes de l'Orient recherchent par l'artifice pour relever l'accent du regard et donner de l'énergie même à la langueur et quelque chose de sauvage à la volupté. Le regard de ces yeux semblait venir d'une distance que je n'ai jamais mesurée depuis dans aucun œil humain. Il ressemblait parfaitement à ces feux d'étoiles qui vous cherchent comme pour vous toucher dans vos nuits, et qui viennent de quelques millions de lieues dans le ciel. Le nez grec se nouait par une ligne

presque sans inflexion à un front élevé et rétréci comme le front pressé par une forte pensée ; les lèvres étaient un peu minces, légèrement déprimées aux deux coins de la bouche par un pli habituel de tristesse ; les dents de nacre plutôt que d'ivoire, comme celles des filles des rivages humides de la mer et des îles ; le visage d'un ovale qui commençait à s'amaigrir vers les tempes et au-dessous de la bouche ; la physionomie d'une pensée plutôt que d'un être humain. Et par-dessus cette rêverie générale de l'expression, une langueur indécise entre celle de la souffrance et celle de la passion, qui ne permettait plus au regard de se détacher de cette figure sans en emporter l'image éternelle.

En tout, c'était l'apparition d'une maladie contagieuse de l'âme sous les traits de la plus majestueuse et attirante beauté qui soit jamais sortie du songe d'un homme sensible.

Je la saluai respectueusement, en passant rapidement dans l'allée devant elle ; mon attitude réservée et mes yeux baissés semblaient lui demander pardon de l'avoir involontairement distraite. Une légère rougeur teignit ses joues pâles à mon approche. Je rentrai dans ma chambre tout tremblant, sans savoir quel frisson du soir m'avait saisi. Je vis, quelques minutes après, la jeune femme rentrer aussi dans la maison en jetant un regard indifférent sur ma fenêtre. Je la revis de même, aux mêmes heures, les jours suivants, dans le jardin ou dans la cour, sans jamais avoir ni la pensée ni l'audace de l'aborder. Je la rencontrais même quelquefois dans les pelouses des chalets, conduite par de petites filles qui chassaient son âne et qui lui cueillaient des fraises ; d'autres fois, dans sa barque, sur le lac. Je ne lui donnais d'autre signe de voisinage et

d'intérêt qu'un salut respectueux et grave ; elle me le rendait avec une mélancolique distraction, et nous suivions chacun notre chemin sur la montagne ou sur l'eau.

VII

Et cependant je me sentais triste et désorienté le soir, quand je ne l'avais pas rencontrée pendant la journée. Je descendais, sans me rendre compte du motif, au jardin. J'y restais malgré le froid de la nuit, les yeux souvent attachés à sa fenêtre. J'avais de la peine à rentrer jusqu'à ce que j'eusse entrevu son ombre, à travers les rideaux, ou entendu une note de son piano ou le timbre étrange de sa voix.

Le salon de l'appartement qu'elle occupait le soir touchait à ma chambre. Il n'en était séparé que par une grosse porte de chêne fermée par deux verrous. Je pouvais entendre confusément le bruit de ses pas, le frôlement de sa robe, le bruissement des feuillets du livre dont ses doigts tournaient les pages. Il me semblait même quelquefois entendre sa respiration. J'avais placé instinctivement la table sur laquelle j'écrivais et je posais ma lampe contre cette porte, parce que je me sentais moins seul en entendant ces légers mouvements de vie autour de moi. Je me figurais vivre à deux avec cette apparition inconnue qui remplissait insensiblement toutes mes journées. En un mot, j'avais en secret toutes les pensées, tous les empressements, tous les raffinements de la passion, avant de me douter encore que j'aimais. L'amour était pour moi non dans tel ou tel symptôme, dans tel regard, dans tel aveu, dans telle circonstance extérieure, contre lesquels

j'aurais pu me prémunir ; il était comme ces miasmes invisibles répandus dans l'atmosphère qui m'environnait, dans l'air, dans la lumière, dans la saison mourante, dans l'isolement de mon existence, dans le rapprochement mystérieux de cette autre existence qui paraissait isolée aussi, dans ces longues courses qui ne m'éloignaient d'elle que pour mieux me faire sentir l'attrait irréfléchi qui m'y ramenait, dans sa robe blanche aperçue de loin à travers les sapins de la montagne, dans ses cheveux noirs que le vent du lac déroulait sur le bord de son bateau, dans ses pas sur l'escalier, dans la lumière de sa fenêtre, dans le léger craquement du parquet de sapin sous ses pas dans sa chambre, dans le froissement de sa plume sur le papier quand elle écrivait ; dans le silence même de ces longues soirées d'automne qu'elle passait seule à lire, à écrire ou à rêver à quelques pas de moi ; dans la fascination enfin de cette beauté fantastique, que j'avais trop vue sans la regarder et que je revoyais en fermant les yeux, à travers le mur, comme s'il eût été transparent pour moi !

Ce sentiment, du reste, n'était mêlé en moi d'aucun empressement indiscret ni d'aucune curiosité à percer le secret de cette solitude et le fragile rempart de notre séparation pour ainsi dire volontaire. Que m'importait à moi, me disais-je, cette femme malade de cœur ou de corps rencontrée par aventure au milieu de ces montagnes d'un pays étranger ? J'avais secoué, je le croyais du moins, la poussière de mes pieds ; je ne voulais me rattacher à la vie par aucun lien de l'âme et des sens, surtout par aucune faiblesse de cœur. Je méprisais profondément l'amour, parce que je n'avais connu sous ce nom que ses grimaces, ses

coquetteries, ses légèretés ou ses profanations, à l'exception de celui d'Antonine qui n'était qu'une ravissante puérilité de sentiments, une fleur tombée de la tige avant l'heure du parfum.

VIII

D'ailleurs, qui était cette femme? Était-elle un être comme moi ou une de ces apparitions, un de ces météores vivants qui traversent le ciel de notre imagination sans y laisser autre chose qu'un rapide éblouissement de l'œil? Était-elle de ma patrie ou de quelque patrie lointaine, de quelque île de l'Orient ou des tropiques où je ne pourrais pas la suivre après l'avoir adorée quelques jours pour avoir à la pleurer à jamais? Et puis son cœur était-il libre de répondre au mien? Était-il vraisemblable qu'une si enivrante beauté eût traversé le monde et fût arrivée jusqu'à cette maturité touchant presque au déclin de la jeunesse, sans avoir embrasé sur son passage un de ceux sur qui ses regards s'étaient posés? Avait-elle un père, une mère, des sœurs, des frères? N'était-elle pas mariée? N'y avait-il pas dans l'univers un homme séparé momentanément d'elle par des circonstances inexplicables, mais qui vivait de son cœur comme sans doute elle vivait du sien?

Je me disais tout cela à moi-même pour éloigner de moi l'obsession involontaire, découragée, et cependant délicieuse. Je dédaignais même de m'informer. Je trouvais indigne de mon stoïcisme de chercher à pénétrer l'inconnu. Je trouvais plus digne et peut-être aussi plus doux d'y laisser flotter mon esprit.

IX

Mais la famille du vieux médecin n'avait pas le même orgueil de cœur pour respecter ce secret. La curiosité naturelle à des hôtes dans ces maisons qui vivent des étrangers, interprétait à table toutes les circonstances, toutes les probabilités, toutes les notions les plus fugitives qu'elle pouvait recueillir sur la jeune étrangère. Sans interroger, et en évitant même de provoquer la conversation sur elle, j'appris le peu qui transpirait de cette vie cachée. Je rompais en vain l'entretien. Il revenait tous les jours et à tous les repas sur ce sujet : hommes, femmes, enfants, jeunes filles, baigneuses, domestiques de la maison, guides sur les montagnes, bateliers sur le lac, elle avait frappé, touché, attendri tout le monde sans parler à personne. C'était la pensée, le respect, l'entretien, l'admiration de chacun. Il y a de ces êtres qui rayonnent, qui éblouissent, qui entraînent tout dans leur sphère d'attraction autour d'eux, sans y penser, sans le vouloir, sans le savoir même. On dirait que certaines natures ont un système, comme les astres, et font graviter les regards, les âmes et les pensées de leurs satellites dans leur propre mouvement. La beauté physique ou morale est leur puissance, la fascination est leur chaîne, l'amour est leur émanation. On les suit à travers la terre et jusqu'au ciel où elles se perdent jeunes ; et, quand on ne les voit plus, l'œil reste comme aveugle d'éblouissement. On ne regarde plus ou l'on ne voit plus rien. Le vulgaire même sent ces êtres supérieurs, à je ne sais quels signes. Il les admire sans les comprendre, comme les aveugles de naissance qui sentent les rayons sans voir le soleil.

X

J'appris ainsi que cette jeune femme habitait Paris ; son mari était un vieillard illustre dans le dernier siècle par des travaux qui avaient fait date dans les découvertes de l'esprit humain. Il avait adopté cette jeune fille étrangère dont la beauté et le génie l'avaient frappé, afin de lui laisser après lui son nom et ses biens. Elle l'aimait comme un père. Elle lui écrivait tous les jours des lettres qui étaient le journal de son âme et de ses impressions. Elle était tombée depuis deux ans dans une langueur qui avait alarmé son mari. On lui avait ordonné le changement d'air et les voyages au Midi ; les infirmités du vieillard l'empêchant de la suivre, il l'avait confiée à une famille de ses amis de Lausanne avec laquelle elle avait parcouru la Suisse et l'Italie. Enfin le changement de climat n'ayant pas suffi à rétablir ses forces, un médecin de Genève, craignant une maladie de cœur, l'avait amenée aux eaux d'Aix ; il devait venir la reprendre pour la reconduire à Paris au commencement de l'hiver. Voilà tout ce que j'appris alors de cette existence déjà si chère dont je m'obstinais à croire que chaque détail m'était profondément indifférent. J'éprouvai un peu plus d'attendrissement de cœur pour cette ravissante beauté de femme touchée dans sa fleur par une maladie qui ne consume la vie qu'en aiguisant ses sensations et qu'en activant davantage sa flamme qu'elle menace d'éteindre. Je cherchai des yeux, en rencontrant l'étrangère sur l'escalier, quelques lignes imperceptibles de souffrance aux coins de ses lèvres un peu pâlies, et autour de ses beaux yeux bleus souvent battus par les insomnies. Je m'y intéressai pour ses charmes, je m'y intéressai

davantage pour cette ombre de mort à travers laquelle je croyais la voir comme un fantôme de la nuit plutôt que comme une réalité. Ce fut tout. Nos vies continuèrent à couler aussi rapprochées par l'espace, mais aussi séparées par l'inconnu qu'au commencement.

XI

Les premières neiges commençant à blanchir les têtes des sapins sur les hauts sommets de la Savoie, j'avais renoncé à mes courses dans les montagnes. La chaleur douce et prolongée de la fin d'octobre s'était concentrée dans le creux de la vallée. L'air était tiède encore sur les bords et sur les eaux du lac. La longue allée de peupliers qui y mène avait, à midi, des lueurs de soleil, des balancements de rameaux et des murmures de cimes qui m'enchantaient. Je passais une partie de mes journées sur l'eau. Les bateliers me connaissaient; ils se souviennent encore, me dit-on, des longues navigations que je leur faisais faire dans les golfes les plus écartés et dans les anses les plus sauvages des deux rives de France et de Savoie. La jeune étrangère s'embarquait aussi quelquefois, au milieu du jour, pour des courses moins prolongées. Les bateliers, fiers de la conduire et attentifs aux moindres symptômes de fraîcheur, de nuage ou de vent qui pouvaient apparaître dans le ciel, avaient bien soin de la prévenir : ils préféraient sa santé et sa vie au salaire de leurs journées perdues. Une seule fois ils se trompèrent. Ils lui avaient promis une traversée et un retour faciles pour aller visiter les ruines de l'abbaye de Haute-Combe, située sur le bord opposé. Ils avaient à peine franchi les deux tiers de leur route,

qu'une rafale de vent, sortant des gorges étroites de la vallée du Rhône, vint soulever et faire écumer les lames courtes, comme une brise que les marins appellent *carabinée*, qui frappe tout à coup et fait souvent chavirer les embarcations, au tournant d'un cap, sur la mer. Le petit bateau, sa voile emportée, et soutenu difficilement par le balancier des deux rames étendues du batelier, dansait comme une coquille de noix sur les vagues toujours grossissantes. Le retour était impossible, et il fallait plus d'une demi-heure de fatigue et de danger avant d'être à l'abri sous l'ombre des hautes falaises de Haute-Combe. Le sort ou la destinée de mon âme qui dirigeait, ce jour-là, ma voile indécise sur le lac, à la même heure, m'avait fait embarquer moi-même sur un bateau plus fort, armé de quatre vigoureux rameurs. J'allais visiter, dans une île au fond du lac, un parent de mon ami de Chambéry, nommé M. de Châtillon. Il avait son château sur un roc, au sommet de cette île. Nous n'étions plus qu'à quelques coups de rames du port de Châtillon, quand mes yeux, qui suivaient machinalement à perte de vue le bateau de la jeune malade, s'aperçurent de sa détresse et de la lutte périlleuse que son embarcation soutenait contre le coup de vent. Nous virâmes de bord, mes rameurs et moi, d'un cœur unanime. Nous nous jetâmes en plein lac et en pleine tempête pour voler au secours du bateau en perdition qui disparaissait souvent sous un horizon roulant d'écumes. Longue et terrible fut l'anxiété de mon âme pendant l'heure que nous employâmes à traverser ainsi presque toute la largeur du lac et à rejoindre le bateau en péril. Quand, enfin, nous l'atteignîmes, il touchait au bord. Une longue lame le jeta,

sous nos yeux, en sûreté sur le sable, au pied des ruines de l'abbaye.

Nous poussâmes un cri de joie. Nous nous précipitâmes à l'envi dans l'eau pour courir plus vite au bateau et pour porter sur le rivage la malade naufragée. Le pauvre batelier consterné nous appelait à son aide avec des gestes d'affliction et des cris de détresse. Il nous montrait de la main le fond de sa barque, que nous ne pouvions pas apercevoir encore. En arrivant nous vîmes la jeune dame couchée évanouie au fond de la barque, les jambes, le corps, les bras recouverts d'un lit d'eau glacée et de flocons d'écume, le buste seulement hors de l'eau, et la tête, comme celle d'une morte, appuyée contre le petit coffre de bois qui sert à renfermer, à la poupe, les filets et les provisions des bateliers. Ses cheveux flottaient autour de son cou et de ses épaules, comme les ailes d'un oiseau noir à demi submergé au bord d'un étang. Son visage, dont les couleurs ne s'étaient pas tout à coup effacées, avait le calme du plus tranquille sommeil. C'était cette beauté surnaturelle que le dernier soupir laisse sur le visage des jeunes filles mortes, comme le plus charmant rayon de la vie sur le front d'où elle se retire, ou comme le premier crépuscule de l'immortalité sur les traits qu'elle veut diviniser dans la mémoire des survivants. Jamais je ne l'avais vue et jamais je ne la revis si divinement transfigurée. La mort était-elle le jour de cette céleste figure ? ou Dieu voulait-il me donner, dans cette première et solennelle impression, le pressentiment et l'image de cette forme immuable sous laquelle j'étais destiné à ensevelir cette beauté dans ma mémoire, à l'y revoir éternellement et à l'y invoquer à jamais ?...

Nous nous précipitâmes dans la barque pour soulever la mourante de son lit d'écume et pour l'emporter au delà des rochers. Je mis la main sur son cœur comme je l'aurais mise sur un globe de marbre. J'approchai mon oreille de ses lèvres comme je l'aurais approchée des lèvres d'un enfant endormi. Le cœur battait irrégulièrement, mais fortement ; l'haleine était sensible et tiède ; je compris que ce n'était qu'un long évanouissement, suite de la terreur et du froid de l'eau. Un des bateliers souleva les pieds ; je pris les épaules et la tête qui pesait contre ma poitrine. Nous la portâmes ainsi, sans qu'elle donnât signe de vie, jusqu'à une petite maison de pêcheur, sous le rocher de Haute-Combe. Cette chaumière servait d'auberge aux bateliers quand ils conduisaient des curieux aux ruines. Elle ne consistait qu'en une salle étroite, obscure, enfumée, meublée d'une table chargée de pain, de fromage et de bouteilles. Une échelle de bois partant du pied de la cheminée conduisait au-dessus à une petite chambre basse éclairée par une lucarne sans vitre ouvrant sur le lac. L'espace était occupé presque tout entier par trois lits qui se fermaient par des portes de bois, comme de profondes armoires. La famille y couchait. La mère et deux jeunes filles de la maison à qui nous remîmes la jeune femme évanouie, en nous retirant par décence hors de la porte, l'étendirent sur un matelas auprès de la cheminée, allumèrent un feu doux de paille et de branches de genêt, la délacèrent, lui ôtèrent ses vêtements pour les faire sécher, essuyèrent ses membres et ses cheveux ruisselants de l'eau du lac ; puis elles la portèrent, toujours évanouie, dans un des lits de la chambre où elles avaient étendu des draps blancs chauffés avec une des

pierres tièdes du foyer, selon l'usage des paysans de ces montagnes. Elles essayèrent en vain de lui faire avaler quelques gouttes de vinaigre et de vin pour la rappeler à la vie. Voyant tous leurs soins perdus et tous leurs efforts inutiles, elles se répandirent en sanglots et en cris qui nous rappelèrent dans la maison. « La demoiselle est morte ! la dame est trépassée ! il n'y a qu'à pleurer et à chercher le prêtre ! » s'écriaient-elles. Les bateliers consternés se joignaient aux femmes et redoublaient l'horreur de ces lamentations. Je m'élançai sur l'échelle, j'entrai dans la chambre, je me penchai sur le lit, le crépuscule l'éclairait encore ; je touchai de la main le front, il était brûlant ; je distinguai le mouvement faible mais régulier de la respiration, qui soulevait et abaissait alternativement le drap de gros chanvre écrû sur la poitrine ; je fis taire les femmes, et, donnant un écu à un des plus jeunes bateliers, je le chargeai d'aller chercher un médecin. Il y en avait un, me dit-on, à deux lieues de Haute-Combe, dans un village sur un des plateaux du mont du Chat. Le batelier partit en courant. Les autres s'attablèrent, rassurés par la certitude que la dame n'était pas morte. Les femmes allaient et venaient de la chambre dans la salle et de la cave au poulailler pour préparer le souper. Je restai assis sur un des sacs de farine de maïs, à côté du lit, près des pieds, les mains croisées sur mes genoux, les yeux fixés sur le visage immobile et sur les paupières fermées de l'étrangère. La nuit était venue. Une des jeunes filles avait fermé le volet de la lucarne. Elle avait suspendu une petite lampe à bec de cuivre contre le mur ; la lueur en tombait sur le drap et sur le visage endormi, comme celle du cierge sur un linceul. Hélas ! j'ai veillé ainsi depuis sur d'autres visages, mais ils ne se sont plus réveillés !...

XII

Jamais peut-être le regard et l'âme d'un jeune homme ne s'abîmèrent pendant tant de longues heures dans une si forte et si étrange contemplation. Suspendu entre la mort et l'amour, j'étais incapable de comprendre si l'angélique figure endormie sous mes yeux était une éternelle douleur ou une éternelle adoration que cette nuit me préparait dans son mystère, ou que le matin allait me rendre avec le réveil et la vie. Les spasmes du sommeil, qui n'étaient pas assez forts pour la ranimer, avaient rejeté le drap et découvert une de ses épaules. Ses cheveux s'y roulaient en gros anneaux noirs et épais. Son col affaissé sur l'oreiller était plié par le poids de sa tête, qui pendait en arrière, un peu inclinée sur la joue droite. Un de ses bras s'était dégagé des couvertures ; il était passé sous son cou ; il laissait apercevoir seulement la nudité d'un coude d'ivoire qui se détachait de la couleur grise de la chemise de grosse toile dont les paysannes l'avaient vêtue. A un des doigts de la main noyés dans les cheveux, on voyait briller un petit anneau d'or qui enchâssait une étincelle de rubis où se réverbérait la lampe. Les jeunes filles de la maison s'étaient couchées, sans se déshabiller, sur le plancher. La mère était assoupie sur une chaise de bois, les mains et la tête appuyées sur le dossier. Quand le coq chanta dans la cour, les femmes sortirent, leurs sabots à la main, et descendirent sans bruit l'échelle pour aller au travail. Je restai seul.

Les premières lueurs du crépuscule du matin commençaient à filtrer presque insensibles à travers les fentes du volet fermé de la lucarne. Je l'ouvris,

espérant que l'air frais matinal et balsamique du lac et des montagnes, et peut-être aussi le premier rayon du soleil, auraient l'influence du réveil général de la nature sur cette vie que j'aurais voulu déjà réveiller au prix de mon propre souffle vital. Un air frais et presque glacial se répandit dans la chambre et souffla la lampe à demi consumée. Mais la couche resta sans mouvement. J'entendis les pauvres femmes qui priaient ensemble en bas, avant de commencer leur journée. L'idée de prier aussi me vint au cœur, comme elle vient à toute âme qui se sent à bout de ses forces et qui a besoin qu'une force mystérieuse et surhumaine se surajoute à l'impuissante tension de ses désirs. Je me mis à genoux sur le plancher, les mains jointes sur le bord du lit, les regards fixés sur le visage de la jeune femme. Je priai longtemps, ardemment, jusqu'aux larmes. Elles finirent par inonder mes yeux et par me cacher la figure de celle dont je demandais si passionnément le réveil. J'aurais passé des heures ainsi sans m'apercevoir de la durée du temps et sans sentir la douleur de mes genoux sur la pierre, tant mon âme était absorbée dans une seule sensation et dans une seule volonté. Tout à coup, en passant machinalement la main sur mes yeux pour les essuyer, je sentis une main qui touchait la mienne et qui retombait doucement sur ma tête, comme pour écarter mes cheveux, dévoiler mon visage et me bénir. Je poussai un cri, je regardai ; je vis les yeux de la malade se rouvrir, sa bouche respirant et souriante, son bras tendu vers moi pour saisir ma main, et j'entendis ces mots : « O mon Dieu ! je vous remercie. J'ai donc un frère ! »

XIII

Le frais du matin l'avait réveillée pendant que je priais, le visage noyé dans mes cheveux et dans mes larmes, au bord de son lit. Elle avait eu le temps de voir l'ardeur de ma compassion à l'ardeur de ma prière. Elle avait eu assez de réflexion pour me reconnaître au jour qui entrait maintenant à pleins rayons dans la chambre. Évanouie dans l'isolement et dans l'indifférence, elle s'éveillait dans la pitié, dans l'intérêt et peut-être dans l'amour d'un pieux inconnu. Privée de toute parenté d'âme dans la fleur négligée de sa vie, elle avait trouvé tout à coup à côté d'elle la figure, l'attitude, les soins, la prière, les larmes d'un jeune frère, et ce nom avait échappé à son cœur et à ses lèvres en retrouvant le sentiment de ce bonheur avec la sensation de la vie !

« Un frère ? oh ! non, madame, lui répondis-je en prenant la main qu'elle tendait vers moi et en l'écartant respectueusement de mon front, comme si je n'eusse pas été digne d'être touché par elle ; un frère ? oh ! non, mais un esclave, mais une ombre vivante de vos pas, qui ne demande pour bénédiction au ciel et pour félicité à la terre que le droit de se souvenir de cette nuit, et de conserver à jamais l'image de cette apparition surhumaine qui lui fait désirer de la suivre jusque dans la mort, ou qui pourrait seule lui faire supporter cette vie ! » A mesure que ces paroles embarrassées et hésitantes s'échappaient de mes lèvres, à demi-voix, les teintes roses de la vie remontaient sur ses joues, un sourire triste se répandait autour de sa bouche comme une incrédulité obstinée au bonheur, ses yeux soulevés vers le ciel du lit semblaient écouter, par le

regard, des mots qui ne répondaient qu'à ses pensées. Jamais le passage de la mort à la vie et d'un songe à une réalité ne fut si rapide et si visible sur un visage. Étonnement, langueur, ivresse, repos, mélancolie et joie, timidité et abandon, grâce et retenue, tout se peignit à la fois sur ses traits rafraîchis par le réveil, colorés par la jeunesse. Son rayonnement éclairait l'alcôve sombre autant que la lueur du matin. Il y eut plus de paroles, plus de révélations, plus de confidences, plus d'infini dans ce visage et dans ce silence, que dans des millions de mots. Le visage humain est la langue des yeux ; la physionomie, dans la jeunesse, est un clavier que la passion parcourt d'un regard. Elle transmet de l'âme à l'âme des mystères d'intimité muette qui n'ont leur traduction dans aucun langage d'ici-bas. Ma physionomie aussi révélait sans doute un ami au regard qui se reposait avec tant d'avidité sur mes traits. Mes habits encore humides, les touffes brunes de mes longs cheveux mille fois labourés pendant la nuit par mes mains, mon cou dont la cravate était lâche et dénouée, mes yeux cernés par la veille, mon teint pâli par l'insomnie et par l'émotion, l'enthousiasme presque religieux qui m'inclinait devant cette sainteté de la beauté souffrante, l'inquiétude, l'émotion, la joie, la surprise, le demi-jour de cette chambre nue, au milieu de laquelle je restais debout sans oser faire un pas, comme si j'eusse craint de faire évanouir l'enchantement d'un si divin songe, les premiers rayons de soleil enfin qui passaient par la lucarne et qui venaient éblouir mes yeux et faire briller mes gouttes de larmes mal essuyées, tout devait donner à ma figure une puissance d'expression et une transparence de tendresse que sans doute elle ne retrouverait

pas une seconde fois dans le cours d'une longue vie.

Ne pouvant plus supporter le contre-coup de ces émotions et le frisson intérieur de ce silence, j'appelai les femmes. Elles montèrent. Elles se répandirent en cris de surprise en voyant cette résurrection qui leur paraissait un miracle. Au même instant, le médecin que j'avais envoyé chercher, la veille, entra. Il recommanda le repos et quelques infusions de plantes de ces montagnes, qui calment les mouvements du cœur. Il rassura tout le monde en nous disant que cette maladie de la jeunesse des femmes s'apaisait souvent avec les années; qu'elle n'était qu'un excès de sensibilité qui faisait ressembler la surabondance de vie à la mort, mais qui n'était jamais la mort, à moins que les peines intérieures ne vinssent l'aggraver de causes morales et la changer en mélancolie habituelle et en incurable difficulté de vivre. Pendant que les femmes cherchaient dans les prés les simples indiqués par le médecin et que les blanchisseuses repassaient ses vêtements mouillés, sous le fer chaud, dans la salle basse, je sortis de la maison et j'allai parcourir seul les ruines de l'antique abbaye.

XIV

Mais mon cœur était trop plein de mes propres impressions pour s'intéresser à ces solitaires. L'ascétisme et l'enthousiasme des premiers monastères étaient devenus une profession. Plus tard des vies sans liens avec leurs frères et sans utilité pour le monde s'étaient évaporées dans ces cloîtres, ne laissant ni traces ni regrets sur les tombeaux. J'admirai seulement combien la nature est prompte à s'emparer des places vides

et des demeures abandonnées par l'homme, combien son architecture vivante d'arbustes qui s'enracinent dans le ciment, de ronces, de lierres flottants, de giroflées suspendues, de plantes grimpantes jetant leur épais manteau sur les brèches des murs, est supérieure à la froide symétrie des pierres et à la décoration morte des monuments du ciseau des hommes. Il y avait plus de soleil, plus de parfums, plus de murmures, plus de saintes psalmodies des vents, des eaux, des oiseaux, des échos sonores du lac et des forêts sous les piliers croulants, dans les nefs démantelées et sous les voûtes déchirées et pendantes de la vieille église vide de l'abbaye, qu'il n'y avait autrefois de lueurs de cierges, de vapeur d'encens et de chants monotones dans les cérémonies et dans les processions qui les remplissaient jour et nuit. La nature est le grand prêtre, le grand décorateur, le grand poëte sacré et le grand musicien de Dieu. Le nid d'hirondelles où les petits appellent et saluent le père et la mère, sous la corniche ébréchée d'un vieux temple ; les soupirs du vent de la mer qui semblent apporter, sous les cloîtres dépeuplés de la montagne, les palpitations de la voile, les gémissements de la vague et les dernières notes des chants des pêcheurs ; les émanations embaumées qui traversent par moments la nef ; les fleurs qui s'effeuillent et dont les étamines pleuvent sur les tombes, le balancement des draperies vertes qui tapissent les murs, l'écho sonore et répercuté des pas du visiteur sur les souterrains où dorment les morts : tout cela est aussi pieux, aussi recueilli, aussi infini d'impressions que l'était jadis le monastère dans toute sa splendeur sacrée. Seulement, il y a des hommes de moins avec leurs misérables passions rapetissées par l'étroite

enceinte où ils les avaient confinées et non ensevelies ; mais il y a Dieu de plus, jamais aussi visible et aussi sensible que dans la nature, Dieu dont la splendeur sans ombre semble rentrer dans ces tombeaux de l'esprit, avec les rayons de soleil et avec la vue du firmament, que les voûtes n'interceptent plus.

XV

Je n'étais pas, en ce moment, assez maître de mes pensées pour me rendre compte à moi-même de ces vagues réflexions. J'étais comme un homme qu'on vient de décharger d'un immense fardeau, et qui respire à pleine haleine en étendant ses muscles contractés et en marchant çà et là dans sa force, comme s'il allait dévorer l'espace et aspirer tout l'air du ciel dans ses poumons. Ce fardeau dont je venais d'être soulagé, c'était mon propre cœur. En le donnant, il me semblait, pour la première fois, avoir conquis la plénitude de la vie. L'homme est tellement créé pour l'amour, qu'il ne se sent homme que du jour où il a la conscience d'aimer pleinement. Jusque-là, il cherche, il s'inquiète, il s'agite, il erre dans ses pensées. De ce moment, il s'arrête, il se repose, il est au fond de sa destinée.

Je m'assis sur le mur tapissé de lierre d'une immense et haute terrasse démantelée qui dominait alors le lac, les jambes pendantes sur l'abîme, les yeux errants sur l'immensité lumineuse des eaux qui se fondaient avec la lumineuse immensité du ciel. Je n'aurais pu dire, tant les deux azurs étaient confondus à la ligne de l'horizon, où commençait le ciel, où finissait le lac. Il me semblait nager moi-même dans le pur éther et m'abîmer dans l'universel océan. Mais la joie intérieure

dans laquelle je nageais était mille fois plus infinie, plus lumineuse et plus incommensurable que l'atmosphère avec laquelle je me confondais ainsi. Cette joie ou plutôt cette sérénité intérieure, il m'aurait été impossible de me la définir à moi-même. C'était comme un secret sans fond qui se serait révélé en moi par des sensations et non par des mots ; quelque chose de pareil sans doute à ce sentiment de l'œil qui entre dans la lumière après les ténèbres, ou d'une âme mystique qui croit posséder Dieu. Une lumière, un éblouissement, une ivresse sans vertige, une paix sans accablement et sans immobilité. J'aurais vécu dans cet état autant de milliers d'années que le lac déroulait de lames sur le sable de sa plage, sans m'apercevoir que j'aurais vécu plus de secondes que n'en occupait chacune de mes respirations. Ce doit être la cessation du sentiment de la durée du temps pour les immortels dans le ciel : une pensée immuable dans l'éternité d'un moment !...

XVI

Cette sensation n'avait rien de précis, d'articulé ni de défini en moi. Elle était trop complète pour être mesurée, trop une pour être divisible par la pensée et analysable même par la réflexion. Ce n'était ni la beauté de la créature surnaturelle que j'adorais, car l'ombre de la mort était encore répandue entre cette beauté et mes yeux ; ni l'orgueil d'être aimé d'elle, car j'ignorais si j'étais autre chose pour elle qu'un songe du matin dans ses yeux ; ni l'espoir de la possession de ses charmes, car mon respect était mille fois trop au-dessus de ces viles satisfactions des sens, pour y abaisser même ma pensée ; ni la vanité satisfaite d'une

conquête de femme à étaler, car cette vanité froide n'a jamais approché de mon âme, et je n'avais personne, dans ce désert, devant qui profaner mon amour en le dévoilant pour m'en vanter; ni l'espoir d'enchaîner cette destinée à la mienne, car je savais qu'elle appartenait à un autre; ni la certitude de la voir et la félicité de m'attacher à ses pas, car je n'étais pas plus libre qu'elle, et, dans quelques jours, la destinée allait nous séparer; ni enfin la certitude d'être aimé, car j'ignorais tout de son cœur, excepté le geste et le mot de reconnaissance qu'elle m'avait adressés!

C'était autre chose; c'était ce sentiment désintéressé, pur, calme, immatériel; le repos d'avoir trouvé enfin l'objet toujours cherché, jamais rencontré, de cette adoration souffrante faute d'idole, de ce culte vague et inquiet faute de divinité à qui le rendre, qui tourmente l'âme pour la suprême beauté, jusqu'à ce que nous ayons entrevu l'objet de ce culte, et que notre âme s'y soit attachée comme le fer à l'aimant, ou qu'elle s'y soit confondue et anéantie comme le souffle de la respiration dans les vagues de l'air respirable.

Et, chose étrange! je n'étais pas pressé de la revoir, d'entendre sa voix, de me rapprocher d'elle, de m'entretenir en liberté avec elle, qui était déjà toute ma pensée et toute ma vie. Je l'avais vue, je l'emportais en moi; rien désormais ne pouvait enlever de mon âme cette possession : de près, de loin, absente, présente, je la contenais en moi-même; tout le reste m'était indifférent. L'amour complet est patient, parce qu'il est absolu et qu'il se sent éternel. Pour me l'arracher, il aurait fallu m'arracher mon cœur. Je la sentais désormais, cette image, aussi à

moi que la lumière est à l'œil une fois qu'il l'a regardée, que l'air est à la poitrine une fois qu'elle l'a respiré, que la pensée est à l'âme une fois qu'elle l'a conçue. Je défiais Dieu lui-même de me ravir désormais cette apparition de mes désirs. Je l'avais vue, c'était assez ; pour la contemplation, voir, c'est jouir. Peu m'importait presque qu'elle m'aimât ou qu'elle passât devant mes yeux sans m'apercevoir. Sa splendeur m'avait touché ; je restais enveloppé de ses rayons. Elle ne pouvait plus les retirer de moi, pas plus que le soleil ne peut reprendre ceux dont il a une fois inondé la nature. Je sentais qu'il n'y aurait plus ni nuit ni froideur dans mon cœur, dussé-je vivre un millier d'années, car elle y luirait toujours comme elle y luisait dans ce moment.

XVII

Cette conviction donnait à mon amour la sécurité de l'immuable, le calme de la certitude, la plénitude de l'infini, l'ivresse débordante d'une joie qui ne s'apaiserait plus jamais. Je laissais passer les heures sans les compter, certain que j'avais devant moi les heures sans fin. Chacune me rendrait éternellement cette présence intérieure. Je pouvais me séparer un siècle de cet être sans que ce siècle pût diminuer d'un jour l'éternité de mon amour ! J'allais, je venais, je m'asseyais, je me relevais, je courais, je ralentissais mes pas, je marchais sans palper la terre sous mes pieds, comme ces fantômes que l'impalpabilité de leur nature aérienne soulève, et qui glissent sur le sol sans y former de pas. J'ouvrais les bras à l'air, au lac, à la lumière, comme si j'eusse

voulu étreindre la nature et la remercier de s'être incarnée et animée pour moi dans un être qui rassemblait, à mes yeux, tous ses mystères, toute sa splendeur, toute sa vie, tout son enivrement! Je tombais à genoux sur les pierres ou sur les ronces des ruines sans les sentir, au bord des précipices sans les voir! Je criais des mots inarticulés qui se perdaient dans le bruit des flots retentissants du lac; je plongeais dans l'azur du ciel des regards assez prolongés et assez perçants pour y découvrir Dieu lui-même, et pour l'associer par l'hymne de ma reconnaissance à l'extase de ma félicité! Je n'étais plus un homme, j'étais un hymne vivant, criant, chantant, priant, invoquant, remerciant, adorant, débordant en effusions sans paroles; un cœur ivre, une âme folle, agitant, promenant au bord des abîmes un corps qui n'éprouvait plus sa matérialité, qui ne croyait plus ni au temps, ni à l'espace, ni à la mort. Tant la vie de l'amour qui venait de jaillir en moi me donnait le sentiment, la jouissance anticipée et la plénitude de l'immortalité!

XVIII

Je ne m'aperçus de la fuite des heures qu'au soleil de midi qui atteignait déjà la cime des pans de muraille de l'abbaye. Je redescendis en bondissant, à travers les bois, de rocher en rocher, de tronc d'arbre en tronc d'arbre. Mon cœur battait à fendre ma poitrine. En approchant de la petite auberge, je vis, dans un pré en pente derrière la maison, la jeune malade assise au pied d'un mur au midi, les habitants de ce désert avaient adossé contre ce mur quelques roches. Sa robe

blanche brillait au soleil sur le vert du pré. L'ombre d'une meule de foin garantissait sa figure. Elle lisait un petit livre ouvert sur ses genoux. Elle se distrayait par moments de sa lecture pour jouer avec les petits enfants de la montagne qui venaient lui présenter des fleurs et des châtaignes. En m'apercevant, elle voulut se lever comme pour venir à moi. Ce geste me suffit pour m'encourager à m'approcher. Elle me reçut en rougissant et avec un tremblement de lèvres qui n'échappa pas à mon regard et qui redoubla ma propre timidité. L'étrangeté de notre situation nous embarrassait tellement l'un et l'autre que nous restâmes longtemps sans trouver rien à nous dire. A la fin, elle me fit un geste mal assuré et à peine intelligible pour m'engager à m'asseoir sur les bords de la meule de foin, non loin d'elle. Je crus voir qu'elle m'attendait et qu'elle m'avait gardé ma place. Je m'assis respectueusement un peu loin. Le silence entre nous durait toujours. Il était visible que nous cherchions tous les deux, sans pouvoir les trouver, de ces paroles banales qu'on échange comme une fausse monnaie de conversation, qui servent à cacher les pensées au lieu de les révéler : craignant également de dire trop ou trop peu, nous retenions notre âme sur nos lèvres. Nous continuâmes à rester muets, et ce silence augmentait notre rougeur. A la fin, nos regards baissés s'étant relevés au même moment et rencontrés dans le foyer l'un de l'autre, je vis tant d'abîmes de sensibilité dans le sien, elle vit sans doute tant d'élan contenu, tant d'innocence et tant de profondeur dans le mien, que nous ne pûmes plus les détacher, moi de son visage, elle de ma figure, et que des larmes y montant à la fois de nos deux cœurs, nous portâmes

instinctivement nos mains sur nos yeux comme pour y voiler nos pensées.

Je ne sais combien de minutes nous demeurâmes ainsi. Enfin, d'une voix tremblante, mais avec un peu de contrainte et d'impatience dans l'accent : « Vous m'avez donné de vos larmes; je vous ai appelé mon frère, vous m'avez adoptée pour sœur, dit-elle, et nous n'osons pas nous parler? Une larme! reprit-elle, une larme désintéressée d'un cœur inconnu, c'est plus que ma vie ne vaut! et plus qu'elle ne m'a jamais encore donné! » Puis, avec une légère inflexion de reproche : « Vous suis-je donc redevenue étrangère depuis que je n'ai plus besoin de vos soins? Oh! quant à moi, poursuivit-elle d'un ton de résolution et de sécurité, je ne sais rien de vous que votre nom et votre visage, mais je sais votre âme. Un siècle ne m'en apprendrait pas plus!

— Et moi, madame, lui dis-je en balbutiant, je voudrais ne savoir jamais rien de tout ce qui fait de vous un être vivant de notre vie, attaché par les mêmes liens que nous à ce triste monde; je n'ai besoin de savoir qu'une chose, c'est que vous l'avez traversé, que vous m'avez permis de vous regarder de loin et de me souvenir toujours! — Oh! ne vous trompez pas ainsi, reprit-elle; ne voyez pas en moi une illusion divinisée de votre cœur; je souffrirais trop, le jour où cette chimère viendrait à s'évanouir! Ne voyez en moi que ce que je suis, une pauvre femme qui se meurt dans le découragement et dans la solitude de son agonie, et qui n'emportera de la terre rien de plus divin qu'un peu de pitié! Vous le verrez quand je vous dirai qui je suis, ajouta-t-elle; mais auparavant dites-moi une seule chose qui m'inquiète depuis le

jour où je vous ai aperçu dans le jardin. Pourquoi, si jeune et si doux de physionomie, êtes-vous si seul et si triste ? Pourquoi vous éloignez-vous toujours de la présence et de l'entretien des hôtes de la maison, pour vous égarer dans les sites infréquentés des montagnes ou du lac, ou pour vous renfermer dans votre chambre ? Votre lumière y brille, dit-on, bien tard dans la nuit ? Avez-vous un secret dans le cœur que vous ne confiez qu'à la solitude ? » Elle attendait avec une visible anxiété, et les paupières baissées, pour voiler l'impression que ma réponse allait faire dans son esprit. — « Ce secret, lui dis-je, c'est de n'en point avoir ; c'est de sentir le poids d'un cœur qu'aucun enthousiasme ne soulevait jusqu'à cette heure dans ma poitrine ; c'est qu'après avoir essayé de le donner plusieurs fois à des sentiments incomplets, j'ai toujours été obligé de le reprendre avec des amertumes, des circonstances ou des dégoûts qui m'ont, si jeune et si sensible, découragé pour jamais d'aimer ? »

Alors je lui racontai, comme je l'aurais fait à Dieu lui-même, et sans en rien déguiser, tout ce qui pouvait l'intéresser dans ma vie : ma naissance dans une condition modeste et pauvre; mon père, militaire de trempe antique; ma mère, femme d'exquise sensibilité, cultivée dans sa jeunesse par l'élégance des lettres; mes jeunes sœurs, filles d'une pieuse et angélique simplicité; mon éducation par la nature au milieu des enfants des montagnes de mon pays; mes études faciles et passionnées; mon désœuvrement forcé; mes voyages; mon premier frisson sérieux de cœur auprès de la jeune fille du pêcheur de Naples; mes mauvaises amitiés à mon retour à Paris; les légèretés, les

désordres, les hontes de moi-même dans lesquelles ces liaisons m'avaient entraîné; mon ardeur pour l'état militaire trompée par la paix, au moment où j'entrais dans l'armée; ma sortie du régiment; mes courses sans but; mon retour sans espoir dans la maison paternelle; les mélancolies dont j'étais dévoré; le désir de mourir; le désenchantement de tout; enfin la langueur physique, résultat de la lassitude de l'âme, et qui, sous les cheveux, sous les traits et sous la fraîcheur apparente de vingt-quatre ans, cachait la précoce sénilité de l'âme, et le détachement de la terre d'un homme mûr et fatigué de jours.

En insistant sur ces sécheresses, sur ces dégoûts et sur ces découragements de ma vie, je jouissais intérieurement, car je ne les sentais déjà plus. Un seul regard m'avait renouvelé tout entier. Je parlais de moi comme d'un être mort; un homme nouveau était né en moi.

Quand j'eus fini, je levai les yeux sur elle comme sur mon juge. Elle était toute tremblante et toute pâle d'émotion : « Dieu ! s'écria-t-elle, que vous m'avez fait trembler ! — Et pourquoi ? lui dis-je. — C'est, dit-elle, que, si vous n'aviez pas été malheureux et isolé ici-bas, il y aurait eu entre nous deux une harmonie de moins. Vous n'auriez pas senti le besoin de plaindre quelqu'un; et j'aurais moi-même quitté la vie sans avoir entrevu l'ombre de mon âme ailleurs que dans la glace où ma froide image m'était retracée !...

« L'histoire de votre vie, poursuivit-elle, en changeant le sexe et les circonstances, est l'histoire de ma propre vie. Seulement la vôtre commence, et la mienne... »

Je l'empêchai d'achever. « Non, non, m'écriai-je

sourdement en collant mes lèvres sur ses pieds et en les entourant convulsivement de mes bras, comme pour la retenir sur la terre; non, non, elle ne finit pas, ou, si elle finit, je le sens, elle finira pour deux!... » Je tremblai du geste que j'avais fait et du cri qui m'était involontairement échappé, et je n'osais plus relever mon visage de la terre d'où elle avait retiré ses pieds. — Relevez-vous, me dit-elle avec une voix grave, mais sans colère; n'adorez pas une poussière mille fois plus poussière que celle où vous souillez vos beaux cheveux et qui s'envolera plus vite et plus impalpable au premier souffle d'automne! Ne vous trompez pas sur la pauvre créature qui est devant vos yeux. Elle n'est que l'ombre de la jeunesse, l'ombre de la beauté, l'ombre de l'amour que vous devez un jour peut-être sentir et inspirer quand cette ombre sera évanouie depuis longtemps. Gardez votre cœur pour celles qui doivent vivre, et ne donnez à la mort que ce qu'on donne aux mourants, une main douce pour les soutenir au dernier pas de la vie et une larme pour les pleurer... »

L'accent grave, réfléchi et résigné avec lequel elle prononça ces paroles, me fit trembler jusqu'au fond du cœur. Cependant en levant les yeux sur elle, en voyant les teintes colorées du soleil couchant illuminer ce visage où la jeunesse des traits et la sérénité de l'expression resplendissaient d'heure en heure davantage, comme si un soleil nouveau s'était levé dans ce cœur, je ne pus croire à la mort cachée dans ces symptômes éclatants de vie. D'ailleurs, que m'importait déjà? si cette angélique apparition était la mort, eh bien, c'était la mort que j'adorais! Peut-être l'amour immense et complet dont j'étais altéré n'était-il

que là ? peut-être Dieu ne m'en montrait-il une lueur prête à s'éteindre sur la terre que pour me le faire poursuivre, à la trace de ce rayon, jusqu'à la tombe et jusqu'au ciel ?

« Ne rêvez pas ainsi, me dit-elle, mais écoutez-moi ! » Elle dit cela, non avec l'accent d'une amante qui joue le sérieux dans la voix, mais du ton d'une mère jeune encore ou d'une sœur plus âgée et plus mûre qui parle raison à un frère ou à un fils : « Je ne veux pas que vous vous attachiez à une vaine apparence, à une illusion, à un songe; je veux que vous sachiez à qui vous engagez si témérairement une âme que je ne pourrais retenir qu'en la trompant. Le mensonge m'a toujours été si odieux et si impossible que je ne voudrais pas même de la suprême félicité du ciel s'il fallait tromper le ciel pour y entrer ! Le bonheur dérobé, pour moi ce ne serait pas le bonheur, ce serait le remords. »

Elle avait, en parlant ainsi, une telle candeur grave sur les lèvres, une telle sincérité de son dans l'accent, une telle limpidité dans les yeux, que je crus voir l'immortelle vérité assise, sous cette forme pure, en face du soleil, ouvrant sa voix à l'oreille, son regard aux yeux, son âme au cœur. Je m'étendis à demi sur les bords de la meule de foin, à ses pieds, accoudé sur la terre, ma tête appuyée sur la paume de ma main droite, les yeux sur ses lèvres, dont je ne voulais perdre ni une inflexion, ni un mouvement, ni un soupir.

XIX

« Je suis née, dit-elle, près du pays de Virginie, car l'imagination du poëte a fait une patrie à son rêve,

dans une des îles du tropique. Vous devez le voir à la couleur de mes cheveux, à mon teint plus pâle que celui des femmes d'Europe, vous devez l'entendre à mon accent que je n'ai jamais pu effacer de mes lèvres. J'aime au fond à conserver cet accent, parce que c'est le seul souvenir que j'aie emporté du ciel de mon enfance. Il me rappelle ce je ne sais quoi de plaintif qui chante dans les brises de mer, aux heures chaudes, sous les cocotiers. Vous devez le voir surtout à cette indolence incorrigible de mes attitudes et de ma démarche qui n'a rien de la vivacité des Françaises, et qui révèle dans l'âme des créoles un abandon et un naturel un peu sauvage, incapable de rien feindre ou de rien cacher.

« Le nom de ma famille est d'***. Julie est le mien. Ma mère périt dans le naufrage d'une chaloupe en voulant fuir de Saint-Domingue, à l'époque du massacre des blancs. J'avais été jetée par la lame sur le rivage. J'y fus retrouvée, et allaitée par une négresse qui me rendit à mon père quelques années après. Dépouillé, proscrit, malade, mon père me ramena en France, à l'âge de six ans, avec une sœur plus âgée que moi. Il mourut peu de temps après son retour, chez de pauvres parents en Bretagne où nous avions été recueillis. J'y reçus une éducation adoptive jusqu'à la mort de la seconde mère que l'exil m'avait donnée. A douze ans, le gouvernement se chargea de pourvoir à mon sort, en qualité d'orpheline d'un créole qui avait rendu des services à la patrie. Je fus élevée dans toute la splendeur du luxe et dans toutes les amitiés d'élite de ces maisons somptueuses où l'État recueille les filles des citoyens morts pour le pays. J'y grandis en âge, en talents précoces, et aussi, disait-on, en ce

qu'on appelait alors beauté. Grâce sérieuse et triste qui n'était que la fleur d'une plante des tropiques s'épanouissant pour quelques jours sous un ciel étranger. Cependant cette beauté et ces talents inutiles ne réjouissaient aucun œil et aucune affection en dehors de l'enceinte où j'étais enfermée. Mes compagnes avec lesquelles j'avais noué ces amitiés d'enfance qui deviennent comme des parentés de cœur, s'en allaient une à une pour rentrer chez leurs mères ou pour suivre leurs maris. Aucune mère ne me rappelait. Aucune parente ne venait me visiter. Aucun jeune homme n'entendait parler de moi dans le monde et ne me demandait en mariage. J'étais triste de ces départs successifs de toutes mes amies; triste de cet abandon du monde entier et de ce veuvage éternel du cœur avant d'avoir aimé. Je pleurais souvent en secret. Je reprochais intérieurement à la négresse de ne pas m'avoir laissé ensevelir dans les flots de ma première patrie, moins cruels que ceux du monde où j'étais jetée.

« Un homme célèbre et âgé venait de temps en temps, au nom de l'Empereur, visiter la maison d'éducation nationale et s'informer des progrès que les élèves faisaient dans les sciences et dans les arts enseignés par les premiers maîtres de la capitale; on me produisait sans cesse à lui comme le modèle le plus accompli de l'éducation donnée à ces orphelines. Il me traitait, depuis mon enfance, avec une prédilection toute particulière. — « Que je regrette, « disait-il quelquefois assez haut pour que je l'enten- « disse, de n'avoir pas un fils! »

« Un jour, on me fit demander au salon de la supérieure. J'y trouvai l'illustre vieillard qui m'y

attendait. Il paraissait aussi intimidé que je l'étais moi-même. — « Mademoiselle, me dit-il enfin, les années
« coulent pour tout le monde, longues pour vous,
« courtes pour moi. Vous avez aujourd'hui dix-sept
« ans. Dans quelques mois vous toucherez à l'âge
« où cette maison doit vous rendre au monde. Mais
« le monde, il n'y en a pas pour vous recevoir. Vous
« êtes sans patrie, sans maison paternelle, sans biens
« et sans parents en France. La terre où vous êtes
« née est possédée par les noirs. Ce dénûment de
« toute existence indépendante et de toute protection
« me trouble depuis plusieurs années sur vous. La
« vie gagnée par le travail d'une jeune fille est
« pleine d'embûches et d'amertume. Les asiles
« acceptés chez des amis sont précaires et humiliants
« pour la dignité de l'âme. L'extrême beauté dont la
« nature vous a douée est un éclat qui trahit l'obscu-
« rité du sort et qui attire le vice comme l'éclat de
« l'or attire le larcin. Où comptez-vous vous abriter
« contre ces tristesses ou contre ces dangers de la
« vie? — Je n'en sais rien, lui dis-je, et je ne vois
« depuis quelque temps que Dieu ou la mort qui
« puissent me sauver de ma destinée. — Oh! reprit-il
« avec un sourire triste et indécis, il y aurait un
« autre salut auquel j'ai pensé, mais que j'ose à peine
« vous proposer. — Dites, monsieur, lui répondis-je;
« vous avez eu depuis si longtemps pour moi le regard
« et l'accent d'un père, que je croirai obéir au mien
« en vous obéissant. — Un père? reprit-il; oh!
« heureux mille fois celui qui aurait une fille telle
« que vous! Pardonnez-moi si j'ai osé quelquefois
« concevoir un pareil rêve. Écoutez-moi, me dit-il
« alors d'une voix plus grave et plus tendre, et

« répondez-moi dans toute la liberté et dans toute la
« réflexion de votre cœur.

« Je touche à mes dernières années; la tombe ne
« peut pas tarder beaucoup à s'ouvrir pour moi; je
« n'ai point de parents à qui laisser mon seul héritage,
« la modeste illustration de mon nom et le peu de
« fortune que mes travaux m'ont acquise. J'ai vécu
« seul jusqu'ici, uniquement absorbé par ces études
« qui ont usé et illustré mon existence. J'arrive à la
« fin de la vie, et je m'aperçois douloureusement que
« je n'ai pas commencé à vivre, puisque je n'ai pas
« pensé à aimer. Il est trop tard pour revenir sur
« mes pas et reprendre la route du bonheur, au lieu
« de la route de la gloire que j'ai malheureusement
« choisie; et cependant je ne voudrais pas mourir
« sans avoir laissé dans une mémoire après moi cette
« prolongation de notre existence dans l'existence
« d'un autre, qu'on appelle un sentiment, seule
« immortalité à laquelle je crois. Ce sentiment ne peut
« être qu'un peu de reconnaissance. Je sens que c'est
« de vous que je voudrais l'obtenir. Mais pour cela,
« ajouta-t-il plus timidement, il faudrait que vous
« eussiez le courage d'accepter aux yeux du monde,
« et pour le monde seulement, le nom, la main, l'atta-
« chement d'un vieillard qui ne serait qu'un père,
« sous le titre d'époux, et qui ne demanderait à ce titre
« que le droit de vous recevoir dans sa maison et de
« vous chérir comme son enfant! »

« Il se tut et se retira en refusant de recevoir, ce
jour-là, une réponse : cette réponse était déjà sur mes
lèvres. C'était le seul homme qui eût montré pour
moi, parmi les visiteurs de la maison, un autre senti-
ment que cette admiration banale et presque insolente

qui se trahit par des regards et par des exclamations et qui est autant une offense qu'un hommage à l'innocence et à la timidité. Je ne connaissais pas l'amour; je ne sentais en moi que le vide de tout attachement de famille, il me semblait doux de le retrouver auprès d'un père dont le cœur m'avait si généreusement adoptée. Je trouvais un asile honorable et sûr contre l'incertitude de l'existence où j'allais être jetée dans quelques mois; un nom qui répandrait un prestige sur la femme dont il devenait le diadème; des cheveux blanchis, mais blanchis sous la renommée qui rajeunit tous les jours ses favoris; des années qui auraient presque égalé cinq fois le nombre des miennes, mais des traits purs et majestueux qui inspiraient le respect du temps sans les dégoûts de la vieillesse; un visage enfin où le génie et la bonté, ces deux beautés de l'âge, attiraient même l'œil et l'affection des enfants...

. . . .

« Le jour où je devais sortir pour toujours de l'établissement des orphelines, j'entrai, non comme sa femme, mais comme sa fille, dans la maison de mon mari. Le monde l'appelait ainsi; pour lui, il ne voulut jamais que je l'appelasse d'un autre nom que celui de père. Il en eut pour moi tout le respect, toute la piété, tous les soins. Il fit de moi le centre rayonnant et adulé d'une société nombreuse et choisie, composée de l'élite de ces vieillards célèbres dans les lettres, dans la philosophie et dans la politique, qui avaient été l'éclat du dernier siècle et qui avaient échappé à la hache de la Révolution et à la servitude volontaire de l'Empire. Il me choisit des amies et des guides parmi les femmes célèbres de cette époque par leur mérite et par leurs talents. Il m'encouragea lui-même à ces

attachements de cœur ou d'esprit propres à distraire et à diversifier ma vie monotone dans la maison d'un vieillard. Bien loin de se montrer sévère ou jaloux de mes relations, il recherchait avec une attention complaisante tous les hommes remarquables dont la société pouvait avoir de l'attrait pour moi. Il aurait été heureux si j'avais préféré quelqu'un dans la foule, et sa préférence eût suivi la mienne. J'étais l'idole et le culte de cette maison. Cette idolâtrie générale dont j'étais l'objet fut peut-être ce qui me sauva de tout sentiment de prédilection. J'étais trop heureuse et trop encensée pour avoir le temps de sentir mon cœur; et puis il y avait une paternité si tendre dans les rapports de mon mari avec moi, bien que sa tendresse se bornât à me presser quelquefois contre son cœur et à me baiser sur le front, en écartant de la main mes cheveux. J'aurais craint de déranger quelque chose à mon bonheur en y touchant, même pour le compléter. Et cependant mon mari me reprochait quelquefois mon indifférence en badinant avec moi; il me disait que plus je serais heureuse, plus il serait heureux lui-même de ma félicité.

« Une seule fois je crus aimer et être aimée. Un homme d'un nom illustre par le génie, puissant par une haute faveur auprès du chef du gouvernement, séduisant par la gloire qui l'entourait et par la figure, bien qu'il eût déjà passé l'âge de la maturité, parut s'attacher à moi avec un éclat qui me trompa moi-même. J'étais enivrée, non d'orgueil, mais de reconnaissance et d'étonnement. Je l'aimai quelque temps, ou plutôt j'aimai l'illusion que je me faisais à moi-même sous son nom. J'allais céder à un sentiment que je croyais une tendresse passionnée de l'âme et qui

n'était chez lui qu'un délire des sens. Son amour me devint odieux quand j'en reconnus la nature; je rougis de mon erreur, je repris mon âme et je me renfermai plus que jamais dans la monotonie de mon froid bonheur.

« Le matin, des études fortes et des lectures attachantes dans la bibliothèque de mon mari : j'aimais à lui servir de disciple; le jour, des promenades solitaires dans les grands bois de Saint-Cloud ou de Meudon avec lui; le soir, un petit nombre d'amis, la plupart graves et âgés, discourant de tout dans la liberté de la confidence. Tous ces cœurs froids mais indulgents semblaient entraînés vers ma jeunesse par cette pente d'en haut qui fait redescendre le sentiment du cœur des vieillards comme l'eau des sommets couverts de frimas. Voilà toute ma vie. Jeunesse noyée sous cette neige de cheveux blancs; atmosphère tiède de ces haleines de vieillards, qui me conservait, mais qui finit par m'alanguir. Il y avait trop d'années entre ces âmes et la mienne. Oh ! que n'aurais-je pas donné pour avoir un ami ou une amie de mon âge, pour réchauffer un peu à ce contact mes pensées qui se congelaient en moi comme la rosée du matin sur une plante trop près des glaciers de ces montagnes !

« Mon mari me regardait souvent avec tristesse, il semblait s'alarmer de la langueur de ma voix et de la pâleur de mes traits. Il aurait voulu à tout prix donner de l'air à mon âme et du mouvement à mon cœur. Il ne cessait de me convier à toutes les diversions agréables propres à m'arracher à ma mélancolie. Il me confiait aux femmes de sa société, il me forçait tendrement à me montrer dans les fêtes, dans les bals et dans les spectacles. Le resplendissement de ma jeu-

nesse et de ma figure pouvait m'y donner à moi-même la joie et l'orgueil de l'enivrement que je répandais autour de moi. Le lendemain il entrait dans ma chambre, à mon réveil. Il me faisait raconter l'impression que j'avais produite, les regards que j'avais attirés, les cœurs même que j'avais paru émouvoir. — « Et vous, « me disait-il avec un ton de douce interrogation, vous « ne sentez donc rien de tout ce que vous inspirez « autour de vous ? Votre cœur de vingt ans est donc « né vieux comme le mien ? Oh ! que je voudrais vous « voir préférer dans tous ces adorateurs un être d'une « nature supérieure, qui compléterait un jour par un « pur amour votre bonheur, et qui, après moi, conti- « nuerait ma tendresse en la rajeunissant auprès de « vous ! — Votre amitié me suffit, lui répondais-je ; je « ne souffre pas, je ne rêve rien, je suis heureuse. — « Oui, reprenait-il, mais vous vieillissez à vingt ans ! « Oh ! songez que c'est à vous de fermer mes yeux ! « Rajeunissez ! aimez ! vivez à tout prix, pour que je « n'aie pas à vous survivre ! »

« Il faisait appeler médecin sur médecin ; tous, après m'avoir fatiguée de questions, s'accordèrent à dire que j'étais menacée de spasmes au cœur. Les premiers développements de cette affection s'étaient révélés. Il me fallait, disaient-ils, une forte secousse à ma vie, un long déplacement de mes habitudes sédentaires, un changement complet d'air et de ciel pour rendre à ma nature tropicale, mais refroidie sous ces brumes de Paris, l'expansion et l'énergie dont elle avait besoin pour revivre. Mon mari n'hésita pas à sacrifier à l'espoir de me conserver la joie de m'avoir sans cesse à côté de lui. Ne pouvant, à cause de son âge et de ses fonctions, m'accompagner, il me

confia à une famille étrangère qui conduisait deux filles à peu près de mon âge en Italie et en Suisse. J'ai voyagé deux ans avec cette famille ; j'ai vu ces montagnes et ces mers qui m'ont rappelé celles de mon enfance ; j'ai respiré ces airs tièdes et énergiques des vagues et des glaciers : rien n'a pu me rendre cette jeunesse flétrie dans mon cœur, bien que sur ma figure elle trompe encore quelquefois mes propres yeux. Les médecins de Genève m'ont envoyée ici pour dernière tentative de leur art. Ils m'ont ordonné d'y prolonger mon séjour tant qu'il y aurait un rayon de soleil dans ce ciel d'automne, après quoi j'irai rejoindre mon mari. Hélas ! j'aurais tant aimé à lui montrer sa fille guérie, rajeunie, rayonnante d'avenir, à mon retour ! Mais, je le sens, je ne reviendrai que pour attrister ses derniers jours et peut-être pour m'éteindre dans ses bras ! C'est égal, reprit-elle avec une résignation qui avait presque l'accent de la joie, je ne quitterai plus désormais la terre sans avoir entrevu ce frère tant attendu ! ce frère de l'âme qu'un instinct maladif m'avait fait rêver en vain jusqu'à ce jour, et dont l'image anticipée par mon idéal m'avait désenchantée d'avance de tous les êtres réels ! Oui, dit-elle en finissant et en se voilant les yeux de ses longs doigts roses, à travers lesquels je vis filtrer une ou deux larmes ; oui, le rêve de toutes mes nuits s'est incarné sous vos traits, ce matin à mon réveil !... Oh ! s'il n'était pas trop tard pour vivre encore ! Ah ! je voudrais vivre maintenant des siècles pour prolonger le sentiment de ce regard qui pleurait sur moi, de ces mains jointes qui priaient pour moi, de cette âme qui avait pitié de moi, et de cette voix, ajouta-t-elle en dévoilant tout à coup ses yeux levés vers le ciel, de cette voix qui m'a appelée sa sœur !...

et qui ne me retirera plus ce doux nom, poursuivit-elle avec un accent et un regard de tendre interrogation, ni pendant ma vie, ni après ma mort ?... »

. . . .

XX

Ma tête tomba, anéantie de félicité, sur ses pieds ; ma bouche s'y colla sans pouvoir trouver une parole. J'entendis le pas des bateliers qui venaient nous avertir que le lac était calme et qu'il restait juste assez de jour pour repasser à la rive de Savoie. Nous nous levâmes pour les suivre. Elle et moi nous marchions d'un pas chancelant comme dans l'ivresse. Oh ! qui pourrait décrire ce que j'éprouvais en sentant le poids de son corps souple, mais affaissé par la souffrance, peser délicieusement sur moi comme si elle se fût involontairement complu à sentir et à me faire sentir à moi-même que j'étais désormais la seule force de sa langueur, la seule confiance de sa faiblesse, le seul point d'appui de son détachement de la terre ! J'entends encore, après vingt ans écoulés, depuis cette heure, le bruit des feuilles sèches qui criaient en se froissant sous nos pas ; je vois encore nos deux longues ombres confondues en une, que le soleil couchant jetait à gauche, sur l'herbe du verger, comme un linceul mobile qui suivait la jeunesse et l'amour pour les ensevelir avant le temps ! Je sens encore la douce tiédeur de son épaule contre mon cœur et le battement d'une des tresses de ses cheveux que le vent du lac jetait contre ma figure et que mes lèvres s'efforçaient de retenir pour avoir le temps de les baiser ! O temps ! que d'éternités des joies de l'âme tu ensevelis dans une

pareille minute ! ou plutôt, que tu es impuissant pour ensevelir, impuissant pour faire oublier !

XXI

La soirée était aussi calme et aussi tiède que la veille avait été orageuse et glaciale sur l'eau. Les montagnes nageaient dans une légère teinte violette qui les grandissait et les éloignait en les effaçant : on ne pouvait dire si c'étaient des montagnes ou si c'étaient de grandes ombres mobiles et vitrées à travers lesquelles on aurait vu transpercer le ciel chaud de l'Italie. L'azur céleste était tacheté de petites nuées pourpres, semblables aux plumes ensanglantées qui se détachent de l'aile d'un cygne déchiré par des aigles. Le vent était tombé avec le jour.

Les vagues allongées et nacrées ne jetaient plus qu'une légère petite frange d'écume au pied des rochers, d'où pendaient les feuilles trempées des figuiers. Les petites fumées des chaumières hautes, dispersées sur les flancs du mont du Chat, montaient çà et là et rampaient contre la montagne pour s'élever, tandis que les cascades descendaient dans les ravins comme des fumées d'eau. Les vagues du lac étaient si transparentes qu'en se penchant hors de la barque on y voyait l'ombre des rames et nos visages qui nous regardaient ; si tièdes, qu'en y trempant le bout des doigts pour y entendre le murmure du sillage de nos mains, on n'y sentait que les caresses sous les légers frissons voluptueux de l'eau. Un petit rideau, comme dans les gondoles de Venise, nous séparait des bateliers. Elle était couchée sur un des bancs du bateau qui lui servait de lit, le coude sur le coussin, le corps

enveloppé de châles contre l'humidité du soir, mon manteau replié en plusieurs doubles autour de ses pieds, le visage tantôt dans l'ombre, tantôt éclairé et ébloui par les derniers reflets roses du soleil suspendu au sommet des sapins noirs de la Grande-Chartreuse. J'étais couché sur un monceau de filets étendus au fond de la barque, le cœur plein, la bouche muette, les yeux sur ses yeux. Qu'avions-nous besoin de parler quand le soleil, la nuit, les montagnes, l'air, les eaux, les rames, le balancement voluptueux de la barque, l'écume légère du sillage qui nous suivait en murmurant, nos regards, nos silences, nos respirations, nos âmes à l'unisson suspendues, parlaient si divinement pour nous ? Nous paraissions craindre plutôt instinctivement que le moindre bruit de voix ou de paroles ne vînt discorder avec l'enchantement d'un pareil silence. Nous croyions glisser de l'azur du lac à l'azur de l'horizon élevé du ciel, sans voir les bords que nous venions de quitter, ni les bords où nous allions toucher devant nous.

J'entendis une de ses respirations plus forte et plus prolongée que les autres s'écouler lentement de ses lèvres, comme si sa poitrine oppressée par un poids invisible eût rendu dans une seule haleine toute l'aspiration d'une longue vie. Je fus troublé. « Vous souffrez ? lui dis-je avec tristesse. — Non, dit-elle, ce n'était pas une souffrance, mais une pensée. — A quoi pensez-vous si fortement ? repris-je. — Je pensais, me répondit-elle, que si Dieu frappait, en cet instant, d'immobilité toute la nature ; si ce soleil restait suspendu ainsi, le disque à moitié plongé derrière ces sapins qui ressemblent à des cils de la paupière du ciel ; si cette lumière et cette ombre restaient ainsi confondues et indécises dans l'atmosphère, ce lac dans

sa même limpidité, cet air dans la même tiédeur, ces deux bords éternellement à la même distance de ce bateau, ce même rayon de lumière éthérée sur votre front, ce même regard de votre pitié dans mes yeux, cette même possession de joie dans mon cœur, je comprendrais enfin ce que je n'avais pas compris encore depuis que je pense ou que je rêve. — Et quoi donc? lui demandai-je avec anxiété. — L'éternité dans une minute et l'infini dans une sensation! » s'écria-t-elle en se renversant à demi sur le bord du bateau, comme pour regarder l'eau et pour m'épargner l'embarras d'une réponse. J'eus la gaucherie de répondre par une de ces banalités de vulgaire galanterie qui se rencontra maladroitement sur mes lèvres, à la place des chastes et ineffables adorations dont mon cœur était inondé. Le sens était qu'un pareil bonheur ne me suffirait pas s'il n'était pas la promesse et l'avant-goût d'une autre félicité. Elle me comprit trop; elle rougit pour moi plus que pour elle-même. Elle se retourna, le visage empreint de l'émotion d'une sainteté profanée, et, d'un accent aussi tendre, mais plus pénétré et plus solennel que je n'en avais encore entendu sur ses lèvres : « Vous m'avez fait bien mal, me dit-elle à voix basse; approchez-vous plus près et écoutez-moi. Je ne sais pas si ce que je sens pour vous et ce que vous paraissez sentir pour moi est ce qu'on appelle amour, dans la langue pauvre et confuse du monde où les mêmes mots servent à exprimer des choses qui ne se ressemblent que dans le son qu'elles rendent sur les lèvres de l'homme; je ne veux pas le savoir; et vous! oh! je vous en conjure, ne le sachez jamais! mais je sais que c'est le plus suprême et le plus complet bonheur que l'âme

d'un être vivant puisse aspirer de l'âme, des yeux, de la voix d'un autre être qui lui ressemble, qui lui manquait et qui se complète en le rencontrant ! À côté de ce bonheur sans mesure, de cette aspiration mutuelle des pensées par les pensées, des sentiments par les sentiments, de l'âme par l'âme qui les confond en une seule et indivisible existence et qui les rend aussi inséparables que le rayon de ce soleil qui se couche et le rayon de cette lune qui se lève quand ils se rencontrent dans le même ciel pour remonter confondus dans ce même éther, y a-t-il un autre bonheur, grossière image de celui-là, aussi loin de l'union immatérielle et éternelle de nos âmes que la poussière est loin de ces étoiles et que la minute est loin de l'éternité ? Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir, hélas ! et je n'en puis jamais rien savoir, ajouta-t-elle avec un accent de dédaigneuse tristesse dont je ne compris pas d'abord le sens énigmatique à mon esprit. — Mais, reprit-elle avec un abandon d'attitude, d'accent et de confiance qui semblait la donner tout entière à moi : qu'importent les mots ? Je vous aime ! la nature entière le dirait pour moi si je ne le disais pas ; ou plutôt, laissez-moi le dire tout haut la première, le dire pour deux : nous nous aimons !

« — Oh ! dites-le ! dites-le encore ! redites-le mille fois ! » m'écriai-je en me levant comme un insensé et en parcourant à grands pas la barque qui résonnait et qui chancelait sous mes pieds. « Disons-le ensemble, disons-le à Dieu et aux hommes, disons-le au ciel et à la terre ; disons-le aux éléments muets et sourds ! disons-le éternellement, et que toute la nature le redise éternellement avec nous !... » Je vins tomber à genoux sur les membrures du bateau, devant elle, les

mains jointes et le visage recouvert par mes cheveux. — « Calmez-vous, me dit-elle en posant son doigt sur ma bouche, et laissez-moi vous parler, sans m'interrompre, jusqu'au bout. » Je me rassis et je me tus.

« Je vous l'ai dit, reprit-elle, ou plutôt je ne vous l'ai pas dit, je vous l'ai crié du cri de mon âme en vous reconnaissant : je vous aime ! je vous aime de toute l'attente, de tous les rêves, de toutes les impatiences d'une vie stérile de vingt-huit ans, qui s'est passée à regarder sans voir et à chercher sans rencontrer ce que sa nature lui avait révélé par un pressentiment dont vous étiez le mystère. Mais, hélas ! je vous ai connu et aimé trop tard, si vous comprenez l'amour comme le reste des hommes le comprend, et comme vous paraissiez le comprendre vous-même tout à l'heure, dans ce mot profane et léger que vous m'avez dit. Écoutez-moi encore, poursuivit-elle, et comprenez-moi bien : je suis à vous, je me donne à vous, je vous appartiens comme je m'appartiens à moi-même ; et je puis le dire sans rien enlever à ce père adoptif qui n'a jamais voulu voir en moi que sa fille. Rien ne m'empêche d'être à vous tout entière, et je ne retiens rien de moi que ce que vous m'ordonnez vous-même d'en garder. Ne vous étonnez pas de ce langage qui n'est pas celui des femmes d'Europe ; elles aiment faiblement, elles se sentent aimées de même, elles craindraient de perdre les désirs qu'elles inspirent en avouant un secret qu'elles veulent faire arracher. Je ne leur ressemble ni par la patrie, ni par le cœur, ni par l'éducation. Élevée par un mari philosophe, au sein d'une société d'esprits libres, dégagés des croyances et des pratiques de la religion qu'ils ont sapée, je n'ai aucune des superstitions, des faiblesses

d'esprit, des scrupules qui courbent le front des femmes ordinaires devant un autre juge que leur conscience. Leur dieu d'enfance n'est pas le mien. Je ne crois qu'au Dieu invisible qui a écrit son symbole dans la nature, sa loi dans nos instincts, sa morale dans notre raison. La raison, le sentiment et la conscience sont mes seules révélations. Aucun de ces trois oracles de ma vie ne me défendrait d'être à vous ; mon âme tout entière me précipiterait dans vos bras, si vous ne pouviez être heureux qu'à ce prix. Mais attacherions-nous votre bonheur et le mien à cette fugitive ivresse dont la privation volontaire donne mille fois plus de jouissance à l'âme que sa satisfaction n'en donne aux sens ? Ne croirons-nous pas plus à l'immatérialité et à l'éternité de notre amour quand il restera élevé à la hauteur d'une pensée pure, dans les régions inaccessibles au changement et à la mort, que s'il descendait à l'abjecte nature des sensations vulgaires en se dégradant et en se profanant dans d'indignes voluptés ? — D'ailleurs, poursuivit-elle après un court silence et en rougissant comme une joue approchée du feu, si vous exigiez jamais de moi, dans un moment d'incrédulité et de délire, cette preuve de mon abnégation, sachez que ce sacrifice ne serait pas seulement celui de ma dignité, mais aussi celui de mon existence ; que mon âme peut, dit-on, s'exhaler dans un seul soupir ; qu'en m'enlevant l'innocence de mon amour vous m'auriez en même temps enlevé la vie, et qu'en croyant tenir votre bonheur dans vos bras vous n'auriez possédé qu'une ombre et vous ne relèveriez peut-être que la mort !... »

Nous demeurâmes longtemps sans voix l'un et l'autre. A la fin, avec un soupir arraché du fond de

ma poitrine : « Je vous ai comprise, lui dis-je, et le serment de l'éternelle innocence de mon amour a été juré dans mon cœur avant que vous eussiez achevé de me le demander. »

XXII

Cette résignation sembla la combler de bonheur et redoubler le charmant abandon de sa tendresse. La nuit était tombée sur le lac ; les étoiles du firmament s'y regardaient ; les grands silences de la nature endormaient la terre. Les vents, les arbres, les flots laissaient entendre en nous les fugitives impressions du sentiment ou de la pensée qui parlent à voix basse dans les cœurs heureux. Les bateliers chantaient par moments ces psalmodies traînantes et monotones qui ressemblent aux ondulations notées des vagues sur les grèves. Cela me fit penser à sa voix, qui résonnait sans cesse dans mon oreille. — « Ah ! si vous marquiez pour moi cette nuit délicieuse par quelques accents jetés à ces vagues et à ces ombres pour qu'elles restassent à jamais pleines de vous ? » lui dis-je. — Je fis signe aux bateliers de se taire et d'assoupir le bruit de leurs rames, dont les gouttes retombaient seulement comme un accompagnement musical en petites notes argentines sur les eaux. Elle chanta cette ballade écossaise, à la fois maritime et pastorale, dans laquelle une jeune fille que le pauvre matelot, son amant, a quittée pour aller chercher fortune aux Indes, raconte que ses parents se sont lassés d'attendre le retour du jeune homme, et lui ont fait épouser un vieillard, auprès duquel elle serait heureuse, si elle ne rêvait

pas à celui qu'elle a aimé le premier. Cette ballade commence ainsi :

> Quand les moutons sont dans la bergerie,
> Que le sommeil aux humains est si doux,
> Je songe, hélas! aux chagrins de ma vie,
> Et près de moi dort mon bon vieil époux.

Après chaque couplet, il y a une longue rêverie chantée en notes vagues et sans paroles, qui berce l'âme sur des flots de tristesse infinie, et qui fait monter dans les yeux les larmes de la voix; puis le récit recommence au couplet suivant avec l'accent sourd et lointain d'un souvenir qui regrette, qui souffre et qui se résigne. Si les strophes grecques de Sapho sont le feu même de l'amour, ces notes écossaises sont les larmes mêmes de la vie et le sang du cœur blessé à mort par la destinée. Je ne sais pas qui a écrit cette musique ; mais qui que ce soit, qu'il soit béni pour avoir trouvé sous quelques notes cet infini de la tristesse humaine dans le gémissement mélodieux d'une voix! Depuis ce jour, il ne m'a plus été possible d'entendre les premières mesures de cet air sans m'enfuir comme un homme poursuivi par une ombre; et quand je sens le besoin d'ouvrir mon cœur par une larme, je m'en chante intérieurement moi-même le refrain plaintif, et je me sens prêt à pleurer, moi qui ne pleure jamais!

XXIII

Nous arrivâmes au petit môle du *Pertuis*, qui s'avance dans le lac, et où l'on amarre les bateaux ; c'est le port d'Aix : il est situé à une demi-lieue de la ville. Il était plus de minuit. Il n'y avait plus sur le môle ni voitures

ni ânes pour ramener les étrangers à la ville. La route était trop longue pour permettre à une pauvre femme souffrante de faire le trajet à pied..... Après avoir vainement frappé aux portes de deux ou trois chaumières voisines du lac, les bateliers proposèrent de porter la dame jusqu'à Aix. Ils enlevèrent gaiement leurs avirons des anneaux qui les attachaient au bordage ; ils les lièrent ensemble avec les cordes de leurs filets ; ils posèrent un des coussins du bateau sur ces cordes ; ils formèrent ainsi un brancard souple et flottant sur lequel ils firent coucher l'étrangère. Puis, quatre d'entre eux élevant chacun sur son épaule une des extrémités des avirons, ils se mirent en route sans imprimer au palanquin d'autre balancement que celui de leurs pas. J'avais voulu leur disputer la joie de porter une part de ce doux fardeau, mais ils m'avaient repoussé avec un jaloux empressement. Je marchais à côté du brancard, ma main droite dans les mains de la malade, pour qu'elle pût s'appuyer et se retenir à moi dans les balancements de la marche. Je l'empêchais de glisser de l'étroit coussin sur lequel elle était étendue. Nous marchâmes ainsi en silence et lentement, à la clarté de la pleine lune, sous la longue avenue des peupliers. Oh ! qu'elle me parut courte, cette avenue ! et que j'aurais voulu qu'elle me conduisît ainsi jusqu'au dernier pas de nos deux vies ! Elle ne me parlait pas, je ne lui disais rien ; mais je sentais tout le poids de son corps suspendu avec confiance à mon bras ; mais je sentais ses deux mains froides entourer la mienne, et de temps en temps une involontaire étreinte, une haleine plus chaude sur mes doigts, me faisaient comprendre qu'elle avait approché ses lèvres de mes mains pour les réchauffer. Non, jamais de pareils silences ne

continrent de si intimes épanchements. Nous avions été heureux du bonheur d'un siècle en une heure. Quand nous arrivâmes à la maison du vieux médecin et que nous déposâmes la malade sur le seuil de sa chambre, un monde entier s'était écroulé entre nous. Je sentis ma main toute trempée de ses larmes; je l'essuyai sur mes lèvres et dans mes cheveux, et j'allai me jeter tout habillé sur mon lit.

XXIV

J'eus beau me tourner et me retourner sur mon oreiller, je ne pus pas dormir. Les mille circonstances de ces deux journées se reproduisaient dans mon esprit avec une telle force et de tels contre-coups d'impression, que je ne pouvais croire qu'elles fussent finies; je revoyais et j'entendais tout ce que j'avais vu et entendu la veille. La fièvre de mon âme s'était communiquée à mes sens. Je me levai, me recouchai vingt fois sans pouvoir trouver le calme. A la fin, j'y renonçai. Je cherchai par l'agitation de mes pas à tromper l'agitation de mes pensées. J'ouvris la fenêtre, je feuilletai des livres sans les comprendre, je marchai rapidement dans ma chambre, je déplaçai et replaçai ma table et ma chaise pour trouver une bonne place et pour achever la nuit assis ou debout. Tout ce bruit se fit entendre au salon voisin. Mes pas troublèrent la pauvre malade, qui sans doute ne dormait pas plus que moi. J'entendis des pas légers craquer sur le parquet et s'approcher de la porte de chêne fermée à deux verrous, qui séparait son salon de ma chambre; je collai mon oreille contre les panneaux; j'entendis une respiration retenue et le froissement d'une robe de soie

contre la muraille. La lueur d'une lampe filtrait à travers les fentes de la porte et au-dessous des battants sur mon plancher. C'était elle ; elle était là, l'oreille collée aussi, à quelques lignes de mon front : elle pouvait entendre battre mon cœur. — « Êtes-vous malade ? me dit tout bas une voix que j'aurais reconnue à un seul soupir. — Non, répondis-je, mais je suis trop heureux ! l'excès du bonheur est aussi fiévreux que l'excès de l'angoisse. Cette fièvre est celle de la vie ; je ne la crains pas, je ne la fuis pas, et je veille pour en jouir. — Enfant, me dit-elle, allez vous endormir pendant que je veille, c'est à moi maintenant de veiller sur vous ! — Mais vous-même, lui criai-je tout bas, pourquoi ne dormez-vous pas ? — Moi, reprit-elle, je ne veux plus dormir, pour ne plus perdre une minute du sentiment de la félicité dont je suis inondée. J'ai peu de temps à savourer ma joie, je ne veux pas en perdre une goutte par l'oubli dans le sommeil. Je suis venue m'asseoir là pour vous entendre peut-être et pour me sentir du moins près de vous. — Oh ! murmurai-je entre mes lèvres, pourquoi si loin encore ? pourquoi ce mur entre nous ? — Est-ce donc cette porte qui est entre nous, et non notre volonté et notre serment ? me dit-elle. Tenez ! si votre pas n'est retenu que par cet empêchement matériel, vous pouvez le franchir ! » Et j'entendis sa main qui tirait le verrou de son côté. « Oui, vous le pouvez maintenant, continua-t-elle, s'il n'y a pas en vous quelque chose de plus fort que votre amour même, qui domine, qui subjugue votre emportement ; oui, vous pouvez le franchir, continua-t-elle avec un accent à la fois plus passionné et plus solennel, je ne veux rien devoir qu'à vous-même ; vous trouverez un amour égal à votre amour ;

mais, je vous l'ai dit, dans cet amour vous trouverez aussi ma mort ! »

L'excès de mon émotion, l'impétueux élan de mon cœur vers cette voix, la violence morale qui me repoussait, me firent tomber anéanti, dans l'attitude d'un homme blessé à mort, sur le seuil de cette porte fermée. Je l'entendis, elle, s'asseoir de l'autre côté, sur le coussin d'un canapé qu'elle jeta sur le parquet du salon. Nous continuâmes, une partie de la nuit, à causer à voix basse, à travers les intervalles laissés par cette menuiserie grossière entre le plancher et les montants de la porte. Paroles intimes, inusitées dans la langue ordinaire des hommes, flottantes comme les rêves de la nuit entre le ciel et la terre, souvent interrompues de longs silences, pendant lesquels les cœurs se parlent d'autant plus que les mots manquent davantage aux lèvres pour exprimer d'inexprimables entretiens. A la fin, les silences devinrent plus longs, les voix plus éteintes, et je m'endormis de lassitude, la joue contre le mur et les mains jointes sur mes genoux.

XXV

Quand je m'éveillai, le soleil déjà très-haut dans le ciel inondait ma chambre de réverbérations lumineuses. Les rouges-gorges d'automne piétinaient et becquetaient en gazouillant les vignes et les groseilliers sous ma fenêtre ; toute la nature semblait s'être éveillée, parée, illuminée et animée avant moi pour fêter le jour de notre naissance à une nouvelle vie. Tous les bruits de la maison me semblaient joyeux comme moi. Je n'entendais que les pas légers de la

femme de chambre qui allait et venait dans le corridor pour porter le déjeuner à sa maîtresse, les voix enfantines des petites filles de la montagne qui apportaient les fleurs des bords du glacier, les trépignements et les sonnettes des mulets qui l'attendaient dans la cour pour la conduire au lac ou aux sapins. Je changeai mes vêtements souillés de poussière et d'écume, je lavai mes yeux battus et rouges d'insomnie, je peignai mes cheveux en désordre, je mis mes guêtres de cuir du chasseur de chamois des Alpes, je pris mon fusil, je descendis à la table commune où le vieux médecin déjeunait avec sa famille et ses hôtes.

On s'entretint à table de la tempête sur le lac, du danger qu'avait couru la jeune étrangère, de son évanouissement à Haute-Combe, de son absence de deux jours, du bonheur que j'avais eu de la rencontrer et de la ramener la veille. Je priai le médecin d'aller lui demander pour moi la permission de m'informer des nouvelles de sa santé et de l'accompagner dans ses courses. Il redescendit avec elle plus belle, plus touchante et plus rajeunie par le bonheur qu'on ne l'avait encore vue. Elle éblouissait tout le monde. Elle ne regardait que moi. Moi seul je comprenais ces regards et ces mots à double interprétation. Ses guides l'enlevèrent avec des cris de joie sur le fauteuil à marchepied flottant qui sert de selle aux femmes de Savoie. Je suivis à pied le mulet aux clochettes tintantes qui la portait ce jour-là aux chalets les plus élevés du plateau de la montagne.

Nous y passâmes la journée tout entière presque sans nous parler, tant nous nous entendions déjà complétement sans paroles. Tantôt occupés à contempler la lumineuse vallée de Chambéry qui semblait se

creuser et s'élargir à mesure que nous nous élevions davantage; tantôt à nous arrêter sur le bord des cascades, dont la fumée colorée par le soleil nous enveloppait d'arcs-en-ciel ondoyants, qui nous semblaient l'encadrement surnaturel et l'auréole mystérieuse de notre amour; tantôt à cueillir les dernières fleurs de la terre sur les prés en pente des chalets, à les échanger entre nous comme des lettres à jamais intelligibles pour nous seuls de cet alphabet embaumé de la nature; tantôt à ramasser les châtaignes oubliées au pied des châtaigniers, à les écorcer pour les faire cuire le soir, au feu de sa chambre; tantôt à nous asseoir sous les derniers chalets des montagnes déjà abandonnés par leurs habitants : nous nous disions combien seraient heureux deux êtres comme nous relégués par leur fortune dans une de ces masures désertes formées de quelques troncs d'arbres et de quelques planches, à la proximité des étoiles, au murmure des vents dans les sapins, au frisson des glaciers et des neiges, mais séparés des hommes par la solitude et ne remplissant que d'eux-mêmes une vie pleine et débordante d'un seul sentiment!

XXVI

Le soir nous redescendîmes à pas lents. Nous nous regardions tristement comme si nous eussions laissé nos domaines et notre bonheur pour jamais derrière nous. Elle remonta dans son appartement. Je restai pour souper avec la famille et les hôtes. Après le souper, je frappai, comme nous en étions convenus, à la porte de sa chambre. Elle me reçut comme un ami d'enfance retrouvé après une longue absence. J'y

passai désormais ainsi tous les jours et toutes les soirées. Je la trouvais ordinairement à demi couchée sur un canapé recouvert de toile blanche, dans un angle entre la fenêtre et la cheminée : une petite table de bois brun sur laquelle brûlait une lampe de cuivre portait des livres, des lettres reçues ou commencées dans la journée, une petite boîte à thé en acajou qu'elle me donna en partant et qui ne quitta plus ma cheminée depuis ce temps-là, et deux tasses de porcelaine bleue et rose de la Chine dans lesquelles nous prenions le thé, à minuit. Le bon vieux médecin montait ordinairement avec moi pour causer avec sa jeune malade; mais après quelque demi-heure de conversation, cet excellent homme, s'apercevant bien que ma présence contribuait plus que ses conseils et ses bains au rétablissement visible d'une santé si chère à tous, nous laissait seuls avec nos livres et nos entretiens. A minuit, je baisais sa main qu'elle me tendait à travers la table, et je me retirais dans ma chambre. Je ne me couchais que quand je n'entendais plus aucun bruit dans la sienne.

XXVII

Nous menâmes encore cinq longues et courtes semaines cette intime et délicieuse vie à deux; longues, si je me reporte aux innombrables palpitations de félicité qu'elles comptaient dans nos cœurs; courtes, si je pense à la rapide imperceptibilité des heures qui les remplissaient! Il semblait que, par un miracle de la Providence qui ne se reproduit pas une année sur dix, la saison complice de notre bonheur était d'accord avec nous pour le prolonger. Le mois d'octobre tout

entier et une longue moitié du mois de novembre ressemblaient à un printemps ressuscité de l'hiver et qui n'avait oublié que ses feuilles dans le tombeau. Les brises étaient tièdes, les eaux bleues, les sapins verts, les nuées roses, les soleils éclatants. Les jours seulement étaient courts; mais les longues soirées auprès des cendres chaudes de sa cheminée nous rapprochaient davantage. Elles nous rendaient plus exclusivement présents encore l'un à l'autre, elles empêchaient nos regards et nos âmes de s'évaporer dans la splendeur de la nature extérieure. Nous les préférions aux longs jours d'été. Notre splendeur était en nous. Nous la sentions mieux en nous confinant dans notre demeure pendant les longues ténèbres des soirs et des nuits de novembre, au tintement de quelques premières rafales de givre ou de neige sur ses vitres et aux gémissements du vent d'automne ; ce vent pluvieux semblait nous refouler en nous-mêmes et nous crier : « Hâtez-vous de vous dire tout ce qui n'a jamais été dit dans vos cœurs et tout ce qui doit être dit avant que l'homme et la femme meurent, car je suis la voix des mauvais jours qui approchent et qui vont vous séparer. »

XXVIII

Nous visitâmes ainsi successivement ensemble toutes les anses, toutes les vagues, tous les sables du lac ; toutes les cimes, toutes les croupes, toutes les gorges, toutes les vallées secrètes, toutes les grottes, toutes les cascades encaissées dans les fissures des rochers de la Savoie. Nous vîmes plus de sites sublimes ou gracieux, plus de solitudes mystérieuses,

plus de déserts enchantés, plus de maisonnettes suspendues entre les abîmes et les nuages aux corniches saillantes des montagnes, plus de vergers, plus d'eaux laiteuses écumant sur les prés en pente, plus de forêts de sapins et de châtaigniers ouvrant leurs sombres colonnades aux regards et répercutant le bruit de nos voix sous leurs dômes, qu'il n'en faudrait pour cacher un monde d'amants! Nous laissions à chacun de ces sites un de nos soupirs, un de nos enthousiasmes, une de nos bénédictions. Nous les priions tout bas ou tout haut de conserver le souvenir de l'heure que nous avions passée ensemble, des pensées qu'ils nous avaient données, de l'air qu'ils nous avaient fait respirer, de la goutte d'eau que nous avions bue dans le creux de nos mains, de la feuille ou de la fleur que nous y avions cueillie, de la trace que nos pas y avaient imprimée sur l'herbe humide; de nous rendre tout cela un jour avec la parcelle d'existence que nous y laissions en passant et en respirant, pour ne rien perdre de la félicité qui débordait de nos cœurs, et pour retrouver toutes ces minutes, toutes ces extases, toutes ces émanations de nous-mêmes dans ce dépôt fidèle de l'éternité où tout se retrouve, même le souffle qu'on vient de respirer et la minute qu'on croit avoir perdue.

Jamais peut-être depuis la création de ces lacs, de ces torrents et de ces granits, des hymnes aussi tendres et aussi enflammés ne s'étaient élevés de ces montagnes vers Dieu! Il y avait dans nos âmes assez de vie et assez d'amour pour animer toute cette nature, eaux, ciel, terre, rochers, arbres, cèdre et hysope, et pour leur faire rendre des soupirs, des élans, des étreintes, des voix, des cris, des parfums, des flammes

capables de remplir le sanctuaire entier d'une nature plus vaste et plus muette encore que celle où nous nous égarions. Un globe n'eût-il été créé que pour nous seuls, nous seuls aurions suffi à le peupler, à le vivifier, à lui donner la voix, la parole, la bénédiction et l'amour pendant une éternité! Et qu'on dise que l'âme humaine n'est pas infinie! Et qui donc a senti les bornes de sa vie, de sa puissance d'exister et d'aimer, auprès d'une femme adorée, en face de la nature et du temps, et sous l'œil de Dieu? O amour! que les lâches te craignent et que les méchants te proscrivent! Tu es le grand prêtre de ce monde, le révélateur de l'immortalité, le feu de l'autel! et sans ta lueur, l'homme ne soupçonnerait pas l'infini!

XXIX

Ces six semaines furent pour moi un baptême de feu; il transfigura mon âme, il la purifia de toutes les souillures dont elle s'était tachée jusque-là. L'amour fut le flambeau qui en m'embrasant m'éclaira à la fois la nature, ce monde, moi-même et le ciel. Je compris le néant de ce monde en voyant combien il disparaissait devant une seule étincelle de la véritable vie! Je rougis de moi-même en me regardant dans le passé et en me comparant à la pureté et à la perfection de celle que j'aimais. J'entrai dans le ciel des âmes en pénétrant des yeux et du cœur dans cette mer de beauté, de sensibilité, de pureté, de mélancolie et d'amour, qui s'entr'ouvrait d'heure en heure davantage dans les yeux, dans la voix, dans les entretiens de la créature céleste qui venait de se manifester à moi! Combien de fois je me mis à genoux devant elle, le front collé dans

l'herbe, dans l'attitude et dans le sentiment de l'adoration ! Combien de fois je la priai, comme on prie un être d'une autre nature, de me laver dans une de ses larmes, de me brûler dans une de ses flammes, de m'aspirer dans une de ses respirations, pour qu'il ne restât plus rien de moi dans moi-même que l'eau purifiante dont elle m'aurait lavé, que le feu céleste dont elle m'aurait consumé, que le souffle nouveau dont elle aurait animé mon nouvel être ! afin que je devinsse elle ou qu'elle devînt moi, et que Dieu lui-même en nous rappelant devant lui ne pût plus reconnaître ni séparer ce que le miracle de l'amour aurait transformé et confondu !... Oh ! si vous avez un frère, un fils ou un ami qui n'ait jamais compris la vertu, priez le ciel qu'il le fasse aimer ainsi ! Tant qu'il aimera, il sera capable de tous les dévouements, de tous les héroïsmes, pour s'égaler à l'idéal de son amour. Et quand il n'aimera plus, il lui restera à jamais dans l'âme un arrière-goût de volupté céleste qui le dégoûtera des eaux du vice, et un coup d'œil secrètement levé vers la source où il lui fut permis de boire une fois !

Je ne puis dire combien de salutaires hontes de moi-même me saisissaient en présence de celle que j'aimais ; mais ses reproches étaient si tendres, mais ses regards, quoique si pénétrants, étaient si doux, mais ses pardons étaient si divins, qu'en m'humiliant devant elle je ne me sentais pas abaisser, mais je me sentais relever et grandir. Je croyais presque sentir éclore de ma propre nature en moi-même la pureté, la splendeur que sa lumière réverbérait seulement en moi ! Je la comparais sans cesse involontairement aux autres femmes que j'avais

entrevues. Excepté Antonine, qui m'apparaissait comme l'enfance naïve de Julie; excepté ma mère, à qui elle ressemblait dans sa sainteté et dans sa maturité, aucune femme ne supportait, à mes yeux, le moindre rapprochement. Un seul de ses regards rejetait dans l'ombre tout le reste de ma vie. Ses entretiens me révélaient des profondeurs, des étendues, des délicatesses, des élégances, des divinités de sentiment et de passion qui me transportaient dans des régions inconnues où je croyais respirer pour la première fois l'air natal de mes propres pensées. Tout ce qu'il y avait en moi de légèreté, de vanité, de puérilité, de sécheresse, d'ironie ou d'amertume d'esprit pendant ces mauvaises années de mon adolescence, disparaissait tellement que je ne me reconnaissais plus moi-même. En la quittant, je me sentais bon, je me croyais pur. Je retrouvais le sérieux, l'enthousiasme, la prière, la piété intérieure, les larmes chaudes qui ne coulent pas par les yeux, mais qui montent comme une source cachée du fond de nos aridités apparentes et qui lavent le cœur sans l'amollir. Je me promettais de ne plus jamais redescendre de ces hauteurs célestes, mais sans vertiges, où ses tendres reproches, sa voix, sa seule présence, avaient le don de m'élever. C'était comme une seconde virginité de mon âme que je contractais aux rayons de l'éternelle virginité de son amour. Je ne pouvais dire s'il y avait plus de pitié que d'attrait dans l'impression que je recevais d'elle, tant la passion et l'adoration s'y mêlaient par égales parts et changeaient mille fois par minute dans mes pensées l'amour en culte et le culte en amour! Oh! n'est-ce pas là le dernier sommet de l'amour : l'enthousiasme dans la possession de la

beauté parfaite et la volupté dans la suprême adoration?... Tout ce qu'elle avait dit me paraissait éternel, tout ce qu'elle avait regardé me paraissait sacré. J'enviais la terre qu'elle avait foulée en marchant; les rayons du soleil qui l'enveloppaient dans nos promenades me semblaient heureux de l'avoir touchée. J'aurais voulu recueillir, pour le séparer à jamais des vagues de l'air, l'air qu'elle avait divinisé à mes yeux en le respirant; j'aurais voulu encadrer jusqu'à la place vide qu'elle venait de quitter dans l'espace, pour qu'aucune créature inférieure ne l'occupât jamais plus dans le reste de la durée de la terre! Enfin, je voyais, je sentais, j'adorais tout, et Dieu lui-même, à travers cette divinité de mon amour!... Si la vie durait dans un pareil état de l'âme, la nature s'arrêterait, le sang cesserait de circuler, le cœur oublierait de battre, ou plutôt il n'y aurait plus ni mouvement, ni ralentissement, ni lassitude, ni précipitation, ni mort, ni vie, dans nos sens; il n'y aurait plus qu'une éternelle et vivante pétrification de tout notre être dans un autre être. Cet état doit ressembler à l'état de l'âme à la fois anéantie et vivante en Dieu!

XXX

Quel bonheur! les vils désirs de la passion sensuelle s'étaient anéantis (puisqu'elle l'avait voulu) dans la pleine possession de l'âme de l'un par l'autre. Le bonheur me rendait, comme il fait toujours, meilleur et plus pieux que je l'eusse jamais été. Dieu et elle se confondaient si complétement dans mon âme, que l'adoration où je vivais d'elle devenait aussi une perpétuelle adoration de l'Être divin qui l'avait créée.

Je n'étais qu'un hymne, et il n'y avait pas deux noms dans mon hymne, car Dieu, c'était elle, et elle, c'était Dieu! Nos conversations, le jour, quand nous nous arrêtions pour regarder, pour respirer, pour admirer, sur les versants de la montagne, sur les bords du lac ou sur quelque racine de châtaignier, au bord des pelouses inondées de soleil, se portaient souvent, par ce débordement naturel de deux âmes trop pleines, vers l'abîme sans fond de toutes les pensées, c'est-à-dire vers l'infini et vers le mot qui seul remplit l'infini : Dieu. J'étais étonné, quand je prononçais ce dernier mot avec l'enthousiaste bénédiction de cœur qui contient toute une révélation dans un accent; j'étais étonné de la voir détourner ou abaisser ses regards et cacher dans les plis de ses beaux sourcils ou dans les coins de sa bouche distraite une peine ou une incrédulité triste qui me paraissait en contradiction avec nos élans. Un jour je lui en demandai timidement la raison. — « C'est que ce mot me fait mal, me répondit-elle. — Et comment, repris-je, le mot qui contient le nom de toute vie, de tout amour et de tout bien, peut-il faire mal à la plus parfaite de ses créations? — Hélas! répliqua-t-elle avec l'accent d'une âme désespérée, c'est que ce mot contient pour moi l'idée de l'être dont j'ai le plus passionnément désiré que l'existence ne fût pas un rêve, et que cet être, ajouta-t-elle d'une voix plus sourde et plus affaissée, n'est pour moi et pour les sages dont j'ai reçu les leçons que la plus merveilleuse mais la plus vide des illusions de notre pensée! — Quoi! lui dis-je, vos maîtres ne croient pas à un Dieu? Mais vous qui aimez, pouvez-vous ne pas y croire! Y a-t-il donc une palpitation de nos cœurs qui ne soit une procla-

mation de l'infini! — Oh! se hâta-t-elle de répondre, n'interprétez pas en démence la sagesse des hommes qui m'ont soulevé les voiles de la philosophie, et qui ont fait briller à mes yeux le grand jour de la raison et de la science, à la place de la lampe fantastique et pâle dont les superstitions humaines éclairent les ténèbres volontaires répandues à dessein autour de leurs puériles divinités. C'est au Dieu de votre mère et de ma nourrice que je ne crois plus, ce n'est pas au Dieu de la nature et des sages. Je crois avec eux à un Être principe et cause, source, espace et fin de tous les autres êtres, ou plutôt qui n'est lui-même que l'éternité, la forme et la loi de tous ces êtres visibles ou invisibles, intelligents ou inintelligents, animés ou inanimés, vivants ou morts, dont se compose le seul vrai nom de cet Être des êtres : l'infini! Mais l'idée de l'incommensurable grandeur, de la fatalité souveraine, de la nécessité absolue et inflexible des actes de cet Être, que vous appelez *Dieu* et que nous appelons *loi*, exclut de nos pensées toute intelligibilité précise, toute dénomination juste, toute imagination raisonnable, toute manifestation personnelle, toute révélation, toute incarnation, tout rapport possible entre cet Être et nous, et même l'hommage et la prière! La conséquence a-t-elle donc à prier le principe?

« Oh! que c'est cruel, ajouta-elle, et que de bénédictions, de prières et de larmes n'aurais-je pas versées à ses pieds depuis que je vous aime!... » Puis se reprenant : « Je vous étonne et vous afflige, dit-elle, mais pardonnez-moi : la première des vertus, s'il y a des vertus, n'est-ce pas la vérité? Sur ce seul point nous ne pouvons pas nous entendre : aussi,

n'en parlons jamais. Vous avez été élevé par une mère pieuse, au sein d'une famille chrétienne ; vous y avez respiré avec l'air les saintes crédulités du foyer ; on vous a mené par la main dans des temples, on vous a montré des images, des mystères, des autels ; on vous a enseigné des prières en vous disant : « Dieu est là qui vous écoute et qui vous répond » ; vous avez cru, car vous n'aviez pas l'âge d'examiner. Plus tard, vous avez écarté ces hochets de votre enfance pour imaginer un Dieu moins puéril et moins féminin que ce Dieu des tabernacles chrétiens. Mais le premier éblouissement est resté encore dans vos yeux ; le jour que vous avez cru voir était mêlé, à votre insu, du faux jour dont on vous a fasciné en entrant dans la vie ; il vous est resté deux faiblesses de l'intelligence : le mystère et la prière. Il n'y a point de mystère, affirma-t-elle d'une voix plus solennelle ; il n'y a que la raison, qui dissipe tout mystère ; c'est l'homme fourbe ou crédule qui a inventé le mystère ; c'est Dieu qui a fait la raison. Et il n'y a point de prière, poursuivit-elle plus tristement ; car dans une loi inflexible il n'y a rien à fléchir, et dans une loi nécessaire il n'y a rien à changer.

« Les anciens, dans leur ignorance populaire sous laquelle se cachait leur profonde sagesse, le savaient bien, ajouta-t-elle encore, car ils priaient tous les dieux de leur invention, mais ils ne priaient pas la loi suprême : le Destin ! »

Elle se tut. — « Il me semble, lui dis-je après un long silence, que les maîtres qui vous ont appris cette sagesse ont, dans leurs théories des rapports de l'homme avec Dieu, trop subordonné l'être sensible à l'être pensant ; en un mot, qu'ils ont oublié de

l'homme le cœur, cet organe de tout amour, comme l'intelligence est l'organe de toute pensée. Les imaginations que l'homme s'est faites de Dieu peuvent être puériles et fausses. Ses instincts, quelquefois, qui sont sa loi non écrite, doivent être vrais. Sans cela la nature aurait menti en le créant. Vous ne croyez pas que la nature soit un mensonge, ajoutai-je en souriant, vous qui disiez tout à l'heure que la vérité était peut-être la seule vertu? Or, quel qu'ait été le but de Dieu en donnant ces deux instincts, le mystère et la prière, au cœur de l'homme; qu'il ait voulu lui révéler par là que lui, Dieu, est l'incompréhensible, et que le mystère était son vrai nom; ou qu'il ait voulu que toutes les créatures lui rendissent l'honneur et la bénédiction, et que la prière fût l'encens universel de la nature; toujours est-il que l'homme porte en soi ces deux instincts quand il pense à Dieu, le mystère et l'adoration. Le mystère? poursuivis-je, c'est l'œuvre de la raison humaine de l'élargir, de l'éclairer, de l'écarter toujours davantage, sans le dissiper complétement jamais. La prière? c'est le besoin du cœur de répandre sans cesse l'imploration utile ou inutile, entendue ou non, comme le parfum sur les pas de Dieu. Que ce parfum tombe sur les pieds de Dieu, ou qu'il tombe à terre, n'importe; il tombe toujours en tribut de faiblesse, d'humiliation et d'adoration!...

« Mais qui sait s'il est perdu? ajoutai-je avec le ton d'une espérance qui, dans la voix de celui qui parle, triomphe du doute même; qui sait si la prière, cette communication mystérieuse avec la toute-puissance invisible, n'est pas, en effet, la plus grande des forces surnaturelles ou naturelles de l'homme? qui sait si la volonté suprême et immortelle n'a pas voulu

de toute éternité l'inspirer et l'exaucer dans celui qui prie, et faire participer ainsi l'homme lui-même par l'invocation au mécanisme de sa propre destinée? qui sait enfin si Dieu, dans son amour et dans sa bénédiction perpétuels sur les êtres émanés de lui, n'a pas voulu leur laisser ce rapport avec lui comme la chaîne invisible qui suspend la pensée des mondes à la sienne? qui sait si, dans sa solitude majestueuse, peuplée de lui seul, il n'a pas voulu que ce vivant murmure, que cette conversation inextinguible avec la nature s'élevât et redescendît sans cesse, sur tous les points de l'infini, de lui à tous les êtres qu'il vivifie, qu'il embrasse et qu'il aime, et de tous ces êtres jusqu'à lui? Dans tous les cas, la prière est le plus sublime des priviléges de l'homme, puisque c'est celui qui permet de parler à Dieu; et Dieu fût-il sourd, nous le prierions encore; car si sa grandeur était de ne pas nous entendre, notre grandeur à nous serait de le prier! »

Je vis que mes raisonnements l'attendrissaient sans la convaincre ; que son âme, un peu desséchée par la science, n'avait pas encore ouvert ses sources du côté de Dieu. Mais l'amour ne devait pas tarder à attendrir sa religion après avoir attendri son cœur ; les délices et les angoisses de la passion devaient bientôt y faire éclore l'adoration et la prière, ces deux parfums de l'âme qui brûle et qui languit : l'un plein d'ivresse, l'autre plein de larmes ; tous deux divins !

XXXI

Cependant le bonheur, la solitude à deux, cet Éden des âmes tendres, la découverte qu'elle faisait tous les

jours en moi de quelque abîme dévoilé de ma pensée correspondant aux mystères de sa propre nature ; cet air d'automne dans les montagnes qui conservent, comme des poêles chauffés pendant l'été, les tiédeurs du soleil jusque près des neiges ; ces courses lointaines dans les chalets et sur les eaux ; le balancement de la barque ou le doux bercement du dos des mulets, qui ressemble à celui des vagues légères et lentes de la mer ; le lait de ces pâturages qu'on lui apportait tout écumant, matin et soir, dans des coupes de bois de hêtre sculpté par les bergers ; et, par-dessus tout, cette exaltation douce, ce délire paisible, ce vertige continu d'une âme qu'un premier amour soulève de la terre comme sur des ailes et promène de pensées en pensées, de rêve en rêve, à travers un nouveau ciel, dans un perpétuel épanouissement du cœur ; tout cela rétablissait visiblement sa santé. Du soir au matin on la voyait rajeunir. C'était comme dans une convalescence de l'âme qui se communiquait à ses traits. Son visage, un peu meurtri au commencement, autour des yeux, par ces taches ternes ou bleues semblables aux empreintes des doigts de la mort, reprenait la plénitude des joues, la chaleur de sang, la fraîcheur de teint, le duvet cotonneux d'une jeune fille qui a marché longtemps sur la montagne où sa joue a été pincée par les premières brises froides du glacier ; ses paupières avaient perdu leur poids, ses yeux leur ombre, ses lèvres leurs plis. Ses regards nageaient dans un perpétuel brouillard lumineux de l'âme, vapeur d'un cœur brûlant condensée sur le globe des yeux en larmes qui montent toujours, mais que ce feu même dessèche et qui ne coulent jamais. Ses attitudes reprenaient la force, ses mouvements la souplesse, ses pas la légèreté et la vivacité de ceux

d'un enfant. Chaque fois qu'elle rentrait de ses courses avec moi dans la cour de la maison, le vieux médecin et sa famille se récriaient sur le prodigieux changement opéré par vingt-quatre heures dans sa santé et sur l'éblouissement de jeunesse et de vie qu'elle répandait dans les yeux.

Le bonheur en effet semblait avoir des rayons et semer autour d'elle une atmosphère dans laquelle elle était enveloppée et enveloppait ceux qui la regardaient. Ce rayonnement de la beauté, cette atmosphère de l'amour ne sont point tout à fait, comme on le croit, des images de poëte. Le poëte ne fait que voir mieux ce qui échappe aux regards distraits ou aveugles des autres hommes. On a dit souvent d'une belle jeune fille qu'elle éclairait l'obscurité dans la nuit. On pouvait dire de Julie qu'elle échauffait l'air autour d'elle. Je marchais, je vivais enveloppé de cette tiède émanation de sa beauté renaissante, les autres la sentaient en passant.

XXXII

Quand j'étais rentré dans ma chambre, pendant les courts instants où j'étais forcé de la quitter, je me sentais, même à midi, comme dans un cachot sans air et sans jour. Le soleil même le plus éclatant ne m'éclairait plus, à moins qu'il ne fût réfléchi dans mes yeux par elle. Plus je la voyais, plus je l'admirais, moins je pouvais croire qu'elle fût une créature de la même espèce que moi. La divinité de son amour avait fini par devenir une foi de mon imagination. Je me prosternais sans cesse en esprit devant cet être trop tendre pour être un dieu, trop divin pour être une femme. Je

lui cherchais des noms. Je n'en trouvais pas. A défaut de nom, je l'appelais en moi-même mystère ! je lui rendais sous ce nom vague et indéfini un culte qui tenait de la terre par la tendresse, du rêve par l'enthousiasme, de la réalité par la présence, et du ciel par l'adoration !

Elle avait fini par me faire avouer que j'avais écrit quelquefois des vers, mais je ne lui en avais jamais montré. Elle paraissait aimer peu, au reste, cette forme artificielle et arrangée du langage, qui altère, quand elle ne l'idéalise pas, la simplicité du sentiment et de l'impression. Sa nature était trop soudaine, trop profonde et trop sérieuse pour se prêter à ces formalités, à ces contours et à ces lenteurs de la poésie écrite. Elle était la poésie sans lyre ; nue comme le cœur, simple comme le premier mot, rêveuse comme la nuit, lumineuse comme le jour, rapide comme l'éclair, immense comme l'étendue. Son âme était une gamme infinie qu'aucune prosodie n'aurait suffi à noter. Sa voix même était un chant perpétuel qu'aucune harmonie de vers ne pouvait égaler. Si j'avais vécu longtemps auprès d'elle, je n'aurais jamais ni lu ni écrit de vers. Elle m'était le poëme vivant de la nature et de moi-même. Mes sentiments résonnaient dans son cœur, mes images dans ses regards, ma mélodie dans sa voix ! D'ailleurs la poésie toute matérialiste et toute sonore de la fin du dix-huitième siècle et de l'Empire, dont elle avait les principaux volumes dans sa chambre, tels que *Delille* et *Fontanes*, n'était pas faite pour nous. Son âme, qui avait été bercée par les vagues mélodieuses des tropiques, était un foyer de douleur, de rêverie, d'amour, que toutes les voix de l'air et des eaux n'auraient pas suffi à exhaler ! Elle essayait quel-

quefois devant moi de lire ces livres et de les admirer sur leur réputation ; elle les rejetait avec un geste d'impatience, ils restaient sourds sous ses mains, comme des cordes cassées dont on cherche en vain la voix en frappant sur le clavier. La note de son cœur n'était que dans le mien, mais elle ne put jamais en sortir. Les vers qu'elle devait m'inspirer ne devaient retentir que sur son tombeau. Elle ne sut jamais qui elle aimait, avant de mourir. J'étais pour elle son frère. Peu lui aurait importé que je fusse un poëte pour tout le monde. Il n'y avait rien de moi que moi-même dans son amour.

Une seule fois je lui révélai involontairement un faible don de poésie qu'elle était loin de soupçonner ou de désirer en moi. Mon ami Louis *** était venu passer quelques jours avec nous. La soirée avait été remplie jusqu'à minuit de lectures, d'entretiens intimes, de rêveries à haute voix, de tristesses ou de sourires. Nous nous étonnions de ces trois jeunes destinées inconnues peu de temps avant les unes aux autres, et maintenant recueillies et identifiées sous le même toit, au coin du même foyer, aux murmures des mêmes tempêtes d'automne, dans une maisonnette des montagnes de Savoie : nous cherchions à prévoir par quel jeu de la Providence ou du hasard ces mêmes vents de la vie nous disperseraient ou nous réuniraient de nouveau. Ces échappées de vue sur l'horizon de nos vies futures avaient fini par nous attrister. Nous restions muets devant la petite table à thé sur laquelle nous étions accoudés. A la fin, Louis, qui était poëte, se sentit sourdre une note de mélancolie dans l'âme et voulut l'écrire. Elle lui prêta un crayon et du papier. Il crayonna sur le marbre de la cheminée quelques

strophes toutes plaintives et toutes trempées de larmes comme les strophes funèbres de Gilbert. Louis ressemblait à Gilbert, il aurait écrit ces strophes qui vivront autant que le gémissement de Job dans la langue des hommes :

> Au banquet de la vie, infortuné convive,
> J'apparus un jour, et je meurs :
> Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
> Nul ne viendra verser des pleurs ! etc.

Les vers de Louis m'attendrirent. Je pris le crayon de ses mains. Je m'éloignai un moment dans le fond de la chambre, et j'écrivis à mon tour ces vers qui mourront avec moi sans avoir été recueillis : premiers vers qui fussent sortis de mon cœur et non de mon imagination. Je les lus sans oser lever les yeux sur celle à laquelle ils étaient adressés. Les voici ; mais non, je les efface, tout mon génie était dans mon amour, il s'est évanoui avec lui.

En finissant la lecture de ces vers, je vis sur le visage de Julie, éclairé d'un reflet de la lampe, une expression d'étonnement si tendre et de beauté si surhumaine, que je restai aussi incertain que mes vers le disaient entre l'ange et la femme, entre l'amour et la prosternation. Ce dernier sentiment l'emporta à la fois dans mon âme et dans celle de mon ami. Nous tombâmes à genoux devant son canapé ; nous baisâmes le bout du châle noir qui enveloppait ses pieds. Ces vers lui parurent seulement l'émanation instantanée et isolée du sentiment que j'avais pour elle. Elle les loua, elle ne m'en reparla plus. Elle aimait mieux nos entretiens naturels, et même nos silences rêveurs l'un près de l'autre, que ces jeux de l'esprit qui profanent

l'âme plus qu'ils ne l'expriment. Louis nous quitta quelques jours après.

XXXIII

A la suite de ces premiers vers de moi, faible strophe de l'hymne continuel de mon cœur, elle me pria de lui composer une ode qu'elle adresserait comme un tribut d'admiration et comme un essai de mon talent à un des hommes de sa société de Paris pour lequel elle professait le plus de respect et d'attachement. C'était M. de Bonald. Je ne connaissais rien de lui que son nom et l'auréole de législateur philosophe et chrétien dont ce nom était alors justement entouré. Je me figurai que j'avais à parler à un Moïse moderne puisant dans les rayons d'un autre Sinaï la lumière divine dont il inondait les lois humaines. J'écrivis cette ode en une nuit. Je la lus, le matin, sous un châtaignier de la montagne, à celle qui me l'avait inspirée. Elle me la fit relire trois fois. Elle la copia, le soir, de sa main légère mais ferme. Ses caractères glissaient comme l'ombre des ailes de ses pensées sur le papier blanc, avec la rapidité, l'élégance et la limpidité du vol de l'oiseau dans l'air. Le lendemain elle l'envoya à Paris. M. de Bonald lui répondit des choses de bon augure sur mon talent. Ce fut l'origine de mes relations avec cet excellent homme, dont j'admirai et je chéris toujours depuis le caractère sans partager les doctrines théocratiques. Mon adhésion à ses symboles que j'ignorais n'avait été qu'une complaisance à l'amour. Elle eût été depuis un hommage à la vertu. Mais M. de Bonald était, comme M. de Maistre, un de ces prophètes du passé, un de ces vieillards d'idées

qu'on salue avec vénération. Assis sur le seuil de l'avenir, ils ne veulent pas y entrer, mais s'arrêtent un moment pour entendre les beaux gémissements des choses qui meurent dans l'esprit humain.

XXXIV

Ce n'était déjà plus l'automne ; c'était un doux hiver encore éclairé et attiédi par moments des échappées de soleil entre les nuages. Nous nous faisions encore illusion et nous nous disions que c'était l'automne. Nous avions tant l'horreur de reconnaître l'hiver qui allait nous séparer ! La neige tombait souvent le matin par légères taches blanches sur les roses du Bengale et sur les immortelles du jardin, comme le duvet blanc des cygnes qui auraient mué la nuit dans les cieux, où nous les voyions traverser l'air. A midi, le soleil fondait cette neige, il y avait souvent des heures délicieuses sur le lac. Le mouvement et l'haleine des eaux y attiédissaient en les réfléchissant les derniers rayons de l'année. Les figuiers qui pendent des rochers exposés au midi sur les vagues, dans l'abri des anses, avaient encore leurs larges feuilles. Les réverbérations du soleil contre ces rochers leur donnaient encore les couleurs, les splendeurs et les chaleurs des soirées d'été. Seulement ces heures étaient rapides comme la fuite des rames qui nous promenaient contre ces lumineux écueils qui forment la côte du lac, au midi. La lumière rasante du soleil sur les sapins, les mousses vertes, les oiseaux d'hiver plus richement emplumés, plus sautillants et plus familiers que ceux du printemps ; l'abondance et l'écume serpentante des mille cascades s'étendant sur les prés en pente et venant se rencontrer

dans les ravins d'où elles tombaient avec des murmures et des éclaboussures sonores du haut des roches lisses et noires dans le lac ; le bruit cadencé des rames, le sillage plaintif de l'aviron qui semblait répandre, comme une voix amie cachée sous les flots, des gémis sements mystérieux sur nous en nous accompagnant de ses regrets ; enfin le bien-être surnaturel que nous éprouvions dans cette atmosphère lumineuse et chaude l'un près de l'autre, séparés de la terre par ces abîmes d'eau, nous inondaient encore par moments d'un tel sentiment de volupté d'être, d'une telle plénitude de joie intérieure, d'un tel débordement de paix dans l'amour, que nous aurions défié le ciel même d'y rien ajouter. Mais cette félicité était mêlée en nous du sentiment qu'elle allait finir, chaque coup de rame retentissait dans nos cœurs comme un pas du jour qui nous rapprochait de la séparation. Qui sait si demain ces feuilles qui tremblent ne seront pas tombées dans l'eau ? si ces mousses où nous pourrions nous asseoir encore ne seront pas recouvertes d'un lit épais de neige ? si ces écueils splendides, ce ciel bleu, ces ondes étincelantes, ne seront pas ensevelis par les brouillards de la nuit prochaine dans un océan de pâles et sombres frimas ?

Un long soupir s'échappait de nos poitrines à ces pensées, nous les roulions tous deux en même temps sans oser nous les communiquer, de peur d'éveiller le malheur en le nommant. Oh ! qui n'a pas eu ainsi dans sa vie de ces bonheurs sans sécurité et sans lendemain, où la vie se concentre dans une heure qu'on voudrait rendre éternelle et qu'on sent vous échapper minute à minute, en écoutant le balancier de la pendule qui bat la seconde, en regardant l'aiguille qui dévore

l'heure sur le cadran, en sentant la roue de la voiture dont chaque tour abrége l'espace, ou en écoutant le bruit d'une proue qui laisse le flot en arrière et qui vous approche du bord où il faudra descendre du ciel de vos rêves sur la grève dure et froide de la réalité !

XXXV

Une après-dînée, que nous étions ainsi délicieusement bercés dans le bateau, au soleil, dans une anse calme et tiède, entre deux bras du mont du Chat, au bruit lointain d'une petite cascade qui forme comme un chant perpétuel sous les grottes où elle filtre avant de se perdre dans l'abîme des eaux, nos bateliers voulurent descendre à terre pour relever des filets qu'ils avaient placés la veille. Nous restâmes seuls dans le bateau mal amarré par une cordelle à une branche de figuier, le roulis fit plier et casser la branche en nous entraînant, sans que nous nous en fussions aperçus ; nous dérivâmes au milieu de l'anse, à trois cents pas des rochers perpendiculaires entre lesquels elle est encadrée. Les eaux du lac avaient, dans cet endroit, cette couleur bronzée, ce miroitement du métal fondu, cette immobilité lourde que leur donnent toujours l'ombre répercutée des hautes falaises, le voisinage des rochers taillés à pic, et qui annoncent l'incommensurable profondeur des vagues dans un lit que l'on n'ose sonder. Je pouvais reprendre la rame et nous rapprocher du bord ; mais cet isolement de toute nature vivante nous donnait un délicieux frisson. Nous aurions voulu nous perdre ainsi, non sur une mer qui a des rivages, mais sur un firmament qui n'en a pas. Nous n'entendions plus les voix des bateliers, qui étaient

remontés à perte de vue le long de la grève de Savoie et que les caps nous dérobaient ; nous n'entendions que la titillation éloignée et intermittente de la cascade, quelques brises folles qui traversaient de temps en temps l'air immobile, chargées des gémissements harmonieux des pins, et les petits coups sourds des vagues contre les flancs de la barque que le mouvement de nos respirations faisait seul légèrement onduler.

Le soleil et l'ombre de la montagne se partageaient par égale moitié notre bateau, la proue au soleil, la poupe dans le demi-jour. J'étais assis aux pieds de Julie, dans le fond du bateau, comme le premier jour où je l'avais ramenée de Haute-Combe. Nous nous plaisions à nous rappeler par la mémoire et par toutes les circonstances ce premier jour, cette ère mystérieuse et intime d'où le monde commençait pour nous, puisque ce jour était la date de notre rencontre et de notre amour. Elle était couchée à demi sur le banc, un bras passé sur le bordage et pendant sur l'eau, l'autre appuyé sur mon épaule, la main jouant avec une boucle de mes longs cheveux ; ma tête était un peu renversée en arrière pour que mes yeux ne vissent de tout l'horizon que le firmament et sa figure se détachant sur le fond du ciel. Son visage était incliné sur le mien comme pour contempler son soleil sur mon front et son jour dans mes yeux. Une expression de bonheur calme, profond, ineffable, débordait de tous ses traits et donnait à sa figure une splendeur et une transparence d'âme digne de ce cadre de ciel dans lequel je la regardais en l'adorant. Tout à coup, je la vis pâlir, retirer ses deux bras, l'un de mon épaule, l'autre des bords du bateau, se relever comme en sursaut sur son séant, porter ses deux mains sur ses deux yeux, y ensevelir un instant

son visage, réfléchir, muette, puis retirer ses mains baignées de quelques gouttes de larmes et s'écrier d'un accent de résolution sereine et calme : « Oh ! mourons !..... »

Après ce seul mot elle resta un moment en silence, puis elle reprit : « Oh ! oui, mourons, car la terre n'a rien de plus à nous donner, le ciel rien de plus à nous promettre ! » Elle regarda longtemps autour d'elle le ciel, les montagnes, le lac, les vagues transparentes et demi-lumineuses sous l'ombre du bateau. « Vois-tu, me dit-elle (c'était la première fois, et ce fut la dernière qu'elle se servit, en me parlant, de cette forme de langage solennelle ou familière, selon qu'on l'adresse à Dieu ou à l'homme), vois-tu comme tout est préparé pour un évanouissement divin de nos deux vies autour de nous ! Voilà ce soleil de la plus belle de nos années qui se couche pour ne plus se lever peut-être demain ; voilà ces montagnes qui se mirent pour la dernière fois dans ce lac, elles étendent leurs longues ombres jusqu'à nous comme pour nous dire : « Ensevelissez-vous « dans ce linceul que je vous tends ; » voilà des vagues pures, limpides, profondes, muettes, qui nous préparent une couche de sable où nul ne viendra nous réveiller pour nous dire : « Partons ! » Aucun œil humain ne nous voit. Nul ne saura par quel mystère la barque vide ira demain échouer sur quelque rocher de la côte. Pas une ride de ces flots ne trahira aux curieux ou aux indifférents la place où deux corps auront glissé en s'embrassant sous les ondes, où deux âmes auront remonté réunies dans l'éternel éther. Aucun bruit ne restera de nous sur la terre que le bruit du pli de la vague qui se refermera sur nous !... Oh ! mourons dans cette ivresse de l'âme et de la

nature, qui ne nous fera sentir de la mort que sa volupté ! Plus tard, nous voudrons mourir et nous mourrons peut-être moins heureux ! J'ai quelques années de plus que ton âge ; cette différence, insensible aujourd'hui, s'agrandira avec le temps. Le peu d'attraits qui t'a séduit dans mon visage se flétrira de bonne heure. Il ne restera dans tes yeux que le souvenir et l'étonnement de ton enthousiasme évanoui. D'ailleurs je ne puis être qu'une âme pour toi..... tu sentiras le besoin d'un autre bonheur... Je mourrai de jalousie si tu le trouves avec une autre femme... Je mourrai de douleur si je te vois malheureux à cause de moi !..... Oh ! mourons, mourons ! et étouffons cet avenir douteux ou sinistre dans ce dernier soupir qui n'aura du moins sur nos lèvres que la saveur sans mélange de la complète félicité !... »

Mon âme me disait au même moment et avec la même force ce que sa bouche me disait à l'oreille, ce que son visage me disait aux yeux, ce que la nature solennelle, muette, funèbre dans la splendeur de son heure suprême, me disait à tous les sens. En sorte que les deux voix que j'entendais, l'une au dehors, l'autre au dedans, me disaient les mêmes paroles, comme si un de ces langages n'eût été que l'écho ou la traduction de l'autre. J'oubliai l'univers, et je lui répondis : « Mourons ! »

. . . .

. . . .

J'enlaçai huit fois autour de son corps et du mien, étroitement unis comme dans un linceul, les cordes du filet des pêcheurs qui se trouvèrent sous ma main dans le bateau. Je la soulevai dans mes bras que j'avais conservés libres, pour la précipiter avec moi

dans les flots..... Au moment même où l'élan que j'avais pris avec mes pieds allait nous engloutir à jamais ensemble, je sentis sa tête pâle se renverser, comme le poids d'une chose morte, sur mon épaule, et son corps s'affaisser sur ses genoux. L'excès des émotions, le bonheur de mourir ensemble, avaient devancé la mort même. Elle s'était évanouie dans mes bras. L'idée d'abuser de son évanouissement pour l'entraîner, à son insu, et peut-être malgré elle, dans mon propre tombeau, me saisit avec une soudaine horreur. Je fléchis sous le fardeau au fond de la barque. Je me hâtai de dérouler les cordes qui nous entouraient. Je l'étendis sur le banc. Je secouai longtemps, de mes mains trempées dans le lac, des gouttes d'eau froide sur son front et sur ses lèvres. Je ne sais combien de temps elle resta ainsi sans sentiment, sans couleur et sans voix. Quand je m'aperçus qu'elle rouvrait les yeux et qu'elle revenait à la vie, la nuit tombait et le roulis insensible des vagues nous avait entraînés en plein lac !

« Dieu ne l'a pas permis, lui dis-je ; nous vivons ; ce qui nous semblait le droit de notre amour, n'était-ce pas un double crime ? N'y a-t-il personne à qui nous appartenions sur la terre ?... personne non plus dans le ciel ? » ajoutai-je en lui montrant respectueusement de l'œil et du geste le firmament, comme si j'y avais entrevu le juge et le maître des destinées. — « N'en parlons plus, me dit-elle rapidement et à voix basse ; n'en parlons jamais ! Vous avez voulu que je vive, je vivrai ; mon crime n'était pas de mourir, mais de vous entraîner avec moi ! » Il y avait une certaine amertume et comme un tendre reproche dans son accent et dans son regard. — « Le ciel même, lui dis-je en

répondant à ses pensées, a-t-il des heures comme celles que nous venons de passer ensemble ? La vie en a ; cela suffit pour me la faire adorer. » Elle reprit promptement cette fois ses couleurs et sa sérénité. Je saisis les rames. Je ramenai lentement le bateau vers la petite plage de sable. J'y entendais la voix des bateliers, qui avaient allumé un feu sous la roche creuse. Nous retraversâmes le lac en rêvant, et nous rentrâmes silencieux à la maison.

XXXVI

Le soir, en entrant dans sa chambre, je la trouvai tout en larmes devant sa table ; plusieurs lettres décachetées étaient éparses parmi les tasses à thé. — « Nous aurions mieux fait de mourir tout d'un coup, car voilà la longue mort de la séparation qui va commencer pour moi », dit-elle en me montrant du doigt les lettres au timbre de Genève et de Paris.

Son mari lui écrivait qu'il commençait à s'inquiéter de sa longue absence dans une saison qui pouvait devenir rigoureuse d'un jour à l'autre ; qu'il se sentait s'affaiblir lui-même de mois en mois ; qu'il désirait l'embrasser et la bénir avant de mourir. Ses instances tristes étaient assaisonnées de tendresses toutes paternelles et d'allusions enjouées au beau jeune frère qui lui faisait trop oublier ses autres amitiés. L'autre lettre était du médecin de Genève, qui devait venir la prendre pour la ramener à Paris. Il lui écrivait qu'il était obligé de partir précipitamment pour aller soigner un prince souverain d'Allemagne qui réclamait ses soins, et qu'il lui envoyait à sa place un homme respectable et sûr qui l'accompagnerait à

Paris, et qui lui servirait de valet de chambre et de courrier pendant la route. Cet homme était arrivé. Le départ était fixé pour le surlendemain.

Ces nouvelles, quoique pressenties tous les jours, nous frappèrent comme si elles n'eussent dû jamais venir. Nous passâmes une longue soirée et presque la moitié de la nuit en silence, les yeux secs, accoudés l'un devant l'autre sur la petite table, n'osant ni nous regarder ni nous parler, de peur de fondre en larmes, et n'interrompant cette longue agonie muette de nos pensées que par quelques paroles décousues et distraites prononcées d'une voix creuse et sourde, paroles qui résonnaient dans la chambre comme des gouttes de larmes sur un cercueil. Je résolus à l'instant de partir aussi.

XXXVII

Le lendemain fut la veille de notre séparation. Le jour, comme pour nous narguer, se leva plus splendide et plus chaud qu'il ne l'avait été dans les plus sereines matinées d'octobre.

Pendant qu'on faisait les malles et qu'on chargeait la voiture, nous partîmes avec les mulets et les guides. Nous allâmes dans la vallée et dans la montagne faire nos adieux et comme les stations de notre amour à tous les sites où nous nous étions d'abord entrevus, puis rencontrés, puis dirigés ensemble, puis assis, entretenus, aimés, pendant ce long et divin commerce entre cette nature solitaire et nous. Nous commençâmes d'abord par Tresserves, charmante colline ! Elle s'élève comme une longue dune de verdure, entre la vallée d'Aix et les lacs. Ses flancs taillés à pic sur

les eaux sont couverts de châtaigniers dignes des châtaigniers de la Sicile. Leurs branches étendues sur l'abîme encadrent le ciel ou les morceaux bleus du lac, selon qu'on regarde en haut ou en bas. C'est sur les racines veloutées de mousse de ces beaux arbres qui voient passer les jeunes hommes et les jeunes femmes comme des fourmis, que nous avions roulé le plus de rêves dans nos heures de contemplation. De là, nous descendîmes par une pente rapide auprès d'un petit château solitaire qu'on appelle *Bon-Port*. Ce donjon est tellement enfoui, du côté de la terre, sous les châtaigniers de Tresserves, du côté du lac, dans les replis profonds d'une anse abritée des flots, qu'on a peine à l'apercevoir, soit en marchant sur la colline, soit en naviguant sur la petite mer du Bourget. Une terrasse couverte de quelques figuiers sépare le château de la plage de sable fin où viennent continuellement mourir, écumer, lécher et balbutier les petites langues bleues des vagues. Oh ! que nous enviâmes les heureux possesseurs de ce nid ignoré des hommes, caché entre les branches et les eaux, et connu seulement des oiseaux du lac, du vent du midi et du soleil ! Nous le bénîmes mille fois dans son repos, et nous lui souhaitâmes des cœurs comme les nôtres à abriter.

XXXVIII

De *Bon-Port* nous remontâmes, en tournant l'extrémité de la colline de Tresserves, au nord, vers les hautes montagnes qui dominent la vallée de Chambéry à Genève. Nous revîmes les plateaux, les pâturages, les chaumières ensevelies sous les noyers, les croupes gazonnées où mugissent les jeunes génisses. Leur

clochette sonne perpétuellement leur marche dans l'herbe, pour avertir les bergers qui les gardent de loin. Nous nous élevâmes jusqu'aux derniers chalets. Le vent glacial de l'hiver y avait déjà brûlé la pointe des herbes. Nous nous rappelâmes les heures délicieuses que nous y avions passées, les paroles que nous y avions dites, les illusions de séparation entière du monde que nous nous y étions faites, les soupirs que nous y avions confiés aux vents et aux rayons des montagnes, pour les porter au ciel. Nous rappelâmes à nous toutes ces heures de félicité et de paix envolées, toutes ces paroles, tous ces songes, tous ces gestes, tous ces regards, toutes ces aspirations, comme on démeuble une maison de ce qu'on a de plus précieux, quand on la quitte. Nous ensevelîmes mentalement tous ces trésors, tous ces souvenirs, toutes ces espérances dans les murs de bois de ces chalets fermés jusqu'au printemps, comme dans un dépôt de nos âmes, pour les retrouver intacts au retour, si nous devions y retourner jamais !

XXXIX

Nous redescendîmes, par de larges plateaux boisés, jusqu'au lit écumant d'une cascade. On y a élevé un petit monument funèbre à une belle jeune femme, madame de Broc; cette victime y tomba, il y a quelques années, emportée par un tourbillon des eaux, dans le fond d'une grotte d'où l'écume rapporta longtemps après sa robe blanche et fit ainsi retrouver son corps. Les amants viennent s'asseoir souvent devant cette tombe humide. Leurs cœurs se serrent,

leurs bras se rapprochent en songeant à quel faux pas sur une pierre glissante tient leur fragile félicité !

De cette cascade, qui a pris le nom de *madame de Broc*, nous marchâmes en silence vers le lac. On le domine dans toute son étendue du pied du château de *Saint-Innocent*. Là nous descendîmes de nos mulets sous une haute futaie de chênes épars et entrecoupés de bruyères, solitaire alors. Depuis, un riche colon revenu des Indes a bâti une belle maison des champs et planté des jardins dans son enclos paternel. Nous laissâmes paître nos mulets débridés dans la forêt, sous la garde des enfants qui nous conduisaient. Nous nous avançâmes seuls d'arbre en arbre et de clairière en clairière jusqu'à l'extrémité de cette langue de terre où nous apercevions briller le lac et où nous entendions frissonner les eaux. Cette futaie de Saint-Innocent est un cap qui s'avance au milieu des flots dans la partie la plus mélancolique et la plus inhabitée de leur rive. Elle se termine à quelques rochers de granit grisâtre lavés par l'écume quand le vent la soulève, secs et luisants quand le flot est retombé. Nous nous assîmes chacun sur une de ces pierres contiguës. En face l'abbaye de Haute-Combe pyramidait en noir devant nous, de l'autre côté du lac. Nous regardions une petite tache blanche qui brillait au pied des terrasses sombres du monastère. C'était la maison du pêcheur où ces flots nous avaient jetés tous les deux pour nous réunir éternellement par le hasard de cette rencontre ; c'était la chambre où s'était écoulée cette nuit à la fois funèbre et divine qui avait décidé de nos deux vies ! « C'est là ! » me dit-elle en étendant le bras sur le lac et en me montrant du doigt le point lumineux à peine visible dans le lointain et

dans l'ombre de la rive opposée. « Y aura-t-il un lieu et un jour, ajouta-t-elle tristement, où la mémoire de ce qui s'est passé en nous, là, dans des heures immortelles, ne vous apparaîtra plus, dans le lointain de votre avenir, que comme cette petite tache sur le fond ténébreux de cette côte ? »

A ces mots je ne pus répondre, tant cet accent, ce doute, cette perspective ouverte sur la mort, sur l'inconstance, sur la fragilité, sur la possibilité de l'oubli, m'avaient brisé le cœur et rempli l'âme de pressentiments. Je fondis en larmes. Je les cachais entre mes doigts en me tournant du côté du vent du soir, pour qu'il les séchât inaperçues sur mes yeux, mais elle les vit :

« Raphaël, reprit-elle plus tendrement, non, vous ne m'oublierez jamais. Je le sais. Je le sens, mais l'amour est court et la vie est lente. Vous vivrez de longues années après moi. Vous épuiserez la nature de ce qu'elle a de doux, de fort, d'amer sur les lèvres humaines. Vous serez homme. Je le sens à votre sensibilité à la fois virile et féminine. Vous serez homme, dans toute la misère et dans toute la grandeur de ce nom d'homme dont Dieu a nommé une de ses plus étranges créatures ! Vous avez, dans une seule de vos aspirations, du souffle pour des milliers de vies ! Vous vivrez dans toute l'énergie et dans toute l'étendue de ce mot : la vie ! Moi..... »

Elle s'arrêta un moment et leva les yeux et les bras vers le ciel en baissant la tête comme pour remercier. « Moi, j'ai vécu !..... j'ai assez vécu, reprit-elle avec un accent satisfait, puisque j'ai respiré, pour l'emporter à jamais en moi, le souffle de la seule âme que j'attendisse sur la terre, et qui me vivifierait dans la

mort même d'où votre aspiration m'a rappelée!..... Je mourrai jeune, et je mourrai sans regret à présent, car j'ai épuisé dans une haleine cette vie que vous n'épuiserez pas, vous, avant que ces belles boucles brunes soient devenues blanches comme cette écume qui trempe vos pieds!

« Ce ciel, cette rive, ce lac, ces montagnes, ont été la scène de ma seule vraie vie ici-bas. Jurez-moi de confondre tellement, dans votre mémoire, ce ciel, cette rive, ce lac, ces montagnes, avec mon souvenir, que l'image de ce lieu sacré soit désormais inséparable en vous de ma propre image, que cette nature dans vos yeux, et moi dans votre cœur, nous ne soyons qu'un!..... afin, ajouta-t-elle, que quand vous reviendrez, après de longs jours, revoir cette douce et magnifique nature, errer sous ces arbres, vous asseoir au bord de ces vagues, écouter ces brises et ces murmures, vous me revoyiez et vous m'entendiez aussi présente, aussi vivante, aussi aimante qu'ici!..... »

Elle ne put achever; elle fondit aussi en larmes. Oh! que nous pleurâmes! et que nous pleurâmes longtemps! le bruit de nos sangiots étouffés dans nos mains se confondait avec les sanglots de l'eau sur le sable. Nos larmes formaient de petites rides dans le miroir de l'eau dormante à nos pieds. Après vingt ans, je ne puis le noter sans sangloter encore!

O hommes! ne vous inquiétez pas de vos sentiments, et ne craignez pas que le temps les emporte. Il n'y a ni *aujourd'hui* ni *demain* dans les retentissements puissants de la mémoire, il n'y a que *toujours*. Celui qui ne sent plus n'a jamais senti! Il y a deux mémoires: la mémoire des sens qui s'use avec les sens et qui laisse perdre les choses périssables, et la mémoire de

l'âme pour qui le temps n'existe pas, qui revit à la fois à tous les points du passé et du présent de son existence, faculté de l'âme qui a, comme l'âme elle-même, l'ubiquité, l'universalité et l'immortalité de l'esprit! Rassurez-vous, vous qui aimez : le temps n'a de puissance que sur les heures, aucune sur les âmes.

XL

J'essayai de parler. Je ne le pus pas. Mes sanglots parlèrent, mes larmes jurèrent. Nous nous levâmes pour rejoindre les muletiers. Nous revînmes, au soleil couchant, par la longue allée de peupliers défeuillés où elle avait tenu si longtemps ma main pendant notre première route ensemble dans le palanquin. En traversant le long faubourg de chaumières qui précède la porte de la ville, et en traversant la place et la rue montante d'Aix, des visages tristes nous saluaient aux fenêtres et sur le seuil des portes, comme les âmes tendres saluent au départ deux hirondelles attardées qui vont quitter les dernières les créneaux des murs d'une ville. Les pauvres femmes se levaient du banc de pierre où elles filaient près de leurs maisons; les enfants quittaient leurs chèvres et leurs ânes qu'ils ramenaient des prés : tous venaient adresser, ceux-là un regard, ceux-là un mot, ceux-là une inclination muette à la jeune dame et à celui que tous croyaient être son frère. Elle était si belle, si gracieuse à tous, si aimée! on eût dit que c'était le dernier rayon de l'année qui se retirait de la vallée.

Quand nous fûmes tout à fait en haut de la ville, nous descendîmes de nos mulets. Nous congédiâmes les enfants. Ne voulant pas perdre une heure de ce

dernier jour qui ne s'éteignait pas encore sur les neiges roses des Alpes, nous gravîmes lentement et seuls un chemin creux qui mène à un jardin en terrasse d'une jolie maison qu'on appelle *la maison Chevalier*. Du bord de cette terrasse, le regard plane en liberté sur la ville, sur le lac, sur les gorges du Rhône, sur les plateaux étagés, sur les cols et sur les cimes du paysage alpestre dont ce lieu est comme la plate-forme élevée au milieu d'un panorama. Nous y restâmes assis sur un tronc d'arbre couché à terre, accoudés sur le mur en parapet de la terrasse, muets, immobiles, regardant tour à tour ou tout à la fois les différents sites que nous avions remplis, depuis six semaines, de nos regards, de nos pas, de nos entretiens, de nos songes à deux, de nos soupirs. Quand ces sites se furent tous successivement éteints dans le crépuscule et dans l'ombre ; quand il ne resta plus qu'un peu de lumière boréale dans un coin de l'horizon, au couchant, nous nous levâmes comme en sursaut tous deux sans nous être concertés, et nous nous enfuîmes en regardant encore en vain derrière nous, comme si une main invisible nous eût chassés de cet Éden en repliant cruellement sur nos pas toute cette décoration de notre bonheur et de nos amours !

XLI

Nous rentrâmes. La soirée fut morne. Cependant je devais accompagner Julie sur le siége de sa voiture jusqu'à Lyon. Quand l'aiguille de sa petite pendule portative eut marqué minuit, je sortis pour la laisser prendre un peu de repos jusqu'au matin. Elle m'accompagna vers la porte. Je l'ouvris : « A

demain ! » lui dis-je en baisant sa main qu'elle me tendit dans le corridor. Elle ne répondit rien; mais je l'entendis murmurer en sanglotant entre ses lèvres, derrière la porte que je refermais : « Il n'y a plus de demain pour nous ! »

Il y en eut encore, mais ils furent courts et amers comme les dernières gouttes d'une coupe vidée. Nous partîmes avant le jour pour Chambéry, afin de ne pas montrer au jour nos joues pâlies par l'insomnie et nos yeux rougis de larmes. Nous y passâmes la journée dans une petite auberge du faubourg d'Italie. Cette auberge, dont les galeries en bois donnaient sur un jardin traversé d'une petite rivière, nous faisait encore illusion quelques heures de plus en nous rappelant les galeries, la solitude et le silence de notre demeure à Aix.

XLII

Nous voulions, avant de quitter Chambéry et sa chère vallée, aller visiter ensemble la petite maison de Jean-Jacques Rousseau et de madame de Warens, aux Charmettes. Un paysage n'est qu'un homme ou une femme. Qu'est-ce que Vaucluse sans Pétrarque ? qu'est-ce que Sorrente sans le Tasse ? qu'est-ce que la Sicile sans Théocrite ? qu'est-ce que le Paraclet sans Héloïse ? qu'est-ce qu'Annecy sans madame de Warens ? qu'est-ce que Chambéry sans Jean-Jacques Rousseau ? ciel sans rayons, voix sans échos, sites sans âmes. L'homme n'anime pas seulement l'homme, il anime toute une nature. Il emporte une immortalité avec lui dans le ciel, il en laisse une autre dans les

lieux qu'il a consacrés. En cherchant sa trace on la retrouve et l'on converse réellement avec lui !

Nous prîmes avec nous le volume des *Confessions* dans lequel le poëte des Charmettes décrit cette retraite champêtre. Rousseau y fut jeté par les premiers naufrages de sa destinée, recueilli dans le sein d'une femme jeune, belle, aventureuse, naufragée comme lui. Cette femme semblait avoir été composée exprès par la nature, de vertus et de faiblesses, de sensibilité et de licence, de piété et d'indépendance d'esprit, pour couver l'adolescence de ce génie étrange dont l'âme contenait à la fois un sage, un amant, un philosophe, un législateur et un insensé. Une autre femme eût peut-être fait éclore une autre vie. On retrouve tout entière dans un homme la première femme qu'il a aimée. Heureux celui qui eût rencontré madame de Warens avant sa profanation ! C'était une idole adorable, mais cette idole avait été souillée. Elle ravalait elle-même le culte qu'une âme neuve et amoureuse lui rendait. Les amours de ce jeune homme et de cette femme sont une page de *Daphnis et Chloé* arrachée du livre et retrouvée tachée et salie sur le lit d'une courtisane.

N'importe, c'était le premier amour ou le premier délire de ce beau jeune homme. Le lieu où cet amour naquit ; la tonnelle où Rousseau fit ses premiers aveux ; la chambre où il rougit de ses premières émotions ; la cour où le disciple se glorifiait de descendre aux plus humbles travaux du corps, pour servir son amante dans sa protectrice ; les châtaigniers épars à l'ombre desquels ils s'asseyaient ensemble pour parler de Dieu, en entre-coupant de fous rires et de caresses enfantines ces théologies enjouées ; leurs deux figures si bien encadrées

dans tout ce paysage, si bien confondues dans cette nature sauvage, renfermée, mystérieuse comme eux; tout cela a pour les poëtes, pour les philosophes et pour les amants, un attrait caché mais profond. On ne s'en rend pas raison même en y cédant. Pour les poëtes, c'est la première page de cette âme qui fut un poëme; pour les philosophes, c'est le berceau d'une révolution; pour les amants, c'est le nid d'un premier amour.

XLIII

Nous montions, en discourant de cet amour, le sentier rocailleux au fond du ravin qui mène aux Charmettes. Nous étions seuls. Les chevriers même avaient quitté les pelouses sèches et les haies sans feuilles. Le soleil brillait à travers quelques nuages rapides. Ses rayons plus concentrés étaient plus chauds que les flancs abrités du ravin. Les rouges-gorges sautillaient presque sous nos mains dans les buissons. Nous nous arrêtions de temps en temps et nous nous asseyions sur la douve du sentier au midi, pour lire une page ou deux des *Confessions* et pour nous identifier avec le site.

Nous revoyions le jeune vagabond presque en haillons frappant à la porte d'Annecy et remettant en rougissant sa lettre de recommandation à la belle recluse, dans le sentier désert qui conduisait de sa maison à l'église. Le jeune homme et la jeune recluse nous étaient si présents qu'il nous semblait qu'ils nous attendaient et que nous allions les voir à la fenêtre ou dans les allées du jardin aux Charmettes. Nous nous remettions ensuite en chemin pour nous

arrêter encore. Ce lieu nous attirait et nous repoussait à la fois comme un lieu où l'amour avait été révélé, et comme un lieu où il avait été profané aussi. Il n'avait pas ce danger pour nous. Nous devions le rapporter éternellement aussi pur et aussi divin que nous le portions dans nos deux âmes.

— « Oh ! me disais-je intérieurement, si j'étais Rousseau, que n'eût pas fait de moi cette autre madame de Warens autant supérieure à celle des Charmettes que je suis moi-même inférieur, non en sensibilité, mais en génie, à Rousseau ! »

En réfléchissant ainsi, nous gravissions une pelouse rapidement inclinée, plantée çà et là de quelques vieux noyers. Ces arbres avaient vu jouer les deux amants sur leurs racines. A droite, dans l'endroit où la gorge se resserre comme pour se fermer tout à fait au passant, une terrasse en pierres sauvages et mal jointes porte la maison de madame de Warens. C'est un petit cube de pierres grises percé d'une porte et de deux fenêtres du côté de la terrasse; autant du côté du jardin; trois chambres basses au-dessus; une grande salle au niveau du sol, sans autres meubles qu'un portrait de madame de Warens dans sa jeunesse. Sa gracieuse figure rayonne, à travers la poussière de la toile enfumée, de beauté, de rêverie et d'enjouement. Pauvre charmante femme ! Si elle n'eût pas rencontré cet enfant errant sur les grands chemins, si elle ne lui avait pas ouvert sa maison et son cœur, ce génie sensible et souffrant se serait éteint dans la boue. Cette rencontre ressemble à un hasard, mais elle fut la prédestination de ce grand homme, sous la figure d'une première amante. Cette femme le sauva. Elle le cultiva. Elle l'exalta dans la solitude, dans la

liberté et dans l'amour, comme ces houris d'Orient qui préparent de jeunes séides au martyre par la volupté. Elle lui fit son imagination rêveuse, son âme féminine, son accent tendre, sa passion pour la nature. En lui communiquant son âme rêveuse, elle lui donna l'enthousiasme des femmes, des jeunes gens, des amants, des pauvres, des opprimés, des malheureux de son siècle. Elle lui donna le monde, et il fut ingrat!!... elle lui donna la gloire, et il lui légua l'opprobre!!... Mais la postérité doit être reconnaissante pour eux, et pardonner à une faiblesse qui nous valut le prophète de la liberté. Quand Rousseau écrivit ces pages odieuses sur sa bienfaitrice, il n'était déjà plus Rousseau, il était un pauvre insensé. Qui sait si son imagination malade et troublée, qui lui faisait voir alors l'insulte dans le bienfait, la haine dans l'amitié, ne lui fit pas voir aussi la courtisane dans la femme sensible et le cynisme dans l'amour? J'ai toujours eu ce soupçon. Je défie un homme raisonnable de recomposer avec vraisemblance le caractère que Rousseau donne à son amante, des éléments contradictoires qu'il associe dans cette nature de femme. L'un de ces éléments exclut l'autre. Si elle avait assez d'âme pour adorer Rousseau, elle n'aimait pas en même temps Claude Anet. Si elle pleurait Claude Anet et Rousseau, elle n'aimait pas le garçon perruquier. Si elle était pieuse, elle ne se glorifiait pas de ses faiblesses, elle les déplorait. Si elle était touchante, belle et facile, comme Rousseau nous la dépeint, elle n'était pas réduite à chercher ses adorateurs parmi les vagabonds sur les grands chemins et dans les rues. Si elle affectait la dévotion dans une pareille vie, elle était une femme de calcul et une

hypocrite. Si elle était une hypocrite, elle n'était pas la femme ouverte, franche et abandonnée des *Confessions*. Ce portrait n'est pas vrai. C'est une tête et un cœur de fantaisie. Il y a un mystère là-dessous. Ce mystère est peut-être dans la main égarée du peintre plutôt que dans la nature de la femme dont il reproduit les traits. Il ne faut ni accuser le peintre qui ne possédait plus son jugement, ni croire au portrait qui défigure une adorable création, après l'avoir ébauchée.

Quant à moi, je n'ai jamais cru que madame de Warens se reconnût dans les pages suspectes de la vieillesse de Rousseau. Je l'ai toujours restituée dans mon imagination telle qu'elle apparut à Annecy au jeune poëte, belle, sensible, tendre, un peu légère, quoique réellement pieuse, prodigue de bontés, altérée d'amour, et brûlant de confondre les doux noms de mère et d'amante dans son attachement pour cet enfant que lui jetait la Providence et qu'adoptait son besoin d'aimer. Voilà le portrait vrai, tel que des vieillards de Chambéry et d'Annecy m'ont dit l'avoir entendu mille fois rétablir par leurs pères. L'âme de Rousseau lui-même porte témoignage contre ses incriminations. Où aurait-il pris cette piété sublime et tendre, cette mélancolie féminine du cœur, ces touches fines et délicates de la sensibilité, si une femme ne les lui eût données avec son cœur? Non, la femme qui a créé un tel homme n'est pas une courtisane cynique, c'est une Héloïse tombée. Mais c'est une Héloïse tombée dans l'amour et non dans la turpitude et dans la dépravation. J'en appelle à Rousseau jeune et amant de Rousseau vieillard morose calomniant la nature humaine; et ce que je viens chercher souvent

avec rêverie aux Charmettes, c'est madame de Warens plus touchante et plus séduisante dans mes yeux et dans mon cœur que dans le sien !

XLIV

Une pauvre femme nous fit du feu dans la chambre de madame de Warens. Accoutumée aux visites des étrangers et à leurs conversations longues et recueillies sur ce théâtre des premières années d'un homme célèbre, la jardinière continua, sans prendre garde à nous, ses occupations dans la cuisine et dans la cour. Elle nous laissa nous chauffer en paix ou errer librement de la salle au jardin et du jardin dans les chambres. Le jardin inondé de soleil, entouré d'un petit mur qui le sépare des vignes, mais fauché d'herbes et de légumes et sali de plantes parasites, de mauves et d'orties, ressemblait à ces cimetières de village où les paysans vont les dimanches se réchauffer aux soleils d'hiver contre les murs de l'église, les pieds sur la tombe des morts. Les allées autrefois sablées, maintenant imbibées de terre humide et de mousse jaune, montraient assez l'abandon où les laissait l'absence des hôtes. Oh! que nous aurions voulu y découvrir une empreinte du pied de madame de Warens, du temps où elle allait d'arbre en arbre et de cep en cep, des corbeilles à la main, cueillir les poires du verger ou les raisins de la vigne, folâtrant avec l'élève ou le confesseur! Mais il ne reste plus d'autre trace d'eux dans leur maison qu'eux-mêmes. Leur nom, leur mémoire, leur image, le soleil qu'ils ont vu, l'air qu'ils ont respiré et qui semble encore rayonnant de leur jeunesse, tiède de leur haleine, sonore de leur

voix, vous enveloppent des mêmes lueurs, des mêmes respirations, des mêmes rêves et des mêmes bruits dont ils enchantaient leur printemps !

Je voyais, au recueillement, à la physionomie pensive et aux silences de Julie, que l'impression de ce sanctuaire d'amour et de génie ne la remuait pas moins profondément que moi. Elle me fuyait même par moments, pour se recueillir seule dans ses pensées, comme si elle eût craint de me les communiquer toutes ; rentrant, pour se chauffer, dans la maison, pendant que j'étais au jardin ; retournant au jardin et s'asseyant sur le banc de pierre de la tonnelle, quand je venais la rejoindre auprès du feu. A la fin, j'allai la retrouver dans la tonnelle ; les dernières feuilles jaunies de la treille pendaient prêtes à se détacher de leur pampre et laissaient le soleil l'inonder et comme la vêtir de ses rayons. — « A quoi voulez-vous donc penser sans moi ? lui dis-je avec un accent de tendre reproche. Est-ce que je pense jamais seul, moi ? — Hélas ! me dit-elle, vous ne me croirez pas ; mais je pensais que je voudrais être madame de Warens pendant une seule saison pour vous, dussé-je voir le reste de mes jours s'écouler dans l'abandon et ma mémoire dans la honte, comme elle ! dussiez-vous être aussi ingrat et aussi calomniateur que Rousseau !... »

« Qu'elle est heureuse ! » poursuivit-elle en perdant son regard dans le ciel, comme si elle y eût cherché et entrevu l'image de la femme étrange qu'elle enviait ; « qu'elle est heureuse ! et elle a pu se sacrifier elle-même à ce qu'elle aimait ! »

« — Oh ! quelle ingratitude et quelle profanation de vous-même et de notre bonheur ! » lui répondis-je en la ramenant à pas lents sur les feuilles mortes qui

criaient sous ses pieds, vers la maison. « Vous ai-je donc par un seul mot, par un seul regard, par un seul soupir, montré qu'il manquait quelque chose à mon amère mais complète félicité ? Ne concevez-vous donc pas dans votre imagination angélique, pour un autre Rousseau (si la nature en eût fait deux) une autre madame de Warens ? Une madame de Warens jeune, virginale, pure, ange, amante et sœur à la fois, donnant son âme tout entière, son âme inviolable et immortelle, au lieu de ses charmes périssables ? la donnant à un frère perdu et retrouvé, jeune, égaré, errant aussi, comme le fils de l'horloger, en ce monde ? ouvrant à ce frère, au lieu de sa maison et de son jardin, le foyer lumineux de ses tendresses ? le purifiant dans ses rayons ? le lavant de ses premières souillures dans l'eau de ses larmes ? le dégoûtant à jamais de toute autre volupté que celle d'une contemplation et d'une possession intérieure ? lui apprenant à jouir de ses privations même, mille fois au-dessus de ces assouvissements sensuels que la brute partage avec l'homme ? lui traçant sa route dans la vie, aux lueurs des regards dont elle le couve ? l'excitant à la gloire et à la vertu et le récompensant du sacrifice par cette pensée : que gloire, vertu, sacrifices, tout lui est compté dans le cœur d'une amante, tout s'accumule dans son amour, tout se multiplie dans sa reconnaissance, tout va se joindre à ce trésor de tendresse qui se remplit ici-bas et qui ne s'ouvrira que dans le ciel ?... »

Je tombai néanmoins, en parlant ainsi, anéanti et le visage dans mes deux mains, sur une chaise loin de la sienne, contre la muraille. J'y restai longtemps sans rien dire. — « Allons-nous-en, me dit-elle, j'ai froid ; ce lieu n'est pas bon pour nous ! » Nous donnâmes

quelques pièces de monnaie à la bonne femme, et nous reprîmes lentement le chemin de Chambéry.

XLV

Le lendemain, Julie partait pour Lyon. Le soir, Louis *** vint nous voir à l'auberge. Je le décidai à partir avec moi pour passer quelques semaines dans la maison de mon père. Cette maison était sur la route de Lyon à Paris. Nous sortîmes ensemble. Nous cherchâmes chez les selliers de Chambéry une petite calèche découverte dans laquelle nous suivrions en poste la voiture de mon amie jusqu'à la ville où il faudrait nous séparer. Nous trouvâmes ce que nous cherchions.

Avant le jour, nous étions en route et nous galopions en silence dans les gorges sinueuses de la Savoie qui s'ouvrent au pont de Beauvoisin sur les plaines caillouteuses et monotones du Dauphiné. Nous descendions de voiture à chaque relais pour aller à la portière de la première voiture nous informer de la santé de la pauvre malade. Hélas ! chaque tour de roue qui l'éloignait de cette source de vie qu'elle avait trouvée en Savoie semblait lui enlever ses couleurs et rendre à ses yeux et à ses traits cette langueur et cette fièvre sourde qui m'avaient frappé, comme la beauté de la mort, la première fois que je l'avais vue. L'approche du moment où nous devions la quitter lui serrait visiblement le cœur. Entre la *Tour-du-Pin* et Lyon, nous entrâmes, pour la distraire pendant quelques lieues, dans sa voiture. Je la priai de chanter à mon ami la romance du Matelot écossais. Elle le fit pour m'obéir. Mais, au second couplet, qui raconte le départ des deux amants, la conformité de notre situation avec la tristesse déses-

pérée des notes de la ballade dans sa voix l'émut tellement qu'elle fondit en larmes avec nous. Elle jeta un châle noir qu'elle portait, ce jour-là, comme un voile, sur sa figure. Je la vis longtemps sangloter sous le châle. Au dernier relais, elle eut un évanouissement qui dura jusqu'à la porte de l'hôtel où nous descendîmes à Lyon. Nous aidâmes sa femme de chambre à la porter sur son lit. Elle se remit dans la soirée, et nous continuâmes, le jour suivant, notre route jusqu'à Mâcon.

XLVI

C'était là que nous devions nous séparer tout à fait. Nous donnâmes, mon ami et moi, nos instructions à son courrier. Nous précipitâmes les adieux, de peur d'aggraver son mal en prolongeant des émotions douloureuses, comme on déchire vite une blessure dont on ne veut pas entendre le cri. Mon ami partit pour la campagne de mon père, où je devais le suivre le lendemain.

Cependant à peine Louis était-il parti que je me sentis hors d'état de tenir la parole que je lui avais donnée. L'idée de laisser Julie en larmes et poursuivant une longue route d'hiver, aux soins de deux domestiques, sans savoir si elle ne tomberait pas malade, isolée dans quelque auberge, et ne mourrait pas en m'appelant en vain, m'empêcha de prendre aucun repos. Je n'avais plus d'argent. Le bon vieillard qui m'avait prêté les vingt-cinq louis était mort pendant mon absence. Je pris ma montre, une chaîne d'or qui m'avait été donnée, trois ans auparavant, par une amie de ma mère, quelques bijoux, mes épaulettes, mon sabre, les galons d'argent de mon uniforme, je pliai

le tout dans mon manteau et j'allai chez le bijoutier de ma mère : il me donna trente-cinq louis de toute ma dépouille. Je courus là à l'auberge où dormait Julie. Je fis appeler son courrier. Je lui dis que j'accompagnerais de loin la voiture jusqu'aux portes de Paris, mais que je ne voulais pas que sa maîtresse s'en aperçût, de peur qu'elle ne s'y opposât par égard pour moi. Je lui demandai le nom des villes et des hôtels où il comptait s'arrêter et descendre, sur la route, afin de m'arrêter dans les mêmes villes, mais de descendre dans d'autres hôtels. Je récompensai d'avance largement sa discrétion. A la poste, je retins des chevaux, je courus, et je partis une demi-heure après avoir vu partir la voiture que je voulais suivre.

XLVII

Aucun obstacle imprévu ne vint contrarier la surveillance mystérieuse que je voulais exercer, en restant invisible, sur la destinée que je suivais. Le courrier avertissait secrètement les postillons de l'approche d'une seconde calèche pour le service de laquelle il commandait deux chevaux. Je trouvais l'attelage préparé aux relais. Je pressais et je ralentissais le pas, selon que je voulais me tenir éloigné ou me rapprocher davantage de la première voiture. J'interrogeais les postillons sur la santé de la jeune dame qu'ils avaient menée devant moi. Du haut des côtes, au loin dans la plaine, j'apercevais la voiture qui courait dans le brouillard ou dans le soleil, en emportant mon bonheur. Ma pensée devançait la course des chevaux, s'élançait dans la voiture, contemplait Julie endormie dans un songe plein de moi, ou veillant et pleurant dans les images

de nos beaux jours écoulés. Quand je fermais les yeux, pour la mieux voir en moi-même, je croyais entendre sa respiration. J'ai peine à comprendre à présent comment j'eus assez d'empire sur moi-même pour résister, pendant un voyage de cent vingt lieues, à l'élan intérieur qui me précipitait sans relâche vers cette voiture après laquelle je courais sans vouloir l'atteindre, et dans laquelle toute mon âme était renfermée, pendant que mon corps seul, insensible à la neige et à la pluie glacée, suivait, ballotté de cahots en cahots et de frimas en frimas, sans avoir la conscience de ses propres souffrances. Mais la crainte de causer à Julie une émotion inattendue qui lui fût fatale, de renouveler une scène d'adieux déchirants, l'idée de veiller ainsi comme une providence amoureuse avec un désintéressement angélique, sur sa sûreté, me clouait à ma résolution.

La première fois, elle descendit dans le grand hôtel d'Autun; moi, dans une auberge du faubourg, à côté. Avant le jour, les deux voitures, en vue l'une de l'autre, couraient de nouveau sur la longue ligne onduleuse et blanche que trace la route, à travers les steppes grises et les forêts de chênes druidiques de la haute Bourgogne. Nous nous arrêtâmes dans la petite ville d'Avallon; elle au centre, moi à l'extrémité de la ville. Le lendemain, nous roulions vers Sens. La neige accumulée par les vents du nord autour des hauts et arides plateaux de *Lucy-le-Bois* et de *Vermanton* tombait à larges flocons à moitié liquides sur les montagnes et sur la route, et assoupissait le bruit des roues. On distinguait à peine l'horizon brumeux, à quelques pas devant soi, à travers cette poudre de neige, que le vent soulevait en tourbillons des guérets environnants. On ne pouvait plus mesurer ni par l'oreille ni par l'œil la

distance entre les deux calèches. Tout à coup j'aperçus devant moi, sous la tête de mes chevaux, la voiture de Julie arrêtée au milieu de la route. Le courrier, descendu de son siège, était debout sur le marchepied, jetant des cris et faisant des gestes de détresse. Je sautai à terre; je volai à la portière d'un premier mouvement plus fort que ma prudence; je m'élançai dans la voiture où la femme de chambre s'efforçait de rappeler sa maîtresse d'un évanouissement causé par la fatigue et par l'ouragan, peut-être aussi par le tumulte de son cœur. Ce que j'éprouvai en soutenant ainsi entre mes bras cette tête adorée, toute une longue heure d'insensibilité, désirant à la fois et tremblant qu'elle entendît et qu'elle ne reconnût pas ma voix qui la rappelait à la vie; pendant que le courrier allait chercher du feu et de l'eau chaude dans des chaumières éloignées, et que la femme de chambre, tenant sur ses genoux les pieds glacés de sa maîtresse, les frottait avec ses mains et les pressait contre sa poitrine pour les réchauffer: nul ne peut le concevoir ni le dire, à moins d'avoir senti la mort et la vie se combattre ainsi sur son cœur!

A la fin, ces tendres soins, l'impression des boules d'eau tiède apportées par le courrier, celle de mes mains sur ses mains, de mon souffle sur son front, rappelèrent la chaleur aux extrémités. Les couleurs qui remontaient sur ses joues et un faible et long soupir qui s'échappait de ses lèvres m'annoncèrent qu'elle allait se réveiller de son évanouissement. Je m'élançai de la voiture sur le grand chemin, pour ne pas être reconnu quand elle ouvrirait les yeux. Je restai là un moment près des roues, un peu en arrière, le visage enveloppé dans mon manteau. Je recommandai aux

domestiques le silence sur mon apparition. Ils me firent signe que la voyageuse revenait tout à fait à elle. J'entendis sa voix qui balbutiait, en s'éveillant, ces mots comme dans un rêve : « Oh ! si Raphaël était là ! J'ai cru que c'était Raphaël ! » Je m'élançai dans ma voiture. Les chevaux repartirent ; une longue distance nous sépara bientôt. J'allai, le soir, à l'auberge où elle était descendue à *Sens*, m'informer de son état. Le courrier m'assura qu'elle était rétablie et qu'elle dormait paisiblement.

Je suivis encore sa trace jusqu'à *Fossard*, relais de poste auprès de la petite ville de Montereau. En cet endroit la route de Sens à Paris se bifurque, l'une passant par Fontainebleau, l'autre par Melun. Cette dernière branche de la route étant plus courte de quelques lieues, je la pris afin de devancer de quelques moments Julie à Paris, et de la voir descendre de voiture, à la porte de sa demeure. Je doublai les guides des postillons, et j'arrivai longtemps avant la nuit à l'hôtel où j'avais coutume de loger à Paris. A la nuit tombante, j'allai me poster sur un des quais de Paris, en face de cette maison de Julie, qu'elle m'avait si souvent décrite ; je la reconnus comme si j'y avais passé ma vie. Je vis dans l'intérieur, à travers les vitres, ce mouvement d'ombres qui vont et viennent dans une maison où l'on attend quelque hôte inaccoutumé. J'aperçus, dans sa chambre, au plafond, la réverbération du feu allumé dans le foyer. Une figure de vieillard s'approcha plusieurs fois d'une fenêtre, paraissant regarder et écouter les bruits du quai. C'était son mari, son père. Les concierges tenaient la porte ouverte ; ils s'avançaient de temps en temps hors du seuil, pour regarder et pour écouter aussi. Un réver-

bère, ballotté par le vent orageux de décembre, jetait et retirait tour à tour une lueur rapide et pâle sur le pavé devant la porte. A la fin, une voiture de poste déboucha rapidement d'une des rues et vint s'arrêter sous les fenêtres de la maison. J'y courus ; je m'abritai à demi de l'ombre d'une colonne, sous une porte à côté de celle où s'était arrêtée la voiture. Je vis les domestiques se précipiter à la portière. Je vis Julie descendre dans les bras du vieillard qui l'embrassa comme un père embrasse son enfant après une longue absence; il remonta péniblement les marches de l'escalier, soutenu par le bras du concierge. La voiture fut déchargée. Le postillon l'emmena pour la remiser, dans une autre rue ; la porte se referma. Je revins prendre ma place près du parapet de la rivière.

XLVIII

Je contemplai longtemps de là les fenêtres, éclairées par les lumières, de la maison de Julie. Je cherchais à entrevoir ce qui se passait dans l'intérieur. Je voyais ce mouvement ordinaire de gens affairés qui portent les malles, qui défont les paquets, qui rangent les meubles, à l'arrivée d'un hôte. Quand ce mouvement fut apaisé, que les flambeaux ne coururent plus d'une pièce à l'autre, que la chambre du vieillard, au premier étage, s'éclaira seule du demi-jour d'une lampe de nuit; je distinguai, à travers les vitres de l'entre-sol au-dessous, la taille élancée et fléchissante de Julie qui se dessinait en ombre, un moment immobile, sur les rideaux blancs. Elle resta quelque temps dans cette attitude; puis je la vis ouvrir la fenêtre, malgré le froid; regarder un moment la Seine de mon côté, comme si

ses yeux eussent été arrêtés sur moi par une révélation surnaturelle de l'amour ; puis se détourner et regarder longtemps, du côté du nord, une étoile que nous avions l'habitude de contempler souvent ensemble et que nous nous étions promis de regarder chacun de notre côté, dans l'absence, comme pour donner un rendez-vous à nos âmes dans l'inaccessible solitude du firmament. Je sentis ce regard, comme s'il était tombé dans mon cœur un charbon de feu. Je compris que nos âmes étaient unies dans la même pensée. Mes résolutions s'évanouirent. Je m'élançai pour traverser le quai, pour m'approcher de sa fenêtre et pour lui crier un mot qui lui fît reconnaître son frère à ses pieds. Au même moment elle referma sa fenêtre. Le roulement des voitures étouffa mon cri. La lumière s'éteignit à l'entresol. Je restai immobile au milieu du quai. L'horloge d'un édifice voisin sonna lentement minuit. Je m'approchai de la porte, je la baisai convulsivement sans oser frapper. Je m'agenouillai sur le seuil, je priai la pierre de me garder le bien suprême que je venais de reconduire et de confier à ses murs, et je m'éloignai.

XLIX

Je repartis le lendemain de Paris, sans avoir vu un seul des amis que j'y avais alors ; intérieurement heureux de n'avoir pas eu un seul regard, une seule parole, un seul pas qui ne fût pour elle. Le reste du monde n'existait déjà plus pour moi. Seulement, avant de repartir, je jetai à la petite poste un billet daté de Paris et adressé à Julie. Elle devait le recevoir à son réveil. Ce billet ne contenait que ces mots : « Je vous « ai suivie. J'ai veillé invisible sur vous. Je n'ai pas

« pu vous quitter avant de vous savoir remise aux
« soins de ceux qui vous aiment. Hier, à minuit, quand
« vous avez ouvert la fenêtre et soupiré en regardant
« l'étoile, j'étais là ! Vous auriez pu entendre ma voix.
« Quand vous lirez ces lignes, je serai bien loin !... »

L

Je voyageai jour et nuit dans un tel étourdissement de pensées que je ne sentis ni le froid, ni la faim, ni la distance, et que j'arrivai à M*** comme si je sortais d'un rêve, et sans presque me souvenir que j'étais allé à Paris. Je trouvai mon ami Louis*** qui m'attendait dans la petite maison de campagne de mon père. Sa présence me fut douce. Je pouvais lui parler du moins de celle qu'il admirait autant que moi. Nous couchions dans la même chambre. Une partie de nos nuits se passait à nous entretenir de cette divine apparition. Il n'en était pas moins ébloui que moi. Il la considérait comme une de ces illusions fantastiques, comme une de ces femmes plus grandes que nature, telles que la Béatrice du Dante, l'Éléonore du Tasse, la Laure de Pétrarque, ou la Vittoria Colonna, poëte, amante, héroïne à la fois ; figures qui traversent la terre presque sans la toucher et sans s'y arrêter seulement pour fasciner les regards de quelques hommes privilégiés de l'amour, pour entraîner leurs âmes à d'immortelles aspirations, et pour être le *sursum corda* des imaginations d'élite. Quant à Louis, il n'osait pas élever son amour aussi haut que son enthousiasme. Son cœur tendre, maladif et blessé de bonne heure, était rempli alors de la touchante image d'une pauvre et pieuse orpheline de sa famille. Son bonheur aurait

été de l'épouser pour vivre en obscurité et en paix dans une maisonnette des coteaux de Chambéry. Le dénûment de fortune des deux pauvres amants les retenait sur les limites d'une triste et tendre amitié, dans la crainte de traîner le nom de leur famille dans l'indigence et de léguer la misère à des enfants. La jeune fille mourut, quelques années après, de découragement et de solitude. C'est une des plus suaves figures que j'aie jamais vues s'éteindre faute de quelques rayons de fortune. Son visage, où l'on voyait le reste d'une florissante jeunesse également prête à refleurir ou à s'éteindre, était la plus gracieuse et la plus sublime empreinte de cette vertu du malheur qu'on appelle la résignation. Elle devint aveugle à force d'avoir pleuré en secret pendant ses longues années d'attente et d'incertitude. Je la rencontrai une fois, à un de mes retours d'Italie. Elle était conduite par la main d'une de ses petites sœurs, dans les rues de Chambéry. Quand elle entendit ma voix, elle pâlit et chercha à tâtons un appui de sa main aveugle. — « Pardon, me dit-elle, c'est que quand j'entendais cette voix autrefois j'en entendais avec elle une autre... » Pauvre fille ! elle entend dans le ciel aujourd'hui celle de son amant.

LI

Qu'ils furent longs les deux mois qu'il me fallut passer loin d'elle, à la campagne ou à la ville, dans la maison de mon père, avant d'atteindre l'époque où je devais rejoindre Julie à Paris ! J'avais épuisé, pendant les trois ou quatre mois qui venaient de s'écouler, la pension que me faisait mon père, les ressources

secrètes de la tendresse de ma mère, la bourse de mes amis, pour payer les dettes que la dissipation, le jeu, les voyages m'avaient fait contracter. Je n'avais aucun moyen de me procurer la petite somme nécessaire pour aller à Paris et pour y vivre même dans la retraite et dans la gêne. Il me fallait attendre le mois de janvier, terme d'un des quartiers de la pension de mon père, époque aussi où un oncle riche mais sévère et de vieilles tantes bonnes mais prudentes avaient l'habitude de me faire quelques petits présents. J'espérais, à l'aide de toutes ces ressources, réunir une somme de six ou huit cents francs, suffisante pour m'entretenir à Paris pendant quelques mois. Cette médiocrité ne coûterait désormais plus rien à ma vanité, car ma vie n'était plus que dans mon amour. Toutes les richesses du monde ne m'auraient servi qu'à acheter le moment du jour que j'aspirais à passer près d'elle !

Les jours d'attente furent remplis de sa seule pensée. Nous nous étions consacré tous deux toutes les heures de notre journée. Le matin, à son réveil, elle s'enfermait pour m'écrire. Au même moment, je lui écrivais de mon côté. Nos pages et nos pensées se croisaient, tous les courriers, en route, s'interrogeaient, se répondaient, se confondaient sans interruption d'un seul jour. Il n'y avait véritablement ainsi que quelques heures d'absence entre nous : c'étaient celles du soir et de la nuit. Je les remplissais encore de sa contemplation. Je m'entourais de ses lettres. Je les ouvrais sur ma table. Je les semais sur mon lit. Je les apprenais par cœur. Je m'en redisais à moi-même les passages les plus passionnés et les plus pénétrants. J'y mettais sa voix, son accent, son geste, son regard. Je lui répondais. Je parvenais à produire ainsi en moi

une telle illusion de la réalité de sa présence, que j'étais triste et impatient quand on venait m'interrompre pour les repas ou pour les visites. Il me semblait qu'on venait me l'arracher ou la chasser de ma chambre. Dans mes longues courses sur les montagnes ou dans les prairies brumeuses et sans horizon qui bordent la rivière, j'emportais sa lettre du matin. Je m'asseyais plusieurs fois sur les rochers ou au bord de l'eau, ou sur les glaçons, pour la relire. Il me semblait, chaque fois que je la relisais, y découvrir un mot ou un accent qui m'avait échappé. Je me souviens que je dirigeais toujours machinalement ces courses du côté du nord, comme si chaque pas que je faisais vers Paris m'eût rapproché d'elle et diminué d'autant la distance cruelle qui nous séparait. J'allais quelquefois très loin sur les routes de Paris, dans cette intention. Quand il me fallait revenir sur mes pas, je luttais longtemps avec moi-même. J'étais triste, je me retournais plusieurs fois vers ce point de l'horizon où elle respirait. Je revenais plus lourd et plus lentement. Oh! que j'enviais les ailes des corbeaux chargées de neige, qui volaient vers le nord, à travers la brume! oh! que les voitures que je voyais passer sur la route courant vers Paris me faisaient mal! que n'aurais-je pas donné de mes jours de jeunesse inutile pour être à la place d'un de ces vieillards désœuvrés qui regardaient d'un œil distrait par les glaces des portières ce jeune homme solitaire marchant à contre-sens de son cœur sur le bord du chemin! Oh! que les jours, cependant si courts, de décembre et de janvier, me semblaient interminablement longs! Il n'y avait pour moi qu'une bonne heure dans toutes ces heures : c'était celle où j'entendais de ma chambre les pas, la

crécelle et la voix du facteur qui distribuait les lettres aux portes du quartier. Dès que je l'entendais, j'ouvrais ma fenêtre. Je l'apercevais montant du fond de la rue, les mains pleines de lettres qu'il remettait aux servantes, et attendant devant chaque maison qu'on lui rapportât le port. Combien je maudissais la lenteur de ces bonnes femmes qui n'avaient jamais fini de compter leur monnaie dans sa main ! Avant que le facteur sonnât à la porte de mon père, j'avais franchi l'escalier, traversé le vestibule ; j'étais tout palpitant sur le seuil. Pendant que ce vieillard maniait son paquet de lettres, je cherchais à découvrir l'enveloppe de fin papier de Hollande et l'adresse de belle écriture anglaise qui me révélaient mon trésor entre tous ces papiers grossiers et ces lourdes suscriptions de lettres de commerce ou de banalités. Je la saisissais tout tremblant. Mes yeux se voilaient d'un nuage. Mon cœur battait. Mes jambes fléchissaient. Je cachais la lettre sous mon habit, de peur de rencontrer quelqu'un sur l'escalier, et qu'une correspondance si fréquente ne parût suspecte à ma mère. Je m'enfuyais dans ma chambre. Je m'enfermais au verrou pour dévorer à loisir les pages sans être interrompu. Que de larmes, de baisers, de morsures n'imprimais-je pas sur le papier ! hélas ! et quand, après des années, j'ai rouvert ce volume de lettres, combien de mots effacés par mes lèvres manquaient ainsi au sens des phrases, que mes pleurs ou mes transports avaient lavés ou déchirés !

LII

Après le déjeuner, je remontais dans ma chambre haute pour relire encore ma lettre et pour y répondre. C'étaient là les plus délicieuses et les plus fiévreuses heures de mes journées. Je prenais quatre feuilles du plus grand et du plus mince papier de Hollande que Julie m'avait envoyé de Paris pour cet usage, et dont chaque page commencée très haut, finissant très bas, écrite sur les marges, surécrite encore en travers des lignes, contenait des milliers de mots. Je les remplissais, tous les matins, ces feuilles, je les trouvais trop vite remplies et trop étroites pour ce débordement passionné et tumultueux de mes pensées. Il n'y avait dans ces lettres ni commencement, ni fin, ni milieu, ni grammaire, ni rien de ce qu'on entend ordinairement par style. C'était mon âme à nu devant l'âme d'une autre, exprimant ou plutôt balbutiant, comme elle pouvait, les tumultueuses sensations dont elle était pleine, à l'aide du langage insuffisant des hommes : ce langage n'a pas été fait pour exprimer l'inexprimable; signes imparfaits, mots vides, paroles creuses, langue de glace, que la plénitude, la concentration et le feu de notre âme faisaient fondre, comme un métal réfractaire, pour en former je ne sais quelle langue vague, éthérée, flamboyante, caressante comme des langues de flammes, qui n'avait de sens pour personne et que nous entendions seuls parce qu'elle était nous seuls! Jamais cette effusion de mon âme ne s'arrêtait ou ne se refroidissait. Si le firmament n'eût été qu'une page, et que Dieu m'eût dit de la remplir de mon amour, cette page n'aurait pas contenu tout ce que je sentais se dire en moi! Je ne m'arrêtais qu'après que les

quatre feuilles étaient remplies, et il me semblait toujours n'avoir rien dit! c'est qu'en effet je n'avais rien dit, car qui a pu dire jamais l'infini?

LIII

Ces lettres, dans lesquelles je n'apportais aucune misérable prétention d'esprit et qui n'étaient pas une œuvre, mais une volupté, m'auraient pourtant merveilleusement servi plus tard si Dieu m'avait destiné à parler aux hommes ou à peindre les nuances, les langueurs ou les fureurs des passions de l'âme dans des ouvrages d'imagination. Je puis dire qu'à mon insu j'y luttais en désespéré et comme Jacob avec l'ange, contre la pauvreté, la rigidité et la résistance de la langue dont j'étais forcé de me servir, faute de savoir celle du ciel. Les efforts surnaturels que je faisais pour vaincre, assouplir, étendre, plier, spiritualiser, colorer, enflammer ou éteindre les expressions; le besoin d'exprimer, par des mots, les plus intimes et les plus insaisissables nuances du sentiment, les aspirations les plus éthérées de la pensée, les élans les plus irrésistibles et les chastetés les plus contenues de la passion, enfin jusqu'aux regards, aux attitudes, aux soupirs, aux silences, aux langueurs, aux anéantissements du cœur dans l'adoration de l'invisible objet de son amour; ces efforts, dis-je, qui brisaient ma plume sous mes doigts, comme un instrument rebelle, lui faisaient néanmoins trouver quelquefois, même en se brisant, le mot, le tour, l'organe, le cri, qu'elle cherchait, pour donner une voix à l'impossible. Je n'avais parlé aucune langue, mais j'avais crié le cri de mon cœur et j'avais été entendu. Quand je me levais de ma

chaise, après ce rude et délicieux combat contre les mots, la plume, le papier, je me souviens que, malgré le froid de ma chambre en hiver, la sueur glacée coulait de mon front. J'ouvrais la fenêtre pour rafraîchir et pour essuyer mes cheveux.

LIV

Mais ces lettres n'étaient pas seulement des cris d'amour, elles étaient le plus souvent des invocations, des contemplations, des rêves racontés d'avenir, des perspectives sur le ciel, des consolations, des prières.

Cet amour privé par sa nature de toutes les voluptés qui détendent le cœur en satisfaisant les sens, avait rouvert en moi les sources de la piété troublées ou taries par de vils plaisirs. Ce sentiment s'élevait dans mon âme à la hauteur et à la pureté de l'amour divin. Je m'efforçais d'enlever avec moi jusqu'au ciel, sur les ailes de mon imagination exaltée et presque mystique, cette seconde âme souffrante et desséchée. Je parlais de Dieu, seul assez parfait pour avoir créé cette perfection surhumaine de beauté, de génie et de tendresse; seul assez grand pour contenir l'immensité de nos aspirations; seul assez infini et assez inépuisable pour absorber et pour abîmer dans le foyer de son sein l'amour qu'il avait allumé en nous pour que sa flamme, en nous consumant l'un par l'autre, nous fît exhaler l'un avec l'autre nos soupirs en lui! Je consolais Julie des sacrifices que le devoir nous forçait à faire d'un bonheur plus complet ici-bas. Je lui faisais valoir le mérite de ces sacrifices d'un moment aux yeux de l'éternel rémunérateur de nos actions. Je bénissais la pureté et le désintéressement de nos sentiments bri-

sés, puisqu'ils devaient nous obtenir un jour une félicité plus immatérielle et plus angélique dans l'éternelle atmosphère des purs esprits. J'allais jusqu'à me dire heureux, et à chanter les hymnes de la résignation à laquelle nous étions, par l'amour même, mais par un amour plus grand, condamnés! Je conjurais Julie de ne pas penser à mes peines, de n'en point avoir elle-même. Je lui montrais un courage, un mépris du bonheur terrestre que souvent je n'avais que dans mes paroles. Je lui faisais l'holocauste de tout ce qu'il y avait d'humain en moi. Je m'élevais à l'immatérialité des anges, pour qu'elle ne soupçonnât pas une souffrance ou un regret dans mon adoration. Je la suppliais de chercher dans une religion tendre et nourrissante, dans l'ombre des églises, dans la foi mystérieuse de ce Christ, le Dieu des larmes, dans l'agenouillement et dans l'invocation, les espérances plus rapprochées, les consolations et les douceurs que j'y avais goûtées moi-même, dans mon enfance. Elle m'avait rendu le sentiment de la piété. Je composais pour elle ces prières enflammées et calmes qui montent au ciel comme une flamme, mais comme une flamme qu'aucun vent ne fait vaciller. Je lui disais de prononcer ces prières à certaines heures du jour et de la nuit où je les prononcerais moi-même, pour que nos deux pensées unies par les mêmes mots s'élevassent ensemble, à la même heure, dans une même invocation!..... Et puis je mouillais le tout de larmes, elles laissaient leurs traces sur les paroles, plus éloquentes et plus recueillies sans doute que les paroles elles-mêmes. J'allais jeter furtivement à la poste cette moelle de mes os. Je me sentais soulagé en revenant, comme si j'y avais jeté une partie du poids de mon propre cœur.

LV

Mais quels que fussent mes efforts continus, la perpétuelle tension de mon imagination jeune et brûlante pour embraser mes lettres du feu qui me consumait, pour créer une langue à mes soupirs, et pour faire franchir à mon âme versée toute chaude sur le papier la distance qui me séparait de la sienne; dans ce combat contre l'impuissance des expressions j'étais toujours vaincu par Julie. Ses lettres avaient plus d'accent dans une phrase que les miennes dans mes huit pages; on respirait son souffle dans les mots. On voyait son regard dans les lignes; on sentait dans les expressions la chaleur des lèvres qui venait de les inspirer. Rien ne s'évaporait d'elle dans cette lente et lourde transition du sentiment au mot, qui laisse refroidir et pâlir la lave du cœur sous la plume de l'homme. La femme n'a pas de style, voilà pourquoi elle dit tout si bien. Le style est un vêtement. L'âme est nue sur la bouche ou sur la main de la femme. Comme la Vénus de la parole, elle sort du sentiment dans sa nudité. Elle naît d'elle-même, elle s'étonne d'être née, et on l'adore qu'elle ne sait pas encore qu'elle a parlé.

LVI

Quelles lettres! quelle flamme! quels demi-jours! quelles teintes! quels accents! quel feu et quelle pureté mêlés ensemble comme la flamme et la limpidité dans le diamant, comme l'ardeur et la pudeur sur le front de la jeune fille qui aime! quelle naïveté forte! quel épanchement intarissable! quels réveils soudains dans la langueur! quels chants et quels cris! Puis

quels retours tristes comme des notes inattendues à la fin d'un air ! puis quelles caresses de mots qu'on se sentait passer sur le front, comme ces haleines que la mère souffle en jouant sur le front de son enfant qui sourit ! Et quels bercements voluptueux de paroles à demi-voix et de phrases rêveuses et balbutiantes qui semblent vous envelopper de rayons, de murmures, de parfums, de calme, et vous conduire insensiblement, par l'assoupissement des syllabes, au repos de l'amour, au sommeil de l'âme, jusqu'au baiser sur la page qui dit : « Adieu ! » adieu et baiser qu'on recueille sans bruit, comme il y a été posé par les lèvres !

Je les ai retrouvées toutes, ces lettres. Je l'ai feuilletée page à page, cette correspondance, classée et reliée soigneusement après la mort, par la main d'une pieuse amitié ; une lettre répondant à l'autre, depuis le premier billet jusqu'au dernier mot écrit d'une main saisie déjà par la mort, mais que l'amour affermissait encore. Je les ai relues et je les ai brûlées en pleurant, en m'enfermant comme pour un crime, en disputant vingt fois à la flamme la page à demi consumée pour la relire encore !..... — Pourquoi ? me dis-tu. — Je les ai brûlées parce que la cendre même en eût été trop chaude pour la terre, et je l'ai jetée aux vents du ciel !

LVII

Le jour arriva enfin où je pus compter les heures qui me séparaient de Julie. Toutes les petites ressources que je pus rassembler ne s'élevaient pas à la somme suffisante pour m'entretenir trois ou quatre mois à Paris. Ma mère, qui voyait mon angoisse, sans en

savoir le vrai motif, tira du dernier de ses écrins, déjà vidés par sa tendresse, un gros diamant monté en bague. Le seul, hélas ! qui lui restât des bijoux de sa jeunesse. Elle me le glissa secrètement dans la main en pleurant. — « Je souffre autant que toi, Raphaël, me dit-elle avec un visage triste, de voir ta jeunesse inoccupée se consumer dans l'oisiveté d'une petite ville ou dans les rêveries des champs. J'avais toujours espéré que les dons de Dieu que j'ai bénis en toi, dès ta première enfance, te feraient remarquer du monde et t'ouvriraient quelque carrière de fortune et d'honneur. La pauvreté avec laquelle nous luttons ne nous permet pas de te l'ouvrir nous-mêmes. Dieu ne l'a pas voulu jusqu'ici. Il faut se soumettre avec résignation à ses volontés, qui sont toujours les meilleures. Cependant je te vois avec désespoir dans cette langueur morale qui succède aux efforts infructueux. Tentons encore une fois la destinée. Pars, puisque le sol de ce pays-ci te brûle les pieds. Vis quelque temps à Paris. Frappe avec réserve et avec dignité aux portes des anciens amis de la famille qui sont aujourd'hui en crédit. Fais connaître le peu de talents que la nature et le travail t'ont donnés. Il est impossible que les chefs du gouvernement nouveau ne cherchent pas à se rattacher de jeunes hommes capables, comme tu le deviendrais, de servir, de soutenir et de décorer le règne des princes que Dieu nous a rendus. Ton pauvre père a bien de la peine à élever ses six enfants et à ne pas tomber au-dessous de son rang dans la détresse de notre vie rustique. Tes autres parents sont bons et tendres, mais ils ne veulent pas comprendre qu'il faut de l'air pour respirer et de l'action à la dévorante activité d'une âme de vingt ans !

Voici mon dernier bijou. J'avais promis à ma mère de ne pas m'en séparer sans une nécessité suprême. Prends-le, vends-le ; qu'il te serve à vivre quelques semaines de plus à Paris ! C'est le dernier gage de tendresse que je jette pour toi à la loterie de la Providence ! Il te portera bonheur, car j'y jette avec cet anneau toutes mes prières, toute ma tendresse et toutes mes sollicitudes pour toi. »

Je pris l'anneau en baisant la main de ma mère et en laissant tomber une larme sur le diamant. Hélas ! il me servit non à chercher ou à attendre la faveur des hommes puissants et des princes, qui se détournaient de mon obscurité, mais à vivre trois mois de la vie divine du cœur dont un seul jour vaut des siècles de grandeur. Ce diamant sacré fut pour moi la perle de Cléopâtre fondue dans la coupe de ma vie et qui m'abreuva quelque temps d'amour et de félicité !

LVIII

Je changeai cependant entièrement de nature en ce moment, par respect pour les sacrifices multipliés de ma pauvre mère et par la concentration de toutes mes pensées en une seule pensée : revoir ce que j'aimais et prolonger le plus possible, par la plus étroite économie, les jours comptés que j'avais à passer près de Julie. Je devins calculateur et avare comme un vieillard du peu d'or que j'emportais. Il me semblait que chaque petite somme que je dépensais était une heure de ma félicité ou une goutte de ma vie qui se perdait. Je résolus de vivre comme Jean-Jacques Rousseau, de rien ou de peu, de retrancher à ma vanité, à mes vêtements, à ma nourriture, tout ce que

je voulais donner à la sainte ivresse de mon âme. Cependant je n'étais pas sans quelque espérance confuse de tirer, pour mon amour, parti de mon talent ; ce talent s'était révélé seulement à quelques amis, par quelques vers. Pendant les trois mois qui venaient de s'écouler, j'avais écrit, aux heures d'insomnie, un petit volume de poésies amoureuses, rêveuses, pieuses, selon que l'imagination chantait en moi ses notes tendres ou ses notes graves. J'avais recopié avec soin et de ma plus belle écriture ce recueil ; je l'avais lu en partie à mon père, excellent juge mais sévère de goût. Quelques amis en retenaient les fragments dans leur mémoire. J'avais relié mon trésor poétique en carton vert, couleur de bon augure pour une gloire en espérance. Je l'avais caché à ma mère dont la chaste et pieuse pureté d'esprit aurait été alarmée par la volupté plus antique que chrétienne de quelques-unes de ces élégies. J'espérais que la grâce naïve et l'enthousiasme ailé de ces poésies séduiraient un éditeur intelligent ; qu'il achèterait mon volume ; qu'il consentirait du moins à l'imprimer à ses frais ; et que le goût du public, tenté par la nouveauté de ce style né dans les bois et jailli de source, me ferait peut-être à la fois une petite fortune et un nom.

LIX

Je n'avais pas à m'inquiéter de trouver un logement à Paris. Un de mes amis, le jeune comte de V***, revenu récemment de ses voyages, devait y passer l'hiver et le printemps. Il m'avait offert de partager un petit entresol qu'il occupait au-dessus du concierge dans le magnifique hôtel du maréchal de Richelieu,

rue Neuve-Saint-Augustin; hôtel démoli depuis. Le comte de V***, avec qui j'étais en correspondance presque quotidienne, était informé de tout. Je l'avais chargé d'une lettre de présentation pour Julie, afin qu'il connût l'âme de mon âme, et qu'il comprît, sinon mon délire, au moins mon adoration pour cette femme. Au premier aspect, il avait compris en effet et presque partagé mon enthousiasme. Les lettres qu'il m'écrivait étaient attendries de respect et presque de piété pour cette apparition mélancolique suspendue entre la mort et la vie, mais retenue, me disait-il, par l'amour ineffable qu'elle avait pour moi. Il ne cessait de me parler d'elle comme d'un don céleste que Dieu avait fait à mes yeux et à mon cœur, et qui m'élèverait au-dessus de l'humanité tant que je resterais couvert de son divin rayonnement. Convaincu de la nature surnaturelle et sainte de notre attachement, V*** considérait notre amour comme une vertu. Il ne rougissait pas d'en être le confident et l'intermédiaire entre nous. Julie, de son côté, me parlait de V*** comme du seul ami digne de moi pour qui elle eût voulu accroître mon amitié au lieu d'en rien retrancher par une étroite jalousie de cœur. L'un et l'autre me pressaient d'arriver. V*** seul connaissait les motifs secrets et l'impossibilité matérielle qui m'avaient retenu jusque-là. Malgré tout son dévouement pour moi, qu'il m'a tant prouvé depuis jusqu'à sa mort, pendant les difficultés de ma vie, il n'était pas alors en sa puissance de lever ces obstacles. Sa mère s'était épuisée pour lui faire donner une éducation digne de son rang et pour le faire voyager dans toute l'Europe. Il revenait très-endetté lui-même. Il n'avait à m'offrir à Paris qu'un coin dans le logement que lui payait sa famille. Pour tout le reste, il était, en

ce temps de sa vie, aussi pauvre et aussi enchaîné que moi par cette gêne si cruellement définie par Juvénal : *Res angusta domi !*

Je partis de M*** par ces petites carrioles à un cheval, formées d'un banc de planche sur l'essieu et de quatre piquets de bois plantés dans le brancard, surmontées d'une toile goudronnée contre la pluie. Elles étaient conduites par un seul cheval et se relayaient, toutes les quatre ou cinq lieues, de bourgade en bourgade. Elles servaient alors à conduire de Lyon à Paris les ouvriers maçons du Bourbonnais et de l'Auvergne, les piétons fatigués du chemin et les pauvres soldats blessés au pied par la marche, qui gagnaient une étape pour quelques sous. Je n'éprouvais ni honte ni souffrance de cette triviale manière de voyager. J'aurais fait la route les pieds nus dans la neige, que je ne me serais senti ni moins fier ni moins heureux. J'épargnais ainsi un louis ou deux dont j'achèterais des jours de bonheur. J'arrivai à la barrière de Paris sans avoir senti un des pavés du chemin. La nuit était sombre, il pleuvait à verse. Je pris mon porte-manteau sur mon épaule, et je vins frapper à la porte du modeste logement du comte de V***.

Il m'attendait. Il m'embrassa ; il me parla d'elle. Je ne pouvais me lasser de l'interroger et de l'entendre. Ce soir même je reverrais Julie !... V*** irait lui annoncer mon arrivée et la préparer à sa joie. Quand tout le monde serait sorti du salon de Julie, V*** sortirait le dernier, il viendrait m'avertir, dans un café voisin où je l'attendrais, du moment où elle serait seule, et j'irais m'élancer à ses pieds. Ce ne fut qu'après qu'il m'eut donné tous ces renseignements que je songeai à sécher mes habits à son foyer, à prendre un peu de

nourriture, à m'installer dans la sombre alcôve de son antichambre. Cette antichambre était éclairée par un œil-de-bœuf et chauffée par un poêle. Je m'habillai avec une propreté décente qui ne fît pas rougir celle qui m'aimait, de moi, devant ses amis.

A onze heures nous sortîmes, V*** et moi, à pied. Nous allâmes ensemble jusque sous la fenêtre que je connaissais déjà. Il y avait trois voitures à la porte. V*** monta. J'allai l'attendre à l'endroit convenu. Qu'elle fut longue l'heure pendant laquelle je l'attendis! Combien je maudissais ces visiteurs indifférents peut-être dont l'importunité involontaire, pour dépenser des heures oisives, suspendait sans le savoir l'élan de deux cœurs qui comptaient leur martyre par leurs palpitations! Enfin, V*** parut. Je m'élançai sur sa trace. Il me quitta à la porte et je montai.

LX

Je vivrais mille fois mille ans que je n'oublierais jamais ce moment et cette vue. Elle était debout, dans la lumière, le coude nonchalamment appuyé sur le marbre blanc de la cheminée, sa taille élancée, ses épaules et son profil réverbérés et doublés par la glace, le visage tourné vers la porte, les yeux fixés sur un petit corridor obscur qui précédait le salon, la tête un peu tendue et inclinée de côté, dans l'attitude de quelqu'un qui cherche à distinguer par l'oreille un bruit de pas qui s'approchent. Elle était vêtue d'une robe de deuil de soie noire, garnie de dentelles noires aussi autour de la gorge, de la taille et aux pieds. Ces dentelles froissées par les coussins du fauteuil où la retenaient l'indolence et la langueur de sa vie, ressemblaient

à ces grappes noires du sureau égrenées par le vent d'automne.

L'obscurité de ce costume ne laissait dans la lumière que les épaules, le cou, le visage. Ce deuil de la robe était complété par le deuil naturel de ses cheveux noirs noués au-dessus de sa tête. L'uniformité de cette couleur relevait encore la hauteur et la gracieuse flexibilité de sa taille. Les reflets du foyer dans la glace, la lueur d'une lampe posée sur un angle de la cheminée et qui frappait sur sa joue, l'animation de l'attente, de l'impatience et de l'amour, répandaient sur son visage une splendeur de jeunesse, de coloration et de vie, qui ressemblait à une transfiguration par l'amour !

Mon premier cri fut un cri de joie et un saisissement de bonheur en la revoyant ainsi plus vivante, plus belle et plus immortelle à mes yeux que je n'avais jamais osé la voir aux plus doux soleils de Savoie. Un sentiment de sécurité trompeuse et d'éternelle possession entra dans mon cœur avec sa figure dans mes yeux. Elle essaya de balbutier quelques mots en m'apercevant. Elle ne le put pas. L'émotion lui fit trembler les lèvres. Je tombai à ses pieds. Je collai ma bouche sur le tapis, que foulaient ses pas. Je relevai mon front pour la regarder encore et pour m'assurer que sa présence n'était point un rêve. Elle posa une de ses mains sur mes cheveux qui frissonnèrent, en se soutenant de l'autre à l'angle du marbre, et elle tomba également sur ses genoux devant moi. Nous nous regardions de loin. Nous cherchions des paroles. Il n'y en avait plus pour l'excès de notre bonheur. Nous restâmes en silence, sans autre langage que ce silence même et cette prosternation l'un devant l'autre. Prosternation pleine d'adoration en moi, pleine de bonheur contenu

en elle ; attitude qui disait assez : « Ils s'adorent ; mais il y a un fantôme de mort entre eux ; et en s'enivrant des regards l'un de l'autre, ils ne se serreront jamais dans leurs bras ! »

LXI

Je ne sais combien de minutes nous restâmes ainsi, ni combien de milliers d'interrogations et de réponses, de flots de larmes et de vagues de joie passèrent ainsi sans s'exprimer entre ses lèvres muettes et mes lèvres fermées, entre ses yeux mouillés et les miens, entre sa physionomie et la mienne. Le bonheur nous avait frappés d'immobilité. Le temps n'était plus. C'était déjà l'éternité dans un instant !

Un coup de marteau se fit entendre à la porte. Des pas montèrent l'escalier. Je me relevai. Elle reprit en chancelant sa place sur le canapé. Je m'assis de l'autre côté, dans l'ombre, pour couvrir la rougeur de mes joues et la rosée de mes larmes. Un homme d'un âge déjà avancé, d'une stature imposante, d'un visage noble, lumineux et doux, entra dans la chambre, à pas lents. Il s'approcha, sans parler, du canapé. Il baisa paternellement la main tremblante de Julie. C'était M. de Bonald. Malgré le déchirement d'extase que l'arrivée d'un inconnu venait de me faire sentir par ce coup de marteau, je bénis intérieurement M. de Bonald d'être venu interrompre un premier regard où la raison pouvait succomber sous l'ivresse. C'était un de ces moments où l'âme a besoin de cette glace que l'accent d'un sage jette sur l'incendie des sens, pour retremper le ressort d'une énergique résolution.

LXII

Julie me présenta à M. de Bonald, comme le jeune homme dont il avait lu les vers. Il s'étonna de ma jeunesse. Il m'accueillit avec indulgence. Il s'entretint avec Julie dans cet abandon paternel d'un homme illustre par le génie et serein par l'âge, qui cherche auprès d'une jeune femme un rayon distrait de beauté pour ses yeux, et les heures causeuses et calmes de la fin du jour. Sa voix était profonde comme une voix qui vient de l'âme. Sa conversation s'épanchait avec cette nonchalance gracieuse et grave d'un esprit qui se détend pour se reposer. L'accent de l'honnête homme était dans sa parole comme le caractère en était répandu sur son front. La conversation se prolongeant et la pendule près de marquer minuit, je crus devoir sortir le premier, pour enlever toute ombre de soupçon d'une familiarité trop intime à cet ami plus ancien et plus respectable que moi dans la maison. Je n'emportais qu'un regard et un silence pour prix d'une si brûlante attente et d'un si dur voyage. Mais j'emportais son image et la certitude de la revoir désormais tous les jours : c'était assez ; c'était trop. J'errai longtemps sur les quais de Paris, ouvrant mon manteau à l'air et mes lèvres au vent pour rafraîchir ma poitrine et pour apaiser la fièvre de bonheur qui m'agitait. Quand je rentrai, V*** dormait depuis plusieurs heures. Je ne pus m'endormir qu'aux premières clartés du matin et aux cris des revendeurs dans les rues de Paris. . .

. . . .

Ce furent là les jours les plus immuables de ma vie, parce qu'ils ne furent plus qu'une seule pensée

recueillie dans mon âme et dans ma physionomie même, comme un parfum dont on craint de laisser évaporer une parcelle en exposant le vase à l'air extérieur.

Je me levais aux premières lueurs du jour, tardif dans l'alcôve sombre de la petite antichambre où mon ami m'abritait comme un mendiant de l'amour. Je commençais ma journée par une longue lettre à Julie. J'y reprenais avec elle, à tête reposée, l'entretien de la veille. J'épanchais les pensées qui m'étaient venues après l'avoir quittée. Tendres oublis, délicieux remords de l'amour, dont il s'accuse, qu'il se reproche, et qui lui ôtent tout repos jusqu'à ce qu'il les ait réparés ; diamants tombés de l'âme ou des lèvres de l'objet aimé, qui font revenir la pensée de l'amant sur ses pas pour les ramasser et grossir le trésor de ses sentiments ! Julie recevait cette lettre, à son réveil, comme une suite de la conversation du soir, qui aurait continué à voix basse dans sa chambre pendant son sommeil. J'en recevais la réponse moi-même, avant le milieu du jour.

Mon cœur ainsi apaisé du trouble de la nuit, je m'efforçais de calmer l'impatience de l'entrevue du soir, qui commençait à me saisir. Je donnais de fortes diversions, non à mon âme, mais à ma pensée et à mes yeux. Je m'étais imposé de longues heures de lecture, d'étude et de travail, pour faire disparaître le temps entre l'heure où je quittais Julie et l'heure où je devais la revoir. Je voulais me perfectionner moi-même, non pour les autres, mais pour elle. Je voulais que celui qu'elle aimait ne la fît pas du moins rougir de sa préférence ; que les hommes supérieurs qui formaient sa société et qui me rencontraient quelquefois dans son salon, comme un sphinx modeste, debout au coin de

sa cheminée, ou comme une statue de la contemplation, découvrissent, si par hasard ils m'adressaient la parole, une âme, une intelligence, une espérance, un avenir, sous l'extérieur de ce jeune inconnu timide et silencieux. Et puis je me faisais je ne sais quels rêves confus d'action éclatante, de destinée active qui me saisirait peut-être un jour, comme le tourbillon arrachait la feuille à l'arbre de l'humble jardin de mon père, pour l'enlever au plus haut des airs : destinée pendant laquelle Julie jouirait de me voir de loin combattre avec la fortune, lutter contre les hommes, m'élever en force, en grandeur, en vertu, et se glorifierait tout bas de m'avoir deviné avant la foule et de m'avoir aimé avant la postérité !

LXIII

Tout cela, et surtout le loisir forcé auquel l'obsession d'une seule pensée, le dédain de tout le reste, le dénûment d'argent qui m'interdisait d'autres distractions, et la réclusion claustrale dans laquelle j'étais enfermé, me condamnaient à une vie d'étude plus intense et plus passionnée que je n'en avais jamais menée encore. Je passais la journée tout entière assis devant une petite table de travail éclairée par une lucarne qui prenait jour sur la cour de l'hôtel de Richelieu. Un poêle de faïence chauffait la chambre ; un paravent enveloppait la table et la chaise. Il m'abritait contre le regard des jeunes gens du grand monde qui venaient fréquemment rendre visite à mon ami. Il y avait, dans l'horizon de cette vaste cour, des retentissements de voitures, des silences, et quelques beaux rayons de soleil d'hiver luttant contre le brouillard rampant des rues de Paris.

Ces bruits et ces silences me rappelaient un peu les jeux de la lumière, les bruits de vent et les brumes transparentes de mes montagnes.

J'y voyais jouer de temps en temps un charmant petit garçon de huit à dix ans. C'était le fils du concierge. Sa tête d'ange souffrant, ses beaux cheveux nus et bouclés sur le front, sa physionomie intelligente et sensible, me retraçaient les candides figures d'enfants de mon pays. Sa famille était, en effet, d'un village voisin du village de mon père, tombée dans la misère et transplantée à Paris. Cet enfant avait fini par s'attacher à moi, en me voyant toujours à ma lucarne au-dessus de la loge de sa mère. Il s'était consacré volontairement et gratuitement à mon service. Il faisait toutes mes commissions dans la rue ; il m'apportait mon morceau de pain, un peu de fromage, les fruits pour mon déjeuner ; il allait m'acheter mes provisions tous les matins, chez la fruitière. Je prenais ce frugal repas sur ma table de travail, au milieu des livres ouverts et des pages interrompues.

L'enfant avait un chien noir, oublié par un étranger dans l'hôtel. Le chien et l'enfant ne se quittaient pas. Le chien avait fini par s'attacher à moi, comme l'enfant. Ils ne voulaient plus redescendre le petit escalier de bois, une fois qu'ils l'avaient monté. Pendant la plus grande partie du jour, ils se couchaient et jouaient ensemble sur le paillasson, à mes pieds, sous la table. Plus tard, j'ai emmené le chien de Paris et je l'ai gardé de longues années avec moi, comme un souvenir fidèle et aimant de ce temps de solitude. Je l'ai perdu, non sans larmes, en 1820, en traversant les forêts des marais Pontins, entre Rome et Terracine. Le pauvre enfant est devenu grand. Il a appris le métier de graveur qu'il

exerce avec talent à Lyon. Ayant entendu retentir mon nom depuis, dans son échoppe, il est venu me voir, et il a pleuré de joie en me revoyant et de tristesse en apprenant la perte du chien. Pauvre cœur de l'homme à qui tout est nécessaire de ce qu'il a aimé une fois, et qui a des larmes de la même eau sur la perte d'un empire ou sur la perte d'un animal!...

LXIV

Je relus, pendant ces milliers d'heures, ainsi renfermé entre le poêle, le paravent, la lucarne, l'enfant et le chien, toute l'antiquité écrite, excepté les poëtes dont on nous avait saturés au collége et dans les vers desquels nos yeux fatigués ne distinguaient plus alors que des césures, des longues ou des brèves. Triste effet d'une satiété précoce qui flétrit, pour l'âme de l'enfant, la fleur la plus colorée et la plus parfumée de la pensée humaine. Mais je relus tous les philosophes, tous les orateurs et tous les historiens dans leur langue. J'adorais surtout ceux qui réunissaient en eux ces trois puissances de l'intelligence : le récit, la parole, la réflexion. Le fait, le discours, la moralité. Thucydide et Tacite par-dessus les autres. Puis Machiavel, ce sublime praticien des maladies des empires. Puis Cicéron, ce vase sonore qui contient tout, depuis les larmes privées de l'homme, du mari, du père, de l'ami, jusqu'aux catastrophes de Rome et du monde, jusqu'aux pressentiments tragiques de sa propre destinée. Cicéron est comme un filtre où toutes ces eaux déposent et se clarifient sur un fond de philosophie et de sérénités divines, et qui laisse ensuite s'épancher sa grande âme en flots d'éloquence, de sagesse, de piété et d'harmonie.

Je l'avais cru jusque-là un grand et vide parleur, renfermant peu de sens dans de longues périodes; je m'étais trompé. C'est l'homme-verbe de l'antiquité, après Platon ; c'est le plus grand style de toutes les langues. On le croit maigre, parce qu'il est magnifiquement drapé. Mais enlevez cette pourpre, il reste une grande âme qui a tout senti, tout compris et tout dit de ce qu'il y avait à comprendre, à sentir et à dire de son temps à Rome.

LXV

Quant à Tacite, je ne tentais pas même de contester avec ma passion pour lui. Je le préférais même à Thucydide, ce Démosthène de l'histoire. Thucydide expose plus qu'il ne fait vivre et palpiter. Tacite n'est pas l'historien, mais le résumé du genre humain. Son récit est le contre-coup du fait dans un cœur d'homme libre, vertueux et sensible. Le frisson qu'il imprime au front, quand on le lit, n'est pas seulement l'horripilation de la peau, c'est le frisson de l'âme. Sa sensibilité est plus que de l'émotion, c'est de la pitié. Ses jugements sont plus que de la vengeance, c'est de la justice. Son indignation, c'est plus que de la colère, c'est de la vertu. On confond son âme avec celle de Tacite, et on se sent fier de la parenté avec lui. Voulez-vous rendre le crime impossible à vos fils? voulez-vous passionner la vertu dans leur imagination? Nourrissez-les de Tacite. S'ils ne deviennent pas des héros à cette école, c'est que la nature en a fait des lâches ou des scélérats. Un peuple qui aurait Tacite pour évangile politique grandirait au-dessus de la stature commune des peuples. Ce peuple jouerait enfin devant Dieu le

drame tragique du genre humain dans toute sa grandeur et dans toute sa majesté. Quant à moi, je dois à cet écrivain, non pas toutes les fibres de chair, mais toutes les fibres métalliques de mon être. C'est lui qui les a trempées. Si jamais nos temps vulgaires prenaient le tour grandiose et tragique de son temps et que je devinsse une digne victime d'une digne cause, je dirais en mourant : « Rendez honneur de ma vie et de ma mort au maître, et non pas au disciple; car c'est Tacite qui a vécu et qui est mort en moi! »

LXVI

J'aimais aussi avec passion les orateurs. Je les étudiais avec le pressentiment d'un homme qui aurait un jour à parler aux multitudes sourdes, et à étudier d'avance le clavier des auditoires humains : Démosthène, Cicéron, Mirabeau, lord Chatham surtout, plus moderne et plus saisissant, à mes yeux, que tous les autres, parce que son éloquence tout inspirée et toute lyrique est un cri plutôt qu'une voix. Cette éloquence s'élance par-dessus l'auditoire limité et par-dessus la passion du temps, sur les plus hautes ailes de la poésie, jusqu'aux régions permanentes de l'éternelle vérité et de l'éternel sentiment. Chatham prend la vérité dans la main de Dieu et il n'en fait pas seulement la lumière, il en fait la foudre de la discussion. Malheureusement il ne reste de lui, comme de Phidias au Parthénon, que des débris, des têtes, des bras, des torses mutilés. Mais en recomposant par la pensée ces débris, on en fait des prodiges et des divinités d'éloquence. Je me figurais des temps, des circonstances, des passions, des ambitions, des *forums*

pareils à ceux qui avaient soulevé ces grands hommes, et, comme Démosthène aux flots de la mer, je parlais intérieurement aux fantômes de mon imagination.

LXVII

Je lus pour la première fois, à cette époque, les discours de Fox et de Pitt. Je trouvais Fox déclamateur, quoique prosaïque, un de ces génies chicaneurs nés pour contredire et non pour dire; avocats sans toge qui n'ont de conscience que dans la voix, et qui plaident avant tout pour leur popularité. Je sentis dans Pitt l'homme d'État dont les paroles sont des actes, et qui, dans l'écroulement de l'Europe, soutint presque seul son pays sur la base de son bon sens et sur la constance de son caractère. Pitt c'était Mirabeau avec l'intégrité de plus et l'élan de moins. Mirabeau et Pitt devinrent et sont restés depuis mes deux hommes d'État modernes de prédilection. Montesquieu me parut, à côté d'eux, un dissertateur érudit, ingénieux et systématique; Fénelon divin mais chimérique; Rousseau plus passionné qu'inspiré, grand instinct plus que grande vérité; Bossuet langue d'or, âme adulatrice, rassemblant en lui dans sa conduite et dans son langage devant Louis XIV le despotisme d'un docteur et les complaisances d'un courtisan.

De ces études historiques et oratoires je passai naturellement à la politique. Le sentiment du joug à peine brisé de l'Empire et l'horreur du régime militaire que nous venions de subir m'emportaient vers la liberté. Les souvenirs de famille, l'entraînement des amitiés, le pathétique de la situation de cette

famille royale passant du trône à l'échafaud et à l'exil, reportée de l'exil au trône; cette princesse orpheline dans le palais de ses pères; ces vieillards couronnés de leur infortune autant que de leurs aïeux; ces princes dont la jeunesse et les malheurs, maîtres sévères, permettaient de tout espérer : tout cela me faisait désirer que le trône antique et la liberté récente pussent se concilier avec cette royauté de nos pères. Le gouvernement aurait eu ainsi les deux grands prestiges des choses humaines : l'antiquité et la nouveauté, le souvenir et l'espérance. C'était un beau rêve naturel à mon âge.

Chaque matin en dissipait une partie dans mon esprit. J'entrevoyais bien avec douleur que les vieilles formes contiennent mal les idées nouvelles et que jamais la monarchie et la liberté ne tiendraient ensemble dans le même nœud, sans un éternel tiraillement, que ce tiraillement épuiserait les forces de l'État, que la monarchie serait perpétuellement suspecte et la liberté perpétuellement trahie.

LXVIII

De ces études générales je passai, pendant plusieurs mois, à une étude qui m'occupa d'autant plus l'esprit qu'elle était, par sa nature plus aride, plus sèche et plus glaciale, plus loin du cœur d'un jeune homme ivre d'imagination et d'amour. Je veux parler de l'économie politique ou de la science de la richesse des nations. V*** s'en occupait en esprit plus curieux que passionné. Les livres italiens, anglais, français, écrits jusque-là sur cette science, jonchaient ses tables et ses rayons. Nous lûmes ensemble ces livres en les discu-

tant et en écrivant les réflexions que nous suggéraient ces lectures. Cette science de l'économie politique, qui posait alors et qui pose encore aujourd'hui plus d'axiomes que de vérités et plus de problèmes qu'elle n'en résout, avait précisément pour nous l'attrait d'un mystère. Elle était, de plus, entre nous le texte interminable de ces conversations du bout des lèvres qui font travailler l'intelligence sans distraire le fond de l'âme, qui permettent de sentir, tout en causant, la présence de la pensée secrète et continue cachée au dernier fond du cœur. Espèces d'énigmes dont on cherche le mot, sans mettre un immense intérêt à le trouver. Après avoir tout lu, tout discuté et tout noté de ce qui constituait alors cette science, je crus distinguer quelques principes théoriques vrais dans leur généralité, douteux dans leur application, ambitieux dans leur prétention de se classer au rang des vérités absolues, souvent vides ou menteurs dans leurs formules. Je n'avais rien à répondre, mais mon instinct d'évidence n'était pas sincèrement satisfait. Je jetai les livres à mes pieds et j'attendis la lumière. Cette science alors n'était pas faite. Science tout expérimentale, elle n'avait pas assez d'années ni de maturité pour tant affirmer. Elle a vieilli depuis, elle promet aux hommes d'État quelques dogmes à appliquer avec mesure aux sociétés humaines, quelques sources d'aisance et quelques liens de fraternité de plus à serrer entre les nations.

LXIX

J'entremêlai ces fortes études de celle qui m'avait toujours attiré davantage, dès mon enfance : c'était

l'étude de la diplomatie ou des rapports des gouvernements entre eux. Un hasard m'ouvrit les sources. J'avais écrit, pendant mon application à l'économie politique, une brochure d'une centaine de pages sur une question qui préoccupait vivement les esprits. Le titre de cette brochure était : *Quelle est la place qu'une noblesse peut occuper en France dans un gouvernement constitutionnel?* Je traitai cette question très-délicate dans un pareil moment avec l'instinct de bon sens assez net que la nature m'avait donné, et avec cette impartialité d'un jeune esprit indépendant qui s'élève sans peine au-dessus des vanités d'en haut, des envies d'en bas et des préjugés de son temps. J'y parlais avec amour du peuple, avec intelligence des institutions, avec respect de cette noblesse historique dont les noms ont été longtemps le nom de la France elle-même sur les champs de bataille, dans nos magistratures et à l'étranger. Je concluais à la suppression de tout privilége de noblesse autre que la mémoire des peuples, qu'on ne supprime pas. Je demandais une pairie élective, et je démontrais que, dans un pays libre, il n'y avait d'autre noblesse que l'élection, stimulant perpétuel au service du pays et récompense temporaire du mérite ou de la vertu des citoyens.

Julie, à qui j'avais prêté ce manuscrit pour la mettre de moitié dans mes travaux comme dans ma vie, l'avait fait lire à un homme distingué de sa société intime, pour le jugement duquel elle avait une extrême déférence. C'était M. M***, digne fils de l'illustre membre de l'Assemblée constituante, longtemps secrétaire particulier de l'Empereur, alors royaliste constitutionnel : un de ces esprits qui n'ont point de jeunesse, qui naissent mûrs et qui meurent jeunes en laissant

un grand vide dans leur temps. M. M***, après avoir lu mon travail, demanda à Julie quel était l'homme politique qui avait écrit ces pages. Elle sourit et lui avoua que c'était l'œuvre d'un très-jeune homme qui n'avait ni nom, ni expérience, ni antécédents dans les affaires. M. M*** voulut me voir pour le croire. Je lui fus présenté. Il me voua une bienveillance qui devint depuis de l'amitié et qui ne s'est pas démentie jusqu'à son lit de mort. Je n'imprimai pas ce travail; mais M. M*** me présenta à son ami, M. de Rayneval, esprit lumineux, cœur ouvert, intelligence attrayante et enjouée quoique laborieuse et grave. Il était alors l'âme de nos affaires étrangères. Il est mort ambassadeur à Madrid. M. de Rayneval, qui avait lu mon travail, m'accueillit dans sa maison avec cette grâce encourageante et avec ce sourire cordial qui suppriment la distance et qui enlèvent du premier regard le cœur d'un jeune homme. C'était un de ces hommes de qui on aime à apprendre parce qu'ils ont l'air de se répandre en enseignant, et de donner au lieu d'imposer. On apprenait mieux l'Europe dans une conversation de quelques matinées avec cet homme charmant que dans une bibliothèque de diplomatie. Il avait le tact, ce génie inné des négociations. Je lui dois le goût de ces hautes affaires qu'il remuait en sentant leur importance, mais sans paraître en sentir le poids. Sa force rendait tout léger, sa facilité donnait du cœur et de la grâce aux affaires. Il entretint en moi le désir d'entrer dans la carrière diplomatique. Il m'introduisit lui-même chez M. d'Hauterive, directeur des archives, et l'autorisa à m'ouvrir les recueils de nos négociations. M. d'Hauterive, vieillard blanchi sur les dépêches, était la tradition immuable et le dogme vivant de notre

diplomatie. Avec sa taille imposante, sa voix sourde, ses cheveux touffus et poudrés, ses longs sourcils retombant sur un œil profond et terne, il avait l'air d'un siècle qui parlait. Il me reçut en père, heureux de me transmettre l'héritage de ses vieilles économies de science; il me fit lire, compulser, travailler et noter sous ses yeux, dans son cabinet. Deux fois par semaine j'allais étudier quelques heures sous sa direction. J'aime le souvenir de cette verte et prodigue vieillesse qui se donnait ainsi à un jeune homme dont il ne savait pas même le nom. M. d'Hauterive mourut pendant le combat de juillet 1830 et au bruit du canon qui déchirait la politique de la maison de Bourbon et les traités de 1815.

LXX

Telles étaient les occupations toutes studieuses et toutes recueillies de mes journées. Je ne désirais rien de plus; mon ambition même d'entrer dans une carrière n'était, au fond, que l'ambition de ma pauvre mère et la douleur de lui dépenser son diamant sans lui rapporter quelque compensation dans une amélioration de ma destinée. On m'aurait offert en ce moment une ambassade pour m'éloigner de Paris et un palais pour quitter mon grabat dans mon antichambre, que j'aurais fermé les yeux pour ne pas voir la fortune, et les oreilles pour ne pas l'écouter. J'étais trop heureux, dans mon obscurité, du rayon invisible aux autres qui éclairait et qui embrasait ma nuit.

Mon bonheur se levait quand le jour se couchait. Je dînais ordinairement seul dans ma cellule. Du pain, une tranche de bœuf bouilli assaisonnée de persil et

quelques salades de racines formaient habituellement mon repas. Je ne buvais que de l'eau, pour épargner la dépense d'un peu de vin si nécessaire pour corriger l'eau fade et souvent fétide de Paris. Une vingtaine de sous par jour suffisaient ainsi à mon dîner. Ce repas nourrissait encore avec moi le pauvre chien qui m'avait adopté. Après le dîner, je me jetais sur mon lit, accablé de la solitude et du travail du jour; j'abrégeais ainsi par le sommeil les longues heures nocturnes qui me séparaient encore du seul moment où commençait vraiment le temps pour moi : heures que les jeunes gens de mon âge dépensent, comme je l'avais fait moi-même avant ma transformation, dans les théâtres, dans les lieux publics et dans les délassements dispendieux d'une capitale.

A onze heures, je m'éveillais. Je m'habillais avec la simplicité décente d'un jeune homme dont la taille, la figure et les cheveux ondés par le peigne le parent de peu. Une chaussure propre, du linge blanc, un vêtement toujours noir brossé de mes propres mains, boutonné jusqu'au col, comme le costume des jeunes disciples des écoles du moyen âge, un manteau militaire rejeté à grands plis sur l'épaule gauche et préservant l'habit des éclaboussures de la rue : tel était le costume uniforme, simple et obscur qui, sans trahir ma situation, n'affectait ni luxe ni misère et me permettait de passer de ma solitude dans un salon sans attirer mais sans choquer les yeux des indifférents.

Je sortais à pied, car le prix d'une course de voiture m'aurait dépensé un jour de ma vie. Je suivais les trottoirs. Je longeais les murailles. J'évitais les roues. Je marchais lentement sur la pointe des pieds pour préserver mon costume de la boue, qui dans le salon

éclairé de bougies aurait trahi l'humble piéton. Je ne me pressais pas, car je savais que Julie recevait, tous les soirs, les amis de son mari dans sa chambre ou dans son salon. Je voulais attendre que la dernière voiture eût quitté la porte, avant d'y frapper. J'avais cette réserve, non pas seulement pour éviter les observations sur l'assiduité d'un jeune inconnu dans la maison d'une si jeune et si belle femme, mais surtout pour ne pas partager son regard et ses paroles avec les indifférents dont elle était obligée, à cette heure, de soutenir et de relever l'entretien. Il me semblait que chacun d'eux me dérobait une part de sa présence et de son âme. La voir, l'entendre et ne pas la posséder seul, c'était plus cruel quelquefois pour moi que ne pas la voir du tout.

LXXI

Je marchais, pour dépenser le temps, d'un bout à l'autre d'un pont qui franchit la Seine presque en face de la maison que Julie habitait. Combien de milliers de fois n'ai-je pas compté les planches de ce pont qui résonnaient sous mes pas ! Combien de pièces de monnaie de cuivre n'ai-je pas jetées en passant et en repassant dans la tasse de fer-blanc du pauvre aveugle assis par la neige ou par la pluie contre le parapet de ce pont ! Je priais pour que mon obole, retentissant dans le cœur du misérable et de là à l'oreille de Dieu, m'obtînt en retour le départ d'un importun qui retardait mon bonheur et la sécurité d'une longue soirée !

Julie, qui connaissait ma répugnance à trouver des étrangers chez elle, était convenue avec moi d'un signal qui me dirait de loin l'absence ou la présence

des visiteurs dans son petit salon. Quand il y avait foule, les deux volets intérieurs de l'étroite fenêtre étaient fermés : je ne voyais que la faible lueur des bougies filtrer entre les deux battants. Quand il n'y avait qu'un ou deux familiers prêts à se retirer, un des battants était fermé. Enfin, quand tout le monde était parti, les deux battants s'ouvraient ainsi que les rideaux, et je pouvais voir de l'autre rive la clarté de la lampe posée sur la table devant laquelle elle lisait ou elle écrivait en m'attendant. Mes yeux ne perdaient jamais de vue cette lueur lointaine, visible et intelligible pour moi seul au milieu de ces milliers de lueurs de fenêtres, de réverbères, de boutiques, de voitures, de cafés, et de ces avenues de feux mobiles ou immobiles qui illuminent, la nuit, les façades et les horizons de Paris. Toutes ces autres illuminations disparaissaient pour moi. Il n'y avait plus d'autres clartés sur la terre, plus d'autre étoile dans le firmament, que cette petite fenêtre ronde semblable à un œil ouvert sur moi pour me chercher dans l'ombre, et vers laquelle mes yeux, ma pensée, mon âme, étaient sans cesse et uniquement tendus ! O puissance incompréhensible de cette nature infinie de l'homme qui peut remplir les espaces de mille univers et les trouver encore trop étroits pour son universalité ! ou qui peut se concentrer dans un seul petit point lumineux brillant à travers la brume d'un fleuve, parmi l'océan de feux d'une ville immense, et trouver son infini de désirs, de sentiments, d'intelligence et d'amour dans cette seule étincelle qui ne rivaliserait qu'à peine avec le ver luisant d'une nuit d'été ! Que de fois ne me suis-je pas dit cela alors en marchant enveloppé jusqu'aux yeux sur mon pont obscur ! Que de fois ne me

suis-je pas écrié en regardant cet œil-de-bœuf brillant dans le lointain : « Mon Dieu, soufflez sur toutes les clartés de la terre, éteignez tous ces globes lumineux du firmament, mais laissez luire éternellement cette petite clarté, étoile mystérieuse de deux vies. Et cette lueur éclairera assez tous les mondes et suffira, pendant votre éternité, à mes yeux ! »

Hélas ! je l'ai vue depuis s'éteindre cette étoile de ma jeunesse, ce foyer de mes yeux et de mon cœur ! J'ai vu les volets de la fenêtre rester de longues années fermés sur la funèbre obscurité de la petite chambre. Puis je les ai vus se rouvrir un jour, une année. Puis j'ai osé regarder pour savoir qui est-ce qui osait vivre où elle avait vécu. Puis j'ai vu paraître, les jours d'été, au bord de cette fenêtre inondée de soleil et parée de vases de fleurs, une jeune femme inconnue jouant et souriant avec un enfant nouveau-né, sans se douter qu'elle jouait sur un sépulcre, que ses sourires devenaient des larmes dans les yeux d'un passant, et que cette vie était une ironie de la mort !... Puis je suis revenu souvent, dans la nuit, et j'y reviens maintenant toutes les années encore, m'approcher à pas craintifs de ce mur, toucher cette porte, m'asseoir sur ce banc de pierre, regarder les lueurs, écouter les bruits qui se font là-haut, et me figurer un moment que je vois le reflet de sa lampe, que j'entends le timbre de sa voix, que je vais frapper à la porte, qu'elle m'attend et que je vais monter !... O mémoire ! es-tu un bienfait du ciel ou un supplice de l'enfer ? . . . .

. . . .

— Mais pardon, mon ami, je reprends mon récit, puisque tu le veux.

LXXII

Julie, le lendemain de mon arrivée, m'avait présenté au vieillard qui lui servait de père et dont elle illuminait les derniers jours du rayonnement de son âme, de sa tendresse et de sa beauté. Il m'avait reçu comme un second fils. Il connaissait par elle notre rencontre en Savoie, notre attachement fraternel l'un pour l'autre, notre correspondance de tous les jours, et cette parenté de nos deux âmes révélée par la conformité de nos instincts, de nos âges et de nos sentiments. Il savait la pureté surnaturelle de l'attachement que la nature et la société nous interdisaient d'altérer jamais. Il n'avait d'inquiétude et de jalousie que pour le bonheur, la renommée et la vie de sa pupille. Il craignait seulement qu'elle n'eût été séduite ou trompée par ces premiers regards qui sont quelquefois la révélation, quelquefois l'illusion des jeunes femmes, et qu'elle n'eût donné son cœur à un homme créé par sa seule imagination. Mes lettres, dont elle lui lisait de nombreux passages, l'avaient un peu rassuré cependant. Ma physionomie pouvait seule lui dire si mes sentiments étaient de la nature ou de l'art dans ces lettres, car le style peut mentir, le visage jamais.

Le vieillard m'examina avec cette attention un peu inquiète qu'on dérobe sous un regard un moment replié. Mais à mesure qu'il me contemplait et qu'il m'interrogeait, je voyais ce regard s'ouvrir, s'éclairer de satisfaction intérieure, s'attendrir de confiance et d'accueil, et se poser sur moi avec cette sécurité et cette caresse des yeux, qui sont les paroles muettes, mais les meilleures paroles d'un premier entretien.

L'ardent désir de plaire au vieillard, la timidité naturelle à un jeune homme qui sent le sort de son cœur dans le jugement qu'on va porter de lui, la crainte que cette impression ne me fût contraire, la présence de Julie qui me troublait en m'encourageant, toutes ces nuances de ma pensée, lisibles dans la modestie de mon attitude et dans la rougeur de mes joues, parlèrent sans doute pour moi mieux que je n'aurais parlé moi-même. Le vieillard me prit les mains avec un geste tout à fait paternel et me dit : « Rassurez-vous, monsieur, et comptez deux amitiés au lieu d'une, dans cette maison. Julie ne pouvait pas mieux choisir un frère, et moi je n'aurais pas mieux choisi un fils. » Il m'embrassa, et nous causâmes comme s'il m'eût vu depuis mon enfance, jusqu'à l'heure où un vieux serviteur venait régulièrement tous les soirs, au coup de dix heures, lui donner le bras pour le soutenir sur l'escalier et le reconduire dans son appartement.

LXXIII

C'était une belle et charmante vieillesse, à qui l'on ne souhaitait rien que la sécurité d'un lendemain. Cette vieillesse toute désintéressée et toute paternelle ne blessait nullement le regard à côté de cette jeune femme. C'était un peu d'ombre du soir sur un épanouissement du matin. Mais on sentait que cette ombre était protectrice, et qu'elle abritait tout, sans rien flétrir de cette jeunesse, de cette innocence et de cette beauté.

Les traits de cet homme illustre étaient réguliers comme ces lignes pures des profils antiques que le temps décharne un peu sans les altérer. Ses yeux

bleus avaient le regard adouci mais pénétrant d'une vue usée qui regarde à travers une brume légère. Sa bouche était fine comme un demi-mot, enjouée comme un sourire de père aux petits enfants. Ses cheveux éméchés par l'étude et par l'âge avaient la souplesse et les inflexions d'un duvet de cygne. Ses mains étaient effilées et blanches comme les mains de marbre de la statue de Sénèque mourant faisant ses adieux à Pauline. Son visage amaigri et pâli par les longs travaux de l'esprit n'avait point de rides parce qu'il n'avait jamais eu de chair. Quelques veines bleues et épuisées de sang serpentaient seulement sur les tempes aplaties. Son front, cet organe que les pensées sculptent et polissent comme la dernière beauté de l'homme, réfléchissait les lueurs du foyer. Les joues avaient cette délicatesse de peau, cette transparence de teinte d'un visage qui a vieilli à l'ombre des murs et que le vent ni le soleil n'ont jamais hâlé. Teint de femme qui effémine, à la fin de la vie, la physionomie des vieillards. Il leur donne quelque chose d'aérien, de fugitif et d'impalpable, comme une ombre qu'un souffle trop fort risquerait de faire envoler. Ses paroles mûres, réfléchies, enchâssées naturellement dans des phrases brèves, nettes, lumineuses, avaient la précision d'une bouche qui a beaucoup choisi, en dictant ou en écrivant, les formes de ses pensées. Il entrecoupait ces phrases de longs silences, comme pour leur donner le temps de pénétrer dans l'oreille et d'être goûtées par l'esprit de ceux qui l'écoutaient. Il les assaisonnait d'un enjouement toujours gracieux, jamais cynique, comme des ailes légères dont il relevait de temps en temps et à dessein la conversation pour l'empêcher de s'appesantir sous le poids trop continu des idées.

LXXIV

Après quelques jours, j'adorai ce sage et charmant vieillard. Si je devais vieillir, je souhaiterais de vieillir comme lui. Une seule chose m'affligeait en le regardant, c'est qu'il s'avançait d'un pas serein vers la mort, sans croire à l'immortalité. Les sciences naturelles, qu'il avait beaucoup étudiées, avaient accoutumé son esprit à se confier exclusivement au jugement de ses sens ; ce qui n'était pas palpable n'existait pas pour lui, ce qui n'était pas calculable n'avait point d'élément de certitude à ses yeux ; la matière et le chiffre composaient pour lui l'univers ; les nombres étaient son Dieu ; les phénomènes étaient sa révélation ; la nature était sa bible et son évangile ; sa vertu c'était l'instinct : sans voir que les nombres, les phénomènes, la nature et la vertu ne sont que des hiéroglyphes écrits sur le rideau du temple, et dont le sens unanime est : Divinité. Esprits sublimes, mais rétifs, qui montent merveilleusement de degrés en degrés l'escalier de la science, sans vouloir jamais franchir le dernier qui mène à Dieu !

LXXV

En peu de jours, ce second père s'attacha tellement à moi, qu'il voulut me donner quelquefois, le matin, dans sa bibliothèque, des leçons des hautes sciences qui avaient fait son illustration et qui faisaient maintenant ses délassements. J'y venais de temps en temps le matin. Julie y montait souvent aux mêmes heures. C'était un spectacle rare et touchant que celui de ce

vieillard assis au milieu de ces livres, monument des connaissances humaines et de la philosophie dont il avait épuisé toute sa vie les pages, ouvrant les mystères de la nature et de la pensée à un jeune homme debout derrière lui, tandis qu'une femme belle et jeune comme la Béatrice du poëte de Florence, cette philosophie idéalisée, cette sagesse amoureuse, servait de premier disciple à ce vieillard et de condisciple à ce jeune frère. Elle apportait les livres, feuilletait les pages, marquait de son beau doigt rose les chapitres ; elle circulait à travers les sphères, les globes, les instruments, les monceaux de volumes, dans cette poussière de la science humaine ; elle ressemblait à l'âme de la nature qui se dégageait de cette matière pour l'allumer et la faire brûler et aimer.

En peu de jours, j'avais plus appris et plus compris que dans des années de sèches et solitaires études. Les infirmités fréquentes de l'âge dans le maître interrompaient trop souvent ces entretiens et ces leçons du matin.

LXXVI

Mais je continuais à venir, tous les soirs, consumer une partie de mes nuits dans l'entretien de celle qui était, à elle seule, la nuit et le jour, le temps et l'éternité pour moi. Comme je te l'ai déjà dit, j'y venais au moment où les importuns quittaient son salon. Quelquefois je restais de longues heures sur le pont ou sur le quai, marchant ou m'arrêtant tour à tour, et attendant vainement que le volet intérieur s'ouvrît en plein ou à moitié pour me faire l'appel muet dont nous étions convenus. Que de flots paresseux de la Seine, empor-

tant avec eux sous l'arche des ponts les lueurs flottantes de la lune ou les réverbérations des fenêtres de la ville, n'ai-je pas ainsi suivis dans leur fuite ! Que d'heures et de demi-heures frappées par le marteau des églises voisines ou lointaines n'ai-je pas ainsi comptées en les maudissant de leur lenteur ou en les accusant de leur précipitation ! Je connaissais le timbre de ces voix d'airain de toutes les tours de Paris. Il y avait des jours heureux et des jours néfastes. Quelquefois je montais sans avoir attendu un seul instant. Je ne trouvais auprès d'elle que son mari, qui dépensait en récits enjoués et en douces causeries les heures qui le préparaient au sommeil. Quelquefois je n'y rencontrais qu'un ou deux amis de la maison. Ils entraient un instant, apportant la nouvelle ou l'émotion du jour. Ils donnaient à l'amitié les prémices de leur soirée, achevée ensuite dans les salons politiques. C'étaient le plus habituellement des hommes parlementaires, des orateurs éminents des deux chambres, Suard, Bonald, Mounier, Rayneval, Lally-Tollendal, vieillard à l'âme juvénile ; Lainé, le plus pur calque de la vertu et de l'éloquence antiques que j'aie jamais vénéré dans nos temps modernes ; romain de cœur, de langue et d'extérieur, à qui il ne manquait du Romain que la toge pour être le Cicéron ou le Caton de son temps. Je m'attachai d'une admiration et d'un respect plus tendre à cette incarnation d'un grand citoyen. M. Lainé me distingua lui-même par quelques regards et par quelques mots de prédilection. Il fut, depuis, mon maître. Si j'avais un jour une patrie à servir et une tribune à remplir, le souvenir de son patriotisme et de son éloquence poserait devant moi comme un modèle non à égaler jamais, mais à imiter de loin.

Ces hommes se succédaient autour de la petite table à ouvrage. Julie était à demi couchée sur son canapé. Je me tenais respectueux et silencieux dans le coin de la chambre, loin d'elle, écoutant, réfléchissant, admirant ou désapprouvant en moi-même, mais ouvrant rarement les lèvres, à moins d'être interrogé, et ne mêlant que quelques mots timides et réservés, à demi-voix, à ces conversations. J'ai toujours eu avec des convictions très-fortes un extrême embarras à les énoncer devant les hommes. Ils me semblaient infiniment supérieurs à moi en âge et en autorité. Le respect pour le temps, pour le génie et pour la renommée fait partie de ma nature. Un rayon de gloire m'éblouit. Un cheveu blanc m'impose. Un nom illustre m'incline volontairement. J'ai perdu bien souvent de ma valeur réelle à cette timidité, jamais néanmoins je ne l'ai regretté. Ce sentiment de la supériorité des autres est bon dans la jeunesse et dans tous les âges. Il élève l'idéal auquel on veut aspirer. La confiance en soi-même est une insolence envers la nature et envers le temps. Si ce sentiment de la supériorité des autres est une illusion, c'est une illusion du moins qui grandit l'humanité. Elle vaut mieux que l'illusion qui la rapetisse. Hélas ! on la réduit assez tôt à ses justes et tristes proportions.

Ces hommes faisaient, au commencement, peu d'attention à moi. Je les voyais se pencher quelquefois vers Julie et lui demander tout bas qui était ce jeune homme. Ma physionomie pensive et l'immobilité modeste de mon attitude paraissaient les étonner et leur plaire. Insensiblement ils se rapprochaient de moi, ils dirigeaient avec une bienveillante intention de geste quelques-unes de leurs paroles de mon côté. C'était comme un encouragement indirect à me mêler à l'entretien.

Je le faisais en peu de mots pour leur exprimer ma reconnaissance. Mais je rentrais vite dans mon ombre et dans mon silence, de peur de prolonger l'entretien en le relevant. Je ne les considérais que comme le cadre d'un tableau. Le seul intérêt réel pour moi, c'était le visage, la parole et l'âme de celle que leur présence me dérobait.

LXXVII

Aussi quelle joie intime et quels battements de cœur quand ils sortaient, quand j'entendais, sous la voûte, le roulement de la voiture qui emportait enfin le dernier d'entre eux ! Nous restions seuls. La nuit était avancée. La sécurité de nos heures solitaires augmentait à chaque pas de l'aiguille des minutes qui s'approchait du chiffre de minuit sur le cadran de la pendule. On n'entendait plus que de rares voitures résonner par intervalles sur les pavés du quai, ou le ronflement du vieux concierge qui dormait sur une banquette du vestibule, au pied de l'escalier.

Nous nous regardions sans parler d'abord, comme étonnés de notre bonheur. Je me rapprochais de la table auprès de laquelle Julie travaillait, à la lampe, à quelque ouvrage de femme. L'ouvrage s'échappait de ses doigts distraits. Nos regards s'épanouissaient. Nos lèvres se décollaient. Nos cœurs débordaient. Nos paroles, pressées comme des flots contenus par une ouverture trop étroite, hésitaient d'abord à couler. Elles n'épanchaient que goutte à goutte le torrent de nos pensées. Nous ne pouvions choisir assez vite, dans la confusion de choses que nous avions à nous dire, celles que nous étions le plus pressés de nous révéler. Quelquefois il se faisait un long silence par l'embarras

même et par l'excès des paroles qui s'accumulaient dans nos cœurs sans pouvoir en sortir. Puis elles commençaient à couler lentement, comme ces premières gouttes qui décident la nue à se fondre et à éclater. Ces premières paroles appelaient d'autres paroles qui leur répondaient. Le son de voix de l'un entraînait le son de voix de l'autre, comme un enfant qui se précipite entraîne l'autre en tombant. Nos paroles se confondaient un moment sans ordre, sans réponse et sans suite, aucun des deux ne voulant laisser à l'autre le bonheur de le devancer dans l'expression d'un sentiment commun. Chacun des deux croyait avoir éprouvé le premier ce qu'il révélait de ses pensées, depuis l'entretien de la veille ou depuis la lettre du matin. Ce débordement tumultueux, dont nous finissions par rougir et par rire, s'apaisait enfin. Il faisait place à un calme épanchement de nos lèvres, qui répandaient ensemble ou alternativement la plénitude de leurs expressions. C'était un transvasement continu et murmurant de l'âme de l'un dans celle de l'autre ; un échange sans réserve de nos deux natures; une transmutation complète d'elle en moi et de moi en elle par la communication réciproque de tout ce qui vivait, sentait, pensait ou brûlait en nous. Jamais, sans doute, deux êtres aussi irréprochables dans leurs regards et dans leurs pensées mêmes ne mirent plus à nu leur cœur l'un devant l'autre, et ne se révélèrent plus immatériellement le fond le plus mystérieux de leurs sentiments. Cette innocente nudité de nos âmes restait chaste quoique dévoilée. Elle était comme la lumière qui montre tout et qui ne souille rien. Nous n'avions à nous révéler que l'amour sans tache qui nous purifiait en nous embrasant.

Cet amour, par sa pureté même, se renouvelait sans cesse avec les mêmes lueurs dans l'âme, les mêmes rosées sur les yeux, les mêmes saveurs virginales de premier épanouissement. Tous les jours étaient comme le premier jour. Tous les moments étaient semblables à cet ineffable moment où on le sent éclore en soi et se répéter dans le cœur et dans le regard d'un autre soi-même ; toujours fleur, toujours parfum, toujours ivresse, parce que le fruit n'en sera jamais cueilli.

LXXVIII

Cet amour prenait, pour se traduire, toutes les formes infinies par lesquelles Dieu a permis à l'âme de se communiquer à l'âme, à travers la barrière transparente des sens : depuis le regard qui contient le plus de nous-mêmes dans un rayon presque immatériel, jusqu'aux paupières fermées qui semblent recueillir en nous l'image reçue, pour l'empêcher de s'évaporer ; depuis la langueur jusqu'au délire; depuis le soupir jusqu'au cri; depuis le long silence jusqu'à ces paroles intarissables qui coulent des lèvres sans pause et sans fin, qui coupent l'haleine, qui lassent la langue, qu'on prononce sans les entendre soi-même, et qui n'ont au fond d'autre signification que celle d'un effort impuissant pour dire et pour redire ce qui ne peut jamais être assez dit !.....

Nous avions souvent parlé ainsi des heures entières, à demi-voix, le coude sur la petite table, le visage près du visage, les deux regards presque confondus, sans nous apercevoir que l'entretien avait duré plus que la durée d'une respiration : tout étonnés que les minutes eussent couru aussi vite que nos paroles et que

l'horloge sonnât l'heure inexorable de nous séparer.

C'étaient tantôt des interrogations et des réponses sur les plus fugitives nuances de nos natures et de nos pensées; des dialogues à voix à peine entendue; nos haleines articulées plus que des paroles saisissables; des confessions rougissantes de nos plus secrets et de nos plus sourds gémissements intérieurs; des étonnements et des exclamations de bonheur en nous découvrant des impressions semblables et répercutées l'une dans l'autre, comme la lumière dans la réverbération, comme le coup dans le contre-coup, comme la figure dans l'image. Nous nous écriions en nous levant du même élan simultané : « Nous ne sommes pas deux! nous sommes un seul être sous deux natures qui nous trompent. Qui dira *vous* à l'autre? Qui dira *moi?* Il n'y a pas *moi*, il n'y a pas *vous*, il y a *nous!*..... » Et nous retombions anéantis d'admiration sur cette conformité merveilleuse, pleurant de délices de nous sentir ainsi doubles en n'étant qu'un, et d'avoir multiplié notre être en le donnant.

LXXIX

Quelquefois, et le plus ordinairement, c'étaient des retours scrupuleusement attentifs sur tous les lieux, sur toutes les circonstances, sur toutes les heures qui avaient amené ou marqué les commencements de notre amour : semblables à une jeune fille qui a laissé égrener en marchant les perles précieuses de son collier et qui revient pas à pas, les yeux baissés sur son chemin, pour les retrouver et les ramasser une à une. Nous ne voulions pas perdre la mémoire d'un de ces sites, d'une de ces heures, de peur de perdre avec eux la mémoire

et la jouissance avare d'une seule de nos félicités. Les montagnes de la Savoie; la vallée de Chambéry : les cascades; les torrents; le lac; les pelouses mousseuses, noires d'ombres, ou moirées de lueurs éparses sous les grands bras tendus des châtaigniers; les rayons à travers les branches; le ciel entrevu par les fissures du dôme de feuillage sur nos têtes; la nappe d'azur et les voiles blanches à nos pieds; nos premières entrevues involontaires, de loin, dans les sentiers de la montagne; nos conjectures alors l'un sur l'autre; nos rencontres en voguant à contre-sens dans nos bateaux, sur le lac, avant de nous connaître; ses cheveux noirs emportés par le vent; mon attitude indifférente; mes regards détachés de la foule; la double énigme que nous posions ainsi perpétuellement l'un devant l'autre, et dont le mot, pour tous deux, devait être un éternel amour ; puis le jour fatal de la tempête et de l'évanouissement; la nuit de prières dans la mort et dans les larmes; le réveil dans le ciel; le retour ensemble, sous l'allée de peupliers, au clair de lune, ma main dans sa main; ses larmes chaudes senties et bues; les premiers mots par où s'étaient échappées nos deux âmes, le bonheur, la séparation..... tout enfin !

Nous ne pouvions nous rassasier de ces détails. C'était comme si nous nous étions raconté une histoire qui n'eût pas été la nôtre. Mais qu'y avait-il donc désormais dans l'univers en dehors de nous ? O inépuisable curiosité de l'amour, tu n'es pas une puérile distraction de l'heure, tu es l'amour même qui ne peut se lasser de regarder ce qu'il admire, qui ne veut pas laisser échapper une impression, un cheveu, un cil, un frisson, une rougeur, une pâleur, un soupir de ce qu'il aime, afin d'avoir une raison d'aimer davantage et de

jeter avec chacun de ces souvenirs un aliment de plus dans ce foyer d'enthousiasme où il jouit lui-même de se sentir consumé !...

LXXX

Quelquefois Julie pleurait tout à coup de tristesse étrange : c'était de me voir condamné, par cette mort toujours cachée mais toujours présente entre nous, à n'avoir devant les yeux en elle qu'un fantôme de bonheur qui s'évanouirait au moment où je voudrais le presser sur mon cœur. Elle gémissait, elle s'accusait de m'avoir inspiré une passion qui ne pourrait jamais me rendre heureux. — « Oh ! je voudrais mourir, mourir vite, mourir jeune et encore aimée, me disait-elle. Oui, mourir ! puisque je ne puis être à la fois que l'objet et l'illusion amère de l'amour et de la félicité pour toi ! ton délire et ton supplice tout ensemble ! Ah ! c'est le plus divin des bonheurs et la plus cruelle des condamnations confondus dans la même destinée ! Que l'amour me tue ! et que tu me survives pour aimer, après moi, selon ta nature et selon ton cœur ! Je serai moins malheureuse en mourant que je ne le suis en sentant que je vis de tes peines, et que je te voue à la perpétuelle mort de ta jeunesse et de ton bonheur !

— « Oh ! blasphème contre la suprême félicité ! lui répondis-je en posant ma main tremblante sous ses yeux, pour que ses larmes tombassent sur mes doigts. — Quelle vile idée vous faites-vous donc de celui que Dieu a trouvé digne de vous rencontrer, de vous comprendre et de vous aimer ? N'y a-t-il pas plus d'océans de tendresse et de bonheur dans cette larme qui tombe toute chaude de votre cœur sur ma main et

que je bois comme la goutte de sang du supplice divin de notre âme, que dans les milliers de désirs assouvis et de voluptés coupables où se noient les vulgaires attachements que vous regrettez pour moi? Est-ce que je vous ai jamais paru envier autre chose que cette souffrance à deux? Ne fait-elle pas de nous deux victimes volontaires et pures? N'est-ce pas cet éternel holocauste de l'amour qui, depuis Héloïse jusqu'à nous, n'avait peut-être jamais été offert en spectacle aux anges? Est-ce que j'ai jamais reproché une seule fois à la destinée, dans le délire même de mes heures solitaires, de m'avoir élevé par vous et pour vous au-dessus de la condition des hommes? Il m'a donné à aimer en vous non une femme qu'on peut presser et flétrir dans des bras mortels, mais une incarnation impalpable et sacrée de l'immatérielle beauté. Est-ce que le feu céleste dont je brûle délicieusement ne consume pas en moi tout charbon des désirs vulgaires? Est-ce qu'il ne me convertit pas tout entier en flamme? Est-ce que cette flamme n'est pas aussi pure et aussi suave que les rayons de votre âme qui l'ont allumée et qui l'entretiennent éternellement par vos yeux? Ah! Julie, prenez de vous une idée plus digne de vous-même, et ne pleurez pas sur les peines que vous croyez m'imposer! Je ne souffre pas. Ma vie est un continuel débordement de bonheur, une plénitude de vous seule, une paix, un sommeil dont vous êtes le rêve! Vous m'avez transformé en une autre nature. Moi souffrir? Ah! je voudrais quelquefois souffrir en effet, pour avoir quelque chose à offrir au Destin en retour de ce qu'il m'a donné en vous, ne fût-ce que le sentiment d'une privation et l'amertume d'une larme! car souffrir pour vous serait peut-être la seule

chose qui pût ajouter une goutte de plus à la coupe de bonheur dont je suis inondé. Souffrir ainsi est-ce donc souffrir ou jouir? Non : vivre ainsi, c'est mourir, il est vrai, mais c'est mourir quelques années plus tôt à cette misérable vie, pour vivre d'avance de la vie du ciel! »

LXXXI

Elle le croyait. Je le croyais en le disant moi-même. Je joignais les mains devant elle. Nous nous séparions, enfin, après ces entretiens, elle gardant, moi emportant, pour nous en nourrir séparés jusqu'au lendemain, l'impression du dernier regard et l'écho du dernier accent qui devait nous faire vivre et attendre tout un long jour.

Je la voyais ouvrir sa fenêtre, quand j'avais passé le seuil de sa porte, s'accouder entre ses fleurs sur la barre de fer du balcon, me suivre aussi loin que la brume de la Seine laissait se dessiner mon ombre sur le pont. Je me retournais tous les huit ou dix pas, pour lui renvoyer mon âme avec mon regard et mon soupir qui ne pouvaient la quitter. Il me semblait que mon être se partageait en deux; ma pensée pour revoler et habiter près d'elle; et que mon corps seul, comme un être machinal, regagnait à pas lents, dans l'ombre des rues désertes, la porte de l'hôtel où je revenais me coucher.

LXXXII

Ainsi s'écoulèrent, sans autre diversité que celle de mes études et de nos impressions, les mois délicieux

de l'hiver. Ils touchaient à leur fin. Déjà les premières splendeurs du printemps entre-luisaient au sommet des toits, sur le dédale humide et obscur des rues de Paris. Mon ami V***, rappelé par sa mère, partit. Il me laissa seul dans la petite chambre où il m'avait reçu pendant mon séjour. V*** devait revenir en automne. Il avait payé ce logement pour l'année entière. Absent, il me laissait encore sa fraternelle hospitalité. Je le vis partir avec un serrement de cœur. Je n'avais plus personne à qui parler de Julie. Mes sentiments allaient peser sur mon cœur d'un poids d'autant plus lourd que je ne les déposerais plus dans un autre cœur. Mais c'était un poids de bonheur; je pouvais encore le soulever. Bientôt il devint un poids d'angoisses que je ne pouvais confier à personne, et encore moins à celle que j'aimais.

Ma mère m'écrivit que des désastres inattendus de fortune et des gênes domestiques avaient frappé mon père avec une telle âpreté de sort que la maison paternelle, autrefois si large, si ouverte et si hospitalière, était devenue une indigence relative qui forçait mon pauvre père à me retrancher la moitié de ma pension, pour suffire, avec bien de la peine, à l'entretien et à l'éducation des six autres enfants. Il fallait donc, me disait-elle, ou me presser de trouver des moyens d'honorable existence, par mes propres efforts, à Paris, ou bien revenir dans la maison de famille et vivre, à la campagne, du pain de tous dans la médiocrité et dans la résignation. La tendresse de ma mère me consolait d'avance de cette douloureuse nécessité. Elle me faisait le tableau du bonheur qu'elle aurait à me voir. Elle m'étalait la perspective gracieusement colorée des travaux des champs et des simples plaisirs

de la vie rurale. D'un autre côté, quelques-uns des amis de jeu et de plaisir de mes premières années de désordre, tombés dans la misère, m'ayant rencontré à Paris, me rappelèrent de petites obligations que j'avais contractées envers eux et me prièrent de venir à leur secours. Ils me dépouillèrent peu à peu ainsi de la meilleure partie du trésor d'économie que j'avais amassé pour me soutenir plus longtemps à Paris. Je touchais au fond de ma petite bourse. Je songeai à tenter enfin la fortune par la renommée.

Un matin, après une violente lutte entre ma timidité et mon amour, l'amour l'emporta. Je cachai sous mon habit le petit manuscrit relié en carton vert; il contenait les poésies, ma dernière espérance. Je m'acheminai, en hésitant et en chancelant souvent dans mon dessein, vers la maison d'un célèbre éditeur, dont le nom est associé à la gloire des lettres et de la librairie françaises : M. D***. Ce nom m'attira le premier, parce qu'indépendamment de sa célébrité comme éditeur M. D*** était de plus un écrivain assez considéré alors. Il avait publié ses propres vers avec tout le luxe et tout le retentissement d'un poëte qui possède les voix de sa propre renommée. Arrivé rue Jacob, à la porte de M. D***, porte tapissée de gloires, il me fallut un redoublement d'efforts sur moi-même pour franchir le seuil, un autre pour monter l'escalier, un autre enfin plus violent encore pour sonner à la porte de son cabinet. Mais je voyais derrière moi le visage adoré de Julie qui m'encourageait, et sa main qui me poussait : j'osai tout.

M. D***, homme d'un âge mûr, d'une figure précise et commerciale, d'une parole nette et brève, comme celle d'un homme qui sait le prix des minutes, me reçut

avec politesse. Il me demanda ce que j'avais à lui dire. Je balbutiai assez longtemps. Je m'embarrassai dans ces contours de phrases ambiguës, où se cache une pensée qui veut et qui ne veut pas aboutir au fait. Je croyais gagner du courage en gagnant du temps. A la fin, je déboutonnai mon habit. J'en tirai le petit volume. Je le présentai humblement, d'une main tremblante, à M. D***. Je lui dis que j'avais écrit ces vers, que je désirais les faire imprimer pour m'attirer sinon la gloire, dont je n'avais pas la ridicule illusion, au moins l'attention et la bienveillance des hommes puissants de la littérature ; que ma pauvreté ne me permettait pas de faire les frais de cette impression; que je venais lui soumettre mon œuvre et lui demander de la publier si, après l'avoir parcourue, il la jugeait digne de quelque indulgence ou de quelque faveur des esprits cultivés.

M. D*** sourit avec une ironie mêlée de bonté, hocha la tête, prit le manuscrit entre deux doigts habitués à froisser dédaigneusement le papier, posa mes vers sur sa table, et m'ajourna à huit jours pour me donner une réponse sur l'objet de ma visite. Je sortis.

Ces huit jours me parurent huit siècles. Mon avenir, ma fortune, ma renommée, la consolation ou le désespoir de ma pauvre mère, mon amour, enfin ma vie et ma mort étaient dans les mains de M. D***. Tantôt je me figurais qu'il lisait ces vers avec la même ivresse qui me les avait dictés sur les montagnes ou au bord des torrents de mon pays ; qu'il y retrouvait la rosée de mon âme, les larmes de mes yeux, le sang de mes jeunes veines ; qu'il réunissait les lettrés ses amis pour entendre ces vers ; que j'entendais moi-même, du fond de mon alcôve, le bruit de leurs applaudissements. Tantôt je rougissais en moi-même d'avoir livré aux

regards d'un inconnu une œuvre si indigne de la lumière, d'avoir dévoilé ma faiblesse et ma nudité pour un vain espoir de succès qui se changerait en humiliation sur mon front, au lieu de se convertir en joie et en or entre mes mains. Cependant l'espérance aussi obstinée que mon indigence reprenait le dessus dans mes rêves, et me conduisait d'heure en heure jusqu'à l'heure assignée par M. D***.

LXXXIII

Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte, sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte restait ouverte. Il fallut bien entrer. Le visage de M. D*** était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir, et cherchant mon volume enfoui sous plusieurs piles de papiers : « J'ai lu vos vers, monsieur, me dit-il. Ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poëtes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie. Elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage, il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes, voilà des poëtes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise ! Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume, et je vous rendrais mauvais service en le publiant à mes frais. » En me parlant ainsi, il se leva et me rendit le manuscrit. Je ne cherchai point à contester avec la des-

tinée ; elle parlait pour moi par la bouche de cet oracle. Je remis le volume sous mon habit. Je remerciai M. D***. Je m'excusai du temps que je lui avais fait perdre, et je descendis, les jambes brisées et les yeux humides, les marches de l'escalier.

Ah ! si M. D***, homme bon, sensible, patron des lettres, avait pu lire au fond de mon cœur et comprendre que ce n'était ni la fortune ni la gloire que venait mendier, son œuvre à la main, ce jeune inconnu, mais que c'était l'amour et la vie que je lui demandais, je suis convaincu qu'il aurait imprimé le volume. Le ciel, au moins, lui en aurait rendu le prix !

LXXXIV

Je rentrai désespéré dans ma chambre. L'enfant et le chien s'étonnèrent, pour la première fois, des ténèbres de ma physionomie et de l'obstination de mon silence. J'allumai le poêle. J'y jetai feuille à feuille le volume tout entier, sans en sauver une page. — « Puisque tu n'es pas bon à m'acheter un jour de vie et d'amour, m'écriai-je sourdement en le voyant brûler, que m'importe que l'immortalité de mon nom se consume avec toi ! Mon immortalité, ce n'est pas la gloire, c'est mon amour ! »

Le même soir, je sortis à la nuit tombante. Je vendis le diamant de ma pauvre mère. Je l'avais gardé jusque-là, dans l'espoir d'en racheter le prix par mes vers et de lui rapporter son anneau intact. Je baisai furtivement et je mouillai de larmes ce diamant, en le remettant au lapidaire. Le marchand parut lui-même attendri. Il comprit bien que je n'avais pas dérobé ce diamant, à la douleur que je ne pouvais dissimuler en le lui remettant.

En comptant les trente louis qu'il m'en donna, mes doigts laissèrent tomber cet or, comme s'il eût été le prix d'une profanation. Oh ! combien de diamants d'un prix vingt fois supérieur n'aurais-je pas donnés souvent depuis, pour racheter ce même diamant, ce diamant unique pour moi, un morceau du cœur de ma mère ! une des dernières larmes de ses yeux ! la lumière de son amour !... A quel doigt aura-t-il passé ?...

LXXXV

Mais le printemps était venu. Les Tuileries couvraient, le matin, les oisifs de l'ombre verte des feuilles et de la neige embaumée des marronniers. Du haut des ponts j'apercevais, au delà de l'horizon de pierre de Chaillot et de Passy, les longues lignes ondulées et verdoyantes des collines de Fleury, de Meudon et de Saint-Cloud. Ces collines semblaient sortir comme des îles de solitude et de fraîcheur de cet océan de craie. Elles m'envoyaient au cœur comme des remords et des reproches poignants. C'étaient les images, les souvenirs et les soifs de la nature que je venais d'oublier six mois. Le soir, la lune flottait avec ses éclaboussures de clartés sur les ondes tièdes de la rivière. L'astre rêveur ouvrait, à l'extrémité du lit de la Seine, des avenues lumineuses et des perspectives fantastiques où l'œil allait se perdre dans des paysages de vapeur et d'ombre. L'âme y suivait involontairement les yeux Les devantures des boutiques, les balcons et les fenêtres des quais étaient couverts de vases de fleurs. Elles répandaient leurs parfums jusque sur la tête des passants. Aux coins des rues et au bout des ponts, les bouquetières assises derrière un rideau de plantes

épanouies agitaient des branches de lilas, comme pour embaumer la ville. Dans la chambre de Julie, le foyer de la cheminée transformé en grotte de mousse, les consoles, les tables, portaient toutes des pots de violettes, de muguets, de roses, de primevères. Pauvres fleurs dépaysées des champs ! semblables aux hirondelles entrées par étourderie dans un appartement et qui se froissent les ailes contre les murs en annonçant les beaux jours d'avril aux pauvres habitants des greniers. Le parfum de ces fleurs nous portait au cœur. Nos pensées nous ramenaient naturellement, par l'impression des odeurs et des images, à cette nature au sein de laquelle nous avions été si seuls et si heureux. Nous l'avions oubliée cette nature, tant que les jours avaient été sombres, le ciel âpre, l'horizon fermé. Reclus dans l'étroite chambre où nous étions l'un pour l'autre tout notre univers, nous ne pensions plus qu'il existât un autre ciel, un autre soleil, une autre nature en dehors de nous. Ces beaux jours entrevus à travers les toits d'une ville immense vinrent nous le rappeler. Ils nous troublèrent, ils nous attristèrent, ils nous attirèrent par d'invincibles instincts à les contempler, à les savourer, à les boire de plus près dans les forêts et dans les solitudes des environs de Paris. Il nous semblait, en concevant ces désirs irrésistibles et en faisant ces projets de promenades lointaines ensemble dans les bois de Fontainebleau, de Vincennes, de Saint-Germain, de Versailles, que nous allions retrouver nos bois et nos eaux des vallées des Alpes. Nous y verrions, du moins, les mêmes soleils et les mêmes ombres ; nous y reconnaîtrions dans les branches les gémissements sonores des mêmes vents.

Le printemps, qui rendait la limpidité au ciel et la

sève aux plantes, rendait aussi une jeunesse plus palpitante et plus pleine au cœur de Julie. Les teintes de ses joues étaient plus vives, les rayons de ses yeux plus bleus et plus pénétrants. Sa parole avait plus d'émotion dans l'accent; sa langueur avait plus de soupirs; sa démarche, plus d'élans et d'enfance dans les attitudes. Une fièvre de vie l'agitait jusque dans l'immobilité de sa chambre. Cette douce fièvre pressait les paroles sur ses lèvres, elle donnait des inquiétudes à ses pieds sur le parquet. Le soir Julie laissait ses rideaux ouverts, elle allait à chaque instant s'accouder à sa fenêtre pour aspirer la fraîcheur de l'eau, les rayons de la lune, les bouffées d'air végétal qui, en suivant la vallée de Meudon, arrivaient attiédies jusque dans les appartements du quai.

« — Oh! donnons, lui dis-je, quelques jours de fête à nos âmes, au milieu de tous nos jours de bonheur! Nous, les plus sensibles et les plus reconnaissants de tous ces êtres pour lesquels Dieu ranime sa terre et ses cieux, ne soyons pas les seuls pour lesquels il les ranime en vain. Plongeons-nous ensemble dans cet air, dans ces lueurs, dans ces herbes, dans ces rameaux, dans cet océan de végétation et d'animation qui inonde en ce moment la terre! Allons voir si rien n'a vieilli d'un jour dans les œuvres de sa création, si rien n'a baissé d'une onde ou d'une note dans cet enthousiasme qui chantait, gémissait, aimait et criait en nous sur les montagnes ou sur les vagues de la Savoie!

« — Oh oui! allons, dit-elle, nous ne sentirons pas plus, nous n'aimerons pas mieux, nous ne bénirons pas autrement; mais nous aurons rendu un coin de la terre et du ciel de plus témoin du bonheur de deux

pauvres êtres. Ce temple de notre amour qui n'était que sur ces montagnes tant aimées sera partout où j'aurai marché et respiré avec toi ! »

Le vieillard encouragea ces courses dans les belles forêts autour de Paris. Il avait l'espoir, entretenu par les médecins, que l'air végétal, le contact du soleil qui solidifie tout, et un exercice modéré en pleins champs, raffermiraient la délicatesse maladive des nerfs de Julie, et donneraient de l'élasticité à son cœur. Tous les jours de soleil, pendant cinq semaines du premier printemps, je venais la prendre à sa porte, au milieu du jour. La voiture dans laquelle nous montions était fermée, afin d'éviter les regards et les observations légères que les passants de sa connaissance ou les inconnus auraient pu faire en voyant une si ravissante jeune femme seule avec un homme de mon âge. Je ne lui ressemblais pas assez pour passer pour son frère. Nous descendions de voiture à l'entrée des grands bois, au pied des collines, aux portes des parcs des alentours de Paris. Nous cherchions à Fleury, à Meudon, à Sèvres, à Satory, à Vincennes, les plus longues et les plus solitaires allées tapissées d'herbes en fleur que le sabot des chevaux ne foule jamais, excepté les jours de chasse royale. Nous n'y rencontrions que quelques enfants ou quelques pauvres femmes qui creusaient la terre avec leurs couteaux pour y cueillir les chicorées. De temps en temps une biche effrayée bruissait dans les feuilles et franchissait l'allée en s'enfonçant, après nous avoir regardés, dans les taillis. Nous marchions en silence, tantôt l'un précédant l'autre, tantôt sa main passée sous mon bras. Nous parlions de l'avenir, du bonheur de posséder à soi seul un des arpents de ces milliers d'arpents inha-

bités, avec une petite maison de garde, sous un de ces vieux chênes. Nous rêvions tout haut. Nous cueillions des violettes ou des pervenches. Nous en faisions des hiéroglyphes échangés entre nous. Conservés dans des feuilles lisses d'ellébore, nous attachions à ces lettres de fleurs tel sens, tel souvenir, tel regard, tel soupir, telle prière. Nous nous réservions de les relire quand nous serions séparés. Elles devaient nous rappeler à jamais ce que nous voulions ne jamais perdre de nos délicieux entretiens.

Nous nous asseyions à l'ombre, au bord de l'allée. Nous ouvrions un livre, nous essayions de le lire, nous ne pouvions jamais aller au bout de la page. Nous aimions mieux lire en nous-mêmes les pages inépuisables de nos propres impressions. J'allais chercher du lait et du pain bis dans quelque ferme voisine. Nous mangions sur l'herbe en jetant le reste de la coupe aux fourmis, les miettes du pain aux petits oiseaux. Nous rentrions, au coucher du soleil, dans l'océan tumultueux de Paris; le bruit et la foule nous serraient le cœur. Je remettais Julie, ivre du jour, à sa porte. Je rentrais épuisé de bonheur dans ma chambre vide, j'en frappais les murs pour qu'en s'écroulant ils me rendissent la lumière, la nature et l'amour dont ils me privaient. Je dînais sans goût. Je lisais sans comprendre. J'allumais ma lampe; j'attendais, en comptant les heures, que la soirée fût assez avancée pour oser retourner à sa porte et redemander à la nuit les entretiens de la matinée.

LXXXVI

Nous recommencions les mêmes courses le lendemain. Ah! combien de troncs d'arbres sont marqués pour moi, dans ces forêts, sur la racine ou sur l'écorce, d'un signe de mon couteau qui me les fera à jamais reconnaître! Ce sont ceux dont elle goûta l'ombre, ceux au pied desquels elle respira un flot de vie, un rayon de soleil ou une bouffée de l'odeur des bois! Le passant les voit, ces arbres, sans se douter qu'ils sont pour quelqu'un la colonne d'un temple dont l'adorateur est sur la terre et dont la divinité est au ciel! Je vais encore les visiter une ou deux fois chaque printemps, aux anniversaires de ces promenades. Quand la cognée les abat, il me semble qu'elle me frappe moi-même et qu'elle emporte un morceau de mon cœur!

LXXXVII

Il y a, au sommet le plus élevé et le plus habituellement solitaire du parc de Saint-Cloud, à l'endroit où le dos de la colline s'arrondit pour s'incliner en deux pentes contraires, l'une vers le vallon de Sèvres, l'autre vers le creux du château, un carrefour composé du croisement de trois longues allées. Là, ces allées se rencontrent et forment en se rencontrant une large pelouse vide. L'œil y découvre de loin le rare promeneur qui viendrait en troubler, le matin, la sécurité. Ce promontoire de colline domine la plaine d'Issy, le cours de la Seine et la route de Versailles. Encaissé par les trois langues de forêts qui s'avancent en triangle entre les allées, noyé sous les longues ombres des

arbres qui l'entourent, il ressemble au bassin arrondi d'un lac dont les herbes et les feuillages seraient les flots. Si l'on regarde vers le vallon de Sèvres, on n'a pour perspective qu'une large et longue pelouse en pente. Elle descend rapidement vers le cours de l'eau comme une cascade de foin vert ondulé sur sa tige par le vent. Cette pelouse va se perdre au fond du vallon dans des masses noires de taillis peuplés de chevreuils. Par-dessus ces taillis on voit, de l'autre côté de la Seine, les grands toits d'ardoise bleuâtre et la cime des parcs majestueux de Meudon qui se découpent sur le ciel d'été. C'est sur ce promontoire, où l'on jouit à la fois de l'élévation d'un cap, du silence et de l'abri d'un vallon, et de la solitude d'un désert, que nous venions souvent nous asseoir. La poitrine y respire mieux. L'oreille y plonge dans plus de recueillement. L'âme y prend de plus haut son vol par-dessus les horizons de la vie.

Nous y montâmes, une des premières matinées du mois de mai. C'est l'heure où l'immense forêt n'a pour hôtes que les daims. Ils viennent bondir dans ses allées désertes. Quelques rares gardes-chasse les traversent comme un point noir, à l'extrémité des horizons. Nous nous assîmes sous le septième arbre qui forme le demi-cercle concave du carrefour, en face de la pelouse de Sèvres. Il y a des siècles dans la charpente vivante de ce chêne et dans les coudures de ses rameaux. Ses racines, en se gonflant de sève pour nourrir et pour porter son tronc, ont fait éclater la terre à ses pieds, l'entourent d'un talus de mousse; cette mousse forme un banc naturel dont le chêne lui-même est le dossier, et dont ses feuilles basses sont le dais.

La matinée était aussi transparente que l'eau de la mer au lever du soleil sous un cap verdoyant des îles de l'Archipel. Les rayons déjà brûlants de l'été tombaient d'un ciel limpide sur la colline boisée. Ces rayons ressortaient des taillis en haleines tièdes comme les vagues imbibées de soleil, qui viennent baigner à l'ombre le pied des baigneuses. On n'entendait d'autre bruit que la chute de quelques feuilles sèches de l'hiver précédent. Elles tombaient, aux pulsations de la sève, au pied de l'arbre, pour faire place aux feuilles nouvelles à peine développées. Des vols d'oiseaux se froissaient les ailes contre les branches, autour des nids, et un vague, un universel bourdonnement d'insectes ivres de lumière, sortait et rentrait comme une poussière, à la moindre ondulation du foin en fleur.

LXXXVIII

Il y avait une telle consonnance entre notre jeunesse et cette jeunesse de l'année et du jour, une si complète harmonie entre cette lumière, cette chaleur, cette splendeur, ces silences, ces légers bruits, cette ivresse pensive de la nature et nos propres sensations; nous nous sentions si délicieusement confondus et comme transfigurés dans cet air, dans ce firmament, dans cette vie, dans cette paix, dans cette immutabilité visible de l'œuvre de Dieu autour de nous; nous nous possédions si parfaitement l'un l'autre dans cette solitude, que nos pensées et nos sensations surabondantes mais satisfaites se suffisaient. Elles n'avaient pas même la fatigue intérieure de chercher des paroles pour s'exprimer. Nous étions comme le vase plein où sa

plénitude même rend la liqueur immobile. Rien de plus ne pouvait tenir dans nos cœurs. Mais nos cœurs étaient assez grands pour tout contenir. Rien ne cherchait à s'en échapper. A peine nous eût-on entendus respirer.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi muets et immobiles l'un à côté de l'autre, assis sur les racines du chêne, les mains sur nos yeux, la tête dans nos mains, les pieds dans le rayon sur l'herbe, l'ombre sur nos fronts. Mais quand je relevai ma tête, l'ombre avait déjà reculé de toute la largeur du pli de la robe de Julie, devant nous, sur le gazon.

Je la regardai. Elle releva son visage, comme par la même impulsion qui m'avait fait relever le mien. Elle me regarda, et sans pouvoir me dire une parole, elle fondit tout à coup en pleurs. — « De quoi pleurez-vous ? » lui dis-je avec une inquiète émotion mais à demi-voix, de peur de troubler et de détourner ses muettes pensées. — « De bonheur ! » me répondit-elle. Elle souriait des lèvres, pendant que de grosses larmes coulaient et brillaient comme une rosée de printemps sur ses joues. « Oh ! oui, de bonheur, reprit-elle ; ce jour, cette heure, ce ciel, ce site, cette paix, ce silence, cette solitude avec vous ! cette complète assimilation de nos deux âmes qui n'ont plus besoin de se parler pour s'entendre et qui respirent pour deux dans un seul souffle, c'est trop ! c'est trop pour une nature mortelle, que l'excès de joie peut étouffer comme l'excès de douleur, et qui, n'ayant plus même un cri dans la poitrine, gémit de ne pouvoir gémir et pleure de ne pouvoir assez remercier ! »...

Elle s'arrêta un moment, ses joues se colorèrent. Je tremblai que la mort ne la cueillît dans son épa-

nouissement. Sa voix me rassura bientôt. « Raphaël ! Raphaël ! » s'écria-t-elle avec une solennité d'accent qui m'étonna, et comme si elle m'eût annoncé une grande nouvelle longtemps et péniblement attendue ; « Raphaël ! il y a un Dieu ! — Et qui vous l'a enfin révélé mieux aujourd'hui que tout autre jour ? lui dis-je. — L'amour !... me répondit-elle en levant lentement vers le ciel les globes de ses beaux yeux mouillés ; oui, l'amour dont je viens de sentir les torrents couler dans mon cœur avec des murmures, des jaillissements et des plénitudes que je n'avais pas encore éprouvés avec la même force et avec la même paix ! Non, je ne doute plus, continua-t-elle avec un accent où la certitude se mêlait à la joie, la source d'où peut couler dans l'âme une telle félicité ne peut être sur la terre, cette source ne peut s'y perdre après en avoir jailli ! Il y a un Dieu ; il y a un éternel amour dont le nôtre n'est qu'une goutte. Nous irons la confondre ensemble dans l'océan divin où nous l'avons puisée ! Cet océan, c'est Dieu ! Je l'ai vu, je l'ai senti, je l'ai compris en ce moment par mon bonheur ! Raphaël ! ce n'est plus vous que j'aime, ce n'est plus moi que vous aimez, c'est Dieu que nous adorons désormais l'un et l'autre ! vous à travers moi ! moi à travers vous ! vous et moi à travers ces larmes de béatitude qui nous révèlent et qui nous cachent à la fois l'immortel foyer de nos cœurs ! Périssent, ajouta-t-elle avec plus d'ardeur de regard et d'accent, périssent les vains noms que nous avons jusqu'ici donnés à nos entraînements l'un vers l'autre ! Il n'y en a plus qu'un qui l'exprime : c'est celui qui vient enfin de se révéler à moi dans vos yeux ! Dieu ! Dieu ! Dieu ! s'écria-t-elle de nouveau, comme si elle eût voulu s'apprendre à elle-même une langue nou-

velle. Dieu, c'est toi ! Dieu, c'est moi pour toi ! Dieu, c'est nous ! et désormais le sentiment qui nous oppressait l'un pour l'autre ne sera plus pour nous de l'amour, mais une sainte et délicieuse adoration ! Raphaël, me comprenez-vous ? Vous ne serez plus Raphaël, vous êtes mon culte de Dieu ! »

Nous nous levâmes dans un élan d'enthousiasme. Nous embrassâmes l'écorce de l'arbre. Nous le bénîmes pour l'inspiration qui était descendue de ses rameaux. Et nous lui donnâmes un nom. Nous l'appelâmes l'arbre de l'adoration ! Nous descendîmes, à pas lents, la rampe de Saint-Cloud pour rentrer dans le bruit de Paris. Mais elle y rentrait avec la foi et le sentiment de Dieu trouvés enfin dans son cœur, et moi avec la joie de lui savoir au cœur cette lumineuse source intérieure de consolation, d'espérance et de paix !

LXXXIX

En peu de temps, les dépenses que j'étais forcé de faire, et dont je cachais la gêne à Julie, pour l'accompagner ainsi presque tous les jours dans les campagnes, avaient tellement épuisé le produit de la vente du dernier diamant de ma mère, qu'il ne me restait plus que dix louis. Je tombais dans des accès de désespoir en comptant, le soir, le petit nombre de jours heureux que me représentait cette faible somme. J'aurais rougi d'avouer l'excès de mon indigence à celle que j'aimais. Peu riche elle-même, elle aurait voulu me donner tout ce qu'elle possédait. Mes rapports avec elle en eussent été dégradés à mes yeux. J'aimais mieux mon amour que la vie, mais j'aurais mieux aimé mourir que d'avilir mon amour.

La vie sédentaire que j'avais menée tout l'hiver, dans l'obscurité de mon alcôve, l'obstination de mes études le jour, la tension d'une seule pensée, l'absence de sommeil la nuit, et par-dessus tout l'épuisement moral que le perpétuel débordement des forces de l'âme fait éprouver à un cœur trop faible pour suffire à une extase continue de dix mois, avaient miné mon organisation. Je n'étais plus, sous un visage pâle et amaigri, qu'une flamme brûlant sans aliment. Elle devait finir par consumer son propre foyer. Julie me conjurait d'aller respirer l'air natal et de conserver ma vie aux dépens même de son bonheur. Elle m'envoyait son médecin pour ajouter l'autorité de l'art aux supplications de l'amour. Ce médecin ou plutôt cet ami, le docteur Alain, était un de ces hommes de bénédiction, dont la physionomie semble apporter un reflet du ciel dans la mansarde des pauvres qu'ils viennent visiter. Souffrant lui-même d'une maladie de cœur, suite d'une passion mystérieuse et pure pour une des plus belles femmes de Paris, possesseur d'une petite fortune suffisante à la sobriété de sa vie et à ses charités, homme d'une piété tendre, active, tolérante, il n'exerçait sa profession que pour quelques amis et pour les indigents. Sa médecine n'était que de l'amitié ou de la charité en action. Cette profession est si belle, quand elle n'est pas cupide, elle exerce tant la sensibilité humaine, qu'en commençant comme une profession elle finit souvent comme une vertu. La médecine était devenue pour le pauvre docteur Alain plus qu'une vertu, la passion de soulager les misères de l'âme et du corps. Elles se tiennent quelquefois de si près ! Alain portait Dieu là où il portait la vie. Il faisait resplendir la sérénité et l'immortalité jusque dans la mort !

Je l'ai vu mourir lui-même, quelques années après, de cette mort des bons et des justes : il en avait fait l'apprentissage au chevet de tant de mourants. Cloué pendant six mois d'agonie sans mouvement sur sa couche, il comptait de l'œil les heures qui le séparaient de l'éternité. Une petite pendule était suspendue au pied de son lit. Il tenait entre ses mains jointes sur sa poitrine un crucifix, modèle de patience. Ses regards ne quittaient plus ce céleste ami, comme si son entretien eût été au pied de la croix. Quand il souffrait au delà de ses forces, il demandait qu'on approchât un moment le crucifix de sa bouche, et ses plaintes se confondaient avec ses bénédictions. Il s'endormit enfin dans ses espérances et dans le bien qu'il avait fait. Il avait chargé les pauvres et les malades de porter devant lui son trésor accumulé en œuvres au Dieu des miséricordieux. Il mourut, sans laisser d'héritage, dans une mansarde, sur un grabat. Les pauvres portèrent son corps. Ils lui donnèrent à leur tour la sépulture de la charité dans la terre commune. O sainte âme! que je vois encore sourire en souvenir sur ce visage de bonté et de jubilation intérieure, tant de vertu n'eût-elle été qu'un mensonge pour toi? te serais-tu évanouie comme le reflet de ma lampe sur ton portrait quand ma main retire la lueur qui m'aide à te contempler? Non, non, Dieu est fidèle! Il ne t'aurait pas trompé, toi qui n'aurais pas voulu tromper un enfant!

XC

Le médecin s'attacha à moi du plus tendre intérêt. On eût dit que Julie lui avait communiqué une partie de

sa tendresse. Il comprit bien mon mal, sans me laisser voir qu'il le comprenait. Il se connaissait trop en passion morale pour ne pas en reconnaître les symptômes en nous. Il m'ordonna de partir sous peine de mort. Il me fit imposer par Julie son propre arrêt. Il lui communiqua ses craintes. Il emprunta la tendre autorité de l'amour pour m'arracher à l'amour. Il adoucit la séparation par l'espérance. Il m'ordonna d'aller d'abord quelque temps dans ma famille, puis de retourner aux bains de Savoie, où Julie me rejoindrait par ses ordres, au commencement de l'automne. Sa piété ne parut point s'alarmer des symptômes d'une passion mutuelle qu'il ne pouvait s'empêcher de voir entre cette jeune femme et ce jeune homme. Ce feu pur lui paraissait une faute mais une purification. Sa physionomie ne nous révélait que l'indulgence de l'homme et la pitié de Dieu. Il dénoua ainsi, pour nous sauver tous deux, une étreinte qui allait nous étouffer dans une même mort. Je consentis enfin à partir le premier. Julie jura qu'elle me suivrait de près. Hélas ! ses larmes, sa pâleur, le tremblement de ses lèvres, le juraient mieux que ses serments. Il fut convenu que je quitterais Paris aussitôt que mes forces me permettraient de voyager. Le 18 mai fut le jour fixé pour mon départ.

Une fois la séparation si rapprochée résolue, nous comptâmes les minutes pour des heures et les heures pour des jours. Nous aurions voulu accumuler et concentrer les années dans une seconde pour disputer et enlever d'avance au temps le bonheur dont nous allions nous sevrer pendant tant de mois. Ces jours furent de délices, mais aussi d'angoisse et d'agonie. Nous sentions sur chaque entrevue, sur chaque regard, sur chaque mot, sur chaque serrement de main, le

froid du lendemain qui approchait. De tels bonheurs ne sont plus des bonheurs, ce sont des tortures du cœur et les supplices de l'amour!

Nous consacrâmes à nos adieux toute la journée qui précéda le jour de mon départ. Nous voulions nous faire cet adieu, non dans l'ombre des murs qui étouffent l'âme, et sous l'œil des importuns qui refoule le cœur, mais sous le ciel, dans le grand air, dans la lumière, dans la solitude et dans le silence. La nature s'associe à toutes les sensations de l'homme. Elle les comprend, elle semble les partager comme un confident invisible. Elle les porte au ciel pour les recueillir et pour les diviniser!

XCI

Le matin de ce jour, une voiture que j'avais louée jusqu'au soir nous emportait. Les glaces étaient baissées, les rideaux fermés. Nous traversions les rues presque désertes des hauts quartiers de Paris qui aboutissent au parc enceint de hautes murailles de Monceau. Ce jardin, alors exclusivement réservé aux promenades des princes qui le possédaient, ne s'ouvrait que sur la présentation de cartes d'entrée, qu'on ne distribuait qu'avec une parcimonie extrême à quelques étrangers ou à quelques voyageurs curieux de ce chef-d'œuvre de végétation. J'avais obtenu de ces cartes privilégiées par un des amis de la jeunesse de ma mère, attaché à la maison de ces princes. J'avais choisi cette solitude parce que je savais que les maîtres étaient absents, que les entrées étaient suspendues, et que les jardiniers eux-mêmes en seraient éloignés pour célébrer un jour de fête et de loisir.

Ce magnifique désert, planté de bocages, entrecoupé de prairies, arrosé d'eaux courantes ou d'étangs dormants, poétisé de monuments, de colonnes, de ruines, images du temps où l'art a imité la vieillesse des pierres, et dont les lierres rongent les débris, n'aurait d'autres hôtes, ce jour-là, que les rayons, les insectes, les oiseaux et nous ! Hélas ! jamais ses gazons et ses feuilles ne devaient être arrosés aussi de plus de larmes !

Plus le ciel était tiède et resplendissant, plus les ombres et la lumière se combattaient délicieusement sur l'herbe, aux haleines du vent d'été, comme l'ombre des ailes d'un oiseau qui en poursuit un autre ; plus les rossignols lançaient de notes ivres et balbutiantes dans l'air sonore ; plus les eaux réfléchissaient nettement dans leur miroir poli les muguets, les marguerites et les pervenches bleues renversées qui tapissaient les talus de leurs lits ; plus cette gaieté nous était triste et plus cette sérénité lumineuse d'une matinée de printemps contrastait avec le nuage sombre qui pesait sur nos cœurs. En vain nous cherchions à nous tromper un moment nous-mêmes en nous récriant sur la beauté du paysage, sur l'éclat des fleurs, sur les parfums de l'air, sur l'épaisseur de l'ombre, sur le recueillement de ces sites qui auraient suffi à ensevelir la félicité d'un monde d'amour. Nous y jetions, par complaisance, un regard distrait, mais ce regard retombait bien vite sur le sol. Nos voix, en répondant par de vaines formules de joie et d'admiration, trahissaient le vide des mots et l'absence de nos pensées : elles étaient ailleurs !

En vain aussi nous nous assîmes tour à tour au pied des lilas les plus embaumés, sous les bras verts des plus beaux cèdres, sur les tronçons cannelés des colonnes

les plus ensevelies dans le lierre, au bord des eaux les plus recueillies dans la pelouse de leurs bassins, pour y passer les longues heures du dernier entretien. A peine avions-nous choisi un de ces sites, qu'une vague inquiétude nous forçait à le quitter pour en chercher un autre. Ici l'ombre, là la lumière, plus loin le bruit importun de la cascade, ou l'obstination du rossignol à chanter sur nos têtes, nous rendaient toute cette volupté amère et tout ce spectacle odieux. Quand le cœur est douloureux dans la poitrine, la nature entière nous fait mal. L'Éden lui-même serait un supplice de plus, s'il était la scène de la séparation de deux amants.

Enfin lassés d'errer sans trouver un abri contre nous-mêmes depuis deux heures, nous finîmes par nous asseoir auprès d'un petit pont sur un ruisseau, un peu loin l'un de l'autre, comme si le bruit même de nos respirations nous eût été importun, ou comme si nous eussions voulu par instinct nous dérober l'un à l'autre le sourd murmure des sanglots intérieurs que nous sentions prêts à éclater dans nos poitrines. Nous regardâmes longtemps avec distraction l'eau verdâtre et huileuse. Elle s'engouffrait lentement sous l'arche du petit pont. Elle entraînait tantôt une blanche feuille de muguet tombée du bord, tantôt un nid vide et cotonneux d'oiseau, que le vent avait secoué de l'arbre. Tout à coup, nous vîmes flotter, les ailes immobiles et renversées, le corps d'une pauvre petite hirondelle de printemps. Elle s'était noyée sans doute en buvant dans cette coupe avant que ses ailes fussent assez fortes pour l'y soutenir. Elle nous rappela l'hirondelle qui était tombée un jour morte à nos pieds, du haut de la tour démantelée du vieux château, au

bord du lac, et qui nous avait attristés comme un présage. L'oiseau mort passa lentement devant nous, et la nappe, sans faire un pli, le roula et l'engouffra peu à peu sous la nuit profonde de l'arche du pont. Quand le corps de l'oiseau eut disparu, nous vîmes une autre hirondelle passer et repasser cent fois sous l'arche en jetant de petits cris de détresse et en froissant ses ailes contre la charpente du cintre. Nous nous regardâmes involontairement. Je ne sais ce que dirent nos deux regards en se rencontrant, mais ce désespoir d'un pauvre oiseau trouva nos paupières si pleines et nos cœurs si prêts à se rompre, que nous détournâmes tous deux au même instant nos visages et que nous éclatâmes, la bouche contre terre, en sanglots. Une larme en entraînait une autre, une pensée une autre pensée, un présage un autre présage, un sanglot un autre sanglot. Nous essayâmes quelquefois de nous parler, mais l'accent brisé de la voix de l'un brisait davantage la voix de l'autre; nous finîmes par céder à la nature et par verser en silence, pendant les heures que l'ombre seule mesurait, tout ce qu'il y avait de larmes dans nos sources intérieures. L'herbe s'en imbiba, le vent les essuya, la terre les but. Dieu les compta, les rayons du soleil les enlevèrent. Il ne restait plus une goutte d'angoisse dans nos deux âmes quand nous nous relevâmes l'un devant l'autre, presque sans nous voir, à travers le nuage de nos yeux. Ce furent nos adieux : une image funèbre, un océan de larmes, un éternel silence. Nous nous séparâmes ainsi, sans nous regarder davantage, de peur de tomber à la renverse sous le contre-coup de ce regard. Ce Jardin délaissé de notre amour et de notre adieu ne reverra jamais la trace de mes pas.

XCII

Le lendemain, je roulais anéanti et silencieux, la tête enveloppée dans mon manteau, entre cinq ou six inconnus qui s'entretenaient gaiement de la qualité du vin et du prix du dîner d'auberge, dans une de ces voitures banales où s'entassent les voyageurs sur les collines nues de la route du Midi. Je n'ouvris pas les lèvres une seule fois pendant ce long et morne voyage.

Ma mère me reçut avec cette tendresse sereine et résignée qui rendait le malheur même presque heureux près d'elle. Je ne lui rapportais qu'un corps malade, des espérances consumées, son diamant dépensé en vain pour ma fortune, une mélancolie qu'elle attribuait à la jeunesse oisive, à l'imagination sans aliment, mais dont je lui cachai soigneusement la véritable cause, de peur d'ajouter à ses peines une peine irrémédiable de plus.

Je passai l'été seul, au fond d'une vallée déserte, dans d'âpres montagnes où mon père avait une petite métairie cultivée par une famille de laboureurs. Ma mère m'y avait envoyé et confié aux soins de ces braves gens pour y prendre l'air et le lait. Mon unique occupation fut de compter les jours qui me séparaient du moment où je devais aller attendre Julie dans notre chère vallée des Alpes. Ses lettres que je recevais et auxquelles je répondais tous les jours entretenaient ma sécurité. Elles dissipaient, par l'enjouement et par les caresses de mots, le nuage de pressentiments sinistres que nos adieux avaient laissé sur mon âme. De temps en temps, quelque phrase de découragement et de tristesse, jetée ou involontairement oubliée parmi

ces perspectives de bonheur, comme une feuille morte au milieu des feuilles vertes du printemps, me paraissait bien un peu en contradiction avec le calme et la fleur de santé dont elle me parlait. Mais j'attribuais ces rares dissonances à quelque ombre de souvenir ou à quelque impatience de la lenteur des jours, ombres qui auraient apparemment traversé la page pendant qu'elle m'écrivait.

L'air élastique des montagnes, le sommeil la nuit, les courses le jour, le travail du corps dans le jardin et dans les prés de la métairie de mon père, par-dessus tout l'approche de l'automne et la certitude de revoir bientôt celle qui portait ma vie dans son regard, m'avaient promptement rétabli. Il ne me restait d'autre trace de souffrances qu'une mélancolie douce et pensive répandue sur mes traits; c'était comme une brume sur une matinée d'été; c'était un silence qui semblait contenir un mystère, un instinct de solitude qui faisait croire aux paysans superstitieux de la montagne que je m'entretenais avec les génies des bois.

Toute ambition était abattue en moi par mon amour. J'avais accepté ma pauvreté et mon obscurité sans retour pour toute ma vie. La résignation pieuse et sereine de ma mère s'était insinuée dans mon esprit avec ses saintes et douces paroles. Je ne formais plus d'autre rêve que celui de travailler, dix à onze mois de l'année, de la main ou de la plume, d'amasser ainsi assez d'économies pour aller passer un mois ou deux auprès de Julie, tous les ans; puis, si le vieillard venait à lui manquer, de me consacrer en esclave à son service, comme Rousseau à madame de Warens; de nous abriter dans quelque chaumière écartée de ces montagnes, ou dans un des chalets connus de notre

Savoie; d'y vivre d'elle, comme elle y vivrait de moi, sans me retourner pour regretter ce monde vide, et sans demander à l'amour même d'autre récompense que le bonheur d'aimer!...

XCIII

Une seule chose me rappelait quelquefois rudement de cette région de mes rêves : c'était la gêne cruelle dans laquelle la maison paternelle était tombée à la suite des dépenses perdues faites pour moi. Des récoltes avaient manqué plusieurs années de suite, des accidents de fortune avaient changé presque en détresse l'humble médiocrité de mes parents. Chaque fois que j'allais, le dimanche, voir ma mère, elle me découvrait ses embarras et versait devant moi des larmes; elle les cachait à mon père et à mes sœurs. J'étais tombé moi-même alors dans un extrême dénûment. Je ne vivais, dans la petite métairie, que du pain noir, du laitage et des œufs de la basse-cour. Je vendais secrètement et successivement à la ville tout ce que j'avais rapporté de hardes et de livres de Paris, pour avoir de quoi payer les ports des lettres de Julie, pour lesquelles j'aurais vendu des gouttes de mon sang.

Cependant le mois de septembre touchait à sa fin. Julie m'écrivait que des inquiétudes sur la santé de son mari qui s'affaiblissait de jour en jour (ô pieuse fraude de l'amour pour déguiser ses propres maux et m'enlever mes propres soucis!), la retenaient, plus longtemps qu'elle n'avait cru, à Paris. Mais elle m'engageait à partir sans délai moi-même et à aller l'attendre en Savoie. Elle m'y rejoindrait sans faute,

vers la fin d'octobre. Cette lettre était pleine des recommandations de la plus tendre sœur pour un frère chéri. Elle me conjurait et m'ordonnait, par l'autorité souveraine de son amour, de prendre garde à un mal qui couvait quelquefois sous les surfaces les plus fleuries de la jeunesse et qui la desséchait et la tranchait tout à coup, au moment où l'on croyait en avoir triomphé. Cette lettre renfermait de plus une consultation et une ordonnance de son médecin et du mien, le compatissant docteur Alain. Cette ordonnance m'imposait, dans les termes les plus impératifs et sous les menaces les plus alarmantes, une longue saison des bains d'Aix. J'avais montré cette consultation du docteur Alain à ma mère, pour motiver mon départ. Elle en avait conçu un si grand trouble de cœur, qu'elle ne cessait de joindre ses prières aux injonctions des médecins pour me forcer à partir. Mais, hélas! je m'étais adressé en vain à quelques amis aussi pauvres que moi et à quelques usuriers cruels pour trouver la faible somme de douze louis nécessaire à mon voyage. Mon père était absent depuis six mois. Ma mère ne voulait, à aucun prix, aggraver ses embarras et ses inquiétudes en lui demandant de l'argent. Il ne pouvait emprunter qu'en découvrant une gêne dont il était déjà trop humilié. Je me préparais à partir avec deux ou trois louis dans ma bourse, espérant trouver le reste dans la bourse de mon ami L***, à Chambéry. Mais, peu de jours avant mon départ, ma mère, en y pensant une nuit, trouva dans son cœur la ressource qu'un cœur de mère pouvait seul trouver.

XCIV

Il y avait, à un des angles du petit jardin qui entourait de deux côtés la maison paternelle, un petit bouquet d'arbres composé de deux ou trois tilleuls, d'un chêne vert, de sept ou huit tortueuses charmilles, reste d'un bois planté depuis des siècles, et qu'on avait respecté sans doute comme le *génie du lieu*, quand on avait défriché la colline, bâti la maison, muré le jardin. Ces beaux arbres étaient le salon en plein air de la famille, les jours d'été. Leurs bourgeons au printemps, leurs nuances en automne, leurs feuilles mortes l'hiver remplacées par le givre qu'ils portaient sur leurs vieilles branches comme des cheveux blancs, nous marquaient les saisons. Leur ombre, qui se repliait sur leurs pieds, ou qui s'allongeait sur la plate-bande de gazon régnant alentour, nous marquait les heures mieux qu'un cadran. Ma mère nous avait nourris, bercés, nous avait appris à marcher sous leurs feuilles. Mon père s'y asseyait, un livre à la main, au retour de la chasse, son fusil brillant suspendu à une de leurs branches, ses chiens haletants couchés près du banc. Moi-même j'y avais passé mes plus douces heures d'adolescence, avec Homère ou Télémaque ouverts sur l'herbe devant moi. J'aimais à m'y étendre sur le gazon tiède, accoudé devant le volume dont les moucherons ou les lézards me dérobaient quelquefois les lignes sous les yeux. Les rossignols y chantaient pour la maison, sans qu'on pût jamais découvrir leur nid, pas même la branche d'où éclatait leur voix. Ce bosquet était la gloire, le souvenir, l'amour de tous. L'idée de le convertir en un

petit sac d'écus, qui ne donnerait ni mémoire au cœur, ni joie ni ombre à tout jamais, ne serait venue à personne, si ce n'est à une mère mourant d'angoisse sur la vie de son fils unique : cette idée vint à ma mère. Avec la promptitude d'instinct et la fermeté de résolution qui la caractérisaient, craignant aussi sans doute qu'un remords ne la saisît ou que mes tendres résistances ne l'arrêtassent si elle attendait pour me consulter, elle appela les bûcherons, à son réveil, elle vit mettre la cognée aux racines en pleurant et en se détournant, pour ne pas entendre la chute et le gémissement de ces vieux abris de sa jeunesse sur le sol retentissant et nu du jardin.

XCV

Quand, le dimanche suivant, en revenant à M***, je cherchai de l'œil, du haut de la montagne, le groupe d'arbres qui tachait si agréablement la colline et qui dérobait au soleil une partie du mur grisâtre de la maison, je crus rêver en n'apercevant plus à leur place qu'un monceau de troncs abattus, de branches écorcées et saignantes jonchant la terre, et le chevalet des scieurs de planches, semblable à un instrument de supplice, où la scie grinçait en fendant les arbres de ses dents. J'accourus, les bras tendus, vers le mur extérieur. J'ouvris en tremblant la petite porte du jardin... Hélas! il ne restait plus debout que le chêne vert, un tilleul et le plus vieux des charmes, sous lesquels on avait rapproché le banc. — « C'est assez, me dit ma mère qui vint à moi en cachant ses larmes et en se jetant dans mes bras; l'ombre d'un arbre vaut celle d'une forêt. Et puis quelle ombre me vaudrait la

tienne? Ne me reprochez rien. J'ai écrit à votre père que les arbres se couronnaient et portaient dommage au potager. N'en parlons plus!... » Puis m'entraînant dans la maison, elle ouvrit son secrétaire, et en tirant un sac d'écus à demi rempli : « Tiens, dit-elle, et pars! Les arbres me seront assez payés si tu reviens guéri et heureux! »

Je pris le sac en rougissant et en sanglotant. Il y avait six cents francs. Mais je résolus de le rapporter tout entier à ma pauvre mère.

Je partis à pied, des guêtres de cuir aux jambes, mon fusil sur mon épaule, comme un chasseur. Je n'avais pris dans le sac que cent francs ajoutés au peu que j'avais et au produit de mes derniers travaux vendus, afin de ne rien coûter à ma mère. Le prix des arbres m'aurait étouffé. Je le laissai en secret dans la métairie pour le rendre, à mon retour, à celle qui se l'était si héroïquement arraché du cœur pour moi. Je mangeais et je couchais dans les plus humbles cabarets des villages. On me prenait pour un pauvre étudiant suisse qui rentrait de l'université de Strasbourg. On ne me demandait que la stricte valeur du pain que j'avais mangé, de la chandelle que j'avais brûlée, du grabat où j'avais dormi. Je n'avais emporté qu'un livre que je lisais, le soir, sur le banc, devant la porte. C'était Werther en allemand. Ces caractères inconnus confirmaient mes hôtes dans l'idée que j'étais un voyageur étranger.

Je traversai ainsi les longues et pittoresques gorges du Bugey. Je traversai le Rhône au pied du rocher de *Pierre-Châtel*. Le fleuve encaissé lave éternellement la base de ce roc d'une onde aussi rapide que la meule et aussi tranchante que le couteau, comme pour faire

écrouler cette prison d'État qui attriste son lit de son ombre. Je gravis lentement le mont du Chat par des sentiers de chasseur de chamois. Parvenu au sommet, j'aperçus à mes pieds les vallées d'Aix, de Chambéry, d'Annecy, dans le lointain, et à mes pieds le lac taché de teintes roses par les rayons flottants du soleil du soir. Il me sembla qu'une seule figure remplissait pour moi l'immensité de cet horizon. Elle s'élevait des chalets où nous nous étions rencontrés; du jardin du vieux médecin, dont je reconnaissais le toit pointu d'ardoises par-dessus les fumées de la ville; des figuiers du petit donjon de Bon-Port au fond d'une anse opposée; des châtaigniers de la colline de Tresserves; des bois de Saint-Innocent; de l'île de Châtillon; des barques qui rentraient dans les rades; de toute cette terre, de tout ce ciel et de tous ces flots. Je tombai à genoux devant cet horizon plein d'une ombre; j'ouvris les bras et je les refermai comme si j'avais embrassé son âme en embrassant l'air qui avait passé sur toutes ces scènes de notre bonheur, sur toutes ces traces de ses pas. Je m'assis ensuite derrière un rocher couvert de buis, qui empêchait les chevriers mêmes de m'apercevoir en passant dans le sentier.

Je restai là en contemplation et en souvenirs jusqu'à ce que le soleil touchât presque aux cimes de neige de Nivolex. Je ne voulais ni traverser le lac ni entrer dans la ville, de jour. La rusticité de mon costume, l'indigence de ma bourse, la frugalité de vie à laquelle la nécessité me condamnait pour habiter quelques mois auprès d'elle, auraient paru trop étranges aux habitants et aux hôtes de la maison du vieux médecin. Tout cela contrastait trop avec l'élégance de vêtements, d'habitudes et de vie, que j'y avais montrée l'année

précédente. J'aurais fait rougir celle que j'aurais abordée en paraissant dans les rues comme un jeune homme qui n'avait pas même de quoi se loger dans un hôtel décent de ce séjour de luxe. Ma résolution était prise de me glisser, de nuit, dans le faubourg de chaume qui règne au bord d'un ruisseau parmi les vergers du bas de la ville.

J'y connaissais une pauvre jeune servante nommée Fanchette. Elle s'était mariée l'année précédente avec un batelier. Elle avait réservé un ou deux lits dans le grenier de sa chaumière pour y loger et pour y nourrir un ou deux pauvres malades indigents à quinze sous par jour. J'avais fait retenir un de ces lits et une place à cette pauvre table chez la bonne servante, en lui recommandant le secret. Mon ami L***, de Chambéry, à qui j'avais écrit en lui marquant le jour de mon arrivée au bord du lac, était venu lui-même, quelques jours auparavant, prévenir Fanchette et retenir mon logement. Je l'avais prié, de plus, de recevoir à son adresse, à Chambéry, les lettres qui me seraient écrites de Paris. Il devait me les faire passer par le conducteur de carrioles qui vont perpétuellement d'une de ces villes à l'autre. Je devais me tenir renfermé, pendant mon séjour à Aix, dans la petite chambre de la chaumière du faubourg ou dans les vergers voisins, tant que le jour durerait. Je ne sortirais qu'à la nuit tombée. Je monterais par le dehors de la ville jusqu'à la maison du vieux médecin. J'entrerais par la porte du jardin ouverte sur la campagne. Je passerais les heures solitaires du soir dans de délicieux entretiens. Je serais heureux de souffrir cette gêne et cette humiliation mille fois récompensées par ces heures d'amour. Je concilierais ainsi, pensais-je

en moi-même, ce que je devais de respect au sacrifice fait par ma pauvre mère et de culte à l'image que je venais adorer.

XCVI

Par une pieuse superstition de l'amour, j'avais mesuré mes pas sur ma longue route à pied, de manière à arriver de l'autre côté du mont du Chat à l'abbaye de Haute-Combe, le jour anniversaire de celui où le miracle de notre première rencontre et de la révélation de nos deux cœurs s'était fait dans la pauvre auberge des pêcheurs, au bord du lac. Il me semblait que les jours avaient des destinées comme les autres choses humaines, et qu'en retrouvant le même soleil, le même mois, la même date, dans le même lieu, je retrouvais une partie de celle que je regrettais. Ce serait un augure du moins de notre prochaine et longue réunion.

XCVII

Du bord des rampes à pic qui descendent du sommet du mont du Chat vers le lac, j'apercevais déjà, à ma gauche, les vieilles ruines et les longues ombres de l'abbaye qui assombrissent une vaste étendue des eaux. En peu de minutes j'y étais parvenu. Le soleil plongeait derrière les Alpes. Le long crépuscule d'automne enveloppait les montagnes, le bord et les flots. Je ne m'arrêtai pas aux ruines. Je traversai rapidement le verger où nous étions assis au pied de la meule de foin auprès des ruches. Les ruches et la meule de foin y étaient encore ; mais on ne voyait ni lueur de feu à travers les vitres de la petite auberge, ni fumée au-

dessus du toit, ni filets suspendus pour sécher sur les palissades du jardin.

Je frappai ; on ne me répondit pas. Je secouai le loquet de bois, la porte s'ouvrit d'elle-même. J'entrai dans la petite salle aux murailles enfumées. Le foyer était balayé jusqu'aux cendres. La table et les meubles étaient enlevés. Les dalles de pierre du pavé étaient couvertes de brins de paille et de plumes tombés de cinq ou six nids vides d'hirondelles suspendus comme une corniche aux poutres noires du plancher. Je montai l'échelle de bois accrochée au mur par un piton de fer : elle servait d'escalier à la chambre haute où Julie s'était réveillée de l'évanouissement, la main sur mon front ; j'y entrai comme on entre dans un sanctuaire ou dans un sépulcre ; j'y promenai mes regards. Les lits de bois, les armoires, les escabeaux avaient disparu. Un oiseau de nuit agita pesamment ses ailes, au bruit de mes pas, battit les murs de ses plumes et s'échappa, en jetant un cri, par le châssis ouvert sur le verger. Je pouvais à peine reconnaître la place où je m'étais agenouillé pendant cette terrible et délicieuse nuit, au pied du lit ou du cercueil de la jeune morte. J'y baisai le plancher. Je m'assis longtemps sur le rebord de la fenêtre, essayant de recomposer dans ma mémoire le lieu, les meubles, le lit, la lampe, les heures, qui étaient restés à leur place en moi quand tout avait déjà été déplacé par un an d'absence. Il n'y avait personne dans les environs déserts de la chaumière qui pût me donner un renseignement sur les causes de l'abandon de cette maison. Je crus comprendre, aux tas de fagots qui restaient dans la cour, aux poules et aux pigeons qui revenaient eux-mêmes se hucher dans la chambre ou sur le toit, et aux meules de foin et de paille intactes

dans le verger, que la famille était allée faire la moisson tardive dans les hauts chalets de la montagne, et qu'elle n'en était pas encore redescendue.

Cette solitude dont je m'étais emparé me sembla triste, moins triste néanmoins que la présence et les pas d'indifférents dans ce lieu sacré pour moi. Il aurait fallu contraindre devant eux mes yeux, ma voix, mes gestes et les impressions dont j'étais assailli. Je résolus d'y passer la nuit. Je montai une botte de paille fraîche; je l'étendis sur le plancher, à la place même où Julie avait dormi son sommeil de mort. Je posai mon fusil contre la muraille. Je tirai de mon havre-sac un morceau de pain et un peu de fromage de chèvre que j'avais acheté à Seyssel, pour me soutenir en route. J'allai souper au bord de la fontaine qui coule et qui s'arrête alternativement, comme une respiration intermittente de la montagne, sur un plateau vert, au-dessus des ruines de l'abbaye.

XCVIII

On a, du bord de ce plateau et des terrasses démantelées du vieux monastère, à ces heures du soir, le plus enivrant horizon dont il soit donné de jouir à l'œil d'un solitaire, d'un contemplatif ou d'un amant : l'ombre verte et humide de la montagne avec le bruit de sa source et de ses froissements de feuillage derrière soi; les ruines, les pans de murs festonnés de lierre, les arcades pleines de nuit et de mystère ; le lac et ses vagues mortes roulant lentement une à une leurs franges de petites écumes, comme les plis du drap de sa couche, pour amortir son sommeil sur le sable fin, au pied des rochers. Sur le bord opposé, les montagnes bleues

vêtues d'ombres transparentes; à droite, à l'extrémité, à perte de vue l'avenue lumineuse que trace et que rougit de pourpre sur l'eau et sur le ciel le soleil, en retirant à lui sa splendeur. Je me plongeais dans ces ombres et dans cette lumière, dans ces nuages et dans ces flots, je m'incorporais cette nature, et je croyais m'incorporer ainsi l'image de celle qui était toute cette nature pour moi. Je me disais : « Je l'ai vue là ! Voilà la distance où j'étais de son bateau quand je l'aperçus luttant contre la tourmente. Voilà la plage où elle aborda ! Voilà le verger où nous eûmes ensemble cette longue confidence, au soleil, et où elle revint à la vie pour me donner deux vies ! Voilà, dans le lointain, les cimes des peupliers de la grande avenue qui se déroulent comme un serpent vert sortant des eaux ! Voilà les chalets, les pelouses, les futaies de châtaigniers, les chemins creux sur les derniers plans des montagnes où je cueillais les fleurs, les fraises, les châtaignes dont je remplissais son tablier ! Ici elle m'a dit cela. Là je lui ai avoué tel secret de mon âme ; ailleurs nous sommes restés tout un soir en silence, les yeux dans le soleil couchant, le cœur submergé d'enthousiasme, la bouche sans voix. Sur cette vague elle voulait mourir. Sur cette plage elle me jura de vivre. Sous ce groupe de noyers sans feuilles alors, elle me dit adieu et promit que je la reverrais avant que les nouvelles feuilles eussent jauni ! Elles vont jaunir. Mais l'amour est aussi fidèle que la nature. Dans quelques jours je la reverrai... Je la vois déjà, car ne suis-je pas déjà là pour l'attendre, et attendre ainsi n'est-ce pas revoir déjà ? »

XCIX

Et puis je me figurais le moment où, en me promenant derrière les vergers ombragés de noyers qui descendent de la montagne derrière le jardin du vieux médecin, j'apercevais enfin la fenêtre de la chambre fermée où on l'attendait, s'ouvrant pour la première fois, et une femme, la tête inondée de ses longs cheveux noirs, accoudée entre les rideaux et rêvant au frère qu'elle cherchait des yeux dans cette nature où elle aussi ne voyait que lui... Et mon cœur, à cette image, battait avec une telle impétuosité dans ma poitrine que j'étais obligé d'éloigner un moment cette image pour respirer.

Cependant la nuit était presque entièrement tombée de la montagne sur le lac. On n'apercevait plus les eaux qu'à travers une brume de clair-obscur qui plombait leur nappe assombrie. Dans le silence profond et universel qui précède l'obscurité, le bruit régulier de deux rames qui semblait s'approcher du bord frappa mon oreille. Je vis bientôt une petite tache mobile sur l'eau grossir à l'œil, et se glisser, en jetant une légère frange d'écume de chaque côté, dans l'anse voisine de la maisonnette du pêcheur. Pensant que c'était peut-être le pêcheur lui-même revenant de la côte de Savoie à sa demeure abandonnée, je descendis précipitamment des ruines sur la plage pour me trouver à l'arrivée du bateau. J'attendis sur le sable que le pêcheur eût abordé.

C

Dès qu'il m'aperçut : « Monsieur, me cria-t-il, êtes-vous le jeune Français qu'on attend chez Fanchette, et à qui je suis chargé de remettre ce papier ? » — En parlant ainsi, il se jeta dans l'eau jusqu'à mi-jambes, et, s'avançant vers moi une grosse lettre à la main, il me la remit. Je sentis, au poids, que cette lettre en contenait plusieurs. J'ouvris précipitamment la première enveloppe et je lus confusément, à la lueur de la lune, un billet de mon ami L*** daté du matin à Chambéry. L*** me disait que mon logement était retenu et préparé chez la pauvre servante du faubourg ; que personne n'était encore arrivé de Paris chez notre ami le vieux médecin ; que, sachant par moi-même que je serais le soir à Haute-Combe, et que j'y passerais la nuit et une partie du jour suivant, il profitait du départ d'un batelier sûr, qui passerait sous l'abbaye, pour m'envoyer le paquet de lettres arrivées depuis deux jours à mon adresse, et dont je devais être affamé ; qu'il viendrait lui-même me chercher le lendemain soir à Haute-Combe ; que nous traverserions le lac et que nous entrerions dans la ville, à l'ombre de la nuit.

CI

En parcourant ce billet, je tenais le paquet d'une main tremblante. Il me semblait lourd comme ma destinée. Je me hâtai de payer et de congédier le batelier impatient de repartir pour sortir du lac et entrer dans le Rhône avant les dernières ténèbres ; je ne lui demandai qu'un bout de chandelle pour lire mes lettres :

il me le donna. J'entendis le bruit de ses rames entamant de nouveau la nappe profonde. Je rentrai bondissant de joie dans la chambre haute où j'avais étendu la paille pour mon sommeil. J'allais revoir les caractères sacrés de cet ange, à la place même où il s'était manifesté à mes yeux dans sa splendeur et dans son amour. Je ne doutais pas qu'une de ces lettres ne m'annonçât qu'elle était partie de Paris et qu'elle approchait.

Je m'assis sur le monceau de paille ; j'allumai la chandelle en brûlant une amorce de mon fusil ; je décachetai l'enveloppe. Je ne m'aperçus qu'à ce moment que le cachet de cette première enveloppe était noir et que l'adresse était de l'écriture du docteur Alain. Ce deuil à la place de la joie que j'attendais me fit frissonner. Les autres lettres contenues dans un pli séparé glissèrent de ma main sur mes genoux. Je n'osai lire un mot de plus, de peur d'y trouver..... hélas ! ce que ni la main, ni les yeux, ni le sang, ni les larmes, ni la terre, ni le ciel ne pouvaient plus en effacer... la mort !..... Je lus cependant, à travers un tremblement de mon âme qui faisait danser les syllabes sur le papier, ces seuls mots :

« Soyez homme ! résignez-vous à la volonté de celui
« dont les desseins ne sont pas nos desseins ; n'at-
« tendez plus personne !..... Ne la cherchez plus sur
« la terre ; elle est remontée au ciel en vous nom-
« mant..... Jeudi, au lever du soleil..... Elle m'a tout
« dit avant de mourir..... Elle m'a chargé de vous
« envoyer ses dernières pensées qu'elle a écrites jus-
« qu'à la minute où sa main s'est glacée sous votre
« nom..... Aimez-la dans ce Christ qui nous a aimés
« jusqu'à la mort, et vivez pour votre mère !.....

« Alain. »

CII

Je tombai inanimé sur la paille. Je ne revins à moi qu'à la fraîcheur glaciale du vent de minuit sur mon front. La chandelle brûlait encore. La lettre du médecin était serrée convulsivement entre mes doigts. Le paquet intact avait roulé de mon sein sur le plancher. Je l'ouvris avec mes lèvres, comme si j'avais craint de le profaner en brisant avec mes doigts ce cachet d'un message du ciel. Il en roula sur mes genoux plusieurs longues lettres écrites de la main de Julie. Ces lettres étaient rangées par ordre de date.

Il y avait dans la première : « Raphaël ! ô mon « Raphaël ! ô mon frère ! pardonnez à votre sœur de « vous avoir trompé si longtemps !..... Je n'ai jamais « espéré vous revoir en Savoie !..... Je savais que mes « jours étaient comptés et que je ne vivrais pas jusqu'à « ce bonheur !..... Quand je vous ai dit : Au revoir, « Raphaël, à la porte du jardin de Monceau, vous ne « m'avez pas comprise, mais Dieu me comprenait, lui. « Je voulais dire à revoir ! à bénir ! à aimer éternelle- « ment au ciel !..... Enfant ! j'ai recommandé à Alain « de vous tromper aussi et de m'aider à vous faire « partir de Paris. Je voulais, je devais vous épargner « ce déchirement de si près, qui aurait emporté un « morceau de votre cœur et toutes vos forces !..... Et « puis, tenez..... pardonnez-moi encore, je vous dis « tout : je ne voulais pas que vous me vissiez mourir..... « je voulais un voile entre vous et moi quelque temps « avant la mort !..... Ah ! la mort est si froide !..... Je « la sens, je la vois, elle me fait horreur de moi- « même !..... Raphaël ! je voulais laisser dans vos yeux

« une image de beauté que vous puissiez toujours con-
« templer et adorer !..... Mais maintenant, ne partez
« pas !..... n'allez pas m'attendre en Savoie ! Encore
« quelques jours..... deux ou trois peut-être et vous
« n'aurez plus à m'attendre nulle part ! J'y serai,
« Raphaël ! Je serai partout et toujours où vous
« serez !..... »

Cette lettre était toute trempée de larges gouttes de larmes. Elles avaient dépoli et durci le papier.

Il y avait, dans l'autre, datée d'un jour après :

« A minuit, le.....

« Raphaël ! vos prières m'ont fait descendre une
« grâce du ciel ! J'ai pensé hier à l'arbre de l'adoration,
« à Saint-Cloud, au pied duquel j'ai vu Dieu à travers
« votre âme. Mais il y en a un plus divin, l'arbre de la
« Croix !..... Je l'ai embrassé..... je ne m'en séparerai
« plus ! Oh ! qu'on est bien sous ce sang et sous ces
« larmes qui vous lavent et qui vous embaument !.....
« Hier j'ai appelé un saint prêtre dont Alain m'avait
« parlé. C'est un vieillard qui sait tout, qui pardonne
« tout !..... Je lui ai découvert mon âme, il y a répandu
« la lumière et la vie de Dieu !..... Oh ! qu'il est bon,
« ce Dieu ! qu'il est indulgent ! qu'il est plein de man-
« suétude ! que nous le connaissions peu ! il permet
« que je vous aime ! que vous soyez mon frère ! que je
« sois votre sœur ici-bas, si je vis ; là-haut, votre ange,
« si je meurs !..... O Raphaël ! aimons-le, puisqu'il
« veut que nous nous aimions comme nous nous
« aimons !..... » Il y avait au bas une petite croix et comme l'impression d'un baiser tout autour.

CIII

Une autre lettre, écrite d'une écriture entièrement altérée et en lettres qui se croisaient et se mêlaient sur la page, comme dans les ténèbres, disait :

« Raphaël ! je veux vous dire encore une parole.
« Demain je ne le pourrais peut-être plus ! Quand je
« serai morte, ne mourez pas vous-même. J'aurai
« soin de vous là-haut. Je serai bonne et puissante,
« comme ce Dieu si bon auquel je vais me réunir !...
« Aimez encore après moi... Dieu vous enverra une
« autre sœur qui sera, de plus, une sainte compagne
« de votre vie... Je le lui demanderai moi-même..... Ne
« craignez pas d'affliger mon âme, Raphaël !..... Moi,
« jalouse au ciel de votre bonheur ?........................
« Je me sens mieux après vous avoir dit cela. Alain
« vous remettra ces pensées et une mèche de mes
« cheveux. Je vais dormir !... »

Une autre enfin, presque illisible, ne contenait que ces lignes toutes brisées : « Raphaël ! Raphaël ! où
« êtes-vous ? Je me suis senti assez de force pour
« sortir de mon lit... J'ai dit à la femme qui me veille
« que je voulais reposer seule. Je me suis traînée, à la
« lueur de la lampe, de meuble en meuble jusqu'à la
« table où j'écris... mais je n'y vois plus... mes yeux
« nagent dans la nuit... Je vois flotter des taches noires
« sur le papier... Raphaël ! je ne puis plus écrire...
« Oh ! du moins encore ce mot !..... »

Puis il y avait en gros caractères, comme ceux d'un enfant qui essaye pour la première fois la plume, ces deux mots qui tiennent toute la ligne et qui remplissent tout le bas de la page : « Raphaël ! Adieu ! »

CIV

Toutes ces lettres m'étaient tombées des mains. Je sanglotais sans larmes, quand j'aperçus une autre petite lettre de l'écriture du vieillard, son mari. Ce billet avait glissé entre les pages, au moment où je décachetais la seconde enveloppe.

Il n'y avait que ces mots : « Elle s'est éteinte, la « main dans ma main, quelques heures après vous avoir « écrit son dernier adieu. J'ai perdu ma fille... Soyez « mon fils pendant le peu de jours qu'il me reste à « vivre. Elle est là comme endormie sur son lit, avec « l'impression, sur les traits, d'une personne dont la « dernière pensée a souri en voyant quelque chose au « delà de nous. Jamais je ne la vis si belle. En la « regardant, j'ai besoin de croire à l'immortalité. Je « vous ai aimé par elle. A cause d'elle aimez-moi ! »

CV

C'est une chose étrange et heureuse pour la nature humaine que l'espèce d'impossibilité de croire tout de suite à la disparition complète d'un être qu'on a tant aimé. Entouré des témoignages de sa mort épars autour de moi, je ne pouvais pas encore me croire à jamais séparé d'elle. Sa pensée, son image, ses traits, le son de sa voix, le génie particulier de ses paroles, le charme de son visage, m'étaient si présents et, pour ainsi dire, si incorporés sans cesse, qu'il me semblait qu'elle était là plus que jamais ; qu'elle m'enveloppait, qu'elle m'entretenait, qu'elle m'appelait par mon nom, et qu'en me levant j'allais la rejoindre et la revoir.

C'est une distance que Dieu met entre la certitude de la perte et le sentiment de la réalité; comme les sens en mettent une eux-mêmes entre la hache que l'œil voit tomber sur le tronc de l'arbre et le coup que l'oreille entend retentir longtemps après. Cette distance amortit ainsi l'excès de la douleur en la trompant. Quelque temps après avoir perdu ce qu'on aime on ne l'a pas encore tout à fait perdu, on vit de la prolongation de cette existence en soi-même. On éprouve quelque chose de comparable à ce que l'œil éprouve quand il a fixé longtemps le soleil couchant. Bien que l'astre ait disparu de l'horizon, ses rayons ne sont pas couchés dans nos yeux; ils rayonnent encore longtemps dans notre âme. Ce n'est que peu à peu et à mesure que les impressions s'éteignent et se précisent en se refroidissant qu'on arrive à la séparation sentie et complète, et qu'on peut se dire : « Elle est morte en moi! » Car la mort, ce n'est pas la mort : c'est l'oubli!

Je sentis ce phénomène de la douleur en moi, pendant cette nuit, dans toute sa force. Dieu ne voulut pas que je busse ma douleur d'un seul trait, de peur d'y noyer toute mon âme. Il me donna et il me laissa longtemps l'illusion et la conviction de la présence en moi, autour de moi et devant moi, de l'être céleste qu'il ne m'avait montrée qu'un an, pour tourner sans doute, pendant toute ma vie, mes yeux et ma pensée vers ce ciel où il l'avait rappelée dans son printemps et dans son amour!

Quand la chandelle du pauvre batelier fut éteinte, je serrai mes lettres dans mon sein. Je baisai mille fois le plancher de cette chambre qui avait été le berceau de notre amour et qui en était devenu la sépulture; je

pris mon fusil, et je m'élançai machinalement, comme un insensé, à travers les gorges de la montagne. La nuit était sombre. Le vent s'était levé. Les lames du lac, poussées contre les rochers de la base, frappaient des coups si caverneux, jetaient des voix si humaines, que je m'arrêtai plusieurs fois tout essoufflé et que je me retournai, comme si on m'eût appelé par mon nom. — Oh! oui, on m'appelait, je ne me trompais pas, mais c'était du ciel!

CVI

Tu sais, mon ami, par qui je fus rencontré, le matin du jour suivant, errant au fond d'un précipice, au milieu des brouillards du Rhône. Tu sais par qui je fus relevé, soutenu, ramené dans les bras de ma pauvre mère.....

. . . .

. . . .

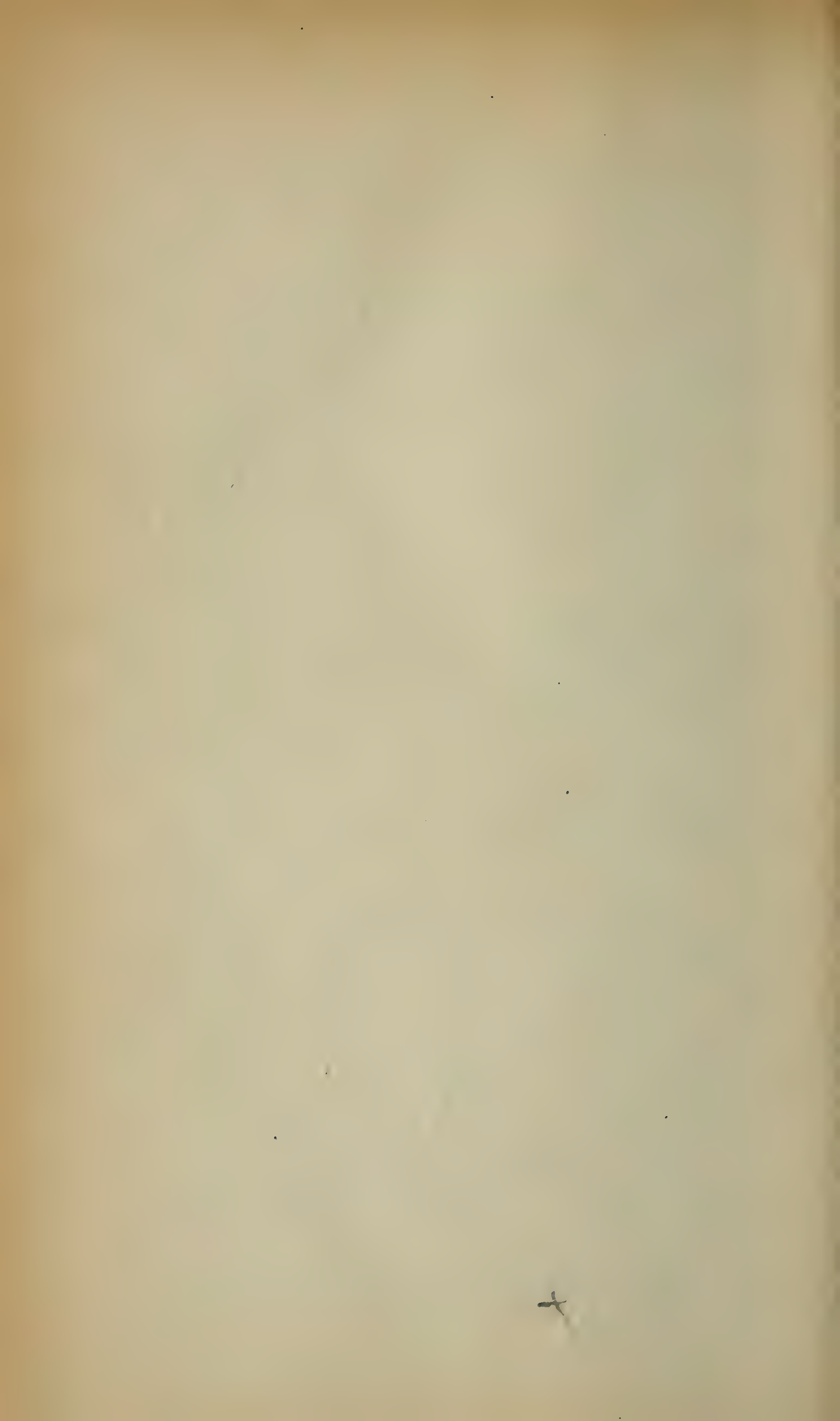
Et maintenant dix ans se sont écoulés sans pouvoir entraîner un seul des souvenirs de cette grande année de ma jeunesse. Selon la promesse de Julie de m'envoyer d'en haut quelqu'un pour me consoler, Dieu m'a changé son don contre un autre, il ne me l'a pas retiré. Je reviens souvent avec celle qui me rend mon espérance patiente et douce comme la félicité, visiter la vallée de Chambéry et le lac d'Aix. Quand je m'assieds sur les hauteurs de la colline de Tresserves, au pied de ces châtaigniers qui ont senti son cœur battre contre leur écorce, que je regarde ce lac, ces montagnes, ces neiges, ces prairies, ces arbres, ces dents de rocher nager dans une atmosphère chaude qui semble baigner la terre entière dans un parfum liquide

et ambré ; quand j'entends frissonner les feuilles, bourdonner les insectes, soupirer les brises, et les vagues du lac se froisser doucement sur leurs bords avec le bruit d'une étoffe de soie qui se déroule pli à pli ; quand je vois l'ombre de celle dont Dieu a fait ma compagne jusqu'à la fin de mes jours se dessiner à côté de moi, sur le sable ou sur l'herbe ; que je sens en moi une plénitude qui ne désire rien avant la mort et une paix que n'agite plus aucun soupir : je crois voir l'âme heureuse de celle qui m'apparut un jour dans ces lieux s'élever étincelante et immortelle de tous les points de cet horizon, remplir d'elle seule ce ciel et ces eaux, luire dans ces splendeurs, s'imbiber dans cet éther, brûler dans ces feux, pénétrer dans ces vagues, respirer dans ces murmures, prier, louer, chanter dans cet hymne de vie qui ruisselle avec ces cascades de ces glaciers dans ces lacs, et faire couler sur cette vallée et sur ceux qui s'y souviennent d'elle comme une bénédiction qu'on voit par les yeux, qu'on entend par l'oreille et qu'on sent dans le cœur !

(Là s'arrêtait le manuscrit de Raphaël.)

FIN

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine. 57.










a39003 002438546b

